

Étienne Cabet

VOYAGE ET AVENTURES DE LORD WILLIAM CARISDALL EN ICARIE

TOME I

source: http://gallica.bnf.fr

VOYAGE

ET

AVENTURES

DE

LORD WILLIAM CARISDALL

EN ICARIE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

DE FRANCIS ADAMS,

PAR TH. DUFRUIT,

MAITRE DE LANCIES.



I

Paris,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

De F. SOULIÉ, H. DE BALZAC, ALPHONSE BROF, JULES LECOMTE, etc.
RUE DES BEAUX-ARTS, E, A L'ENTRESOL.

1840.

VOYAGE ET AVENTURES

DЕ

LORD CARISDALL EN ICARIE.

CHAPITRE PREMIER.

BUT DU VOYAGE; DÉPART.

Lord William Carisdall. — Relations de l'éditeur avec lui. — Son projet de mariage avec misş Henriet. — Premier récit d'un voyageur sur Icarie; langue learienne; prodiges, merveilles, Paradis terrestre. — Départ de lord Carisdall. — Son but. — Son retour, et publication de son journal.

Le lecteur me pardonnera, j'espère, si je crois devoir lui donner d'abord deux mots d'explication sur les circonstances qui m'amènent à publier le récit d'un voyage fait par un autre.

J'avais connu lord W. Carisdall à Paris, chez le général Lasayette, et l'on comprendrait le plaisir que je dus éprouver en le retrouvant à Londres en 1834, si je pouvais, sans blesser sa modestie, parler des qualités de son esprit et de son cœur. Je pourrais dire, sans le contrarier,

TOME I.

1

qu'il est un des plus riches seigneurs des trois royaumes et l'un des plus beaux hommes que j'aie vus, avec la physionomie la plus agréable que je connaisse, parce qu'il ne tire aucune gloire de ces faveurs du hasard; mais je ne parlerai pas de l'étendue de ses connaissances, ni de la noblesse de son caractère, ni de l'amabilité de ses manières; je dirai seulement que, privé de ses père et mère dès son enfance, il avait passé toute sa jeunesse à voyager, et que sa passion était l'étude, non de choses frivoles, mais de toutes celles qui peuvent intéresser l'humanité.

Il répétait souvent, avec douleur, qu'il avait trouvé l'homme malheureux partout sur la terre, même dans les lieux où la nature semble avoir tout réuni pour sa félicité; il se plaignait des vices de l'organisation sociale en Angleterre comme ailleurs; et cependant il croyait qu'une monarchie aristocratique, comme celle de son pays, était encore la forme de gouvernement et de société la plus convenable à l'espèce humaine.

Un jour qu'il vint m'annoncer son projet de mariage avec miss Henriet, l'une des plus riches et des plus belles héritières d'Angleterre, il aperçut sur ma table un volume dont la reliure était aussi singulière que belle, et dont m'avait fait présent un voyageur récemment arrivé d'Icarie.

—Quel est cet ouvrage, dit-il en le prenant pour l'examiner? Quel beau papier! quelle magnifique impression! Quoi, c'est une grammaire! — Oui, une grammaire et un dictionnaire, lui répondis-je; et réjouissez-vous! vous vous plaignez souvent de l'obstacle qu'apportent au progrès des lumières la multiplicité et l'imperfection des

langues; eh bien, voici une langue parfaitement rationelle, régulière et simple, qui s'écrit comme elle se parle, et
se prononce comme elle s'écrit; dont les règles sont en
très-petit nombre, et sans aucune exception; dont tous
les mots, régulièrement composés d'un petit nombre de
racines seulement, ont une signification parfaitement définie; dont la grammaire et le dictionnaire sont tellement
simples qu'ils sont contenus dans ce mince volume; et
dont l'étude est si facile qu'un homme quelconque peut
l'apprendre en quatre ou cinq mois.

- Vraiment! ce serait donc enfin ma langue universelle si désirée!—Oui, je n'en doute pas, chaque peuple l'adoptera tôt ou tard, en remplacement de la sienne ou conjointement avec celle-ci, et cette langue d'Icarie sera quelque jour la langue de toute la terre.
- Mais quel est donc ce pays, l'Icarie? Je n'en ai jamais out parler. — Je le crois bien: c'est un pays inconnu jusqu'à présent, et qui vient d'être découvert tout récemment; c'est une espèce de nouveau monde.

Et que vous en a dit votre ami? — Ho, mon ami n'en parle que comme un homme que l'enthousiasme a rendu fou; s'il fallait l'en croire, ce serait un pays aussi peuplé que la France et l'Angleterre ensemble, quoiqu'à peinc aussi grand que l'une d'elles. A l'entendre, c'est un pays de merveilles et de prodiges; les routes, les fleuves, les canaux y sont magnifiques, les campagnes ravissantes, les jardins enchanteurs, les habitations délicieuses, les villages charmants et les villes superbes, avec des monuments qui rappellent ceux de Rome et d'Athènes, d'Egypte et de Babylone, de l'Inde et de la Chine. A l'en croire, son in-

dustrie surpasse celle de l'Angleterre, et ses arts sont supérieurs à ceux de la France; nulle part on ne voit autant d'immenses machines; on y voyage en ballons, et les fêtes aériennes qui s'y donnent essacent la magnissence des fêtes terrestres les plus brillantes. Arbres, fruits, sleurs, animaux de toute espèce, tout y est admirable; les enfants y sont tous charmants, les hommes vigoureux et beaux, les semmes enchanteresses et divines. Suivant lui, toutes les institutions sociales et politiques y sont marquèes au coin de la raison, de la justice et de la sagesse. Les crimes y sont inconnus, tout le monde y vit dans la paix, les plaisirs, la joie et le bonheur. En un mot, l'Icarie est véritablement une seconde terre promise, un Elysée, un nouveau Paradis terrestre......

- Ou bien votre ami est un véritable visionnaire, reprit milord.
- —C'est possible, et j'en ai peur: cependant il a la réputation d'un philosophe et d'un sage. D'ailleurs, cette grammaire, cette perfection dans la reliure, le papier et l'impression, cette langue icarienne surtout, ne sont-elles pas un premier prodige qui peut en annoncer d'autres?
- C'est vrai!.... cette langue me confond et me transporte. Pouvez-vous me confier la grammaire pour quelques jours? — Certainement, vous pouvez l'emporter?

Et il me quitta d'un air aussi reveur qu'empresse.

J'allai le voir quelques jours après.

- —He bien, me dit-il, en me voyant, êtes-vous du oyage? moi je pars! Et où allez-vous?
- —Quoi, vous ne devinez pas? en Icarie.—En Icarie! vous riez!

- Non vraiment: quatre mois pour aller, quatre pour parcourir le pays, quatre pour revenir, et dans un an je viens vous raconter ce que j'ai vu. Mais votre mariage?..
- —Elle n'a pas quinze ans, et moi j'en ai à peine vingtdeux; elle n'a pas encore fait son entrée dans le monde,
 et moi je n'ai pas terminé mon instruction; nous ne nous
 sommes jamais vus; l'absence, et ce portrait que j'emporte, me feront désirer davantage l'original.... Et puis,
 je grille d'envie de visiter Icarie.... Vous vous moquerez
 de moi... mais j'en ai la fièvre... Je veux voir une société
 parfaite, un peuple complètement heureux.... Et dans un
 an je reviens épouser. Je suis bien fâché que mon ami
 soit reparti pour la France: mais je lui écrirai pour lui demander les détails de son voyage, afin qu'ils puissent vous
 guider dans le vôtre.
- —Pas du tout! c'est inutile; je vous remercie: je ne veux plus rien en apprendre; je voudrais même oublier tout ce que vous m'avez dit; je veux avoir tout le plaisir de la surprise. Mon passeport, 2 ou 3,000 guinées dans ma bourse, mon fidèle John, et votre grammaire icarienne que je vous vole, voilà tout ce qu'il me faut. Sachant déjà sept autres langues, je ne suis pas embarrassé pour apprendre celle-ci pendant la route. Et si j'entends quelqu'un vous traiter d'original, d'excentrique, de....
 - De fou, n'est-ce pas? Oui de fou!
- He bien, vous ferez chorus si vous voulez. Je m'en rirai, si j'ai le plaisir de rencontrer un peuple comme je voudrais voir le genre humain. Vous écrirez un journal de votre voyage!
 - Certainement oui.

Il était de retour en juin dernier (1837), plus enthousiasme d'Icarie que mon ami qu'il appelait visionnaire, mais malade, dévoré de chagrins, le cœur brisé, presque mourant.

Je trouvai son journal (car il avait tenu parole) si intéressant, et ses aventures si touchantes, que je le pressai de le publier.

Il y consentit: mais trop souffrant pour pouvoir s'en occuper lui-même, il m'abandonna son manuscrit, en me laissant maître d'y faire toutes les suppressions que je jugerais convenables, et en me priant même de corriger les négligences de style que la précipitation avait multipliées.

J'ai cru pouvoir supprimer en effet quelques détails, qui paraîtront probablement plus tard : mais je me suis bien gardé de faire aucune autre correction, préférant laisser quelques fautes plutôt que de changer le récit original; et c'est le jeune et noble voyageur qui va raconter luimème ses aventures et son voyage, ses plaisirs et ses douleurs.

CHAPITRE II.

ABRIVÉE ET ICARIE.

-

Accidents du voyage. — Visite au consul icarien. — En Icarie, ni vente, ni achat, ni monnaie. — Conditions d'admission. — Guide de l'étranger en Icarie. — Singulier passeport. — On demande à milord tout son argent. — Embarquement. — Bateau à vapeur. — Soins pour les passagers; guide du voyageur en mer. — Tempête. — Bateaux sauveurs. — Pas de douane. — Débarquement. — Hôtel des étrangers. — Visite du magistrat. — Description de la ville de Tyrama.

JE quittai Londres le 22 décembre 1835, et j'arrivai le 24 avril, avec le sidèle compagnon de mes voyages, mon bon John, au port de Camiris, sur la côte orientale du pays des Marvols, séparé d'Icarie par un bras de mer qu'on traverse en six heures.

Je ne raconterai pas les mille accidents qui m'arrivèrent pendant la route : yolé dans presque toutes les auberges; presque empoisonné dans une autre; persécuté par les gendarmes ou les autorités; vexé et outragé dans les douanes; arrêté et emprisonné plusieurs jours pour avoir repoussé l'insolence d'un douanier; menacé souvent d'être brisé avec la voiture sur d'épouvantables chemins; miraculeusement sauvé d'un précipice où nous jeta un misérable conducteur aveuglé par l'ivresse; presque enseveli dans la neige, puis dans les sables; trois fois attaqué par des brigands; blessé entre deux voyageurs qui furent tués à mes côtés; je n'en ressentais que mieux l'inexprimable bonheur d'apercevoir enfin le terme de mon voyage.

J'étais d'autant plus heureux que, rencontrant là des Icariens, j'acquis la certitude que je pouvais entendre et parler la langue icarienne, dont j'avais fait mon unique étude pendant toute la route.

Ma joie sut bien plus grande quand j'appris que les étrangers qui ne parlaient pas cette langue n'étaient point admis en Icarie, et qu'ils étaient obligés de s'arrêter plusieurs mois à Gamiris pour l'apprendre.

Je sus bientôt que les Marvols étaient les alliés des Icariens; que Camiris était presque une ville icarienne; qu'un vaisseau icarien devait partir le lendemain pour Tyrama en Icarie; qu'il fallait d'abord s'adresser au consul icarien, dont l'hôtel était tout près du lieu d'embarquement; et que ce fonctionnaire était constamment visible pour les étrangers.

Je me rendis de suite au consulat, et je fus introduit à l'instant.

Le consul me reçut avec une bonté qui me parut sans affectation, et me fit asseoir à côté de lui.

— Si votre but, me dit-il, est d'acheter quelque marchandise, n'allez pas en Icarie, car nous ne vendons rien: si vous ne venez que pour en vendre, arrêtez-vous encore, car nous n'achetons rien; mais si vous n'avez qu'un but de curiosité, vous pouvez continuer; votre voyage sera rempli de plaisirs. »

Ils ne vendent rien, ils n'achètent rien, répétais-je en moi-même avec étonnement!

Je lui expliquai le motif de mon voyage en lui remettant mon passeport.

- Vous êtes donc curieux de voir notre pays, milord, me dit-il après l'avoir lu?—Oui, je veux voir si vous êtes aussi parfaitement organisés et aussi heureux que je l'ai entendu dire; je veux étudier et m'instruire.
- Bien, très-bien! mes concitoyens sont enchantés de recevoir les étrangers, et surtout les personnages influents qui viennent apprendre ici les moyens d'être heureux, pour les reporter dans leur patrie. Vous pouvez parcourir et visiter toute l'Icarie, et partout le peuple icarien, vous considérant comme son hôte et son ami, s'empressera de vous faire les honneurs de son pays.

Je dois cependant, continua-t-il, dans l'intérêt de mes concitoyens comme dans le vôtre, vous indiquer les conditions de votre admission chez nous.

Vous vous engagerez à vous conformer à nos lois et à nos usages, ainsique vous les explique en détail le Guide de l'étranger en Icarie, qu'on vous a sans doute remis dans votre hôtel; vous vous obligerez surtout à garder un respect inviolable pour nos filles et nos femmes.

Si par hasard ces conditions ne vous conviennent pas, n'allez pas plus loin.

Après ma déclaration que je me soumettais à toutes ces

conditions, il me demanda combien de temps je me proposais de passer en Icarie; et sur ma réponse que je voulais y passer quatre mois, il m'annonça que mon passeport était prêt, et m'invita à verser dans la caisse deux cents guinées pour moi et autant pour mon compagnon, conformément au tarif des prix proportionnés à la durée du séjour.

Toutes les politesses du consul ne m'empêchèrent pas de trouver que deux cents guinées étaient énormément d'argent pour un passeport; et craignant que, si tous les prix étaient aussi exhorbitants, ma bourse, toute bien garnie qu'elle était, ne fût insuffisante pour mes autres dépenses, je me hasardai à lui demander quelques renseignements à ce sujet.—Qu'aurais-je à payer pour mon passage, lui dis-je? — Rien, me répondit-il.

- Combien me contera la voiture qui me conduira dans la capitale? Rien.
- Comment, rien! Non, rien; les deux cents guinées que vous allez remettre sont le prix de toutes vos dépenses pendant quatre mois. Vous pouvez aller partout, et partout vous aurez les meilleures places dans les voitures publiques, saus avoir jamais rien à payer; partout vous trouverez un hôtel des étrangers, où vous serez logé, nourri, blanchi, vêtu même, sans avoir jamais et nulle part rien à donner. Vous serez également admis gratuitement dans tous les établissements publics et dans tous les spectacles. En un mot, la nation qui reçoit vos deux cents guinées, se charge de vous tout fournir comme à l'un de ses citoyens.

Et comme la vente, continua-t-il, est d'ailleurs inconnue parmi nous, et que par conséquent vous ne trouverez rien à acheter; comme l'usage de la monnaie est interdit aux individus, depuis que le bon ICARE nous a délivrés de cette peste, vous allez déposer en même temps tout le reste de l'argent que vous pouvez avoir. — Comment, tout le reste de mon argent!

- Ne craignez rien; ce dépôt vous sera rendu à la frontière que vous choisirez pour partir.

J'étais encore étonné de toutes ces nouveautés singulières, lorsque le lendemain, vers les six heures du matin, nous nous embarquames sur un énorme et magnifique bateau à vapeur.

Je vis avec plaisir qu'on entrait de plein pied dans le bâtiment, sans que les femmes fussent obligées de passer d'abord dans de petites barques qui leur causent plus d'effroi, leur font courir plus de danger, et même leur font souvent plus de mal que tout le reste du voyage.

Je fus émerveillé et ravi de trouver là un bateau à vapeur aussi beau que nos plus beaux bateaux anglais et même que les plus beaux bateaux américains; quoique les chambres ne fussent pas garnies d'acajou, mais d'un bois indigène imitant le plus beau marbre, il me parut plus élégant, et surtout plus commode et plus agréable pour les voyageurs.

Un Pagilois, qui n'avait pas encore vu de bateaux à vapeur, ne pouvait cesser de se récrier sur la richesse et la beauté des deux salons où brillaient les tapis, les glaces, les dorures, les fleurs, une multitude de petits meubles

charmants, même un piano et beaucoup d'autres instruments de musique. Il allait et venait, montait et descendait, et s'extasiait comme un fou, quand il voyait lire, ècrire, jouer, faire de la musique dans ce palais flottant, et surtout quand il regardait le bateau fendre majestueusement les ondes, sans rameurs, sans voiles, sans vent, sur une mer immobile.

Pour moi, ce que j'admirais le plus, c'étaient toutes les dispositions prises pour préserver les voyageurs non-seu-lement du froid et du chaud, du soleil et de la pluie, mais encore de tous les dangers et de toutes les incommodités du voyage.

Indépendamment d'un long et large pont, parsaitement propre et plat, garni de sièges élégants, où chacun pouvait se promener ou s'asseoir, et jouir du magnifique spectacle de la mer en respirant le frais sous une tente; indépendamment des deux superbes salons, où chacun pouvait se chausser auprès d'un bon seu; chacun avait sa cellule sermée, contenant un lit commode et tous les petits meubles qui peuvent être nécessaires.

Le consul icarien avait poussé l'attention jusqu'à faire imprimer et distribuer à chaque voyageur, dans son hôtel, un Guide du voyageur sur mer, indiquant ce que chacun devait faire, avant et pendant le voyage, suivant son sexe et son âge, pour prévenir ou diminuer le mal de mer.

En parcourant ce petit livre, que sa jolic forme invitait a lire, je vis avec un plaisir extreme que le gouvernement d'Icarie avait ouvert un grand concours parmi les médedecins, et qu'il avait offert une magnifique récompense à celui qui indiquerait les moyens de preserver l'homme de

cet horrible mal de mer. Je vis avec plus de plaisir encore qu'on était parvenu à le rendre presque insensible.

Immediatement après l'embarquement et avant le départ, le chcf du bâtiment, appelé tégar (le soigneur), nous avait rassemblés et prévenus que nous ne devions avoir aucune inquiétude, parce que le navire, les matelots et les ouvriers étaient excellents, et parce que toutes les précautions imaginables avaient été prises pour rendre impossible un naufrage, une explosion de la vapeur, un incendie, un accident quelconque. Je retrouvai toutes ces assurances dans mon petit Guide du voyageur en mer, et j'y lus avec plaisir que les capitaines, les pilotes et les matelots n'étaient admis qu'après des examens à la suite d'une excellente éducation pratique et théorique, et que les ouvriers charges de conduire la machine à vapeur étaient également des mécaniciens d'une instruction, d'une expérience, d'une habileté et d'une sagesse éprouvées; j'y lus encore avec satisfaction, que toujours, avant le départ, le soigneur, homme très-habile lui-même, visite tout le bâtiment, surtout la machine, et qu'il redige un procès-verbal détaillé, constatant qu'aucun accident n'est possible. L'admiration que m'inspiraient toute cette sollicitude et tous ces soins pour la sûreté des voyageurs, s'accrut encore lorsque je sus que le gouvernement d'Icarie avait, comme pour le mal de mer, ouvert un grand concours et décerné une superbe récompense à celui qui présenterait le plan du bateau à vapeur le plus parfait sous tous les rapports. J'examinai alors avec plus d'attention et de plaisir deux statues en bronze que je n'avais fait qu'apercevoir, qui représentent les auteurs

des deux ouvrages couronnés dans les deux concours, avec les noms des auteurs des dix autres meilleurs ouvrages.

Je compris parfaitement alors comment le bâtiment pouvait offrir tant de perfections aux voyageurs; et je le compris mieux encore quand je vis un énorme et superbe registre destiné à recevoir les observations et les idées que chaque voyageur voulait y consigner pour le perfectionnement du nayire.

Vers les huit heures, lorsquo nous avions parcouru le tiers de la route, nous déjeunames tous ensemble dans le salon; et, quoique le déjeuner fut remarquable par l'élégance de tout ce qui couvrait la table, je ne pouvais m'occuper que du Pagilois, qui ne pouvait concevoir l'immobilité des verres et des bouteilles, et dont les gestes et les exclamations amusaient beaucoup toute la compagnie.

Peu après neuf heures, le vent se leva subitement du côté d'Icarie, et nous nous trouvames bientôt au milieu d'une violente tempête, qui me donna l'occasion d'admirer encore les soins qu'on avait des passagers.

Tout était calculé pour éviter ce qui pouvait les effrayer; tous les objets étaient placés et fixés de manière que rien ne pouvait rouler ni produire du désordre et du bruit.

Pendant que le capitaine et ses matelots s'occupaient uniquement à diriger le navire, le soigneur s'occupait à rassurer les passagers.

Il nous dit que son gouvernement s'intèressait mille sois plus aux personnes qu'aux marchandises; que le salut des voyageurs était le principal objet de sa sollicitude; qu'il consacrait ses meilleurs bâtiments au transport des individus; que les naufrages étaient presque impossibles avec des navires de cette espèce, et qu'on n'en avait pas vu depuis dix ans, quoiqu'on vît fréquemment des tempêtes bien autrement violentes. Aussi personne n'avait peur.

Ne trouvant rien de plus beau qu'un orage sur mer, j'étris resté sur le pont, où je me plaisais à contempler les vagues, vertes ou blanches d'écume et mugissantes, qui s'avançaient sur nous comme des montagnes prêtes à nous engloutir, et qui, passant par dessous le bâtiment et le soulevant, semblaient tantôt nous descendre au fond des noirs abines sans nous laisser voir autre chose que des eaux, et tantôt nous élever au haut du ciel sans nous laisser voir autre chose que des nuages obscurs.

Apercevant plusieurs gros bateaux qui paraissaient nous observer, je demandai au capitaine si c'étaient des douaniers. — Des douaniers! répondit-il d'un air étonné. Depuis cinquante ans nous n'avons plus de douane: le bon ICAR a détruit cette caverne de voleurs, plus impitoyables que les pirates et les tempêtes. Ces bateaux que vous voyez sont des bateaux sauveurs qui sortent pendant l'orage pour diriger ou secourir les autres bâtiments qui se trouveraient en danger. Les voilà qui s'éloignent parce que l'orage commence à passer.

Peu après nous aperçumes les côtes d'Icarie, puis la ville de Tyrama, dans le port de laquelle nous ne tardames pas à entrer.

J'eus à peine le temps de remarquer la rive, les maisons, et les vaisseaux.

Notre bateau s'arrêta au pied d'une longue et large jetée en fer, suspendue sur la mer comme le pont de Brighton, construite exprès pour faciliter le débarquement et pour servir de promenade. Un magnifique escalier, sur lequel nous entrâmes immédiatement depuis le bateau, nous monta sur cette levée, au bout de laquelle une porte gigantesque, surmontée d'une statue colossale, présentait, en letttres énormes, cette inscription: Le Peuple icarien est frère de tous les autres Peuples.

Le soigneur, qui nous avait prévenus de ce que nous aurions à faire en arrivant, nous conduisit tous à l'Hôtel des Etrangers, situé tout près de la porte, sur l'emplacement de l'ancienne douane, où notre bagage arriva presque aussitôt que nous sans que nous eussions ni à nous en occuper ni à rien donner à personne.

Des hommes, qui paraissaient des maîtres et non des domestiques, nous conduisirent avec une politesse bien-veillante dans des appartements séparés, tous semblables, aussi élégants que propres, et garnis de tout ce qui peut être nécessaire à des voyageurs. Il y avait même des bains dans l'hôtel.

Chaque chambre contenait un avertissement encadré, indiquant à l'étranger tout ce qu'il avait le plus besoin de connaître, et lui annonçant qu'il trouverait dans une salle particulière les cartes, les plans, les livres et les autres renseignements qu'il pouvait désirer.

Peu après, on nous servit un repas excellent pendant lequel un vénérable magistrat vint nous saluer au nom du peuple icarien, et s'assit amicalement au milieu de nous pour nous parler de son pays et nous éclairer sur notre voyage. Il parut enchanté de voir un seigneur anglais en Icarie.

— Puisque vous venez pour étudier notre pays, me ditil après diner, je vous conseille de vous rendre directement dans la capitale et de prendre la voiture qui part ce soir à cinq heures, parce que vous y trouverez pour compagnon de voyage un jeune homme charmant, le fils d'un de mes amis, qui se fera un plaisir de vous servir de *Cicerone*; et comme vous avez encore trois heures à attendre, si vous voulez jeter un coup-d'œil sur notre ville, je vais vous donner un guide qui vous conduira.

Je n'étais pas revenu de ma surprise, et je n'avais pas fini d'exprimer à l'obligeant magistrat combien j'étais touché de ses procédés bienveillants, quand le guide se présenta; et nous sortimes pour parcourir précipitamment quelques quartiers de la ville.

Tyrama me parut une ville neuve et régulière.

Toutes les rues que j'ai parcourues sont droites, larges, parfaitement propres, garnies de trottoirs ou plutôt de portiques à colonnades. Toutes les maisons que j'ai vues sont charmantes, toutes à quatre étages, bordées de balustrades, avec des portes et des fenêtres élégantes, peintes de diverses couleurs vernissées.

Tous les bâtiments d'une même rue sont pareils, mais les rues sont disserentes. Je me suis presque cru transporté dans les belles rues Rivoli et Castiglione à Paris, ou dans le beau quartier de Regent's Park à Londres, et même je trouvais ce quartier de Tyrama plus joli.

Aussi, l'un de mes compagnons de voyage s'extasiait à chaque pas sur l'élégance des maisons, la beauté des rues,

l'agrément des fontaines et des places, la magnificence des palais et des monuments.

Les jardins surtout, qui servent en même temps de promenades publiques, m'ont paru charmants; et j'avoue que, pour le peu que j'avais pu voir, c'était la plus jolie de toutes les villes que je connaissais : j'étais vraiment émerveille de tout ce que j'apercevais dans ce pays d'Icarie.

Notre guide nous ayant avertis qu'il était temps d'arrèter notre course, nous rentrames à travers les flots d'une population qui présentait toutes les apparences de la richesse et du bonheur, et je gagnai la voiture, contrarié de ne pouvoir offrir aucun gage de ma reconnaissance aux personnes dont la politesse affectueuse m'avait charmé.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE A ICARA.

Diligence Icarienne. — Rencontre de Walmor, — Chevaux. — Route. — Campagne. — D'abord le nécessaire. — Voyageurs ne paient rien. — Egards pour les femmes. — Valmor; sa famille; sa sœur Corilla. — Commodité et sûreté des routes. — Aucune enfrave. — Chemins à ornlères artificielles; chemins de fer. — Bateaux à vapeur. — Lever du soleil. — Millord entend Dinaise sans la voir. — Superbe entrée d'Icara. — Immenses hôte's des provinciaux et des étrangers. — Eugène, jeune peintre français exilé.

La vue de la voiture, appelée staramoli (char-vo) ageur), attelée de six chevaux, me sit un indicible plaisir,
en me rappelant les beaux stage-coaches et les chevaux
de ma chère patrie. Les coursiers ressemblaient à nos plus
beaux chevaux anglais, ardents et dociles à la fois, bien
peignés et bien luisants, à peine couverts d'un harnais élegant et lèger. La voiture, aussi jolie que celles d'Angleterre,
aussi légère quoique plus grande parcequ'elle ne doit contenir rien autre chose que les voyageurs et leurs petites valises, me parut plus parsaite encore sous tous les rapports
qui intéressent la sûreté et la commodité des voyageurs : j'y

voyais avec autant de plaisir que d'étonnement une infinité de petites précautions pour garantir contre le froid, surtout aux pieds, et contre la fatigue et les accidents.

Le jeune Icarien dont le magistrat m'avait parlé vint m'offrir gracieusement ses services, que j'acceptai volontiers, en le remerciant de son obligeance.

— Le temps est beau, me dit-il, montons sur la banquette supérieure, afin de mieux voir la campagne.

Nous nous assimes sur la banquette de devant, faisant face à la route; et les chevaux, conduits lentement dans la ville, s'élancèrent ensuite au son du cor exécutant une fanfare guerrière.

Je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté, l'ardeur, les attitudes et les mouvements des superbes coursiers qui nous entraînaient en volant, et qui nous laissaient à peine le temps de distinguer la multitude d'objets qui se déroulaient successivement sous nos yeux.

Quoique habitué à la belle culture et à la belle campagne d'Angleterre, je ne pouvais m'empêcher de pousser des cris d'admiration en voyant la perfection de la culture icarienne et la ravissante beauté de la campagne, cultivée jusqu'au plus petit coin de terre, couverte de moissons naissantes, de vignes, de prairies, d'arbres sleuris, de bosquets, de bois qui semblaient plantés pour le plaisir des yeux, de fermes et de villages, de montagnes et de côteaux, de bestiaux et de travailleurs.

Je ne pouvais non plus me lasser d'admirer la route, aussi belle et plus belle que nos routes anglaises, plate et unie comme une allée, garnie de trottoirs pour les piétons, bordée d'arbres en fleurs, parsemée de fermes charmantes et

de charmants villages, coupée à chaque pas par des ponts et des rivières ou des canaux, couverte de voitures et de chevaux courant dans tous les sens, et qui semblait une longue rue dans une ville sans fin, ou bien une longue et magnifique promenade au milieu d'un immense et magnifique jardin.

J'eus bientôt fait connaissance avec mon jeune *Cicerone*, qui avait été transporté de joie quand il avait appris qui j'étais et quel était le but de mon voyage.

- Vous paraissiez, me dit-il, examiner notre voiture avec bien de l'attention?.... — J'admirais surtout, lui répondis-je, avec quel soin tout est prévu et disposé pour la commodité des voyageurs.
- Ah! répliqua-t-il, c'est un principe gravé par notre bon Icar, dans notre éducation comme dans notre gouvernement, de rechercher en tout l'utile et l'agréable, mais de commencer toujours par le nécessaire. Vous êtes donc un Peuple d'hommes!
 - Nous nous essorçons du moins de mériter ce titre.
- —Ayez la bonte, lui dis-je, de m'expliquer une dissiculté qui me préoccupe. Votre consul m'a dit que l'usage de la monnaie vous était interdit : comment paierez-vous donc votre place sur cette voiture? Je ne paierai pas.
 - Et les autres voyageurs? Non plus.
- Comment? La voiture appartient à notre généreuse souveraine.
 - Et les chevaux? A notre puissante souveraine.
- Et toutes les voitures publiques et tous leurs chevaux?
 A notre riche souveraine.

- Et votre souveraine transporte gratuitement tous les citoyens? Oui.
 - Mais... Je vous expliquerai cela tout-à-l'heure.

Comme il disait ces mots, la voiture s'arrêta pour recevoir deux dames qui l'attendaient. À l'empressement respectueux avec lequel chacun leur offrait sa place ou les aidait à monter, on aurait dit que c'étaient des femmes de haut rang.

- Vous connaissez ces dames? dis-je à mon compagnon. — Pas du tout, répondit-il: ce sont sans doute la femme et la fille d'un fermier du voisinage; mais nous avons l'habitude de respecter et d'assister toutes nos concitoyennes comme si elles étaient nos mères, nos femmes, nos sœurs ou nos filles. Cet usage vous choquerait-il?
 - Au contraire!

Et je disais vrai; car cette réponse, qui m'avait d'abord confondu, me transporta d'admiration pour un Peuple capable d'un pareil sentiment.

A son tour, Valmor (c'était son nom) me pressa de questions sur l'Angleterre, me répétant à chaque instant qu'il était enchanté de voir un milord venir exprès pour visiter son pays d'Icarie.

Il m'apprit de son côté qu'il avait vingt-deux ans, qu'il étudiait pour être prêtre, qu'il habitait la capitale avec ses parents, et que tous, au nombre de vingt-six, logeaient ensemble dans la même maison. J'eus beaucoup de peine à savoir (tant il était modeste et réservé!) que son père était l'un des premiers magistrats, et que Corilla, sa sœur atnée, était l'une des plus belles filles du pays. Tout ce qu'il

me dit de sa famille m'inspirait un vif désir de la connaître.

A l'entrée de la nuit, nous cames à traverser une chaîne de montagnes assez élevées : mais la lune, qui se trouvait pleine et magnifique, nous permit de jouir d'une foule de vues pittoresques.

Ce que j'admirai le plus, ce fut encore la route, toujours admirablement tracée, presque toujours en pente insensible, et que nous parcourions constamment au grand galop, même dans les montées les plus raides, parce qu'alors deux, ou quatre, ou six chevaux vigoureux, ajoutés aux six premiers, semblaient applanir toutes les difficultés.

Ce que j'admirais le plus encore, c'étaient les précautions prises partout pour rendre impossible toutes les espèces d'accidents.

Nous descendimes ainsi une montagne assez escarpée, sur le hord d'un torrent mugissant et d'un effroyable précipice, et nous le descendimes toujours au grand galop, parce que la route était bordée par un long parapet, et parce que la voiture était tellement enrayée que les chevaux n'avaient pas moins d'efforts à faire pour la descendre que pour la monter.

Aussi Valmor ne manquait-il jamais de me saire remarquer avec quelle sollicitude sa biensaisante souveraine avait tout prévu pour la sareté du voyageur, tandis que je me rappe-lais avec autant de douleur que d'essroi les innombrables accidents qui arrivent ailleurs par l'incurie des gouvernements.

—Ces précautions, me dit-il avec une satisfaction visible, notre bonne souveraine les prend partout, sur toutes les routes et sur toutes les rivières comme sur toutes les rues, parce que la sûreté des personnes est, à ses yeux, un objet de première nécessité. Partout elle fait détruire ou éloigner les précipices, ou bien fait exécuter tous les travaux nécessaires pour empê cher d'y tomber; car elle trouverait absurde ou coupable de ne pas faire, partout où l'on peut craindre une chute, les ouvrages qui paraissent indispensables sur les ponts.

Après avoir traversé beaucoup de villages et cinq ou six villes sans nous arrêter nulle part (tant les chevaux étaient rapidement dételés et attelés), et sans rencontrer jamais ni portes, ni barrières, ni visiteurs, nous nous arrêtames, pour souper, dans un hôtel des voyageurs, semblable à celui de Tyrama.

- Comment avez-vous payé votre souper? demandai-je à Valmor. Je ne l'ai pas payé.
- L'hôtel appartient donc à votre souveraine, comme les voitures, les chevaux?... Oui.
- C'est donc votre souveraine qui nourrit et transporte ses sujets? Oui.
- Mais... Patience! je vous expliquerai tout ce qui vous étonne.

Descendus dans la plaine, nous entrames sur un chemin garni d'ornières artificielles, tantôt en fer et tantôt en pierres, dans lesquelles la voiture volait comme sur un chemin de fer. Peu après, nous atteigntmes un grand *chemin de fer* sur lequel la vapeur nous emporta avec la rapidité du vent ou de l'éclair.

Je fus peu surpris de voir ce chemin percé sous une montagne, puis suspendu sur une vallée, parce que j'en ai vu de parcils en Angleterre; mais je fus bien étonné quand je vis le chemin étagé comme un canal, et de puissantes machines élevant et descendant les voitures comme les écluses élèvent et descendent les bateaux.

—Avez-vous beaucoup de ces chemins de fer? demandaije à Valmor.—Nous en avons douze grands qui traversent
le pays dans toutes les directions, et une multitude de petits
qui joignent les premiers. Mais il paraît qu'on vient de découvrir un agent plus puissant que la vapeur, produit par le
sorub, matière plus abondante que le charbon, qui va faire
une révolution dans l'industrie, et qui permettra notamment
de multiplier encore davantage les chemins de fer.

Nous avons d'ailleurs un grand nombre de canaux, sans compter que presque toutes nos rivières sont canalisées. Dans moins d'une heure, nous voyagerons sur l'un de nos plus beaux fleuves.

Le jour pointait à peine quand nous arrivames à *Ca-mura*, sur une large rivière couverte de *bateaux à va-peur*, destinés, les uns au transport des voyageurs, et les autres au transport des marchandises.

Le chemin de ser nous avait amenés jusques dans le bateau, en sorte que je n'avais pas eu le temps de voir la ville, qui cependant, comme toutes celles que nous avions traversées pendant la nuit, me parut aussi belle que Ty-rama.

A peine étions-nous hors de la vue de la ville que nous eumes un magnifique spectacle, celui du solcil se levant devant nous, au milieu de la rivière, entre deux charmants coteaux couverts de verdure, d'arbres fleuris, de bosquets et de jolies maisons qui paraissaient autant de châteaux, et qui me rappelèrent les bords de la Saône, en arrivant à Lyon.

Valmor me sit remarquer ensuite la beauté du bateau qui nous portait, et surtout toutes les petites machines préparées pour l'embarquement et le débarquement, qui se sont toujours de plain-pied, sans l'intermédiaire de petites barques, sans possibilité d'accidents, et sans que les semmes et les ensants les plus craintifs puissent jamais avoir le moindre essent.

Et ces bateaux, lui demandai-je, sont-ils encoreà votre souveraine? — Certainement.

- Et tous ceux qui transportent les marchandises? Aussi.
- Et les marchandises lui appartiennent peut-être également? - Sans doute.
- Mais, de grace expliquez-moi.... Oui, je vous expliquerai tout... Mais voyez ces personnes qui nous attendent la bas pour s'embarquer avec nous.

Il finissait à peine que déjà le bateau s'arrêtait devant huit ou dix voyageurs qui furent bientôt nos compagnons de voyage. De ce nombre étaient deux dames, qui paraissaient la mère et la fille. Valmor s'était précipité vers elles, les avait saluées comme des personnes de connaissance intime, et les avait fait asseoir à côté de nous, lui se trouvant à ma droite entre elles et moi.

Je n'avais pu voir leurs figures, cachées sous de longs chapeaux et des voiles épais; mais, à leur tournure, à la grace de leurs mouvements, je pensais que toutes deux, et la plus jeune surtout, devaient être charmantes. Je tressaillis involontairement quand j'entendis sa voix, une de ces voix indéfinissables qui remuent l'ame et qui font légèrement frissonner, une voix comme je n'en avais pas entendu depuis que mademoiselle Mars m'avait fait pleurer d'attendrissement et de plaisir.

J'étais sûr qu'une si jolie voix devait sortir d'une tête divine; néanmoins, j'aurais voulu, je ne sais pourquoi, m'en assurer par mes propres yeux, et plus la figure se cachait, plus je désirais de la voir; mais j'eus beau regarder, me promener même pour examiner plus à mon aise, le voile jaloux et l'importun chapeau semblaient vouloir punir ma curiosité.

Mais mon désappointement fut au comble, et je maudis presque l'invisible quand, deux heures après, Valmor, qui ne s'occupait presque plus que d'elles, vint me prèvenir que ces dames allaient s'arrêter dans une campagne voisine, et qu'il allait débarquer avec elles, pour ne rentrer que le lendemain.

Quoique je ne le connusse que depuis bien peu de temps, ce fut avec chagrin que je le vis s'éloigner.

Il ne me quitta pas cependant sans me renouveler ses protestations et ses offres. Il ajouta que sa famille serait ravie de me recevoir, si je voulais l'honorer de ma visite, et que lui-même se trouverait bien heureux si son amitié pouvait lui mériter la mienne.

Ses politesses, quoique bien empressées, me semblaient

si naturelles et si sincères que j'en étais pénétré de reconnaissance; et lui-même me parut si instruit, si bon, si aimable, que nous commençames une liaison affectueuse qui devint chaque jour plus étroite et plus intime, qui me fut d'abord bien agréable et bien précieuse, mais qui fut ensuite pour moi la source de bien des regrets et de bien des douleurs.

Peu après, je quittai la rivière avec les autres voyageurs, pour reprendre un chemin de fer; et, vers les onze heures, nous aperçumes les sommets des mille édifices de la capitale.

Bientôt, entre deux rangs de hauts peupliers, nous arrivames à la porte occidentale, monument gigantesque, sous l'immense arcade duquel je me trouvai sans avoir pu lire son inscription ni contempler ses statues.

Là, se présenta la plus magnifique entrée de capitale que j'aie jamais vue. A travers une longue et large avenue, en pente douce, comme celle des Champs-Elysées à Paris, bordée à chaque côté de quatre rangs d'arbres en étages, l'œil plongeait sur la cité, se reposait d'abord sur deux magnifiques palais à colonnades, et passait entre les deux pour se perdre dans une large rue qui traverse la ville.

Cette majestueuse entrée aurait sussi seule, je l'avoue, pour me disposer à croire toutes les merveilles d'Icarie.

La voiture s'arrêta devant l'Hôtel des Provinciaux, à côté duquel était l'Hôtel des Etrangers.

Les deux hôtels étaient immenses, et cependant tous les compatriotes pouvaient aisément s'y rencontrer, parce

qu'ils étaient divisés en autant de sections qu'il y avait de provinces en Icarie , ou de peuples fréquentant le pays.

Que de place, m'écriai-je à la vue de ces immenses hôtels, les voyageurs occupent dans Icara! — Croyez-vous qu'ils en occuperaient moins, répondit quelqu'un, si des centaines et des milliers de petits hôtels leur étaient consacrés dans tous les quartiers de la ville?

Je fus bien contrarié de n'y trouver aucun Anglais; et cette circonstance me rendit plus précieuse la rencontre d'un jeune peintre Français, nommé Eugène, exilé de son pays après la révolution de juillet, et arrivé depuis une quinzaine de jours en Icarie.

Tout ce qu'il avait vu exaltait tellement son enthousiasme qu'il en avait la fièvre et le délire : je le pris d'abord pour un fou.

Mais je découvris de suite en lui tant de franchise, des sentiments si généreux, une si belle âme et un si bon cœur; il parut si heureux de trouver un compatriote (car un Français et un Anglais qui se rencontrent à cette distance se regardent comme étant du même pays) que je me sentis promptement disposé à lui rendre amitié pour amitié.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION DICARIE; - DICARA.

Invitation de Valmor. — Jugement de milord sur Dinaïse. — Milord aristocrate; — Eugène démocrate. — République démocratique en Icarie. [—] Carte d'Icarie; provinces et communes; villes, villages et fermes; routes et canaux. [—] Plan d'Icari; fleuve; port; place centrale; autres places; rues; canaux; jardins; quartiers. — Plan d'un quartier, d'une rue. — Jardins. — Omnibus icariens; point de cabriolets, ni fiacres, ni équipages particuliers. — Port. — Rivière et quals, îles et ponts; pont du Saut. — Chevaux de trait. — Écurie nationale. [—] Première visite de Milord. — Famille de Valmor; sa sœur Corilla. — Misèro à Londres; bienfaisance. — En Icarie, ni pauvres, ni oisifs. — Singulier interrogatolre subi par Milord. — Musique; chant; souper.

Le lendemain matin je m'étais remis au lit après avoir pris un bain dans l'hôtel lorsque Valmor vint m'inviter, de la part de son père, à passer la soirée dans sa famille. J'acceptai avec empressement, impatient que j'étais de voir les personnes dont il m'avait parlé pendant la route; et nous nous donnames rendez-vous pour quatre heures.

Et la belle *invisible*, lui dis-je, l'avez-vous ramenée?—Non.

Il faut qu'elle soit *laide* pour se cacher avec tant de soin. — Laide! oui, horrible! mais certainement vous trou-

verez (car vous la verrez quelque jour) qu'il est impossible d'avoir un caractère plus aimable.

Comme il sortait, Eugène entra.

C'est mon compagnon de voyage dont je vous ai parlé, lui dis-je. — Comment s'appelle-t-il?

Valmor. — Valmor! Je vous en félicite; car j'en ai oui parler comme d'un des jeunes Icariens les plus distingués et les plus nobles.

Il m'a dit que son père est un des premiers magistrats. — Oui, je le connais, un *serrurier*.

Sa sœur Corilla est une des beautés d'Icarie. — Oui, c'est cela même; une charmante couturière.

Mais que dites-vous? Un serrurier, une couturière!— Eh bien, qui est-ce qui vous étonne? Est-ce qu'une couturière ne peut pas être jolie? Est-ce qu'un serrurier ne peut pas être un excellent magistrat?

Mais il y a des nobles ici?...— Oui, beaucoup de citoyens nobles, célébres, illustres; des mécaniciens, des médecins, des ouvriers qui se distinguent par quelque grande découverte ou par quelque grand service.

Quoi! la reine n'est pas entourée d'une noblesse de naissance ?... — Quelle reine!

Mais la reine d'Icarie, la souveraine dont m'a souvent parlé Valmor, en vantant toujours son inépuisable bonté, sa sollicitude pour le bonheur général, sa prodigieuse richesse et sa toute puissance : J'avais bien du plaisir à trouver une reine qui fait tant d'honneur à la royauté. — Mais, encore une fois, de quelle reine parlez-vous? comment la nommez-vous?

Eh, Valmor ne m'a pas dit son nom: il m'a dit seulement que c'était la souveraine d'Icarie qui possédait les voitures, les chevaux, les hôtels, les bateaux à vapeur, et qui transportait les voyageurs en veillant partout à leur sûreté. — Ah! j'y suis, s'écria-t-il en éclatant de rire: cette souveraine que vous avez prise pour une reine c'est la république (1), la bonne et l'excellente république, la démocratie, l'égalité. Je conçois que vous ayez pu croire qu'une reine possédait toutes les propriétés et tout le pouvoir; mais comment avez-vous pu penser qu'elle serait si attentive aux besoins du Peuple? Ah! milord, il faut déposer ici tous vos préjugés aristocratiques, et vous faire démocrate comme moi ou fuir bien vite ce pays, car je vous préviens que l'air qu'on y respire est mortel pour l'aristocratie.

Nous verrons, nous verrons, monsieur le démocrate! mais auparavant, voulez-vous conduire un Aristocrate dans Icara. — Volontiers, parce que je suis sûr de vous désaristocratiser des pieds à la tête: mais voulez-vous voir la ville sans vous fatiguer beaucoup?

Certainement, si c'est possible. — Eh! bien, suivezmoi.

Eugène me conduisit alors dans le grand salon commun, où se trouvaient un grand nombre de cartes et de plans immenses.

Jetons d'abord, dit-il, un coup-d'œil sur cette carte d'Icarie, contenant seulement ses frontières, ses provinces et ses communes.

⁽¹⁾ Voyez le chap. 50.

Vous voyez qu'Icarie est bordée au midi et au nord par deux chaînes de montagnes qui la séparent de la Pagilie et du Miron, à l'orient par un fleuve, et à l'occident par la mer qui la sépare du pays des Marvols, par lequel vous êtes arrivé.

Vous voyez aussi que le territoire se divise en cent provinces, à peu près égales en étendue, et qui le sont de même en population.

Voici maintenant la carte d'une province! vous voyez qu'elle se partage en 10 communes à peu près égales; que la ville provinciale est à peu près au centre de sa province, et chaque ville communale au centre de sa commune.

A présent, voici la *carte d'une commune!* vous voyez qu'outre la ville communale, elle contient huit villages et beaucoup de *fermes*, régulièrement dispersées sur son territoire.

Regardons maintenant cette autre carte d'Icarie, faite pour indiquer les montagnes et les vallées, les plateaux et les plaines, les lacs et les rivières, les canaux et les chemins de fer, les grandes routes et les chemins provinciaux.

Voyez! voilà les grands chemins de fer en rouge, les petits en jaune, les routes à ornières en bleu, et tous les autres chemins en noir. Vous voyez aussi tous les canaux, grands et petits, toutes les rivières navigables ou canalisées. Vous voyez également toutes les mines et les carrières en exploitation.

Voyez aussi les chemins provinciaux sur cette carte de la province, et les chemins communaux sur cette carte de la commune.

Et dites-moi maintenant s'il est possible de voir des communications plus multipliées et plus faciles!

J'étais en effet émerveillé; car c'est mieux encore qu'en Angleterre.

Nous examinames ensuite un magnifique plan d'Icara.

- Il est parfaitement régulier, m'écriai-je!
- —Oui, répondit Eugène. Il a été tracé à volonté en 1784; et l'exécution, commencée depuis cinquante-deux ans, ne sera pas entièrement terminée avant quinze ou vingt.

Voyez! la ville, presque circulaire, est partagée en deux parties à peu près égales par le Taïr (ou le Majestueux), dont le cours a été redressé et enfermé entre deux murs en ligne presque droite, et dont le lit a été creusé pour recevoir les vaisseaux arrivant par la mer.

Voilà le port, les bassins, et les magasins qui forment presque une ville entière!

Vous voyez qu'au milieu de la ville, la rivière se divise en deux bras, qui s'éloignent, se rapprochent et se réunissent de nouveau dans la direction primitive, de manière à former une île circulaire assez vaste.

Cette île est une place, la place centrale, plantée d'arbres, au milieu de laquelle s'élève un palais enfermant un vaste et superbe jardin élevé en terrasse, du centre duquel s'élance une immense colonne surmontée d'une statue colossale qui domine tous les édifices. De chaque côté de la rivière, vous apercevez un large quai bordé de monuments publics.

Autour de cette place centrale et loin d'elle, vous pouvez remarquer deux cercles d'autres places, l'un de 20 et l'autre

de 40, presque également éloignées les unes des autres et dispersées dans toute la ville.

Voyez les rues, toutes droites et larges! En voilà 50 grandes qui traversent la ville parallèlement à la rivière, et 50 qui la traversent perpendiculairement. Les autres sont plus ou moins longues. Celles que vous voyez pointées en noir, et qui joignent ensemble les places, sont plantées d'arbres comme les boulevards de Paris. Les 10 grandes rouges sont des rues de fer; toutes les jaunes sont des rues à ornières artificielles, et les bleues sont des rues à canaux.

—Et qu'est-ce, lui demandai-je, que toutes ces larges et longues bandes roses que j'aperçois partout entre les maisons de deux rues? — Ce sont des jardins, qui se trouvent sur le derrière de ces maisons. Je vous les montrerai tout à l'heure.

Mais voyez d'abord ces masses distinguées par de légères teintes de toutes les couleurs, qui comprennent toute la ville. Il y en a Go; ce sont Go quartiers (ou communes), tous à peu près égaux, et représentant chacun l'étendue et la population d'une ville communale ordinaire.

Chaque quartier porte le nom d'une des 60 principales villes du monde ancien et moderne, et présente dans ses monuments et ses maisons l'architecture d'une des 60 principales nations. Vous trouverez donc les quartiers de Pékin, Jérusalem et Constantinople, comme ceux de Rome, Paris et Londres; en sorte qu'Icara est récllement l'abrégé de l'univers terrestre.

Voyons le *plan* d'un de ces *quartiers!* Tout ce qui est peint est édifice public. Voici l'école, l'hospice, le temple! Les rouges sont de grands ateliers, les jaunes sont de grands magasins, les bleus sont les lieux d'assemblées, les violets sont les monuments.

Remarquez que tous ces édifices publics sont tellement distribués qu'il y en a dans toutes les rues, et que toutes les rues comprennent le même nombre de maisons avec des édifices plus ou moins nombreux et plus ou moins vastes.

Voici maintenant le plan d'une rue. Voyez! 16 maisons de chaque côté, avec un édifice public au milieu et deux autres aux deux extrémités. Ces 16 maisons sont extérieurement pareilles ou combinées pour former un seul bâtiment; mais aucune rue ne ressemble complètement aux autres.

Vous devez avoir maintenant une idée d'Icara: Voulezvous examiner encore le plan d'une maison et d'un monument, ou bien sortir un peu? — Sortons, courons!

— Si vous voulez, nous irons prendre le bateau à vapeur au-dessous du port, afin de remonter la rivière jusqu'à la place centrale. — Oui, allons, courons; voyons d'abord quelques jardins!

Nous entrames presque ausssitot, par un magnifique portique, dans un de ces vastes jardins, et je reconnus avec plaisir ceux que j'avais vus à Tyrama.

Ce jardin formait un vaste carre compris entre les maisons de quatre rues (dont deux parallèles et deux perpendiculaires), traverse au milieu par une bande de gazon entre deux allées sablées avec un joli sable rougeatre. Tout le reste était en gazon jusque contre les murs, ou cultivé et couvert de sleurs, d'arbustes, d'arbres sleuris et de fruits.

Toutes les façades des maisons (les façades de derrière), étaient d'une architecture champètre et variée, garnies de treillages peints, et tapissées de plantes grimpantes vertes et fleuries.

Tout cet ensemble composait un magnifique jardin, qui parfumait l'air en même temps qu'il charmait les yeux, et formait une délicieuse promenade publique en même temps qu'il augmentait les délices des habitations contigués.

- —Et la ville, me dit Eugène, est couverte de jardins du même genre, comme vous l'avez vu sur le plan; car il y en a entre toutes les rues, sur le derrière de toutes les maisons; et le gazon du milieu est souvent remplacé tantôt par des arbres ou des berceaux, tantôt par des ruisseaux ou même des canaux bordés de jolies balustrades; et dans tous comme dans celui-ci, le public entre par quatre superbes portiques au centre des quatre rues, tandis que chaque maison a sa porte particulière.
- . Vraiment, m'écriai-je enchanté, ces jardins sont aussi beaux que nos magnifiques *squares* de Londres!
- Comment, aussi beaux, reprit Eugène! dites donc cent sois présérables à vos squares aristocrates, sermés de murs ou de hautes grilles et de haies qui souvent ne permettent pas même à l'œil du Peuple d'y pénétrer, tandis qu'ici le Peuple se promène dans ces jardins démocrates, parcourant ces charmantes allées garnies de jolis bancs, et jouissant complètement de la vue du reste par-dessus cette charmante bordure de sleurs, en même temps que chaque maison a la jouissance exclusive de son jardin, séparé des autres par un simple sil de ser que vous ne pouvez apercevoir. Aussi, voyez commetous ces petits jardins sont bien cultivés, comme

ces gazons sont peignes, comme ces fleurs sont belles, et comme ces arbres sont plantes, taillés et façonnés en mille formes différentes!

- Quoi, chaque maison a son jardin! que de jardiniers il faut pour les cultiver tous! Pas un, ou très-peu, parce que chaque famille met un de ses principaux plaisirs dans la culture des fleurs et des arbustes. Vous ne voyez maintenant que des enfants et leurs mères: mais ce soir, vous verrez partout des hommes, des femmes, des jeunes garçons et des jeunes filles travaillant ensemble dans leurs jardins..... Mais allons vite, si nous voulons achever notre course.
- —Il y a surement des cabriolets ou des fiacres, comme à Paris et à Londres: prenons-en un pour aller plus vite!— Oui, prenez, prenez! il n'y a pas un fiacre, pas un cabriolet, pas même un équipage dans ce misérable pays démocratique!
- Que dites-vous? La vérité; car regardez! dans toute la longueur de cette immense rue, vous n'apercevez pas une voiture...
- Et il n'y a pas d'omnibus? Il n'y a que les staragomi (chars populaires) que vous avez déjà du voir : nous allons en prendre un.

Nous entrames en effet dans un staragomi qui passait dans la rue voisine. C'était une espèce d'omnibus à deux étages, contenant quarante personnes, assises de front sur huit banquettes à cinq places, ayant chacune son entrée particulière placée sur le côté. Tout paraissait combiné pour la commodité des personnes, pour rendre la voiture chaude en hiver et fratche en été, surtout pour éviter tous les acci-

dents et même tous les inconvenients. Les roues étaient placées sous la voiture et fixées dans deux ornières en fer sur lesquelles trois superbes chevaux les entraînent rapidement.

Nous rencontrames je ne sais combien de ces *staragomi* qui nous croisaient dans les ornières de l'autre côté de la rue, presque tous de formes différentes, mais tous bien plus élégants que les omnibus anglais et français.

Eugène me dit que la moitié des rues (de deux en deux) avaient des omnibus; que cinquante grandes rues en avaient chacune assez pour qu'ils se succèdassent sur toute la route de deux minutes en deux minutes; et qu'il y en avait des milliers d'autres avec des destinations spéciales, en sorte que tous les citoyens étaient transportés partout plus commodément que si chacun avait un équipage.

A l'extrémité de la rue, nous primes, sur un chemin de fer, un autre *staragomi* qui nous conduisit au-dessous du port, et la nous entrâmes dans un bateau à vapeur pour remonter la rivière jusqu'au milieu de la ville.

Je me crus à Londres, et j'éprouvai un indéfinissable sentiment mêlé de plaisir et de regret, quand j'aperçus un immense bassin, des canaux, d'autres bassins moins grands, des quais superbes, des magasins magnifiques, des milliers de petits vaisseaux à vapeur et à voiles, des milliers de machines pour les chargements et les déchargements, enfin tout le mouvement du commerce et de l'industrie.

— A l'autre extrémité de la ville, me dit Eugène, nous trouverons un autre port presque aussi beau, pour les bateaux qui apportent les produits des provinces.

J'étais toujours émerveillé de plus en plus: mais je sus ravi quand, avançant dans l'intérieur de la ville, sur ce Majestueux couvert d'une multitude de barques légères, peintes et pavoisées, je vis se développer, à droite et à gauche, les quais plantés d'arbres et bordés de monuments et de palais. Ce qui me ravissait surtout, c'étaient les bords de la rivière qui, quoique emprisonnés entre deux murailles en ligne droite, étaient irréguliers et sinueux, plus rapprochés ou plus éloignés, couverts de gazons, de sleurs, d'arbrisseaux, de saules pleureurs ou de hauts peupliers, tandis que les murs des quais étaient souvent cachés par des plantes grimpantes.

Avant d'arriver à la place centrale, nous rencontrames deux petites *îles* charmantes, couvertes de verdure et de fleurs, et nous passames sous quinze ou vingt *ponts* superhes, en bois, en pierres ou en fer; les uns pour les pietons et les autres pour les voitures; ceux-ci plats, ceux-là courbés; les uns d'une ou deux arches, les autres de dix ou quinze.

La place centrale, sa promenade sur le bord de l'eau, son vaste palais national, son jardin intérieur, sa gigantesque statue, me transportèrent d'admiration.

Eugène me conduisit ensuite à un pont bizarre appelé le Sagal (ou le Saut), composé de cordes parallèles et inclinées, attachées d'un côté au sommet d'une tour de vingt pieds au-dessus du quai, et de l'autre côté au bord de la rivière sur l'autre rive. A chaque paire de ces cordes est suspendue une espèce de nacelle contenant quatre personnes; et la nacelle, coulant doucement le long des cordes, prend les passants sur la tour et les dépose sur la rive opposée.

Une autre tour, d'autres cordes et d'autres nacelles ramènent de même les voyageurs.

J'éprouvai une inexplicable jouissance (car je voulus en essayer) quand je me vis franchir, comme d'un saut, l'abîme ouvert sous mes pieds. On y courrait, comme autrefois aux montagnes russes, si l'on n'avait pas trouvé le moyen d'en éloigner ceux qui ne se présenteraient que pour s'en amuser.

J'étais encore ébloui et étonné de tout ce que j'avais déjà vu , lorsque Valmor vint , à l'heure convenue , me prendre à l'hôtel.

Que de staragomi vous avez, lui dis-je! est-ce que, par hasard, ce serait encore votre République qui ferait vos chars populaires comme vos chars voy ageurs et vos bateaux, sans consulter autre chose que la commodité des citoyens? — Vous l'avez deviné.

- Et ces enormes chevaux de trait que j'ai vus (car ils sont magnifiques vos chevaux de trait, aussi beaux, je crois, que nos colosses anglais), est-ce qu'ils appartiennent cucore, avec leurs chariots, à la République? Vous devinez tout!
- Mais c'est un fameux entrepreneur de diligences, de coches, d'omnibus et de transport, que votre République! Comme votre monarchie est un fameux entrepreneur de poste aux lettres, de poudre et de tabac, avec cette différence cependant que votre monarchie vend ses services, tandis que notre République donne les siens.
- Mais si tous les chevaux et toutes les voitures appartiennent à la République, il faut qu'elle ait une belle *écurie*.

votre République! — Elle en a cinquante ou soixante, aux extrémités de la ville.

- Elles doivent être curieuses! Voulez-vous en voir une? nous avons le temps.
 - Allons!

Nous montons en omnibus, et nous voilà dans un quartier d'écuries.

J'étais émerveillé! Figurez-vous une immense écurie à quatre étages, ou plutôt cinq immenses écuries l'une sur l'autre, propres, lavées, peintes, belles comme des palais, et contenant ensemble deux ou trois mille chevaux.

Figurez-vous, à côté, d'immenses magasins de grains et de fourrages.

Figurez-vous d'immenses hangards à plusieurs étages pour y déposer les voitures.

Figurez-vous aussi d'immenses ateliers de charonnerie, d'autres de ferrerie, d'autres de sellerie, renfermant tous les ouvriers occupés des chevaux et des voitures.

Valmor prenait plaisir à me faire remarquer l'économie, l'ordre et tous les avantages qui résultaient de ce nouveau système de concentration : point d'écuries particulières ni de remises dans les maisons d'habitation! point de sumier, ni de soin, ni de paille, transportes dans les rues!

J'étais si étouné et si absorbé que j'aurais passé là toute la nuit, si Valmor ne m'avait pas rappelé qu'il était temps de rejoindre sa famille.

Nous la trouvames reunie dans le salon.

Là, se mèlaient quatre générations : le grand-père de Val-

mor, vieillard d'environ soixante-douze ans, privé de sa vieille compagne depuis quelques années, chef de toute la famille; son père et sa mère, âgés d'environ quarante-huit à cinquante ans; son frère atné avec sa femme, et leurs trois jeunes enfants; ses deux sœurs, Corilla, âgée de vingt ans, et Célinie, qui n'en avait que dix-huit; enfin deux oncles, dont l'un était veuf, et dix ou douze cousins et cousines ou petits cousins de tous âges; en tout vingt-quatre ou vingt-six personnes.

Le vieillard, sans être distingué par la beauté de ses traits, avait, sous ses cheveux blancs et sur son front découvert et ridé, un air de noblesse et de bonté qui me faisait prendre plaisir à le regarder.

Le père de Valmor me présentait l'image de la force et de la dignité.

Sa mère était, de toutes celles qui se trouvaient là, celle que la nature avait le plus mal partagée du côté de la figure; mais il paraît qu'on voulait l'en dédommager, ou qu'elle avait en bonté ce qui lui manquait en grâces, car c'est elle qui me paraissait le principal objet de toutes les caresses.

Les enfants étaient presque tous charmants, surtout un petit neveu de Valmor, qui venait souvent s'asseoir sur ses genoux.

L'une de ses cousines était malheureusement privée d'un œil; mais deux autres étaient extrêmement jolies. Sa sœur Célinie, avec ses beaux cheveux blonds tombant en boucles sur ses épaules et son teint de lys et de rose, m'a paru belle comme une Anglaise; et sa sœur Corilla, aux yeux noirs et brillants, m'a semblé plus belle encore, avec toute la grâce et toute la vivacité d'une Française.

Tout respirait la magnificence, un goût parfait, une élégance exquise, dans le salon qu'ornaient encore des fleurs et que remplissait un air parfumé. Mais ce qui l'embellissait surtout à mes yeux, c'étaient la sérénité, la joie et le bonheur qui brillaient sur toutes les figures.

Je n'en revenais pas de trouver là le serrurier et la couturière dont Eugène m'avait parlé.

Valmor m'avait d'abord présenté à son père, qui m'avait présenté au grand-père; et c'est celui-ci, comme patriarche, qui m'avait présenté à tout le reste de la famille.

La conversation fut d'abord générale; et l'on me sit beaucoup de questions sur l'Angleterre. — Je connais votre patrie, dit le vieillard; j'y suis allé en 1784, pour y remplir une mission que m'avait confide notre bon Icar, mon ami, et je conserve un souvenir reconnaissant de l'accueil que j'y ai reçu. Elle est bien riche et bien puissante, votre patrie! Votre Londres est bien grand, et renserme de bien grandes beautés! mais, milord, permettez-moi de vous le dire, il y a quelque chose de bien hideux, de bien revoltant, de bien honteux pour votre Gouvernement; c'est l'horrible misère qui dévore une partie de la population!Je n'oublierai jamais qu'en sortant d'une sète magnifique donnée par un de vos grands seigneurs, je rencontrai les cadavres d'une femme et de son enfant qui, presque nus, venaient de mourir de saim et de froid sur le pave. (Ici, les enfants poussèrent un cri d'essroi qui me sit une douloureuse impression).

— Ah, vous n'avez que trop raison, lui répondis-je; j'en rougis pour mon pays et j'en ai l'âme déchirée : mais

comment faire? Nous avons beaucoup d'hommes généreux et de semmes charitables, qui donnent immensément aux pauvres.... - Je le sais, milord; je connais même un jeune seigneur, aussi modeste que bon, qui vient de faire construire, dans une de ses terres, un hôpital où sa bienfaisante humanité entretient cinquante-cinq malheureux. (Je rougis involontairement à ces mots; mais je me remis bien vite, ne comprenant pas comment il aurait pu connaître ce qui me concerne personnellement....) Ceux-là font honneur à leur pays, continua-t-il; qu'ils soient bénis! leur bienfaisance est bien plus belle à nos yeux que toutes leurs richesses et tous leurs titres. Ils ont même beaucoup plus de mérite que nous, parce qu'ils ont à lutter contre les entraves d'une mauvaise organisation sociale, tandis que nous, graces à notre bon Icar, nous n'avons pas de Pauvres....

- Comment, vous n'avez pas de Pauvres! Mais non, pas un: avez-vous aperçu un seul homme en haillons, une seule habitation ressemblant à une masure? Ne voyez-vous pas que la République nous rend tous également riches, exigeant seulement que nous travaillions tous également?
 - Quoi, yous travaillez tous....?
- Eh oui, et nous en sommes heureux et siers! mon père était duc et l'un des plus grands seigneurs du pays, et mes sils devraient être des comtes, des marquis et des barons; mais mes sils sont, l'un serrurier, l'autre imprimeur, et le troisième architecte; Valmor sera prêtre, son frère est peintre en bâtiments; toutes ces bonnes silles que vous voyez, ont chacune un métier et n'en sont pas plus laides ni

surtout moins gentilles. Est-ce que notre Corilla n'est pas une jolie couturière? Vous l'irez voir à son atelier!

- Vraiment, je suis confondu..
- Ah, ah, milord, puisque vous êtes venu nous voir pour apprendre, nous vous en montrerons bien d'autres! mais nous ne pourrons vous montrer ni oisifs ni domes-tiques...
 - Vous n'avez pas de domestiques!...
- Personne n'en a; le bon Icar nous a délivrés du fléau des domestiques, comme il les a délivrés du fléau de la domesticité.
- Mais, je m'y perds, quel est donc ce non Icar, dont j'entends parler si souvent? Et comment avez-vous pu?... Je n'aurais pas assez de temps pour vous l'expliquer aujourd'hui; mais Valmor, sur qui vous paraissez avoir jeté quelque sortilége pour vous en faire aimer, et son ami Dinaros, l'un de nos plus savants professeurs d'histoire, se feront un plaisir de tout vous expliquer, de tout vous faire voir, et de répondre à toutes vos questions. Vous pouvez même vous laisser diriger par eux dans l'étude que vous voulez faire de notre Icarie.
- Aimez-vous les *fleurs*, milord, me demanda l'une des mamans? Beaucoup, madame, je ne trouve rien d'aussi joli.
- Rien d'aussi joli que les sleurs, reprit en rougissant une des *jeunes filles..?* Oui, mademoiselle, ne vous en deplaise, rien de plus joli que... certaines... roses.
- Vous n'aimez pas les enfants, me dit une des petites filles, qui s'était placée entre mes genoux et qui me

regardait d'un œil scrutateur que je ne pouvais définir.

— Je n'aime rien plus que les petits anges, lui répondis-je en l'embrassant.

- Aimez-vous la danse, me demanda Célinie? J'aime à voir danser; mais je ne suis pas un bon danseur.
- Hé bien, yous apprendrez, milord, reprit Corilla; car je yeux danser avec yous.
- Aimez-vous la *musique*, me demanda brusquement son père? Passionnément.
 - Vous chantez..? Un peu.
 - De quel instrument jouez-vous? Du violon...
- Nous ne presserons pas milord aujourd'hui, dit le vieux grand-père; il paiera sa dette une autre fois; mais puisqu'il aime la musique, allons mes enfants, chantons! Ma chère Corilla, faisons voir à milord ce que c'est qu'une couturière d'Icarie.
- Mais, repris-je tout bas, ne faites vous pas comme les peintres, qui prétendent faire voir tous leurs tableaux et qui ne montrent que leurs chefs-d'œuvre? Vous verrez, vous verrez, me répondit-il en souriant.

Les enfants s'étaient déjà précipités pour prendre une guitare, que l'un d'eux présenta avec un sourire charmant à Corilla, et Valmor prit sa flûte pour accompagner sa sœur.

Sans se faire prier davantage, et sans paraître mettre de prix à son talent, Corilla chanta. Son aisance, son naturel, sa grâce, son éclatante beauté, la pureté de sa prononciation, sa voix brillante, ses yeux pétillants d'esprit, tout me transporta de ravissement.

Un second air, dont le refrain était répété par toutes les

jeunes filles et les enfants, m'enchanta davantage encore.

— Notre chant patriotique, s'ècria le père de Valmor! Et Valmor l'avait entonné déjà; et tous les enfants chantaient en chœur; et les pères, qui jouaient aux échecs, les mères, qui jouaient à une autre table, avaient suspendu leurs jeux, pour se tourner du côté des chanteurs; et tous, entraînés par le même enthousiasme, finirent par mêler leurs voix pour chanter la patrie; et moi-même je me surpris faisant chorus au troisième couplet, ce qui exita de grands rires et de grands applaudissements.

Je n'avais jamais rien vu de si ravissant.

Dans un moment, pendant qu'on riait de mon enthousiasme musical, la table se trouva couverte de fruits frais ou secs, de confitures, de crêmes, de gâteaux, et de plusieurs breuvages lègers. Tout fut servi par les jolies mains des jeunes filles; tout fut présenté avec le sourire enchanteur des enfants.

— Eh bien! milord, me dit le vicillard rajeuni, pensezvous que nous ayons besoin de laquais pour nous servir? — Assurément non, quand, (ajoutais-je tout bas en m'approchant de lui) on est servi par les grâces et les amours...

J'adressai, tant bien que mal, aux mamans et aux papas, quelques compliments sur leur famille; je remerciai de l'aimable accueil qu'on m'avait fait; je me retirai, rempli de delicieux souvenirs; et le sommeil ne vint lentement fermer ma paupière que pour me bercer des plus riantes illusions.

CHAPITRE V.

COUP-D'ORIL SUR L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE, ET SUR L'HISTOIRE D'ICARIE.

Nouvelle invitation de Valmor; plaisanterie. — Son ami Dinaros, frère de Dinaïse. [—] Milord et Eugène visitent une imprimerie icarienne; ateliers accessoires. [—] Réception de Milord comme ami de la famille; allocution du grand-père. — Explication avec Corilla. [—] Point de boutiques en Icarie. [—] Dinaros expose les principes de l'organisation sociale. — Égalité universelle. — Point de propriété individuelle; communauté de biens; partage égal du travail et du produit. — Éducation. [—] Principes de l'organisation politique. — Égalité. — République démocratique. — Souveraineté du Peuple; représentation nationale; assemblées populaires; comités. [—] Corilla raconte en deux mots l'Histoire d'Icarie. — Conquête; aristocratie; oppression. — 1772, Corug détrôné. — 1782, régénération; deux jours de combat sanglant; Claromide et Lixdox détrônés; Icar dictateur. — République et communauté.

Les chants de la veille retentissaient encore doucement à mon oreille enchantée, de gracieux sourires charmaient encore mes yeux, quand je me sentis réveillé par Valmor.

- Que vous êtes heureux, mon cher ami, lui dis-je, d'avoir une si aimable famille! Elle a donc l'honneur de vous plaire?
 - Ah! plus que je ne puis vous l'exprimer. Tant

pis, reprit-il d'un air qui me surprit beaucoup; j'en suis bien contrarié pour vous; mais je vous dois la vérité; et voici ce qui s'est passé à la maison après votre départ.

- Parlez, je suis impatient...
- -- Sachez donc que mon grand-père, quoique chef de la famille et maître d'admettre chez lui qui lui convient, ne veut cependant y introduire personne dont la vue pourrait déplaire à un seul de ses enfants.
- Aurais-je eu le malheur de blesser quelqu'un?......
 Parlez donc!.....—Après votre retraite, il nous a tous fait ranger en cercle, et a posé la question de savoir s'il y avait opposition à votre admission, après avoir fait observer que j'avais en quelque sorte engagé d'avance la famille envers vous.
- Achevez donc!... J'ai dit que je vous connaissais bien, parsaitement bien, comme si j'avais vécu plusieurs années avec vous, et que je sentais pour vous un irrésistible sentiment d'amitié...
- Encore une fois, finissez!... Tout le monde paraissait applaudir... mais Corilla a pris la parole... et vous avez été...
- Refusé, m'écriai-je en sautant du lit!... Non pas, a-t-il continué en éclatant de rire, mais admis à l'u-nanimité, avec tout l'empressement que pouvait désirer votre ami.

Pardonnez-moi cette plaisanteric folatre, inspirée par le plaisir que me fait votre admission dans ma famille. Il faudrait d'ailleurs vous facher plus encore contre Corilla, car c'est elle qui m'en a donné l'idée: mais, afin de s'assurer que vous ne la boudez pas, elle ordonne que vous veniez ce

soir saire votre entrée solennelle, comme ami de la maison: vous verrez le savant professeur d'histoire dont mon grand-père nous parlait hier, mon ami *Dinaros*, srère de la laide mais aimable *invisible*. Est-ce convenu? pardonnez-vous? (Je ne pus lui répondre qu'en l'embrassant.)

- N'allons pas si vite cependant, et entendons-nous bien auparavant sur les conditions; car Corilla met une condition à son vote. — Quelle? Dites vite!
- —C'est que William viendra lui annoncer que milord est parti. Est-ce accepté? (Je l'embrassai une seconde fois.)
- Allons, dit-il en riant comme un fou, me voilà heureusement sorti d'une périlleuse ambassade. Je me sauve et cours rendre compte du résultat de mon message à mon redoutable maître qui m'attend. A ce soir, à six heures.

Si la terre avait voulu tourner plus vite à ma voix, le soir serait arrivé plutôt qu'à l'ordinaire. Pour l'attendre avec moins d'impatience, j'acceptai l'invitation d'Eugène, pour aller visiter avec lui l'une des imprimeries nationales.

La vue de cette imprimerie m'a sait autant de plaisir et beaucoup plus même que la vue des pyramides d'Égypte.

Sachez d'abord que c'est la République qui l'a fait construire, et que l'architecte a pu prendre tout le terrain nécessaire.

Imaginez maintenant un édifice immense en longueur, et contenant 5,000 ouvriers imprimeurs dans deux étages, supportés par des centaines de petites colonnes en fer. Aux deux étages supérieurs, contre les murs, sont des ray ons chargés de caractères typographiques de toutes espèces, apportés

ou plutôt montés par des machines. Au milieu, sur une même ligne, sont les casiers adossés deux à deux, devant chacun desquels est un compositeur ayant sous sa main tout ce dont il a besoin.

A côté, sur une même ligne, sont des marbres pour recevoir la composition, mettre en pages, et imposer les formes.

A côté de chacune de ces tables est une ouverture par laquelle une mécanique descend la forme sur une presse qui se trouve au rez-de-chaussée.

Et dans chaque étage se trouvent trois ou quatre rangs de casiers et de tables.

C'est magnifique à voir.

Au rez-de-chaussée sont les presses mécaniques.

A gauche de l'imprimerie sont d'immenses bâtiments pour la fabrication du *papier*, de l'*encre* et des *carac-tères*, et pour l'emmagasinage des matières premières ou fabriquées, apportées ou emportées par un canal, et transportées par des machines.

Et ces machines sont tellement multipliées que ce sont elles qui font presque tout, remplaçant, nous dit-on, près de cinquante mille ouvriers: tout est tellement combiné que le chiffon se transforme en papier et passe immédiatement sur la presse, qui l'imprime des deux côtés, et qui le dépose tout imprimé et séché dans l'atelier de pliure, qui se trouve à droite avec d'autres bâtiments immenses et parallèles pour l'assemblage, la pique et la brochure des feuilles imprimées, pour la reliure des livres et pour les dépôts de librairie.

Tous les ateliers et tous les ouvriers consacrés à l'im-

primerie se trouvent donc réunis dans un même quartier, et sorment ensemble une petite ville; car ces ouvriers demeurent presque tous dans le voisinage de leurs ateliers.

— Jugez, me disait à chaque instant Eugène transporté, jugez quelle économie de terrain et de temps doit résulter de cet admirable arrangement, indépendamment de l'économie de main-d'œuvre produite par les machines! Et c'est la République qui sait organiser ainsi ses ateliers, ses mécaniques et ses ouvriers!

J'étais aussi émerveillé qu'Eugène à la vue de cet ensemble, de cet ordre, de cette activité; et j'entrevoyais ce que pouvait produire le pays, si toutes les industries étaient organisées d'après le même système.

Mais tout cela ne m'empechait pas de trouver que six heures arrivaient lentement.

J'arrivai enfin chez Valmor, précisément à l'heure indiquée, et ce ne sut pas sans émotion que j'entrai dans le salon où la samille était réunie.

Imaginez donc mon trouble, quand je vis Corilla se lever precipitamment en s'ecriant: Ah, le voilà! c'est moi qui veux le recevoir! Puis accourir à moi et me dire: Mais, arrivez donc, William, et donnez-moi la main; car c'est moi qui veux vous presenter à mon père aujourd'hui.

— Milord (me dit le vieillard d'un ton solennel en me tendant la main), plein de gratitude pour le bon accueil que j'ai reçu jadis dans votre pays, je serai charme que ma maison vous soit agreable, et toute ma famille sera flattée que vous nous considériez comme des amis. En vous admettant parmi mes filles chéries et mes-petites filles bien aimées, je vous donne une preuve de ma haute estime pour votre caractère et de mon entière confiance en votre honneur. Vous serez indulgent, si l'innocente et folâtre gaîté de mes enfants vous traite déjà comme une vieille connaissance.

Tous les enfants s'empressaient alors autour de moi; c'était à qui me ferait le plus de caresses. J'étais troublé, pénétré de respect, enchanté, ravi; et les paroles du vieillard se gravaient dans mon âme comme des paroles saintes et sacrées.

- Dinaros ne viendra pas, me dit Valmor, parce qu'il attend sa mère et sa sœur; voulez-vous lui faire visite? J'acceptai, et nous nous levames pour sortir.
- C'est joli, dit alors Corilla en prenant son chapeau: on n'a qu'un frère garçon et qu'un ami de la maison; et lorsque la pauvre Célinie et moi nous voulons aller voir nos amies, ces galants messieurs partent seuls, sans daigner s'informer si nous avons besoin d'être accompagnées..... Mais halte-là, messieurs, c'est nous qui voulons vous conduire. Célinie, donne le bras à Valmor; moi, je prends celui de William.

Presque enivré de sentir si près de moi une si charmante créature, j'étais cependant à mon aise auprès de Corilla, moi généralement timide et embarrassé auprès des femmes. Je ne sais quel parfum d'innocence et de vertu semblait mettre mon âme en liberté et m'inspirer une délicieuse hardiesse que n'arrêtait aucune inquiétude.

-Mes sentiments affectueux pour votre frère, et même aussi pour votre famille, lui dis-je en marchant, et mon respect pour vous, peuvent bien mériter quelque retour de votre part: mais vous m'accablez de bontés; et quelque précieuses qu'elles soient pour moi, quelque plaisir que j'aic à les recevoir, je ne puis m'empêcher de craindre de ne les avoir pas assez méritées...

- Ah! je vous comprends à travers votre explication embarrassée: vous êtes surpris de la rapidité de notre amitié, vous êtes étonné de mon étourderie, de ma folie... Hé bien, détrompez-vous... notre République a autant d'espions que toutes vos monarchies... Vous êtes entouré de mouchards... votre John, que vous croyez si sidèle, est un traitre... Interrogé par Valmor, c'est lui qui vous a trahi et qui nous a révélé tous vos crimes... Nous savons qui a fait construire, pour cinquante-cinq pauvres, cet hospice dont vous parlait hier grand-papa... nous savons qui entretient une école pour les pauvres petites filles de ses terres; nous savons quel nom les malheureux ne prononcent qu'avec des benedictions dans un certain comté..... Je vous ai fait subir aussi votre interrogatoire sans que vous vous en doutiez, et j'ai constaté que vous aimiez les enfants et les fleurs, ce qui, pour nous, est l'indication d'une âme simple et pure; en un mot, nous savons que vous avez un bon cœur, un excellent cœur; et comme la bonté est la première de toutes les qualités à nos yeux, comme grand-papa vous estime et vous aime, nous vous estimons tous et vous aimons tous comme un vieil ami... Tout est maintenant, j'espère, clairement explique: ainsi n'en parlons plus... D'ailleurs, c'est ici que nous entrons. Attendons Valmor et Célinie, car nous avons couru sans nous en apercevoir.

Valmor, et même Corilla, me présentèrent à Dinaros,

dont la physionomie me plut infiniment, et dont les manières et l'accueil me plurent encore davantage.

Les dames qu'on attendait n'étant pas arrivées, et ne devant arriver probablement que le lendemain, nous revinmes tous ensemble avec Dinaros chez le père de Valmor, traversant une partie du quartier d'Athènes.

- Vous n'avez donc aucune boutique, aucun magasin dans les maisons particulières? dis-je à Valmor, quand nous fames rentrés. Non, répondit-il, la République a de grands ateliers et de grands magasins; mais le bon Icar nous n délivrés de la boutique et du boutiquier, en délivrant en même temps le boutiquier de tous les soucis qui le rendaient malheureux.
- Allons, Dinaros, reprit le vénérable grand-père, expliquez à milord les merveilles qui sont une énigme pour lui; exposez-lui les principes de notre organisation sociale et politique; faites-lui connaître notre bon Icar et notre dernière révolution: milord ne sera pas le seul qui vous entendra avec plaisir.

Les enfants même suspendirent leurs jeux pour écouter leur ami Dinaros; et le jeune historien se rendit, sans hésiter, à nos vœux.

PRINCIPES DE L'ORGANISATION SOCIALE EN ICARIE.

Vous savez, dit-il, que l'homme se distingue essentiellement de tous les autres êtres animes par sa raison, sa perfectibilité et sa sociabilité. Profondément convaincus par l'expérience qu'il ne peut y avoir de bonheur sans association et sans égalité, les Icariens forment ensemble une société fondée sur la base de l'égalité la plus parfaite. Tous sont associés, citoyens, égaux en droits et en devoirs; tous partagent également les charges et les bénéfices de l'association; tous ne forment aussi qu'une seule famille, dont les membres sont unis par les liens de la fraternité.

Nous formons donc un *Peuple* ou une *nation* de frères; et toutes nos lois doivent avoir pour but d'établir entre nous l'égalité la plus absolue, dans tous les cas où cette égalité n'est pas matériellement impossible.

- Cependant, lui dis-je, la *nature* n'a-t-elle pas ellemême établi l'inégalité, en donnant aux hommes des qualités physiques et intellectuelles presque toujours inégales?
- Cela est vrai, répondit-il; mais n'est-ce pas aussi la nature qui a donné à tous les hommes le même désir d'être lieureux, le même droit à l'existence et au bonheur, le même amour de l'égalité, l'intelligence et la RAISON pour organiser le bonheur, la société et l'égalité?
- Du reste, milord, ne vous arrêtez pas à cette objection, car nous avons résolu le problème, et vous allez voir l'égalité sociale la plus complète.

De même que nous ne formons qu'une seule société, un peuple, une seule famille, notre territoire, avec ses mines souterraines et ses constructions supérieures, ne forme qu'un seul DOMAINE, qui est notre domaine social.

Tous les biens meubles des associes, avec tous les produits de la terre et de l'industrie, ne forment qu'un seul CAPITAL social.

Ce domaine social et ce capital social appartiennent indivisément au Peuple, qui les cultive et les exploite en commun, qui les administre par lui-même ou par ses mandataires, et qui partage ensuite également tous les produits.

— Mais c'est donc la communauté de diens! m'écriai-je. — Précisément, répondit le grand-père de Valmor; est-ce que cette Communauté vous effraie? — Non... mais... on l'a toujours dite *impossible*... — Impossible! vous allez voir...

Tous les Icariens étant associés et égaux, continua Dinaros, tous doivent exercer une industrie et travailler le même nombre d'heures; mais toute leur intelligence s'exerce à trouver tous les moyens possibles de rendre le travail court, agréable et sans danger.

Tous les instruments de travail et les matières à travailler sont fournis sur le capital social, comme tous les produits de la terre et de l'industrie sont déposés dans des magasins publics.

Nous sommes tous nourris, vêtus, logés et meublés avec le capital social, et nous le sommes tous de même, suivant le sexe, l'âge et quelques autres circonstances prévues par la loi.

Ainsi, c'est la République ou la Communauté qui seule est propriétaire de tout, qui organise ses ouvriers, et qui fait construire ses ateliers et ses magasins; c'est elle aussi qui fait cultiver la terre, qui fait bâtir les maisons, qui fait fabriquer tous les objets nécessaires à la nourriture, au vêtement, au logement et à l'ameublement; c'est elle enfin qui nourrit, vêtit, loge et meuble chaque famille et chaque citoyen.

L'ÉDUCATION étant considérée chez nous comme la base et le fondement de la société, la République la fournit à tous ses enfants, et la leur fournit également, comme elle leur donne à tous également la nourriture. Tous recoivent la même instruction élementaire, et une instruction spéciale convenable à sa profession particulière; et cette éducation a pour objet de former de bons ouvriers, de bons parents, de bons citoyens et de véritables hommes.

Telle est, en substance, notre organisation sociale; et ce peu de mots peut vous faire deviner tout le reste.

Vous devez comprendre maintenant, dit le vicillard, pourquoi nous n'avons ni *Pauvres* ni *domestiques*.

Vous devez comprendre aussi, ajouta Valmor, comment il se fait que la République soit propriétaire de tous les chevaux, voitures, hôtels que vous avez vus, et qu'elle nourrisse et transporte gratuitement ses voyageurs.

Vous devez comprendre encore que, chacun de nous recevant en nature tout ce qui lui est nécessaire, la *monnaie*, l'achat et la vente nous sont complètement inutiles.

Oui, répondis-je, je comprends bien... Mais....

Comment, milord, dit le vieillard en souriant, vous voyez ici la Communauté voguant à pleines voiles, et vous ne voudrez peut-être pas y croire! Continuez, Dinaros; expliquez-lui notre organisation politique.

PRINCIPES DE L'ORGANISATION POLITIQUE D'ICARIE.

Puisque nous sommes tous associés, citoyens, égaux en droits, nous sommes tous électeurs et éligibles, tous membres du Peuple et de la garde populaire.

Tous réunis, nous composons la NATION ou plutôt le Peuple, car chez nous le Peuple est la collection de tous les Icariens sans exception.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le Peuple est souve-RAIN, et que c'est à lui seul qu'appartient, avec la souve-RAINETÉ, le pouvoir de rédiger ou de faire rédiger son contrat social, sa constitution et ses lois : nous ne concevons même pas qu'un individu, ou une famille, ou une classe, puisse avoir l'absurde prétention d'être notre maître.

Le Peuple étant souverain, il a le droit de régler, par sa constitution et ses lois, tout ce qui concerne sa personne, ses actions, ses biens, sa nourriture, son vêtement, son logement, son éducation, son travail, et même ses plaisirs.

Si le Peuple Icarien pouvait facilement et fréquemment se réunir tout entier dans une salle ou dans une plaine, il exercerait sa souveraineté en rédigeant lui-même sa constitution et ses lois. Dans l'impossibilité matérielle de se réunir ainsi, il délègue tous les pouvoirs qu'il ne peut exercer immédiatement, et se réserve tous les autres. Il délègue à une représentation populaire le pouvoir de préparer sa constitution et ses lois, et à un exécutoire (ou corps exécutif) le pouvoir de les faire exécuter; mais il se réserve le droit d'élire ses représentants et tous les membres de l'exécutoire, d'approuver ou de rejeter leurs propositions et leurs actes, de rendre la justice, de maintenir l'ordre et la paix publique.

Tous les fonctionnaires publics sont donc les mandataires du Peuple; tous sont électifs, temporaires, responsables et révocables; et pour prévenir leurs empiètements ambitieux, les fonctions législatives et exécutives sont toujours incompatibles.

Notre REPRÉSENTATION populaire est composée de 2000 députés, délibérant en commun dans une seule chambre. Elle est *permanente*, toujours ou presque toujours assemblée, et renouvelée chaque année par moitié. Ses lois les plus importantes sont, comme la constitution, soumises à l'acceptation du Peuple.

L'Exécutoire, composé d'un Président et de 15 autres membres renouvelables chaque année par moitié, est essentiellement subordonné à la Représentation populaire.

Quant au Peuple, c'est dans ses assemblées qu'il exerce tous ses droits réservés, ses élections, ses délibérations et ses jugements.

Et, pour lui faciliter l'exercice de ces droits, le territoire est divisé en 100 petites *Provinces*, subdivisées en 1000 *Communes* à peu près égales en étendue et en population.

Vous savez que chaque ville *Provinciale* est au centre de sa Province, chaque ville *Communale* au centre de sa Commune, et que tout est disposé pour que tous les citoyens assistent exactement aux assemblées populaires.

Pour qu'aucun intérêt ne soit négligé, chaque Commune et chaque Province s'occupe spécialement de ses intérêts communaux et provinciaux en même temps que toutes les Communes et toutes les Provinces, c'est-à-dire le Peuple entier et sa Représentation s'occupent des intérêts généraux ou nationaux.

Disseminé dans ses 2000 assemblées communales, le Peuple prend donc part à la discussion de ses lois, soit après, soit avant la délibération de ses Représentants. Pour que le Peuple puisse discuter en parsaite connaissance de cause, tout se fait au grand jour de la Publicité, tous les saits sont constatés par la *Statistique*, et tout est publié par le *Journal* populaire distribué à tous les citoyens.

Et pour que chaque discussion soit complètement approfondie, la Représentation populaire et chaque assemblée communale, c'est-à-dire le Peuple entier, est divisé en 15 grands comprés principaux, de constitution, d'éducation, d'agriculture, d'industrie, de nourriture, de vétement, de logement, d'ameublement, de statistique, etc. Chaque grand Comité comprend donc la quinzième partie de la masse des citoyens; et toute l'intelligence d'un Peuple d'hommes bien élevés et bien instruits est continuellement en action pour découvrir et appliquer toutes les améliorations et tous les perfectionnements.

Notre organisation politique est donc une République démocratique et même une DÉMOCRATIE presque pure.

Oui, milord, ajouta le père de Valmor, c'est le Peuple entier qui fait ici ses lois, qui les fait uniquement dans son intérêt, c'est-à-dire dans l'intérêt commun, et qui les exécute toujours avec plaisir puisqu'elles sont son propre ouvrage et l'expression de sa volonté souveraine.

Et cette volonté unanime, c'est toujours, comme nous vous l'avons déjà dit, de créer l'égalité sociale et politique, l'égalité de bonheur et de droits, l'égalité universelle et absolue : éducation, nourriture, vêtement, habitation, ameublement, travail, plaisirs, droits d'élection ou d'éligibilité et de délibération, tout est le même pour chacun de nous; nos provinces mêmes, nos communes, nos villes, nos villages,

nos fermes et nos maisons sont, autant que possible, semblables; pártout, en un mot, vous verrez ici l'égalité et le bonlieur.

- Mais depuis quand et comment, lui dis-je, avez-vous fondé cette égalité?
- Il est trop tard, répondit le grand-père, pour vous l'expliquer aujourd'hui, et vous pourrez d'ailleurs lire notre histoire nationale : cependant nous pouvons encore vous en donner une idée, si Dinaros n'est pas fatigué, ou si Valmor veut le remplacer.
- Et moi donc, s'ecria Corilla, est-ce que je ne puis pas avoir la parole aussi bien que Dinaros et Valmor!
- Oui, oui, cria-t-on de toutes parts, Corilla, Corilla! Et Corilla commença l'histoire d'Icarie.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ICARIE.

Je ne vous dirai pas que la pauvre Icarie fut, comme presque tous les autres pays, conquise et dévastée par de méchants conquérants, puis longtemps opprimée et tyrannisée par de méchants rois et de méchants aristocrates qui rendaient les ouvriers bien malheureux, et les pauvres semmes bien misérables : c'est le triste sort de l'humanité sur toute la terre.

Aussi, pendant des siècles, on ne vit que d'affreux combats entre les *riches* et les *pauvres*, des révolutions et d'horribles massacres.

Il y a environ soixante ans, je ne me rappelle pas l'année (en 1772, dit Valmor), le vieux tyran Corug fut renversé et mis à mort, son jeune sils banni, et la belle *Cloramide* placée sur le trône.

Cette jeune reine se rendit d'abord populaire par sa douceur et sa bonté. Mais la malheureuse se laissa dominer par son premier ministre, le méchant Lixdox, et sa tyrannie entraîna une dernière révolution (le 13 juin 1782, ajouta le grand-père), après deux jours d'un horrible combat et d'un épouvantable carnage.

Heureusement que le dictateur élu par le peuple, le bon et courageux *Icar*, se trouva le meilleur des hommes! C'est à lui, c'est à nos généreux ancêtres, ses compagnons, que nous devons le bonheur dont nous jouissons. C'est lui, ce sont eux qui ont organisé la république et la Communauté, après avoir bravé la mort, et exécuté d'immenses travaux, pour assurer le bonheur de leurs femmes et de leurs enfants.

Jugez donc, William, combien nous devons aimer notre bon Icar, et notre bon grand-père, l'un de ses plus intimes amis, l'un des bienfaiteurs et des libérateurs de sa patrie...

A ces mots, le vieillard, qui jusques là me paraissait écouter avec délices le récit de sa petite-fille, la gronda doucement d'une indiscretion qui blessait sa modestie : mais Corilla se jeta à son cou, et son grand-père l'embrassa avec attendrissement.

C'est Icar qui nous a électrisés, s'écria-t-il, les yeux humides et brillants; à lui seul l'honneur et la gloire! Chantons, mes ensants, chantons Icar et la patrie!

Et nous chantames tous ensemble leur hymne de reconnaissance envers Icar, et leur chant patriotique. Rentré chez moi, la tête échaussée par tout ce que je venais d'apprendre et de voir, je ne pouvais calmer mon imagination, qui s'élançait pour concevoir ou deviner tout ce qui restait encore un mystère pour moi.

Je ne pouvais non plus cesser de penser à la facilité, à l'éloquence, à la grâce avec lesquelles s'exprimait Valmor, Dinaros et surtout Corilla; et j'aurais voulu pouvoir supprimer la nuit, pour faire arriver plutôt la partie de promenade à laquelle cette charmante fille m'avait invité.

CHAPITRE VI.

DESCRIPTION DUCARA. Suite.)

Boutade patriotlque d'Eugène.[—]Description d'Icara. — VILLE-Modèle; comité; concours; plan. — Salubrité. — Propreté; trottoirs; rues; caux; boue; poussière; ordures; construction des rues; autres arrangements; fontaines. — Sureté: chevaux; voitures; traverses; tunnels; ponts; conducteurs; la droite en avançant; pas de bestiaux; abattoirs; boucheries, chiens; chute d'objets étrangers; portiques couverts; reposoirs. — Éclairage. — Point de cabarets, cafés, etc., etc. — Indispensables. — Pas de crayonnages, d'enseignes de boutiques. — Ateliers et magasins. — Monuments. — Maisons; grilles; cheminées; balustrades; portiques. — Fontaines; places, etc. — Sculptures et peintures.[—]Eugène et Milord visitent une boulangerie nationale.[—]Milord et Corilla vont à la promenade. — Jardins; promenade; fleurs; musique.

J'AVAIS eu tant de peine à m'endormir que je dormais encore lorsqu'Eugène entra dans ma chambre, comme un fou, et me raconta ce que, la veille, par un singulier hasard, il avait appris, comme moi, sur Icar et sur Icarie.

— Quel homme ou plutôt quel Dieu que cet Icar, s'écria-t-il! quel peuple! quel pays! heureux Icariens! Ah! pourquoi faut-il que la fortune ne nous ait pas donné un Icar après notre révolution de juillet....! Quelles belles journées!.. Aussi belles que les deux jours des Icariens!.. O peuple de Paris! que tu as été beau, grand, hérosque, généreux, magnanime..! Quelle carrière nouvelle de gloire et de bonheur s'ouvrait pour ma patrie..! Pourquoi fautil?... Malheureuse France, France que je fuis, que je méprise, que je hais... Oh! non, que j'adore plus que jamais!..

Et il se promenait à grands pas, comme s'il avait été seul; et ses yeux étaient remplis de larmes; et son agitation, qui d'abord m'avait fait rire, finit par me causer une émotion profonde.

Quand son exaltation fut calmée, il me lut une des lettres qu'il avait écrites à son frère : cette lettre me parut si
intéressante et si instructive que je lui demandai de m'en
laisser prendre copie; et la famille de Valmor, à qui j'en
lis lecture, l'entendit avec tant de plaisir qu'elle m'exprima
le désir d'en connaître l'auteur, et me donna la permission
de lui présenter Eugène.

Voici cette lettre.

VILLE-MODÈLE.

Déchire tes plans de Ville, mon pauvre Camille, et cependant réjouis-toi, car je t'envoie, pour les remplacer, le plan d'une ville-modèle, que tu désirais depuis si longtemps. Je regrette bien vivement de ne t'avoir pas ici pour te voir partager mon admiration et mon ravissement.

Imagine d'abord, soit à Paris, soit à Londres, la plus magnifique récompense promise pour le plan d'une ville-modèle, un grand concours ouvert, et un grand comité

de peintres, de sculpteurs, de savants, de voyageurs, qui réunissent les plans ou les descriptions de toutes les villes connues, qui recueillent les opinions et les idées de la population entière et même des étrangers, qui discutent tous les inconvénients et les avantages des villes existantes et des projets présentés, et qui choisissent entre des milliers de plans-modèles le plan-modèle le plus parfait. Tu concevras une ville plus belle que toutes celles qui l'ont précèdée; tu pourras de suite avoir une première idée d'Icara, surtout si tu n'oublies pas que tous les citoyens sont égaux, que c'est la république qui fait tout, et que la règle invariablement et constamment suivie en tout, c'est : d'abord le nécessaire, puis l'utile, enfin l'agréable.

Maintenant, par où commencer? voilà l'embarrassant pour moi! Allons, je suivrai la règle dont je viens de te parler, et commencerai par le nécessaire et l'utile.

Je ne te parlerai pas des précautions prises pour la salubrité, pour la libre circulation de l'air, pour la conservation de sa pureté et même pour sa purification. Dans l'intérieur de la ville, point de cimetières, point de manufactures insalubres, point d'hôpitaux: tous ces établissements sont aux extrémités, dans des places aérées, près d'une eau courante ou dans la campagne.

Jamais je ne pourrais t'indiquer toutes les précautions imaginées pour la propreté des rues. Que les trottoirs soient balayés et lavés tous les matins, et toujours parfaitement propres, c'est tout simple: mais les rues sont tellement pavées ou construites que les eaux n'y séjournent jamais, trouvant à chaque pas des ouvertures pour s'échapper dans des canaux souterrains.

Non-sculement la *boue*, ramassée et balayée à l'aide d'instruments ingénieux et commodes, disparaît entraînée dans les mêmes canaux par les eaux des fontaines, mais tous les moyens que tu pourrais concevoir sont employés pour qu'il se forme le moins de boue et de *poussière* que cela est possible.

Vois d'abord la construction des rues! chacune a huit ornières en ser ou en pierre pour quatre voitures de front, dont deux peuvent aller dans un sens et deux dans un autre. Les roues ne quittent jamais ces ornières, et les chevaux ne quittent jamais le trottoir intermédiaire. Les quatre trottoirs sont pavés en pierres ou cailloux, et toutes les autres bandes de la rue sont pavées en briques. Les roues ne sont ni boue ni poussière, les chevaux n'en sont presque point, les machines n'en sont pas du tout sur les rues-chemins de ser.

Remarque en outre que tous les grands ateliers et les grands magasins sont placés sur le bord des rues-canaux et des rues-chemins de fer; que les charriots, d'ailleurs tou-jours peu chargés, ne passent que sur ces rues; que les rues à ornières ne reçoivent que des omnibus; et que même la moitié des rues de la ville ne reçoivent ni omnibus ni charriots, mais seulement de petites voitures traînées par de gros chiens, pour les distributions journalières dans les familles.

Ensuite, jamais aucune ordure n'est jetée des maisons ou des ateliers dans les rues; jamais on n'y transporte ni paille ni foin, ni fumier, toutes les écuries et leurs magasins étant aux extrémités; tous les charriots et voitures ferment si hermétiquement que rien de ce qu'ils contiennent ne

peut s'en échapper; et tous les déchargements s'opèrent avec des machines telles que rien ne salit le trottoir et la rue.

Des fontaines dans chaque rue fournissent l'eau nécessaire pour nettoyer, pour abattre la poussière et pour rafraichir l'air.

Tout est donc disposé, comme tu vois, pour que les rues soient naturellement propres, peu fatiguées et faciles à net-toyer.

La loi (tu vas peut-être commencer par rire, mais tu finiras par admirer), la loi a décidé que le piéton serait en súreté, et qu'il n'y aurait jamais d'accidents ni du côté des voitures et des chevaux, ou des autres animaux, ni d'aucun autre côté quelconque. Réfléchis maintenant, et tu verras bientôt qu'il n'y a rien d'impossible à un gouvernement qui veut le bien.

Dabord, pour les chevaux fringants, ceux de selle, on n'en permet pas dans l'intérieur de la ville, la promenade à cheval n'étant soufferte qu'au dehors et les écuries étant aux extrémités.

Quant aux chevaux de diligences, d'omnibus et de transport, indépendamment de ce que toutes sortes de précautions sont prises pour les empêcher de s'emporter, ils ne peuvent jamais quitter leurs ornières ou monter sur les trottoirs, et les conducteurs sont obligés de les conduire au pas à l'approche des passages ou les piétons traversent les rues; et ces traverses sont d'ailleurs environnées de toutes les précautions nécessaires : elles sont ordinairement marquées par des colonnes, en travers de la rue, formant des

espèces de portes pour les voitures, et des espèces de reposoirs intermédiaires où le piéton peut s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit sur qu'il peut continuer sans danger. Inutile de te dire que ces traverses sont presque aussi propres que les trottoirs. Dans quelques rues même, le passage est souterrain comme le tunnel de Londres, tandis que, dans quelques autres, c'est un pont sous lequel passent les voitures.

Une autre précaution bien facile, qui évite bien des accidents, et qu'on pratique mal dans nos villes, parce qu'on ne fait rien pour que tout le monde la connaisse et prenne l'habitude de la pratiquer, c'est que, partout, les voitures et les piétons prennent leur *droite* en avançant.

Tu comprends en outre que les conducteurs de voitures, étant tous des ouvriers de la République et ne recevant rien de personne, n'ont aucun intérêt à s'exposer à des accidents et sont au contraire intéressés à les éviter.

Tu comprends aussi que, toute la population étant dans les ateliers ou les maisons jusqu'à trois heures, et les voitures de transport ne circulant qu'aux heures où les omnibus ne courent pas et où les piétons sont peu nombreux, et les roues ne pouvant jamais quitter leurs ornières, les accidents de la part des voitures et entre les voitures doivent être presque impossibles.

Quant aux autres animaux, on ne voit jamais des troupeaux de bœufs et de moutons comme ceux qui encombrent et déshonorent les rues de Londres, y causant mille accidents, y répandant l'inquiétude et souvent la terreur et la mort, en même temps qu'ils habituent le peuple à l'idée de l'égorgement; car ici, les abattoirs et les boucheries sont au dehors, sans que les bestiaux pénètrent jamais dans

la ville, sans qu'on y voie jamais ni sang, ni cadavre d'animaux, et même sans qu'un grand nombre de bouchers s'habituent à voir sans effroi des houcheries humaines, à force de tremper leurs couteaux et leurs mains dans le sang d'autres victimes.

Je nequitterai pas les animaux sans te parler des chiens, dont la république nourrit, loge et emploie un grand nombre, remarquables par leur taille et leur force, pour un grand nombre de transports qui se font ainsi avec moins de danger encore que par les chevaux. Tous les chiens, bien nourris, toujours bridés et muselés ou conduits en laisse, ne peuvent jamais, ni prendre la rage, ni mordre, ni effrayer, ni causer un scandale, qui, dans nos villes, détruit en un moment toutes les prévoyances d'une éducation de plusieurs années.

Tout est si bien calculé que jamais cheminée, jamais pot de sleur, jamais aucun corps quelconque ne peut être ni lancé par l'orage, ni jeté par les croisées.

Les piétons sont protégés même contre les intempéries de l'air; car toutes les rues sont garnies de trottoirs, et tous ces trottoirs sont couverts avec des vitres, pour garantir de la pluie sans priver de la lumière, et avec des toiles mobiles pour garantir de la chaleur. On trouve même quelques rues entièrement couvertes, surtout entre de grands magasins de dépôts, et tous les passages pour traverser les rues sont également couverts.

On a poussé même la précaution jusqu'à construire, de distance en distance, de chaque côté de la rue, des REPO-SOIRS couverts, sous lesquels s'arrêtent les omnibus, pour qu'on puisse y monter ou en descendre sans craindre ni la pluie ni la boue.

Tu vois, mon cher ami, qu'on peut parcourir toute la ville d'Icara, en voiture, quand on est pressé, par les jardins quand il fait beau, et sous les portiques quand le temps est mauvais, sans avoir jamais besoin ni de parasol ni de parapluie, et sans craindre jamais rien, tandis que les milliers d'accidents et de malheurs, qui chaque année accablent le peuple de Paris et de Londres, accusent la honteuse impuissance ou l'indifférence barbare des gouvernements.

Tu penses bien que la ville est parfaitement éclairée, aussi bien que Paris et Londres, même beaucoup mieux, attendu que la matière éclairante n'est absorbée ni par les boutiques, puisqu'il n'y en a pas, ni par les ateliers, puisque personne ne travaille le soir. L'éclairage est donc concentré sur les rues et les monuments publics; et non seulement le gaz n'y répand pas d'odeur, parce qu'on a trouvé le moyen de le purifier, mais l'éclairage unit au plus haut degré l'agréable à l'utile, soit par la forme élégante et variée des réverbères, soit par les mille formes et les mille couleurs qu'on sait donner à la lumière. J'ai vu d'assez beaux éclairages à Londres, dans quelques rues, certains jours de fêtes; mais à Icara, l'éclairage est toujours magnifique, et quelquefois c'est une véritable fécrie.

Tu ne verrais ici ni cabarets, ni guinguettes, ni cafés, ni estaminets, ni bourse, ni maisons de jeux ou de loteries, ni réceptacles pour de honteux ou coupables plaisirs, ni casernes et corps-de-garde, ni gendarmes et mouchards,

comme point de silles publiques ni de silous, point d'ivrognes ni de mendiants; mais en place tu y découvrirais partout des INDISPENSABLES, aussi élégants que propres et commodes, les uns pour les semmes, les autres pour les hommes, où la pudeur peut entrer un moment, sans rien craindre ni pour elle-même ni pour la décence publique.

Tes regards ne seraient jamais offensés de tous ces crayonnages, de tous ces dessins, de toutes ces écritures qui salissent les murs de nos villes, en même temps qu'ils font baisser les yeux; car les enfants sont habitués à ne jamais rien gâter ou salir, comme à rougir de tout ce qui peut être indécent et malhonnête.

Tun'aurais pas même l'agrément ou l'ennui de voir tant d'enseignes et d'écriteaux au-dessus des portes des maisons, ni tant d'avis et d'affiches de commerce, qui presque toujours enlaidissent les bâtiments : mais tu verrais de belles inscriptions sur les monuments, les ateliers et les magasins publics, comme tu verrais tous les avis utiles, magnifiquement imprimés sur des papiers de diverses couleurs, et disposés, par des afficheurs de la république, dans des encadrements destinés à cet usage, de manière que ces affiches elles-mêmes concourent à l'embellissement général.

Tu ne verrais pas non plus ces riches et jolies boutiques de toute espèce qu'on voit à Paris et à Londres dans toutes les maisons des rues commerçantes. Mais que sont les plus belles de ces boutiques, les plus riches de ces magasins et de ces bazards, les plus vastes des marchés ou des foires, comparés avec les ateliers, les boutiques, les magasins d'Icara! Figure-toi que tous les ateliers et les magasins d'orfévrerie ou de bijouterie, par exemple, de Paris ou de Londres, sont réunis en un seul ou deux ateliers et en un seul ou deux magasins; figure-toi qu'il en est de même pour toutes les branches d'industrie et de commerce; et dis-moi si les magasins de bijouterie, d'horlogerie, de fleurs, de plumage, d'étoffes, de modes, d'instruments, de fruits, etc. etc., ne doivent pas éclipser toutes les boutiques du monde; dis-moi si tu n'aurais pas autant et peut-être plus de plaisir à les visiter qu'à parcourir nos musées et nos monuments des beaux arts! Hé bien, tels sont les ateliers et les magasins d'Icara!

Et tous sont dispersés à dessein pour la plus grande commodité des habitants et pour l'embellissement de la ville; et, pour l'embellir davantage, tous, à l'extérieur, sont construits comme des monuments où prédominent la simplicité et les attributs de l'industrie.

Je viens de te parler de monuments: je n'ai pas besoin de te dire que tous les monuments ou établissements utiles qu'on trouve ailleurs se trouvent à plus forte raison ici, les écoles, les hospices, les temples, les hôtels consacrés aux magistratures publiques, tous les lieux d'assemblées populaires, même des arènes, des cirques, des théatres, des musées de toutes espèces, et tous les établissements que leur agrément a rendus presque nécessaires.

Point d'hôtels aristocratiques comme point d'équipages; mais point de prisons ni de maisons de mendicité! Point de palais royaux ou ministériels; mais les écoles, les hospices, les assemblées populaires sont autant de palais, ou, si tu veux, tous les palais sont consacrés à l'utilité publique!

Je ne finirais pas, mon cher frère, si je voulais t'énumèrer tout ce qu'Icara renferme d'utile: mais je t'en ai dit assez, peut-être trop, quoique je sois sûr que ton amitié trouvera quelque plaisir dans tous ces détails, et j'arrive à l'agréable, où tu trouveras encore la variété, constante compagne de l'uniformité.

Voyons donc les formes extérieures des maisons, des rucs, et des monuments.

Je t'ai déjà dit que toutes les maisons d'une rue sont semblables, mais que toutes les rues sont différentes, et représentent toutes les jolies maisons des pays étrangers.

Ton œil ne serait jamais blessé ici de la vue de ces masures, de ces cloaques et de ces carrefours qu'on trouve ailleurs à côté des plus magnifiques palais, ni de la vue de ces haillons qu'on rencontre à côté du luxe de l'Aristocratie.

Tes regards ne seraient pas attristés non plus de ces grilles qui entourent les fossés des maisons de Londres et leur donnent, avec la noirceur de la brique, l'apparence d'une immense prison.

Les cheminées, si hideuses dans heaucoup d'autres pays, sont un ornement ici, ou ne s'apercoivent pas, tandis que le sommet des maisons présente à l'œil une charmante ba-lustrade en fer.

Les trottoirs ou les portiques à colonnes légères qui bordent toutes les rues, déjà magnifiques aujourd'hui, seront quelque chose d'enchanteur lorsque, comme on en a le projet, toutes ces colonnades seront garnies de verdure et de fleurs.

Entreprendrai-je de te décrire la forme des fontaines, des places, des promenades, des colonnes, des monuments publics, des colossales portes de la ville et de ses magnifiques avenues? Non, mon ami : je n'aurais pas assez d'expressions pour peindre mon admiration, et d'ailleurs il me faudrait t'écrire des volumes. Je te porterai tous les plans, et je me bornerai ici à t'en donner une idée générale.

Ah que je regrette de ne pouvoir les visiter encore avec mon frère! Tu verrais qu'aucune fontaine, aucune place, aucun monument ne ressemble aux autres, et que dans tous sont épuisées toutes les variétés de l'architecture. Ici, tu te croirais à Rome, en Grèce, en Egypte, dans l'Inde, partout; et jamais tu n'enragerais, comme nous l'avons fait à Londres devant Saint-Paul, contre les boutiques qui nous empêchaient d'embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble d'un magnifique monument.

Nulle part tu ne verrais plus de peintures, plus de sculptures, plus de statues qu'ici dans les monuments, sur les places, dans les promenades et dans les jardins publics; car, tandis qu'ailleurs ces œuvres des beaux-arts sont cachées dans les palais des rois et des riches, tandis qu'à Londres les musées, fermés les dimanches, ne sont jamais ouverts pour le Peuple qui ne peut quitter son travail pour les visiter pendant la semaine, toutes les curiosités n'existent ici que pour le Peuple et ne sont placées que dans les lieux fréquentés par le Peuple.

Et comme c'est la République qui fait tout créer par ses peintres et ses sculpteurs, comme les artistes, nourris, vêtus, logés et meublés par la Communauté, n'ont d'autre mobile que l'amour de l'art et de la gloire et d'autre guide que les inspirations du génie, tu vas comprendre les conséquences.

Rien d'inutile et surtout rien de nuisible, mais tout dirigé vers un but d'utilité! rien en faveur du despotisme et de l'Aristocratie, du fanatisme et de la superstition, mais tout en faveur du Peuple et de ses bienfaiteurs, de la liberté et de ses martyrs, ou contre ses anciens tyrans et leurs satellites!

Jamais ces nudités ou ces peintures voluptueuses qui, dans nos capitales, pour plaire aux libertins puissants, et par la plus monstrueuse des contraditions, tandis qu'on recommande sans cesse la décence et la chasteté, présentent publiquement aux yeux des images que le mari voudrait cacher à sa femme et la mère à ses enfants.

Jamais non plus de ces œuvres de l'ignorance ou de l'incapacité, que la misère vend ailleurs à vil prix pour avoir du pain, et qui corrompent le goût général en déshonorant les arts; car ici rien n'est admis par la République saus examen; et, comme à Sparte où l'on supprimait à leur naissance les enfants infirmes ou difformes, ici l'on plonge sans pitié dans les ténèbres du néant toutes les productions indignes d'être éclairées par les rayons du Dieu des arts.

Je m'arrête, mon cher Camille, quoique j'aurais benucoup à te dire sur les rues-jardins, sur la rivière et les canaux, sur les quais et les ponts, et sur les monuments qui ne sont que commencés ou projetés. Mais que diras-tu, quand j'ajouterai que toutes les villes d'Icarie, quoique beaucoup moins grandes, sont sur le même plan, à l'exception des grands établissements nationaux!

Aussi je crois t'entendre t'écrier avec moi : heureux Icariens! malheureux Français!

Plus je parcourus ensuite la ville, et plus cette description d'Eugène me parut exacte.

Quand j'eus pris copie de cette lettre, nous allames visiter ensemble une des *boulangeries* de la République.

Nous parcourumes cinq ou six immenses bâtiments parallèles, l'un pour les farines, l'autre pour la pâte, un troisième pour les fours, un quatrième pour le combustible, et le cinquième pour recevoir le pain, d'où des voitures le distribuent partout aux consommateurs.

Un canal apporte les farines et le combustible, que des machines transportent dans les magasins. De larges tuyaux versent la farine dans les pétrissoirs, tandis que d'autres tuyaux y versent l'eau à volonté. Ce sont des machines extrêmement ingénieuses qui pétrissent la pâte, qui la coupent, et qui la portent à l'entré des fours, où d'autres machines apportent le combustible, tandisque d'autres en emportent le pain dans le dernier bâtiment.

Eugène ne pouvait cesser d'admirer le soulagement procuré aux ouvriers par ce système et la prodigieuse économie qui en était le résultat.

Tout en partageant son admiration, je pensais à notre projet de promenade, et je courus chez Valmor à cinq heures. On était prêt à partir, et la famille presqu'entière se mit en marche à mon arrivée. Valmor donnait le bras à l'une de ses cousines; et la charmante Corilla prit le mien avec une familiarité si séduisante que j'en aurais perdu la tête si j'eusse été moins bien cuirassé.

Nous passames par les rues à jardins, dont beaucoup étaient remplis de jeunes filles, ou d'enfants, ou d'hommes qui les arrosaient ou les travaillaient.

Plus je voyais ces jardins, plus ils me paraissaient délicieux; ces gazons, ces roses et ces fleurs de mille espèces, ces arbustes fleuris, ces murs couverts de jasmins, de vignes, de lilas de Judée, de chèvre-feuille, en un mot de verdure coupée de mille couleurs, cet air embaumé, ce tableau de travailleurs et d'enfants, tout cela formait un ensemble ravissant.

Mais la promenade me parut plus ravissante encore: allées sablées, droites ou tortueuses; vastes gazons; arbustes de toutes espèces; arbres magnifiques; petits bosquets et berceaux fleuris partout; à chaque pas, bancs élégants peints en vert; grottes ou collines artificielles, couvertes d'oiseaux; eaux en nappes, en ruisseaux, en cascades, en fontaines, en jets; ponts charmants; statues et petits monuments; tout ce que la féconde imagination du plus habile dessinateur pourrait imaginer s'y trouve réuni, même des oiseaux et des animaux de toute espèce sur les eaux et les gazons.

Et ce qui embellit encore cette promenade plus que tous les prestiges de l'art ou de la nature, c'est l'innombrable quantité de nombreuses familles qui la couvrent, pères, mères, enfants, se promenant ordinairement ensemble. Des milliers de jeunes garçons et de jeunes filles de tous ages, tous proprement et élégamment vêtus, courent, sautent, dansent et jouent à mille jeux, toujours en troupes et sous les yeux de leurs parents assemblés. On ne voit que de la joie et du plaisir; on n'entend que des rires, de joyeux cris, des chants et de la musique.

- Il paraît, dis-je à Corilla, que vos compatriotes ont la passion de la musique. — Oui, répondit-elle, et c'est le bon Icar qui nous en a donné le goût, comme celui de la verdure, des sleurs et des fruits. Depuis ce temps, notre éducation a rendu ces passions universelles parmi nous. Tout le monde acquiert une connaissance générale de ce qui tient à la végétation et à la culture. Tous les ensants, sans exception, apprennent la musique vocale et savent chanter; chacun apprend à jouer d'un instrument. Aussi, partout et toujours vous entendrez de la musique et des chants, dans les familles comme dans les réunions publiques, dans les temples et dans les ateliers comme dans les spectacles et les promenades. Nous allons rencontrer des bandes de musiciens de toute espèce, assis dans de jolis salons préparés exprès, outre beaucoup de concerts exécutés par des mecaniques qui remplacent les musiciens et qui les imitent à s'y méprendre.

C'est la trompette qui donne presque tous les signaux; c'est au son du cor que partent et volent nos milliers de voitures publiques. Est-ce que vous ne trouvez pas leurs fansares charmantes?

- Charmantes, en vérité. - Et vous verrez la musique

de nos fêtes nationales avec des chœurs de 50 ou 100 mille chanteurs!»

Nous étions alors arrivés vers la promenade à cheval, et nous vîmes passer des centaines de petites cavalcades, composées d'hommes et de femmes de tous âges, élégamment vêtus, quoique bien autrement que nos cavaliers et nos amazones de Londres et de Paris. Comme je me récriais sur la grâce des dames et sur la beauté des chevaux, superbes pour les hommes, charmants pour les femmes, tout petits et jolis pour les enfants : « N'en soyez pas surpris, me dit Corilla; car la république ayant décidé que nous aurions le plaisir de la promenade à cheval, elle a particulièrement soigné l'éducation des chevaux, et même a fait acheter les meilleures races des pays étrangers. Par la même raison, l'équitation fait partie de notre éducation dès notre enfance, et vous ne trouveriez pas aujourd'hui un seul Icarien qui ne fût bon cavalier.

- Mais, lui dis-je, comment avez-vous assez de chevaux de selle pour tout le monde? Voici comment, répondit-clle: la république n'a que mille chevaux de selle pour chaque ville communale, et soixante mille pour Icara; mais elle partage ces chevaux entre tous les citoyens, de manière que chaque famille peut en jouir une fois tous les dix jours.
- Et tous ces chevaux appartiennent à la république? Sans doute, et sont logés dans ses écuries, et soignés par ses ouvriers. »

Nous causames sur tout, sur les fêtes, les théatres, la

danse, les plaisirs, les mœurs et les usages du pays : elle me parla même des assemblées publiques et des journaux, et toujours avec tant d'aisance et de grâce que je ne m'aperçus pas que la nuit arrivait pendant que je prenais tant de plaisir à m'instruire, en écoutant une si charmante institutrice.

CHAPITRE VII.

NOURRITURE.

Milord et Corilla vont diner à la campagne. — Partie champêtre. — Lettre d'Eugène à son frère. [—] Nourriture: Comité. — Lol. — Liste des aliments. — Guide du cuisinier. — République produit, recueille et partage les aliments. —Repas; nombre; heures; toasts. — Diner commun. — Restaurants populaires. — Diner en famille; à la campagne. — Distribution des aliments. — Magasins publics. — Tableaux pour la distribution. — Corbeilles, etc.; doubles; niches.

C'ÉTAIT un jour de repos, dimanche d'Icarie, ou plutôt dixième jour de la semaine icarienne; et Valmor, qui m'avait prévenu depuis deux jours, vint de bonne heure nous chercher, Eugène et moi, pour aller avec eux à la campagne.

Je raconterai plus tard les moyens imaginés et pratiqués par la République, pour faciliter ces excursions et ces diners champêtres, dont les Icariens sont très-avides, depuis le printemps jusqu'en automne. Nous partimes tous, les uns à pied, les autres sur de jolis ânes, ou des mulets, ou des chevaux, les autres dans des omnibus; et nous allâmes à une fontaine charmante et célèbre, qui se trouve à deux lieues d'Icara, sur le penchant d'un délicieux côteau qui domine la ville.

Je ne pourrais dire quel spectacle offrait la route, couverte de voitures, de chevaux, d'anes, de mulets, de chiens, de promeneurs et de provisions, qui se rendaient au même lieu; je ne pourrais non plus décrire ni la ravissante beauté de la vue, des gazons, des bosquets et de la fontaine où l'art et la nature avaient prodigué tous leurs embellissements, ni les délicieux tableaux que présentaient des centaines de groupes dinant sur l'herbe, chantant, riant, sautant, courant, dansant et jouant à mille jeux.

Sur l'invitation de son grand-père, Corilla nous fit brièvement la description de vingt ou trente promenades champètres où la population d'Icara se rend ordinairement les jours de fête et de repos. Elle nous expliqua que tous ces lieux charmants, qui font aujourd'hui les délices du Peuple entier, servaient exclusivement autrefois aux plaisirs de quelques seigneurs qui les enfermaient dans les murs ou les fossés de leurs châteaux et de leurs parcs.

Quelque intéressant que fût pour moi le récit de Corilla, auquel elle savait d'ailleurs donner tant de charme, Valmor m'intéressa plus encore quand il nous exposa le système adopté par la République pour la nouvriture de ses citoyens.

Je n'aurais pas manqué d'en retracer ici la substance, si je n'avais retrouvé ce système parfaitement exposé dans une autre lettre d'Eugène à son frère: cette lettre, que je vais transcrire ici, remplacera donc mon propre récit; et, pour y arriver plus tôt, je me contenterai d'ajouter que le retour ne fut ni moins animé, ni moins joyeux que le départ et le séjour, et que mon âme était remplie du bonheur dont j'apercevais partout l'expression.

LETTRE D'EUGÈNE A SON FRÈRE.

"O mon cher Camille, que j'ai le cœur navré quand je pense à la France et que je vois la félicité dont jouit ici le peuple d'Icarie! Juges-en toi-même en apprenant leurs institutions concernant la NOURRITURE et le vêtement.

NOURRITURE.

« Sur ce premier besoin de l'homme comme sur tous les autres, tout, dans notre malheureux pays, est abandonné au hasard et rempli de monstrueux abus. Ici, au contraire, tout est réglé par la raison la plus éclairée et par la sollicitude la plus généreuse.

- « Figure-toi d'abord, mon cher frère, qu'il n'y a absolument rien, dans tout ce qui concerne les aliments, qui ne soit règlé par la *loi*. C'est elle qui admet ou qui prohibe un aliment quelconque.
- «Un conuté de savants, institué par la représentation nationale, aidé par tous les citoyens, a fait la *liste* de tous les aliments connus, en indiquant les bons et les mauvais, les bonnes ou mauvaises qualités de chacun.
- « Il a fait plus: parmi les bons, il a indiqué les nécessaires, les utiles et les agréables, et en a fait imprimer la

liste en plusieurs volumes, dont chaque famille a un exemplaire.

- « On a fait plus encore; on a indiqué les préparations les plus convenables pour chaque aliment, et chaque famille possède aussi le Guide du Cuisinier.
- « La liste des bons aliments ainsi arrêtée, c'est la République qui les fait produire par ses agriculteurs et ses ouvriers, et qui les distribue aux familles; et comme personne ne peut avoir d'autres aliments que ceux qu'elle distribue, tu conçois que personne ne peut consommer d'autres aliments que ceux qu'elle approuve.
- «Elle fait produire d'abord les nécessaires, puis les utiles, puis les agréables, et tous ceux-ci autant qu'il est possible.
- « Elle les partage entre tous également, de manière que chaque citoyen reçoit la même quantité d'un aliment quel-conque s'il y en a pour tous, et que chacun n'en reçoit qu'à son tour s'il n'y en a, chaque année ou chaque jour, que pour une partie de la population.
- « Chacun a donc une part égale de tous les aliments sans distinction, depuis celui que nous appelons le plus grossier jusqu'à celui que nous qualifions le plus délicat; et le peuple entier d'Icarie est aussi bien et même mieux nourri que les plus riches des autres pays.
- "Tu vois donc, mon pauvre ami, que le gouvernement fait ici bien autre chose que notre monarchie: tandis que la royauté fait tant de bruit pour un bon Roi qui voulait que chaque paysan pût mettre la poule au pot le dimanche, la République donne ici, sans rien dire, à tous et tous les

jours', tout ce qui ne se voit ailleurs que sur la table des Aristocrates et des Rois!

« Non-seulement la République fait élever tous les bestiaux, la volaille et le poisson nécessaires, non-seulement elle fait cultiver et distribuer tous les légumes et les fruits qui se consomment dans leur fraîcheur, mais elle emploie tous les moyens de les conserver en les séchant, les confisant, etc., pour en distribuer des provisions.

« Ce n'est pas tout: le comité dont je t'ai parlé tout-àl'heure a discuté et indiqué le nombre des repas, leur temps, leur durée, le nombre des mets, leur espèce et leur ordre de service, en les variant sans cesse, non-seulement suivant les saisons et les mois, mais encore suivant les jours; ensorte que les dîners de la semaine sont tous différents.

"A six heures du matin, avant de commencer le travail, tous les ouvriers, c'est-à-dire tous les citoyens, prennent en commun, dans leur atelier, un avant-déjeuner très-simple (que nos ouvriers de Paris appellent la goutte ou le coup du matin), préparé et servi par le restaurateur de l'atelier.

"A neuf heures, ils déjeunent dans l'atclier, tandis que leurs femmes et leurs ensants déjeunent dans leurs maisons.

« A deux heures, tous les habitants de la même rue prennent ensemble, dans leur restaurant républicain, un diner préparé par un des restaurateurs de la République.

« Et le soir, entre neuf et dix heures, chaque famille prend, dans sa propre habitation, un souper ou une collation préparée par les femmes de la maison. a A tous ces repas, le premier toast est à la gloire du bon Icar, bienfaiteur des ouvriers, bienfaiteur DES CITOYENS.

« Le souper consiste principalement en fruits, patisseries et sucreries.

« Mais le diner commun, dans des salles superbes élégamment décorées, contenant mille à deux mille personnes, surpasse en magnificence tout ce que tu pourrais imaginer. Nos plus beaux restaurants et cafés de Paris ne sont rien à mes yeux, comparés aux restaurants de la République. Tu ne voudras peut-être pas le croire, quand je te dirai qu'outre l'abondance et la délicatesse des mets, outre les décorations en fleurs et de tous autres genres, une musique délicieuse y charme les oreilles tandis que l'odorat y savoure de délicieux parfums.

« Aussi, quand des jeunes gens se marient, ils n'ont pas besoin de manger leurs dots dans un mauvais repas de noce et de ruiner d'avance leurs enfants à naître; les diners que le mari trouve dans le restaurant de sa femme, la femme dans celui de son mari, et les deux familles ensemble chez chacune d'elles, remplacent les plus beaux repas des autres pays.

« Et cependant, tu pourras concevoir que ces repas communs facilitent une immense économie sur les repas séparés, et permettent conséquemment d'en augmenter beaucoup les jouissances.

« Tu concevras aussi que cette communauté de repas entre les ouvriers et entre les voisins a d'autres grands avantages, notamment celui de faire fraterniser les masses, et celui de simplifier beaucoup, en faveur des femmes, les travaux du menage.

« Et comme la République n'est occupée que du bonheur de ses enfants, tu ne seras pas surpris non plus qu'elle pousse la tendresse et la complaisance jusqu'à leur donner la facilité de prendre, le dimanche, tous leurs repas en famille et chezeux, d'y dîner avec leurs amis particuliers, même d'aller passer la journée à la campagne; et pour cela elle fait préparer, dans tous les restaurants, des mets froids qui sont transportés dans les familles, et elle met à leur disposition d'autres moyens de transport quand elles veulent jouir de la campagne.

« En vérité, mon frère, je ne te mens pas quand je t'assure que ce pays est un paradis qui réjouit l'âme autant que les sens; et cependant j'enrage ici..., moi..., Français, adorant ma patrie; je souffre parfois pour elle tous les supplices de Tantale!

« Allons, du courage et de l'espérance! et en attendant, étudions!

« Tu voudras sans doute savoir comment s'opère et s'exècute la distribution des aliments : rien n'est plus simple; mais admire encore!

DISTRIBUTION DES ALIMENTS.

« La Republique fait ici ce qu'on voit souvent à Paris ct à Londres, ce que sont quelquesois nos gouvernements, et ce que sont maintenant presque tous les marchands. "Tu sais d'abord que c'est la République qui fait cultiver ou produire tous les aliments, qui les reçoit et les réunit tous, et qui les dépose dans ses innombrables et immenses magasins.

"Tu peux facilement concevoir des caves communes comme celles de Paris et de Londres, de grands maga-sins de farine, de pain, de viandes, de poissons, de légumes, de fruits, etc.

« Chaque magasin républicain a, comme un de nos boulangers ou de nos bouchers, le *tableau* des restaurants, des ateliers, des écoles, des hospices et des familles qu'il doit fournir, et de la quantité qu'il doit envoyer à chacun.

« Il a aussi tous les employés, tous les ustensiles, tous les moyens de transport nécessaires, et tous ces instruments sont plus ingénieux les uns que les autres.

« Tout étant préparé d'avance dans le magasin, on envoic partout, à domicile, dans l'arrondissement du magasin, les grosses provisions pour l'année, ou le mois, ou la semaine, et les provisions journalières.

mant. Je ne te parlerai pas de la proprete parfaite qui regne en tout, comme première nécessité; mais ce que je ne manquerai pas de te dire, c'est que le magasin a, pour chaque famille, une corbeille, un vase, une mesure quelconque marquée du numéro de sa maison, et contenant sa provision de pain, de lait, etc.; c'est qu'il a même toutes ces mesures doubles, demanière à porterl'une pleine et à rapporter l'autre vide; c'est que chaque maison contient, à l'entrée, une niche, disposée d'avance à cet effet, dans laquelle le distribu-

teur trouve la mesure vide et la remplace par la mesure pleine; de manière que la distribution, toujours faite à la même heure, et d'ailleurs annoncée par un son particulier, s'opère sans déranger la famille et sans faire perdre le moindre temps au distributeur.

"Tu comprends, mon cher ami, l'économie de temps, et tous les avantages de ce système de distribution en masse.

« Du reste, tout est parsait dans cet heureux pays, habité par des hommes qui méritent ensin le titre d'hommes, puisque, même dans les plus petites choses, ils sont toujours un utile usage de cette sublime raison que la Providence leur a donnée pour leur bonheur.

« Aussi, vois encore leur système de vêtement, et admire encore, admire toujours, si tu n'enrages pas un peu comme moi...

CHAPITRE VIII.

VÊTEMENT.

Comité; loi; liste des vêtements. — République falt cultiver, fabriquer et distribuer. — Mattères premières. — Étoffes. — Formes des vêtements; modèles; perfection. — Soins des Icariens pour les femmes; habits de femmes charmants. — Parures artificielles. — Parfums. — Uniformes; nombreux. — Chacun o plusieurs habitlements. — Variété des costumes. Coup-d'æil de la population. — Confection des habits; élastiques; mécanique; mesure. — Perfection; économie; mode invariable. — Distribution; tableau; compte. — Entretien; raccommodage; blanchissage. [—] Atelier d'horlogerie. — Distribution du temps de l'ouvrier. [—] Corilla présente Milord à Dinaïse. — Milord reconnaît l'invisible à sa voix. — Malice de Valmor. — Embarras de Milord. — Dinaïse chante. — Valmor l'alme et doit l'épouser bientôt.

SUITE DE LA LETTRE D'EUGÈNE A SON FRÈRE.

VÊTEMENT.

« Tout ce que je t'ai dit de la nourriture, mon cher Camille, s'applique au vêtement : c'est la loi qui a tout règlé, sur l'indication d'un comité qui a consulté tout le monde, qui a examiné les vêtements de tous les pays, qui a dressé la liste de tous avec leurs formes et leurs couleurs (ouvrage magnifique que chaque famille possède), qui a indiqué ceux

à adopter et ceux à proscrire, et qui les a classés suivant leur nécessité, leur utilité ou leur agrément.

« C'est la République qui fait cultiver et produire, par ses agriculteurs, toutes les matières premières; c'est elle qui fait fabriquer, dans ses manufactures, toutes les étoffes adoptées; c'est elle encore qui fait confectionner tous les vêtements par ses ouvriers et ses ouvrières; c'est elle enfin qui les fait distribuer aux familles.

« Elle a commencé par les étoffes les plus nécessaires : aujourd'hui, elle ordonne toutes les étoffes sans exception, les plus agréables comme les plus utiles.

« Tout ce qui, dans la *forme*, le dessin et la couleur, était bizarre ou sans goût, a soigneusement été banni; et tu ne peux rien imaginer de plus pur et de plus agréable que les couleurs choisies, rien de plus gracieux et de plus simple que les dessins des étoffes, rien de plus élégant et de plus commode que la forme des vêtements.

« Et tu le comprendras sans peine, quand tu te rappelleras qu'il n'y a pas une pièce de la chaussure, de la coiffure, etc., qui n'ait été discutée et adoptée sur un *plan*modèle. Aussi, quoique dans ma passion pour la peinture j'aie toujours été très-difficile, tu le sais, sur les vêtements d'hommes et surtout de femmes, je te jure que je n'ai pas encore pu trouver un défaut dans ceux de ce pays.

" Je viens de te parler des femmes: o mon bon Ca-mille, que tu aimerais ces Icariens, toi si galant et si pas-

sionné, comme moi, pour ce chef-d'œuvre du Créateur, si tu voyais comme ils les entourent de leurs soins, de leurs respects et de leurs hommages, comme ils concentrent sur elles leurs pensées, leur sollicitude et leur bonheur, comme ils travaillent sans cesse à leur plaire et à les rendre heureuses, et comme ils les embellissent, elles déjà naturellement si belles, pour avoir plus de plaisir encore à les adorer! Heureuses femmes! heureux hommes! heureuse Icarie! Malheureuse France!

« C'est donc dans le vêtement des femmes surtout que tu trouverais à admirer: non-seulement ton œil avide serait charmé d'y voir tout ce que tu connais de plus fin, de plus délicat, de plus ravissant en étoffes, en couleurs et en formes, mais il serait, dans certaines occasions, aussi étonné de la pompe des plumages qu'ébloui de l'éclat des bijoux et des pierreries.

"Il est vrai que les plumes sont presque toutes artificielles comme les sleurs, que les bijoux sont rarement d'or pur, mais presque toujours d'alliage ou d'autres métaux dorés ou non dorés, et que toutes les pierreries sont fabriquées: mais qu'importe? toutes ces parures en sont-elles moins belles? parent-elles moins bien les têtes qui les portent? sont-elles moins précieuses comme ornement, surtout quand toutes les semmes s'en parent également et qu'aucune d'elles ne peut en montrer d'autres? Et ces Icariennes qui dédaignent et méprisent toutes les beautés de convention et tous les sentiments de puérile vanité, pour n'estimer que les agréments récls et les sentiments raisonnables, en sont-elles moins sensées, moins jolies et moins heureuses?

ves et délicieuses qui s'exhalent continuellement des vêtements des femmes et même des hommes; car les Icariens
considérent l'habitude des parfums, non-seulement comme
un agrément pour soi, mais comme un devoir envers les
autres; et tu serais étonné de la variété de leurs huiles et de
leurs essences, de leurs pommades et de leurs pâtes, en un
mot de leurs parfums de toilette pour hommes comme pour
femmes, si tu ne savais pas que tout leur pays est couvert de
fleurs, et que rien ne leur est plus facile et moins coûteux que
d'avoir des parfums pour toute la population.

« Aussi, tu te croirais transporté dans le palais d'une fée si tu voyais une parfumerie républicaine!

a Tout le monde a les mêmes vêtements, ce qui ne laisse pas de place à l'envie et à la coquetterie. Et cependant ne vas pas croire que l'uniformité soit ici sans variété; car, au contraire, c'est dans le vêtement que la variété marie le plus heureusement ses richesses avec les avantages de l'uniformité. Ce ne sont pas seulement les deux sexes qui sont vêtus différemment, mais dans chacun des deux sexes, l'individu change fréquemment de vêtements, suivant son âge et sa condition; car les particularités du vêtement indiquent toutes les circonstances et les positions des personnes. L'enfance et la jeunesse, l'âge de puberté et de majorité, la condition de célibataire ou de marié, de veuf ou de remarié, les différentes professions et les fonctions diverses, tout est indiqué par le vêtement. Tous les individus de la même condition portent le même uniforme, mais des milliers d'uniformes

différents correspondent à des milliers de conditions diverses.

- « Et la dissérence entre ces uniformes consiste tantôt dans la dissérence d'étosses ou de couleurs, tantôt dans la dissérence de forme ou dans quelques signes particuliers.
- « Ajoute à tout cela que quand l'étoffe ou la forme est la même, pour les jeunes filles du même age, par exemple, la couleur est différente suivant leur goût ou leur convenance, telle couleur allant mieux aux blondes, comme tu le sais, et telle autre couleur aux brunes.
- « Ajoute encore que, pour le même individu, le simple et commode habit de travail et celui de chambre, l'élégant habit de salon ou de réunion publique et le magnifique habit de fête ou de cérémonie, sont tous différents.
- « Et tu conceyras que la variété de costume doit être presque infinie.
- « Pense aussi que les sleurs ne sont permises qu'à un certain age, les chapeaux, les plumes, les bijoux, les pier-reries, les magnisiques étosses, à certains autres ages déterminés; et tu concevras plus sacilement encore que la République puisse en saire sabriquer assez pour le petit nombre de personnes de ces dissérents ages.
- « Figure-toi maintenant toute la population réunie, en habits de fête, dans les cirques, dans les promenades ou les spectacles; tu pourras avoir l'idée que les loges des opéras de Paris et de Londres, ainsi que les salons et même les properties de plus éclatant ni de plus privilégiées nagnifique, et que ces petites sociétés privilégiées

ne sont que des pygmées à côté de toute la population d'Icara.

- « Te parlerai-je de la confection et de la distribution des vêtements?
- « Tu conçois combien il est facile à la République de connaître la quantité de matières premières, d'étoffes et de vêtements qui lui sont nécessaires; de faire produire les matières premières, dans son domaine, par ses agriculteurs, ou de les acheter à l'étranger; de faire ensuite fabriquer les étoffes, en masses, dans ses immenses manufactures, avec ses puissantes mécaniques; et de faire enfin confectionner les vêtements dans ses immenses ateliers, par ses ouvriers et ses ouvrières.
- « Tu peux deviner même que la forme de chaque vêtetement a été calculée de manière qu'il puisse être confectionne le plus facilement, le plus rapidement et le plus économiquement possible.
- « Presque tous les vêtements, coiffures et chaussures, sont élastiques, de manière qu'ils peuvent convenir à plusieurs personnes de tailles et de grosseurs dissérentes.
- " Presque tous se sont à la mécanique, en tout ou en partie, de manière que les ouvriers n'ont que peu de chose à saire pour les achever.
- "Presque tous se sont sur quatre ou cinq grandeurs et largeurs dissérentes, de manière que les ouvriers n'ont jamais besoin de prendre les *mesures* auparavant.
- "Tous les vêtements sont donc confectionnés en masses énormes, comme les étoffes elles-mêmes, et souvent en même temps; et tous sont ensuite déposés dans d'immenses

magasins où chacun est toujours sûr de trouver, à l'instant, tous les objets qui lui sont nécessaires et qui lui sont d'après la loi.

« Je n'ai pas besoin de te signaler la perfection du travail exécuté par des mécaniques ou par des ouvriers qui sont toujours la même chose, ni la prodigieuse économie qui résulte de ce système de fabrication en masses, ni la perte énorme qu'évite la République en prévenant les capricieuses et ridicules variations de la mode.

« Quant à la distribution des vêtements, chaque magasin à le tableau des familles qu'il doit fournir et des quantités qu'il doit livrer. Il ouvre un compte à chacune d'elles et leur envoie ce qui leur est dû, quand elles ont choisi ce qui leur convient.

« L'entretien et le raccommodage sont ensuite le travail des femmes dans chaque famille; mais ce travail n'est presque rien, et le blanchissage, qui serait plus penible, est l'affaire de la blanchisserie nationale.

« Juge du reste par ce que tu connais maintenant!

"Et si je veux terminer par un vœu pour ton bonheur, je te souhaiterai, mon cher Camille, d'avoir bientôt une patrie comme l'Icarie."

J'allai rejoindre Valmor, qui m'avait donné rendezvous dans l'atelier d'nonlogente où travaillait un de ses cousins, et je pris sur moi d'y conduire Eugène. Inutile de dire que Valmor accueillit parsaitement mon compagnon, et qu'il nous sit tout voir en détail.

C'est quelque chose d'admirable! tout se trouve réuni là, depuis les matières premières rangées dans un premier magasin, jusqu'aux horloges, pendules, montres, appareils de toute espèce rangés dans un dernier magasin qui paraît un brillant musée. L'atelier spécial d'horlogerie est un bâtiment de mille pieds carrès à trois étages, supportés par des colonnes en fer qui remplacent les murs les plus épais et qui permettent de ne faire, de chaque étage, qu'une seule pièce parfaitement éclairée par un système infiniment simple d'y répandre la lumière.

En bas, sont de volumineuses et pesantes machines pour couper les métaux et ébaucher les pièces. En haut, sont les ouvriers, divisés en autant de classes qu'il y a de pièces différentes à fabriquer, dont chacun fabrique toujours les mêmes pièces. On dirait un régiment, tant l'ordre et la discipline y règnent! C'est un plaisir aussi de voir les rayons, les cases, les outils attachés ou suspendus.

Le cousin de Valmor nous expliqua tout le mouvement de cette petite armée.—Nous arrivons à six heures moins un quart, dit-il, nous déposons nos habits dans le vestiaire que je vous montrerai tout-à-l'heure, et nous revêtissons notre habit de travail. A six heures précises, nous commençons le travail au son de la cloche. A neuf heures, nous descendons tous au réfectoire pendant vingt minutes pour y déjeuner en silence, pendant que l'un de nous lit à haute voix le journal du matin. A une heure, le travail cesse; et quand tout est rangé, nettoyé, nous descendons au vestiaire, où nous trouvons tout ce qui nous est nécessaire pour nous

laver, et où nous reprenons nos habits de repos pour aller diner, à deux heures, avec nos familles, et pour disposer ensuite du reste de la journée.

"J'oubliais de vous dire que, pendant deux heures de notre travail, nous observons un rigoureux silence: mais pendant deux autres heures, nous pouvons causer avec nos voisins; et pendant le reste du temps, chacun chante pour soi ou pour les autres qui l'écoutent, et souvent nous chantons tous en chœur.

Nous sortimes émerveillés de tant de raison et de tant de bonheur, et nous allames visiter un superbe monument dont je parlerai plus tard.

Peu après mon arrivée chez Corilla, entrèrent une dame et six ou sept enfants de différents ages, parmi lesquels se trouvait une jeune fille d'une figure angélique.

Se lever, courir à elle, lui ôter son chapeau et l'embrasser, fut pour Corilla l'affaire d'un instant.

- —J'ai le plaisir, dit le père de Valmor en me prenant par la main, de présenter à l'aimable madame Dinamé l'hono-rable milord Carisdall, dont son fils a dù lui parler. Il est notre ami... Et par conséquent le nôtre, ajouta cette dame, du ton le plus gracieux.
- Et moi, dit à son tour Corilla, en me prenant par la main et en affectant un ton solennel, j'ai l'honneur... de présenter le bon M. William à..... (j'allais dire la charmante, comme si on avait besoin de moi pour le voir), à la méchante Dinaise, qui cache un diable sous la figure d'un ange, et qui me dévisagerait s'il n'y avait personne ici pour me défendre.

— Tu seras donc toujours folle, répondit mademoiselle Dinaise en rougissant!

Et moi, je ne saurais dire ce que j'èprouvai en entendant cette voix : c'était celle de l'invisible! Je me sentis rougir ou pâlir. Heureusement que les bruyantes caresses des enfants, qui couraient de l'une à l'autre, empêchèrent qu'on ne s'aperçût de mon trouble.

Mais quel ne sut pas mon embarras, quand le malin Valmor dit tout haut à mademoiselle Dinaise: Vous reconnaissez le promencur du bateau; mais vous ne savez pas ce qu'il disait de vous...—Que disait-il, s'écria Corilla?—Que disait-il? s'écria toute la réunion.—Puis-je le répéter, William?...—Oui, oui! s'écria-t-on de toutes parts.—Eh bien! il disait... il disait que, toujours cachée sous son voile et son chapeau, l'invisible était, sans aucun doute, épouvantablement laide.

Ce ne sut alors qu'un long éclat de rire universel et un seu roulant de plaisanteries sur ma science devinatoire.

Je ne pouvais croire alors, dis-je presque en balbutiant, qu'une figure humaine pût paraître jolie quand elle accompagnait une voix si divine. Mais mon compliment parut si gauche que, tout en faisant rougir encore plus mademoiselle Dinaïse, il n'empêcha pas Corilla et les autres de me répéter impitoyablement : laide, horrible, épouvantable.

Bientôt, cependant, on fit de la musique; et Corilla, qui commença par donner l'exemple, chanta mieux encore qu'auparavant.

Mademoiselle Dinaise ne voulait pas chanter, mais Corilla la pressa avec tant d'instances et de seduisantes caresses qu'elle finit par y consentir. Elle chanta timidement et mal, mais avec une voix... avec une voix qui me faisait doucement frémir des pieds à la tête.

-Ne jugez pas Dinaīse par sa timidité, me dit la mère de Valmor, près de laquelle j'étais assis; elle est remplie d'esprit et d'instruction; c'est la meilleure des filles, des sœurs et des amies. Personne n'est plus affectueux, plus aimant, plus caressant, plus empressé dans l'intimité; elle s'oublie toujours pour ne s'occuper que des autres. Elle adore son frère Dinaros; et si elle était moins sauvage, ou moins mélancolique, ou moins timide avec le monde, elleserait aussi aimable que ma Corilla... Sa famille, ajouta-telle, est intimement liée avec la nôtre; son frère est l'ami d'ensance de Valmor; elle est elle-même la première amie de ma fille, elle m'aime comme sa mère, je la chéris comme mon enfant, et bientôt j'aurai le plaisir de lui donner ce titre; car Valmor en est fou, ses parents désirent autant que nous cette union, et dans quelques jours nous en fixerons l'époque.

— Assez, assez, me dit Corilla en s'approchant de nous, c'est à votre tour de chanter, M. William, seul, ou avec Dinaïse, ou avec moi, choisissez; et vous êtes bien heureux que je vous laisse le choix! mais vous chanterez...

Je n'aurais pu, et je m'excusai de mon mieux.

— Vous me refusez, dit-elle, et personne ne se joint à moi pour soumettre un révolté! Eh bien! je me venge sur vous tous, et je dispose de vous : demain nous irons tous ensemble voir partir les ballons, et nous embarquerons M. le milord. Après-demain nous irons passer la soirée

chez madame Diname, et nous ferons de la musique. M. le milord étudiera ce morceau pendant son voyage aérien, et s'il retrouve sa voix sous un ciel pur, s'il a le bonheur de revenir, il chantera seul, puis avec Dinaïse, puis avec moi... Ainsi j'ordonne, sous le bon plaisir cependant de la bonne madame Diname et la ratification de notre terrible et redoutable souverain et maître.

Le grand-père et madame Dinamé sourirent; sa mère l'appela folle; mademoiselle Dinaïse parut la gronder; mais les enfants applaudirent en sautant de joie, et la double partie fut arrêtée.

CHAPITRE IX.

LOGEMENT. - AMEUBLEMENT.

Eugene et Milord visitent une Maison d'Icaric. — Plan-modèle. — Description. — Cinq étages. — Caves, etc.; machines. — Rez-de-chaussée; pas de boutique; pas d'écurie, etc.; bains; jardins. — Autres étages : fenêtres; balcons; escaliers. — Terrasse. — Fleurs. — Eaux pluviales; puits. — Chaustage, sumée; incendie. — Portes. — Aérage. — Propreté; faïence; peintures; eaux propres; machines à laver; eaux sales; immondices; boue; ordures. — Travaux du ménage saclles et agréables. — Cuisine charmante. — Femmes aiment la république; chanson. — Chaque famille occupe une maison. — Déménagements. [—] Ameublement. — Planchers; tapis; sormes arrondles; poussière; insectes. — Placards, etc. — Murs; tableaux instructifs. — Lits de ser. — Mobilier légal; liste; atlas; gravures modèles. — Persection des meubles. — Matières précieuses. — Éclairage. — Salon magnisque. — Unisormité et variété. [—] Ballons. — Objections; essals; accidents; — dirigés. — Diligence aérienne; départ; arrivée. [—] Ballons. — Marières précieuses. — Eclairage. — Salon magnisque. — Unisormité et variété. [—] Ballons. — Objections; essals; accidents; — dirigés. — Diligence aérienne; départ; arrivée. [—] Ballons. — Natières précieuses. — Marières précieuses. — Objections; essals; accidents; — dirigés. — Diligence aérienne; départ; arrivée. [—] Ballons.

JE venais d'écrire en Angleterre, lorsque Eugène entra pour me proposer d'aller visiter l'intérieur de la maison d'une famille de sa connaissance que la maîtresse devait lui montrer en détail. J'acceptai, et nous sortimes.

LOGEMENT.

~

Sachant qu'Icar avait fait arrêter le plan-modèle d'une maison, après avoir consulté le comité de logement et le Peuple entier, après avoir fait examiner les maisons de tous les pays, je m'attendais à voir une maison parfaite sous tous les rapports, surtout sous celui de la commodité et de la propreté; et cependant mon attente fut encore surpassée.

Je ne parlerai pas ici de l'extérieur et de tout ce qui concerne l'embellissement de la rue et de la ville, mais seulement de ce qui intéresse l'habitant de la maison.

Tout ce qu'on peut imaginer de nécessaire et d'utile, je dirais même d'agréable, s'y trouve réuni.

Chaque maison a quatre étages, non compris le rezde-chaussée; trois, ou quatre, ou cinq fenêtres de largeur.

Sous le rez-de-chaussée sont les caves, caveaux, bûchers et charbonniers, dont la base est à cinq ou six pieds plus bas que le trottoir, et la voûte à trois ou quatre pieds plus haut. La dame nous expliqua comment le bois, le charbon et tout le reste sont transportés par des machines, depuis la voiture, dans ces pièces souterraines, sans même toucher et salir le trottoir. Elle nous fit voir ensuite comment tous ces objets sont montés, dans des paniers ou des vases, jusque dans la cuisine et les étages supérieurs, au moyen d'ouvertures dans la voûte et de petites machines qui rendent l'emploi de la force personnelle inutile.

Au rez-de-chaussée, point de boutique, point de loge à portier, point d'écurie, point de remise, point de porte cochère, point de vestibule ni de cour; mais on y trouve une salle à manger, une cuisine et toutes ses dépendances, un petit parloir servant de bibliothèque, un cabinet pour les bains avec une petite pharmacie domestique; un petit atelier pour les hommes et un autre pour les femmes, contenant tous deux les outils dont on peut généralement avoir besoin dans un ménage; une petite cour pour la volaille, un cabinet pour les outils de jardinage, et le jardin par derrière.

Le premier étage renserme un grand salon où se trouvent les instruments de musique.

Les autres pièces et toutes celles des autres étages sont des chambres à coucher, ou des chambres destinées à tous les autres usages.

Toutes les *fenétres* s'ouvrent en dedans et sont garnies de balcons.

Tout est combiné pour rendre les escaliers commodes et élégants, sans prendre trop de place.

Quelle belle vue! m'écriai-je en arrivant sur une terrasse, bordée d'une balustrade et couverte de sleurs, qui couronne la maison et sorme encore un délicieux jardin d'une autre espèce, d'où la vue a quelque chose de magnisique.—Dans les belles soirées d'été, dit la mattresse, presque toutes les samilles se réunissent sur leurs terrasses pour y prendre le frais en y chantant, en y faisant de la musique et en y soupant. Vous verrez! c'est quelque chose d'enchanteur!

Une autre petite terrasse garnie de seurs sur la galerie qui couvre le trottoir, et des seurs sur presque tous les balcons, augmentent encore l'agrement de l'habitation et parsument l'air environnant.

Non-seulement les eaux pluviales n'incommodent pas en descendant de la terrasse; mais, reçues dans un réservoir ou citerne, elles sont utilement employées, ainsi que les sources et les puits dans lesquels on puise aisément avec des pompes.

Nous admirions aussi, Eugène et moi, les cheminées et le système de *chauffage* répandant partout, avec la plus grande économie, une chaleur égale et douce, sans qu'on y craigne la peste de la *fumée*, et sans qu'on y craigne le fléau des *incendies*.

Ces deux petites statues que vous voyez sur la cheminée, nous dit la dame, sont celles que la République a décernées aux inventeurs des procédés contre le feu et la fumée. Voyez aussi comme tout est combiné dans la construction du bâtiment et dans le choix des matériaux pour les préserver du feu! Aussi nous n'avons presque jamais d'incendies ni dans nos maisons ni dans nos ateliers, et ceux qui éclatent sont presque à l'instant étoussés. On dit même qu'on vient de découvrir un moyen de rendre, quand on veut, le bois et les étosses incombustibles.

-Admire donc, me dit Eugène, comme les portes et

les fenétres roulent sans aucun bruit sur leurs gonds, comme elles se ferment d'elles-mêmes, et avec quelle perfection elles empêchent l'introduction de l'air extérieur!

— Et cependant, dit la dame, voyez comme tous nos appartements sont bien aérés, sans ouvrir ni porte ni fenêtre, au moyen de toutes ces ouvertures qui communiquent avec l'extérieur, et qui se ferment ou s'ouvrent à volonté!

Mais c'est surtout l'ensemble du système imaginé pour la propreté que j'admirais avec le plus de plaisir, ainsi que le système conçu pour épargner aux femmes toute peine et tout dégoût dans les travaux du ménage.

Il n'y a pas de précaution qu'on n'ait pris pour la propreté. Les parties inférieures, qui sont plus exposées à être salies, sont garnies d'une faience vernissée ou d'une peinture qui n'admet pas la malpropreté et qui se lave sacilement. Des RAUX potables et non potables, amenées de hauts réservoirs et élevées jusque sur la terrasse supérieure, sont distribuées, par des tuyaux et des robinets, dans tous les étages et même dans presque tous les appartements, ou sont lancées avec force par des machines à laver, tandis que toutes les eaux sales et toutes les immondices sont entraînées, sans séjourner nulle part et sans répandre aucune mauvaise odeur, dans de larges tuyaux souterrains qui descendent sous les rues. Les lieux qui sont naturellement les plus dégoûtants sont ceux où l'art a fait le plus d'efforts pour en éloigner toute espèce de désagréments; et l'une des plus jolies statues décernées par la République est celle qu'on aperçoit, dans toutes les maisons, au-dessus de la porte d'un petit cabinet charmant,

pour éterniser le nom d'une femme inventeur d'un procédé pour chasser les odeurs fétides.

Il n'est pas jusqu'à la boue que les pieds peuvent apporter du dehors qui ne soit l'objet d'une attention particulière. Indépendamment de ce que les trottoirs sont extrêmement propres, une infinité de petits soins empêchent qu'un pied malpropre ne vienne souiller les appartements et même le seuil de la porte et l'escalier, tandis que l'éducation impose aux enfants, comme un de leurs premiers devoirs, l'habitude de la propreté en tout.

Les ordures mêmes et les débris de toute espèce sont déposés de telle manière que, quand ils ne sont pas employés pour engraisser la terre du jardin, ils peuvent être enlevés sans que l'opération ne soit ni dégoutante ni pénible.

Quant au ménage, qui doit être fait non par des domestiques, mais par les femmes et les enfants dans chaque famille, je ne pouvais me lasser d'admirer la sollicitude de la République, pour éloigner des travaux domestiques toute espèce de fatigue et de répugnance.

Balayer n'est presque rien, dit la mère de famille, et tous les autres travaux sont moins pénibles encore. Non-seulement l'éducation et l'opinion publique nous habituent, nous autres femmes, à nous acquitter de nos charges sans honte et sans chagrin, mais elles nous rendent ces charges agréables et chères, en nous rappelant sans cesse que c'est le seul moyen de pouvoir jouir d'un inappréciable avantage, celui de n'avoir pas de mercenaires étrangers pour servir nous et notre famille.

Du reste, grâce à notre bon Icar et à notre République bien-aimée, toute l'imagination de nos hommes travaille sans cesse à nous rendre heureuses et à simplifier nos travaux domestiques. Les deux principaux repas, le déjeuner et le dîner, se font au dehors et sont préparés par les cuisiniers nationaux, tandis que tous nos vêtements d'hommes et de femmes et tout notre blanchissage sont fournis par les ateliers de la République, en sorte que nous ne sommes chargées que de l'entretien, du raccommodage; et des deux repas les plus simples qui n'exigent que les plus agréables préparations de la cuisine.

Et notre cuisine, retournons la voir! Voyez ces fournaux, ce four, ces robinets pour l'eau chaude et l'eau froide, tous ces petits instruments et ustensiles; et ditesnoi s'il est possible de rien imaginer de plus propre et de plus commode, et si ce n'est pas le plus galant comme le plus ingénieux des architectes qui a tout disposé pour nous faire aimer nos trayaux!

Aussi toutes nos jeunes filles aiment à chanter une charmante *chanson* en l'honneur du jeune et galant architecte des cuisines.

- —Ce n'est cependant pas à l'architecte qu'appartient le principal mérite, reprit Eugène, mais à la République, le plus paternel des gouvernements ou la plus tendre des mères, qui a tout ordonné pour le plaisir de ses enfants. Malheureuse France!...
- Vous avez raison, mon cher ami, ajoutai-je brusquement pour l'interrompre et prévenir la répétition de son délire patriotique.
 - -Oui, dit la dame : aussi, si notre République était ja-

mais attaquée par nos époux, nous divorcerions à l'instant, et c'est nous, vieilles ou jeunes, qui la défendrions! Vous auriez même du plaisir à entendre nos filles le jurer tous les matins dans une autre *chanson*; car c'est toujours en chantant (tant nous sommes heureuses!) qu'elles travaillent au ménage ou dans l'atelier; et vous pourriez croire que leur costume de ménagères et d'ouvrières leur plaît dayantage que leur habit de repos ou de fête.

Voilà une maison d'Icarie! Et toutes les maisons des villes sont absolument les mêmes à l'intérieur, toutes habitées chacune par une seule famille.

Mais les maisons sont de trois grandeurs, de trois, ou quatre ou cinq fenêtres de front, pour des familles au-des-sous de douze personnes, de vingt-cinq ou de quarante. Quand la famille est plus nombreuse (ce qui arrive fréquemment), elle occupe deux maisons contigues, communiquant alors par une porte intérieure : et comme toutes les maisons sont pareilles, la famille voisine cède ordinairement volontiers sa maison pour en occuper une autre, ou bien le magistrat l'y contraint en cas de refus, à moins que la famille nombreuse ne puisse trouver deux autres maisons contigues qui soient vacantes.

Dans ce cas, les meubles étant absolument les mêmes comme les maisons, chaque famille n'emporte que quelques effets personnels, et quitte sa maison toute meublée pour en prendre une autre qui se trouve également meublée.

Ces changements d'habitation sont d'ailleurs si rarcs que la République évite l'énorme perte de travail et de meubles occasionnée dans les autres pays par le déplacement et le transport de tout le mobilier dans des déménagements continuels.

Mais la carcasse ou la distribution de la maison n'en est qu'une partie, et c'est l'AMEUBLEMENT qu'il faut examiner pour avoir une idee complète d'une habitation d'Icarie.

AMBUBLEMENT.

Les mêmes règles président à l'ameublement : tout le nécessaire, tout l'utile connu (ce que nous appelons le confortable), et l'agréable autant que possible; toujours la prévoyance et la raison.

Ainsi, partout des parquets, partout des tapis; partout les pointes et les angles tranchants remplacés par des formes arrondies, afin d'éviter les accidents pour les enfants, et même pour les grandes personnes; partout les meubles fermant si hermétiquement que la poussière ne peut y pénétrer; partout même les dispositions tellement prévoyantes, comme nous le fit remarquer la dame, que la poussière peut difficilement s'arrêter sur les meubles, ou peut facilement en être enlevée chaque jour.

Cette bonne dame nous fit aussi remarquer, avec une sorte d'orgueil, que tous les coins et les angles concaves, par exemple entre les murs ou les boiseries, sont soigneusement garnis d'un platre ou d'un mastic qui présente partout des formes arrondies, où peut pénétrer plus facilement l'instrument à nettoyer.

Elle nous fit remarquer aussi, avec une visible satisfaction, toutes les précautions prises pour préserver les habitations de tous les *insectes* qui les infestaient et les désolaient autrefois; et j'avoue que toutes ces petites précautions me plaisaient autant que les plus grandes beautés des appartements.

Tous ces appartements sont garnis de placards, d'armoires, de buffets, de rayons, etc., et tous les murs sont disposés de manière que ces meubles sont immobiles, incrustés, appuyés ou appliqués, et ne consistent que dans des rayons intérieurs ou des tiroirs avec des portes en devant et quelquefois des tablettes au-dessus, ce qui procure une énorme économie de travail et de matériaux.

Tous les murs sont tapissés de papier ou d'étoffes, ou couverts de peintures et de vernis, et garnis de tableaux encadrés, renfermant non des peintures mais des impressions instructives et magnifiques sur les connaissances d'une utilité journalière.

Les tableaux de la cuisine, par exemple, indiquent les procédés les plus usuels, en sorte que la cuisinière peut y trouver à l'instant l'indication dont elle a besoin, sans perdre du temps à consulter un gros livre. Dans la salle de bain, les tableaux indiquent le degré de chaleur, la durée, etc., qu'il faut donner au bain. Dans la chambre de la nourrice, ils lui rappellent d'un coup-d'œil les précautions les plus nécessaires pour elle et pour son nourrisson. Dans les chambres des enfants, les tableaux leur indiquent tout

ce qu'ils doivent faire dans la journée. Mais ces cadres contiennent peu de dessins gravés ou peints, parce que chacun peut aller voir dans les musées nationaux et dans les monuments publics les collections de peintures, de gravures et de sculptures.

Les lits sont en fer, et les chambres à coucher trèssimplement meublées, quoique contenant tout ce qui est utile, avec des cabinets de toilette pour les hommes comme pour les femmes.

La salle à manger et le petit parloir sont mieux décorés; la salle de bains est charmante, mais le salon est magnifique.

Nous savions que chacun des meubles de chambre, de lit, de table, etc., qui se trouvent dans une maison, avait été admis par une loi, fabriqué et fourni par ordre du gouvernement, et que chaque famille avait une espèce d'atlas ou grand portefeuille contenant la liste ou l'inventaire de ce mobilier légal, avec des grayures et des planches décrivant la forme et la nature de chaque objet. Nous demandames à voir ce livre curieux, et nous le parcourames avec autant de plaisir que d'intérêt. Chacun de ces meubles, nous dit la maîtresse, a été choisi entre des milliers de même espèce, et adopté dans un concours et sur un plan-modèle: on a préféré le plus parfait, sous tous les rapports de la commodité, de la simplicité, de l'économie de temps et de matière, enfin d'élégance et d'agrément: aussi voyez!...

Nous étions enchantés en effet de tout ce qui nous envi-

ronnait. Dans les tapis, les étoffes, les papiers, les peintures, les meubles de toutes espèces, en un mot partout, nous remarquions avec admiration la simplicité, l'élégance et le goût dans le choix des couleurs, des dessins et des formes.

Et ce qui m'étonnait dayantage, c'est que dans tous ces meubles brillaient les matières les plus *précieuses*, tous les métaux, même l'or et l'argent, tous les marbres et les pierres, les porcelaines et les terres de toutes espèces, les cristaux et les verres, les bois de tous genres, les étoffes de toute nature et de toutes couleurs, en un mot, toutes les productions minérales, végétales et animales.

Et comme j'exprimais souvent ma surprise: « Je m'étonnais d'abord comme vous, me dit Eugène; mais on m'a fait observer que toutes les matières produites par la terre d'Icarie ne sont pas plus précieuses les unes que les autres aux yeux de la République, quand elles sont également abondantes, et qu'elle fournirait aux familles des pelles d'or et d'argent, par exemple, tout aussi bien que des pelles de fer, si ces trois métaux étaient également communs. Elle partage tout l'or et l'argent entre les citoyens, comme elle partage entr'eux le fer et le plomb. Quand une matière est trop rare pour qu'on puisse en donner à tous, on n'en donne à personne; et si la matière est utile ou agréable, on la consacre aux monuments publics.

- "Eh bien! maintenant, continua-t-il, ne concevez-vous pas comme moi que les matières précieuses, entassées autrefois dans les palais des rois et de l'aristocratie, peuvent sustire pour que chaque maison en ait sa part?"
- « Remarquez d'ailleurs, ajouta la dame, que les alliages

d'or et d'argent, les cristaux artificiels et les pierres fabriquées sont, à nos yeux, aussi bons et aussi beaux que l'or et l'argent purs, les diamants et les pierres, et que la République a assez d'alliages et de compositions pour en procurer beaucoup à chaque famille.

« Ainsi glaces, cristaux, verreries, lustres, bronzes, albatres et platres, fleurs artificielles et parfums, en un mot, tout ce que la république récolte ou fait fabriquer, elle le partage entre tous les citoyens.

"Et remarquez combien est parfait tout ce qui concerne l'éclairage! Non-seulement nos lampes, nos chandelles et notre gaz ne répandent aucune mauvaise odeur, mais nos huiles, notre bougie et toutes nos autres matières sont parfumées, et tout concourt à charmer l'odorat et la vue sans les fatiguer.

« Aussi, examinez bien notre salon.»

Et quoique j'en eusse déjà vu de pareils, je sus émerveillé en l'étudiant avec plus d'attention dans tous ses détails. Je n'en énumérerai pas ici les agréments et les beautés, et je me contenterai d'assirmer que, dans aucun palais, je n'ai rien vu de plus élégant, de plus gracieux et de plus magnifique.

- « Et toutes les maisons d'Icarie sont pareilles! s'écria Eugène transporté. Heureux pays!
 - « Et cette uniformité n'est pas satigante, ajoutai-je.
 - " Dabord elle est un hien sans prix, dit la dame, une

nécessité même, et la base de toutes nos institutions; en second lieu, elle est combinée avec une variété infinie dans chaque partie: Ainsi regardez! Dans cette maison, comme dans toutes les autres, vous ne voyez pas deux chambres, deux portes, deux cheminées, deux papiers, deux tapis qui se ressemblent; et nos législateurs ont su concilier tous les agréments de la variété avec tous les avantages de l'uniformité. »

Nous nous retirames enchantes, après avoir remercié la dame de son aimable complaisance, et l'avoir félicitée de faire partie d'un peuple si raisonnable et si heureux.

J'attendais avec impatience la partie de ballons voyageurs; et Eugène, à qui j'avais proposé de venir avec moi,
n'avait pas moins d'impatience de voir mademoiselle Dinaise. Mais jugez de mon désappointement, lorsque, en arrivant chez Valmor, j'appris que mademoiselle Dinaise ne
pouvait pas venir, qu'elle ne pourrait même nous recevoir
le lendemain, mais seulement le jour suivant, 'et que Corilla était chez son amie et ne viendrait pas non plus avec
nous. Nous partîmes seuls, Eugène, Valmor et moi, et je
ne sais lequel était le plus contrarié, quoique nous parussions tous trois nous résigner très-philosophiquement.

« Comment est-il possible, dis-je a Valmor en chemiminant, de diriger un ballon dans l'air?

« Eh! ne disait-on pas la même chose, repondit Valmor, avant la découverte des vaisseaux, de la boussole, de l'Amérique, de la vaccine, des paratonnerres, des machi-

nes à vapeur, des ballons eux-mêmes, et de milliers d'autres choses?

"Mais il faudrait pouvoir trouver un point d'appui, et il paraît impossible d'en trouver un dans l'air.—Mais on disait également qu'il fallait des choses impossibles à trouver, et cependant on les a trouves. En second lieu, qui peut dire qu'il faut absolument un point d'appui? ou bien qui peut dire que ce point d'appui ne peut être trouvé dans l'air? On peut bien dire, comme l'aveugle, je ne vois pas le soleil; mais, de même que l'aveugle aurait tort de dire: il n'y a pas de soleil, de même personne, je crois, ne peut dire: il est impossible de diriger un ballon.

« Mais, dit Eugène, ce n'est plus un problème aujourd'hui, puisque nous allons en voir qu'on dirige à volonté.

« Il y a eu beaucoup d'accidents d'abord, reprit Valmor, comme avec les machines à vapeur et même avec les premières voitures. Planieurs ballons ont pris feu, ou ont été frappès par la foudre, ou sont descendus trop précipitamment, ou sont tombés sur des pointes de clochers ou dans la mer, et beaucoup d'aéronautes ont péri; mais nos savants étaient si convaincus qu'on finirait par réussir que la République a mis à leur disposition tous les moyens de renouveler les expériences; et au bout de tous ces essais, le hasard a fait découvrir enfin la chose qu'on commençait à croire impossible. On a trouvé le moyen de résoudre toutes les difficultés; et depuis deux ans, le voyage aérien est non-seulement le plus rapide et le plus agréable, mais encore celui qui présente le moins d'accidents et de dangers. »

Comme il finissait, nous arrivions. Quel spectacle!

Dans une cour immense remplie de spectateurs, cinquante enormes ballons, contenant chacun quarante ou cinquante personnes dans sa nacelle pavoisée de mille couleurs, attendaient le signal du départ, comme cinquante malles-postes ou cinquante diligences!

Au signal donné par la trompette, les cinquante ballons s'élèvent majestueusement, au milieu des adieux réciproques et au son des trompettes qui se font quelque temps entendre au haut des airs. Puis, arrivés à une certaine hauteur, différente pour chacun d'eux, tous prennent leur direction dans tous les sens, et disparaissent comme le vent, longtemps suivis cependant, à l'aide de centaines de télescopes braqués sur eux.

« On les dirige à volonté, me dit Valmor, à droite ou à gauche, en haut ou en bas, et l'on ralentit ou l'on précipite leur vol. Ils s'arrêtent et descendent souvent sur les villes situées sous leur passage, pour déposer des voyageurs ou pour en prendre d'autres. On dit même qu'ils feront bientôt le service de la poste aux lettres. On ajoute encore qu'ils serviront de télégraphes.

Au même instant nous entendimes crier : le voici! C'était le ballon de Mora, dont on attendait l'arrivée, et qu'on apercevait comme un point à l'horizon.

Nous le vimes bientôt au-dessus de nos têtes, tournoyer, descendre lentement dans la cour, et déposer ses voyageurs et ses paquets.

Je n'oublierai jamais l'impression que me causa la vuc de ces ballons arrivant et partant : les réflexions qu'elle sit naître me jetèrent dans une espèce d'extase : il me semblait rèver, et je devais avoir l'air d'un extravagant.

- "Cette nouveauté a d'abord produit sur nous le même effet, dit Valmor. Aujourd'hui cette vue ne nous surprend pas plus que celle des bateaux à vapeur ou des voitures sans chevaux, que nous voyons arriver tous les jours. Mais que direz-vous donc, quand vous verrez, dans quelques jours, une fête aérienne!
- « J'ai même out dire, dit Eugène, que vous aviez des bateaux sous-marins, qui voyagent dans l'eau comme les ballons dans l'air.
- « C'est vrai : nous avons trouvé le moyen d'imiter le mécanisme des poissons comme celui des oiseaux, et de nous diriger dans la mer en en parcourant à volonté toutes les profondeurs, comme de nous diriger dans l'air en en parcourant toutes les hauteurs.
- « Vous lirez la description de nos voyages sous-marins et aériens, et vous verrez que la mer présente à l'admiration des hommes presqu'autant de merveilles que le ciel et la terre.
- "Vous serez également étonné, j'en suis sur, quand vous connaîtrez toutes nos autres découvertes depuis cinquante ans, et tous les prodiges de notre industrie.
- « Mais puisque vous voulez, ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous laisser diriger par nous dans l'étude de notre pays, je vous engage à bien examiner d'abord notre système d'éducation. Dinaros, qui vous a promis de vous l'expliquer, m'a chargé de vous dire qu'il sera demain à votre disposition; et si par hasard M. Eugène désirait vous accompagner, je suis sûr que notre ami aurait autant de plaisir à le voir que j'en ai eu moi-même à faire sa connaissance.

CHAPITRE X.

EDUCATION.

Comité. - Lois. - Nombreux professeurs. Pères et mères capables d'élcver leurs ensants. [--] Éducation enverque. -- Jeunes époux. -- Grossesse; accouchement. - Cours de maternité. - Journal des mères. -Pères et mères chargés de la première éducation. — Enfant inûrme ou difforme. — Allaitement. — Mères ménagées. — Découvertes. — Deauté des enfants icariens. - Habltudes physiques. - Première réunion des enfants. - Exercices gymnastiques; jeux; travaux manuels.-Éducation physique des filles. - Natation; équitation. - Beauté de la population. [--]Éducation intellectuelle; - générale, élémentaire. - D'abord domestique jusqu'à 5 ans; pois commune. - École, de 9 heures à 6 heures. [-] MATIÈRES de l'enseignement. - Mère apprend à parler, lire et écrire. - Lecture à haute voix; déclamation.—Écriture lisible. — Calcul; géométrie. — Grammaire; récits; lettres. - Langues mortes; étrangères. - Dessin; pelnture; sculpture. — Sciences naturelles.—Divinité. — Musique. — Pour les Illes, est la même. — Femme égale à l'homme en intelligence. — Littérature. — Histoire. — Anatomie; hygiène. — On s'instruit toute la vie. — Cours, journaux, livres. [-] Education speciale ou professionnelle. [-] METHODES d'enseignement. — On rend l'étude agréable et sacile. — Comment on apprend à parler. - Lecture; livre choisi; - explications. -Llyres d'étude sont des histoires. - Écriture; théorie; pratique. - Raisonnement exercé; curiosité encouragée. — Calcul; géométrie. — Instruments; Musées. - Promenades. - Enseignement mutuel.

Eugène ayant pris un engagement qui l'empêchait de venir avec moi, j'allai seul chez Dinaros. Vous voulez done, milord, me dit-il, connaître, dans tous les détails, l'organisation et l'état de notre heureuse contrée; vous voulez commencer par l'éducation: vous avez bien raison; car l'éducation nous paraît la base et le fondement de tout notre système social et politique, et c'est sur elle que le Peuple et ses représentants ont peut-être apporté le plus d'attention.

Rappelez-vous d'abord qu'à l'époque de notre régénération, un nombreux comité a préparé l'organisation de l'éducation publique, en consultant tous les systèmes anciens et modernes, et en recueillant toutes les opinions.

La Loi a ensuite réglé les dissérentes espèces d'éducation (physique, intellectuelle, morale, industrielle et civique); et, pour chacune de ces espèces, les matières de l'éducation, le temps et l'ordre des études, et les méthodes d'enseignement.

Tous les Icariens, sans distinction de sexes et de professions, reçoivent la même éducation générale ou élémentaire, qui embrasse les éléments de toutes les connaissances humaines.

Tous ceux qui exercent la même profession industrielle ou scientifique reçoivent en outre la même éducation spéciale ou professionnelle, qui comprend toute la théorie et la pratique de cette profession.

L'éducation est domestique, pour une partie confiée aux parents dans le sein des familles, et publique ou commune, pour la portion confiée aux instructeurs populaires dans les écoles nationales.

Vous concevez de vous-même que la République peut facilement avoir tous les Educateurs ou Educatrices nécessaires, quelque nombreux qu'ils soient, parce que le professorat est peut-être la profession la plus honorée, attendu qu'elle est peut-être la plus utile à la Communauté et la plus influente sur le bonheur commun.

Vous concevez aussi que ces professeurs peuvent facilement acquérir, dans des écoles normales, tout le savoir
et toute l'habileté pratique désirables, et surtout l'habitude
de la patience, de la douceur, et d'une bonté paternelle:
mais ce que vous ne pouvez deviner, et ce que je dois vous
faire remarquer de suite, c'est que, depuis 50 ans, l'éducation étant absolument la même pour tous et chacun
étant habitué à enseigner aux autres ce qu'il sait lui-même,
il n'est pas un père aujourd'hui qui ne puisse élever ses
garçons, pas une mère qui ne soit capable d'élever ses
filles, pas un frère ou une sœur qui ne soit assez instruit
pour instruire ses frères ou ses sœurs plus jeunes, et même
pas un homme ou une femme qui ne puisse élever au besoin ses compatriotes moins âgés.

Maintenant je commence par l'éducation physique, que nous considérons comme la base de toutes les autres.

ÉDUCATION PHYSIQUE.

Le comité a tout prévu et tout discuté; le Peuple ou la loi a tout réglé.

Sachez d'abord que la République protège ses enfants non seulement depuis leur naissance, mais même pendant la grossesse de leurs mères.

Aussitôt après leur union, les jeunes époux sont instruits de tout ce qu'ils doivent savoir dans l'intérêt de la mère et des enfants, la Republique ayant eu soin de faire composer des *ouvrages* d'anatomie, d'hygiène, etc., etc., et de faire ouvrir les *cours* nécessaires à cet effet.

Nouvelles instructions pour la grossesse, indiquant toutes les précautions que la mère doit prendre pour elle et pour son enfant à naître.

La naissance arrive en présence des membres de la famille, et presque toujours de plusieurs accoucheuses : nouvelles instructions encore, toujours rédigées par les mêdecins, et indiquant dans les plus petits détails tout ce qu'exige la santé de la mère et le physique de l'enfant.

Et ne croyez pas qu'une seule semme ignore ce qu'elle doit savoir : créer à la République des ensants aussi par-saits et aussi heureux que possible étant considéré comme la plus importante de toutes les sonctions publiques, la Constitution ne néglige rien pour que l'éducation rende les mères capables de remplir parsaitement cette sonction.

On ne se borne donc pas à faire, pour elles, des traités utiles: des cours spéciaux de maternité, qu'elles sont obligées de suivre, les instruisent plus complètement sur toutes les questions qui peuvent concerner l'enfant.

Rien n'est intéressant comme ces cours de maternité, faits, par des mères de famille instruites à cet effet, pour de jeunes mères de famille heureuses de porter dans leur sein le premier fruit du plus pur amour; car c'est pendant leur grossesse qu'elles fréquentent ce cours, auquel ne peuvent assister d'autres hommes que leurs maris.

Là, se discutent les mille questions relatives, non seulement à l'allaitement de l'enfant, à son sevrage, à sa dentition, à sa marche, à sa nourriture, à ses vêtements et à ses bains, mais encore au développement et au perfectionnement de chacun de ses organes; car nous sommes convaincus que l'enfant peut être, en quelque sorte, façonné comme certains végétaux et certains animaux, et que les bornes au perfectionnement de l'espèce humaine sont encore inconnues.

J'ajouterai de suite, par anticipation, que, la mère étant seule chargée de l'éducation pendant les cinq premières années, on l'instruit également sur toutes les questions concernant l'éducation *intellectuelle* et *morale*.

Et nous mettons tant d'importance à cette première éducation maternelle, dirigée d'ailleurs par le père, que la République fait imprimer un journal des mères, dans lequel sont publices toutes les observations utiles : et jugez que d'observations de ce genre sont recueillies, puisque toutes les femmes et tous les hommes sont assez instruits pour en faire!

Vous apercevez déjà que, tandis qu'autrefois nos femmes et nos hommes n'étaient que de grands enfants incapables d'en élever d'autres, nos mères et nos pères d'aujourd'hui sont des femmes et des hommes dignes de ce nom, et parfaitement capables de commencer l'éducation de leurs familles pour faire de véritables hommes et de véritables femmes.

Les conséquences de cette première grande innovation sont incalculables; et vous trouverez une foule d'innovations de même nature.

Si l'enfant natt infirme ou difforme, tous les soins lui sont prodigués par les médecins populaires, dans le domicile de la mère ou dans un hospice spécial quand il est nécessaire; et il est peu de ces infirmités ou difformités que l'art ne soit parvenu à guérir ou à corriger, à l'aide d'instruments ingénieux récemment découverts, que la République fournit toujours sans s'arrêter jamais devant la dépense.

Il est inutile de vous dire que c'est toujours la mère qui allaite son enfant; et dans le cas bien rare où elle ne peut remplir ce devoir et jouir de ce bonheur, l'on ne manque jamais de parentes, ou d'amies, ou de voisines, ou de concitoyennes, qui consentent avec plaisir à devenir la seconde mère de l'enfant. A cet effet, le magistrat et les accoucheuses ont toujours le tableau de toutes les femmes qui, dans ce cas, sont capables de remplacer la mère.

La mère ne quitte pas plus son enfant après que pendant l'allaitement; elle l'a toujours sous ses yeux, le couve de sa tendresse, et, comme une divinité bienfaisante, èloigne de lui tous les accidents auxquels l'exposaient jadis des mains mercenaires.

Aussi, si vous saviez comme nos mères sont ménagées et soignées par tous ceux qui les entourent, pendant leur grossesse et pendant l'allaitement! comme elles sont respectées et honorées! comme elles sont tranquilles, sans soucis, sans inquiétude, en un mot heureuses! et quel bon lait leur bonheur et leur santé préparent à leurs enfants!

Vous ne sauriez imaginer toutes les découvertes qu'on a faites depuis quarante ans sur l'éducation des enfants,

toutes les améliorations qu'on a inventées, tous les soins que les mères prennent aujourd'hui pour développer la force et la beauté physique, la perfection de la vue, de l'oure, des mains et des pieds!

Aussi, voyez nos enfants! En avez-vous vu quelque part de plus beaux, de plus forts et de plus parfaits! Et si vous comparez nos générations diverses depuis notre heureuse révolution, ne vous semble-t-il pas que notre population s'est progressivement améliorée et perfectionnée?

Dès leur naissance, la mère s'attache à faire prendre à son enfant toutes les *habitudes physiques* qui lui seront nécessaires un jour.

Dès l'âge de trois ans, tous les enfants de la même rue, filles et garçons, jusqu'à cinq ans, sont reunis pour jouer ensemble et se promener sous la surveillance de leurs mères ou de quelques-unes d'elles.

Du moment que l'enfant est assez robuste, commencent, dans la maison paternelle, puis à l'école, tous les exercices de gynurastique soigneusement déterminés par la loi, pour développer et perfectionner tous les membres et les organes.

Tous les jeux ont pour but de développer la grace, l'a-dresse, la force et la santé.

Bien marcher, courir, sauter dans tous les sens, gravir, grimper, descendre, nager, monter à cheval, danser, patiner, s'escrimer, ensin saire l'exercice militaire, sont autant d'études ou de véritables jeux qui sortissent le corps et le persectionnent. Quelques travaux industriels et agricoles.

les plus simples, produisent le même effet avec le même agrément.

J'ai commence par dire bien marcher, c'est-à-dire marcher avec aisance, avec grâce et longtemps, parce que c'est à nos yeux un talent, et un talent de première nécessité que nous apprenons dès l'enfance, en y joignant ensuite la danse et les évolutions de tous genres : toutes les promenades des écoliers sont presque des promenades militaires.

Et la plupart de ces exercices sont appliques aux filles comme aux garçons, même la nage et l'équitation, avec les modifications convenables.

Aussi, voyez notre jeunesse et notre population entière! voyez les enfants, les hommes, les femmes, marcher seuls, ou deux à deux, ou en troupes! N'est-il pas vrai que nos hommes unissent la souplesse à la force tandis que nos femmes unissent la grâce à la santé, et qu'il doit naturellement en sortir une génération d'enfants toujours plus robustes et plus beaux que leurs pères et mères?

Mais vous allez voir que notre éducation intellectuelle ne le cède en rien à notre éducation physique.

ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

Inutile de vous répéter qu'ici encore tout a été prèvu et délibéré par le *comité* et prescrit par le Peuple ou par la loi.

Vous n'avez pas oublié non plus que soit les livres, soit le cours de maternité, apprennent aux jeunes époux à bien élever leurs enfants.

Cependant, vous ne sauriez vous saire une idée du soin tone 1. 9

avec lequel, dans toutes les familles de la République, on observe, on étudie, on cultive le développement de l'intel-ligence! Si vous voyiez avec quelle sollicitude et quel plaisir, surtout pendant les premières années de l'enfance, la mère toujours, et le père en revenant de son travail, s'occupent de l'éducation de leur enfant que se disputent leurs caresses!

Aussi, avant de pouvoir s'exprimer, l'enfant montre déjà une prodigieuse intelligence, qui lui fait acquérir une masse de connaissances matérielles dont j'ai souvent été surpris.

Jusqu'à cinq ans, l'éducation est domestique; et pendant ce temps, les mères et les pères apprennent à l'enfant leur langue, la lecture, l'écriture, et prodigieusement de connaissances matérielles et pratiques.

C'est toujours la mère qui réclame le bonheur et la gloire de donner, à son fils comme à sa fille, les premiers instruments des connaissances humaines, chaque femme d'Icarie étant toujours prête à répondre, comme la mère des Scipion montrant ses enfants: Voilà mes bijoux!

A cinq ans commence l'éducation commune, jusqu'à dix-sept et dix-huit ans, combinée avec l'éducation do-mestique; car les enfants ne vont à l'école qu'à neuf heures, après avoir déjéune, et reviennent à six heures, après avoir suivi les cours et pris deux repas dans l'école.

Comme le reste de la famille, les enfants de tout âge sont leves à cinq heures.

Jusqu'à huit heures et demie, ils s'occupent, sous la direction de leurs aînes, du menage, de leur toilette et de leurs études. Le soir, en rentrant, ils se trouvent avec leur famille, et distribuent leur temps de la soirée entre la promenade, les jeux, la conversation et l'étude: mais tout est calculé et combiné de manière que c'est toujours de l'éducation.

L'enfant prend de suite l'habitude de bien lire à haute voix, de bien prononcer; et plus tard, il suit un cours de déclamation, de manière à pouvoir toujours charmer les autres en leur lisant un morceau d'histoire, ou de poésie, ou de théatre, ou d'éloquence.

Aussi, tandis qu'autrefois on ne trouvait pas une personne sur mille qui sût bien lire et bien parler, vous n'en trouveriez pas une aujourd'hui sur mille qui fût incapable de le faire! vous entendrez nos enfants, nos conversations, nos professeurs, nos prêtres, nos médecins, nos orateurs et nos acteurs!

L'enfant apprend aussi l'écriture, sous la direction de sa mère; et depuis le moment qu'il sait écrire, on ne souffre plus qu'il écrive illisiblement, en sorte que vous verrez beaucoup d'Icariens écrivant très-bien, beaucoup (ceux qui exercent la profession de copistes) écrivant parfaitement; mais vous ne trouverez pas une seule écriture illisible, parce que nous ne trouvons rien de plus facile que d'écrire lisiblement, par conséquent rien de plus inexcusable que de ne savoir pas le faire, comme nous ne trouvons rien de plus ridicule et de plus impertinent que d'écrire son nom, une adresse, une lettre, de manière à donner aux autres une extrême fatigue pour déchiffrer l'écriture.

Notre langue est si régulière et si facile que nous l'apprenons sans nous en apercevoir, et moins d'un mois sussit ensuite pour en apprendre parsaitement les règles et la théorie, sous la direction d'un maître qui sait composer la grammaire à ses élèves plutôt que de se borner à la leur expliquer.

La littérature est une étude plus reculée, ainsi que celle de l'art oratoire: mais, des que l'ensant sait écrire, sa mère l'habitue à composer de petites lettres et de petits récits pour ses parents absents et pour ses camarades. Elle l'habitue aussi à raconter en parlant, à répondre, à questionner et même à discuter.

Vous m'avez paru étonné de la facilité avec laquelle nos enfants racontent oralement; mais vous seriez bien plus émerveillé si vous voyiez l'aisance et la grâce de leurs récits épistolaires!

Quant à l'étude du latin, du grec, des autres langues anciennes et des langues vivantes étrangères, nous ne voulons pas que nos enfants perdent, dans cette étude ennuyeuse, un temps précieux qui peut être employé bien plus utilement.

Nos savants peuvent trouver dans nos bibliothèques publiques tous les ouvrages étrangers, anciens et modernes; nous y trouvons aussi des traductions de tous ces ouvrages, du moins des plus utiles; et par conséquent nous pouvons profiter de l'expérience de tous les temps et de tous les peuples sans connaître leurs langues.

Quant à l'étude de ces langues sous le rapport du langage seulement et de la littérature, c'est un si faible avantage, quand on a tant d'autres choses plus utiles à apprendre, et surtout quand on possède une langue aussi parfaite que la nôtre, que nous considérons comme une des plus monstrucuses absurdités l'ancien usage d'absorber tout le temps de la jeunesse dans l'étude du grec et du latin : nous sommes convaincus même que nos anciens tyrans n'imposaient ces études stériles que pour empêcher leurs sujets de s'instruire.

Nous avons cependant un certain nombre de jeunes gens qui étudient les langues anciennes et les langues étrangères; mais ce sont ceux qui doivent en faire leur profession comme traducteurs, interprètes, professeurs, savants et voy ageurs envoyés par la République en pays étrangers.

L'étude de ces langues est donc une profession, et cette profession, comme toutes les autres, fait partie de l'éducation spéciale, qui ne commence qu'à dix-huit ans.

Le dessin lineaire est l'une des premières études de l'enfant: aussi il n'est pas un jeune homme ou une jeune fille qui ne sache dessiner un objet quelconque, pas un ouvrier, pas une ouvrière qui, ayant toujours son crayon et son carnet, ne soit toujours prêt à dessiner son idée. Vous ne sauriez calculer la conséquence du dessin sur les progrès du goût, des arts et de l'industrie!

Quant à la peinture, à la gravure, à la sculpture et à tous les arts accessoires, ce sont des professions qui ont, plus tard, leurs études spéciales.

Cesont surtout les éléments des sciences naturelles qu'on conseigne de bonne heure aux enfants, les éléments de géologie, de géographie, de minéralogie, d'histoire des animaux et des végétaux, de physique, de chimie, d'astronomie.

Jugez ce que doit être un peuple qui, au lieu des futilités de l'ancienne instruction, possède universellement les éléments de ces sciences magnifiques!

Ce n'est qu'après toutes ces études qu'on parle aux enfants de *religion* et de *divinité*.

Le calcul élémentaire et la géométrie sont également enseignés, en sorte qu'il n'est pas un Icarien qui ne sache compter, mesurer, et même lever un plan.

Vous savez que la musique vocale et instrumentale est aussi un objet d'éducation générale, et que chacun commence à l'apprendre dès l'enfance. Tout le monde ici, hommes et femmes, enfants et vieillards, sont donc musiciens, tandis qu'autrefois nous n'avions presque que des musiciens étrangers: vous ne pourrez jamais calculer les heureux effets de cette révolution musicale!

Les éléments d'agriculture, de mécanique et d'industrie font également partie de notre éducation générale.

Et toute cette éducation élémentaire est la même, à peu près, pour les filles et pour les garçons, quoique souvent dans des écoles séparées et avec des professeurs différents.

Et nos filles se sont bien vengées du dédain avec lequel on prétendait autrefois que leur intelligence était inférieure à celle de leurs frères; car, presqu'en tout, elles rivalisent avec eux; et s'il est quelques sciences où l'homme excelle généralement, il en est quelques autres où la palme semble appartenir aux femmes.

Jugez maintenant, si vous pouvez, les salutaires conséquences de cette révolution dans l'éducation des femmes!

Vous vous extasiez chaque jour sur le goût exquis de nos icariennes dans leur parure et dans tout ce qui sort de leurs mains: mais qu'est-ce que leur grâce et leur esprit comparés au génie transcendant qui place beaucoup de nos femmes au premier rang dans la médecine, le professorat, l'éloquence, la littérature, les beaux-arts et même l'astronomie! Si Dinaïse n'était pas ma sœur, je vous dirais que son esprit et son instruction sont bien supérieurs encore aux charmes de sa figure. Oui, mon cher, nous ne pouvons leur disputer la couronne de la beauté, et ces charmantes dominatrices nous disputent celle de l'intelligence!

A dix-sept aus pour les filles, et dix-huit pour les garçons, commence l'éducation spéciale ou profession-nelle, qui a pour but de donner à chacun toutes les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour exceller dans sa profession scientifique ou industrielle.

Mais l'éducation générale ne cesse pas encore; car c'est alors que commencent les cours élémentaires de littérature, d'histoire universelle, d'anatomie et d'hygiène, ainsi que les cours complets de maternité dont je vous ai parle, et tous ceux qui constituent l'éducation civique.

Tous ces cours, obligatoires pour tous les jeunes gens, durent jusqu'à vingt et vingt-un ans, et se font après les travaux de la matinée.

L'éducation ne cesse pas même à vingt-un ans; car la République fait faire beaucoup de cours pour les personnes de tout âge, par exemple un cours d'histoire de l'homme.

Les journaux et les livres (car nous savons nous instruire seuls avec des livres biens faits) sont encore un moyen d'instruction qui se prolonge toute la vie : mais cette instruction complémentaire n'est plus obligatoire; et cependant il est bien peu d'Icariens qui n'en soient avides, chacun voulant dire, comme un ancien philosophe: j'apprends en vieillissant.

Mais comment pouvons-nous apprendre tant de choses? le voici :

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT.

Nous voulons apprendre à l'enfant le plus possible, ct par conséquent employer tous les moyens imaginables pour lui rendre chaque étude facile, rapide et agréable : notre grand principe est que chaque enseignement doit être un jeu, et chaque jeu un enseignement.

Toute l'imagination des membres du comité s'est donc épuisée pour trouver et multiplier ces moyens; et dès que l'expérience en fait découvrir un nouveau, on s'empresse de l'adopter.

La beauté et la commodité des écoles, la patience et la tendresse des instructeurs ainsi que leur habileté, la simplicité des méthodes, la clarté des démonstrations, le mélange de l'étude et des jeux, tout concourt à faire atteindre le but.

Comme nous avons le bonheur d'avoir une langue par-

.

faitement régulière, comme tout le monde la parle également bien, l'enfant l'apprend naturellement et sans effort. Néanmoins nous suivons un certain système, dont l'expérience a démontré l'efficacité, pour le choix et l'ordre des mots et des idées à communiquer à l'élève, en ayant soin de lui montrer toujours la *chose* dont on lui prononce le nom.

Des ce moment, et plus tôt même, la mère et le père s'attachent avec une attention particulière à ne donner à leur enfant chéri aucune *idée fausse*, aucune *erreur*, aucun de ces *préjugés* que leur insinuaient autrefois les domestiques, ou même des parents ignorants et mal élevés.

Vous ne sauriez croire que de précautions le comité d'éducation a prises pour apprendre la lecture à l'enfant le plus rapidement et le plus agréablement possible. Il a longtemps délibéré pour choisir le meilleur mode, et celui qu'il a choisi, pratiqué par la mère, fait de cet apprentissage un plaisir dont l'enfant est tellement avide que c'est lui qui désire la leçon, et l'on est si habile à échauffer son ardeur qu'il faut ensuite le retenir. Ajoutez à cela que, notre langue s'écrivant absolument comme elle se prononce et n'ayant aucune lettre équivoque ou inutile, il est beaucoup plus aisé d'apprendre à la lire. Aussi cette première grande opération de l'éducation, qui jadis coûtait tant de larmes et de temps à l'enfant et tant d'ennuis à l'instructeur, n'est plus aujourd'hui qu'un amusement de quelques mois pour l'enfant et pour sa mère.

Vous dirai-je que le choix des *premiers livres* employés pour apprendre à lire nous paraît tellement important que ce sont nos plus célèbres écrivains que la République a

charges de leur composition. Nous n'en avons qu'un seul pour les enfants du même age, et je vais vous le montrer. (Il alla le prendre dans une chambre voisine.) Tenez, voilà l'Ami des Enfants! Voyez quelle jolie reliure, quelles jolies gravures coloriées, quel beau papier et quelle magnifique impression! Emportez-le pour le lire: vous verrez que de simplicité, que de clarté, que d'intérêt, que de charme et que d'instruction ce petit livre renferme, sans qu'il y ait un seul mot, une seule chose, une seule idée audessus de l'intelligence d'un enfant, parce qu'il n'y a pas une idée, pas une expression, pas un sentiment qui n'ait été pesé et choisi par l'auteur. Le petit livre que nous avions à cet usage, qui avait été couronné dans un concours au milieu d'une foule d'autres, était déjà presque une perfection; mais celui-ci, adopté depuis vingt ans seulement (car nous améliorons sans cesse), est un véritable chef-d'œuvre; et pour mon compte je ne trouve aucun ouvrage plus parfait et plus utile, ni aucune statue mieux méritée que celle décernée par la République au compositeur.

La mère explique tout à l'enfant, l'interroge pour s'assurer qu'il comprend et sait parfaitement tout ce qu'il a lu. Puis, à l'école, quand tous les enfants du même âge sont réunis, la maîtresse (car c'est une femme) les fait lire, et les interroge de manière à captiver également l'attention de chacun. Si l'un d'eux hésite, un autre répond, et la maîtresse n'explique elle-même que quand aucun ne peut donner l'explication. Et quand, au bout de six mois, l'enfant a lu ou plutôt dévoré ce petit livre, vous seriez étonné de la prodigieuse instruction qu'il a déjà!

Inutile de vous dire que la maîtresse est presque une se-

conde mère, pour la tendresse et les caresses envers chacun de ses petits élèves; car l'un de nos grands principes exige que l'instructeur soit toujours pour ses élèves ce qu'est le plus tendre des pères pour ses enfants : gronder un enfant, le hair, et surtout s'irriter contre lui à cause d'un vice ou d'un défaut quelconque, nous paraît un contre-sens et une folie qui rabaisserait l'homme au-dessous de l'enfant lui-mème.

Ainsi l'Ami des enfants est le premier livre que lisent tous nos enfants de cinq ans.

Nous avons pour chaque âge des livres du même genre; et la bibliothèque de l'enfant est très-peu nombreuse, parce que nous pensons qu'un petit nombre d'excellents livres, que l'enfant sait bien, valent infiniment mieux qu'une confusion de bons et surtout un mélange de médiocres et de mauvais.

Nous avons même introduit une innovation immense dans la composition des livres d'études; c'est que tous nos livres des premières années, ceux de géographie, de calcul, par exemple, autrefois si arides, sont rédigés en forme d'histoires charmantes.

L'enfant apprend l'écriture d'après les mêmes principes, en jouant, avec plaisir, sous la direction de sa mère, qui lui explique la raison de tout ce qu'elle fait et de tout ce qu'elle lui fait faire; car il y a toujours une raison pour laquelle on agit d'une manière plutôt que d'une autre, et l'un de nos grands principes est d'exercer de suite l'intelligence et le jugement de l'enfant, en l'habituant à tout raisonner, à tou-

jours demander la cause, et à toujours expliquer le motif. Ainsi la mère explique à son enfant comment il doit tenir sa plume et pourquoi, comment il doit placer son papier et pourquoi; et quand les enfants sont réunis à l'école, le maître leur demande tous les comment, tous les pourquoi, quelle écriture produira telle position, et quelle position a du produire telle écriture. C'est la théorie de l'écriture; et dans toutes les parties de l'éducation, même dans la gymnastique et dans les jeux, nous unissons toujours la théorie et la pratique. Vous concevez alors que tous ceux qui savent écrire sont capables d'apprendre aux autres.

Cette methode d'exercer le raisonnement s'applique à tout et s'emploie continuellement par tous ceux qui approchent l'enfant. Loin de comprimer sa curiosité quand elle a pour but de l'instruire, on l'approuve en répondant à toutes ses questions, et même on l'excite sans cesse en lui demandant toujours le motif ou la cause de tout ce qu'il voit.

On l'habitue aussi à ne pas rougir d'ignorer ce qui ne lui a pas été enseigné, et à répondre sans hésiter je ne sais pas, quand il ignore. Vous pouvez concevoir les conséquences de cette habitude de tout examiner et de raisonner toujours!

Le calcul élémentaire et la géométrie sont enseignés dans l'école avec des instruments et des procédés tels que cette étude est charmante pour les enfants, d'autant plus qu'on unit ici la pratique à la théorie, et que la plupart des opérations d'étude se font dans des ateliers et des magasins nationaux, pour habituer l'enfant à compter, à peser, et à mesurer toutes les espèces de matières et de produits ou dans la campagne, pour lui apprendre à mesurer les super-

ficies, et à résoudre sur le terrain les problèmes trigonométriques.

Vous n'avez pas besoin que je vous explique les moyens imaginés pour apprendre le dessin, la géographie, la musique et le reste... D'ailleurs, je vous les montrerai quand nous visiterons une école. Mais vous devez comprendre que quand une nation entière veut absolument que l'enseignement de chaque science ou de chaque art soit agréable et mis à la portée de l'intelligence la plus limitée, cette nation doit nécessairement trouver les moyens de réaliser sa volonté.

Vous serez emerveille quand vous verrez nos instruments d'enseignement et nos musées. Je ne vous parle pas des musées d'histoire naturelle, de minéraux et de végétaux. d'animaux vivants ou morts, de géologie, d'anatomie (car nous en avons pour toutes les sciences et pour tous les arts, outre que nos grands ateliers et nos grands magasins nationaux sont autant de musées industriels); je vous citerai seulement nos musées de géographie (où des milliers de cartes et de machines de toute espèce représentent la terre sous tous ses aspects divers, les unes avec ses contrées seulcment ou ses peuples, les autres avec ses rivières seulement ou ses chaines de montagnes); nos musées religieux (où des statues et des peintures représentent les dieux et les cérémonies de toutes les religions différentes); et nos musées d'astronomie, dans l'un desquels la plus merveilleuse machine représente l'univers en mouvement et sait toucher au doigt et à l'œil tous les phénomènes astronomiques les plus difficiles à comprendre autrement.

Vous devez concevoir qu'avec tous ces moyens, avec des promenades journalières dans la campagne pendant le beau temps, ou des visites dans les musées pendant les mauvais jours, il n'y a plus ni fatigue, ni dégoût, ni difficulté à apprendre les éléments des arts et des sciences.

Mais nous ne nous contentons pas des instruments et des moyens matériels employés pour faciliter l'intelligence: l'un de nos procédés d'enseignement les plus efficaces consiste à exercer sans cesse la réflexion et le jugement, et à charger chaque étudiant d'apprendre aux moins agés ce qu'il sait déjà lui-même. Le professeur n'explique que ce qu'il est nécessaire d'expliquer pour accélèrer l'enseignement, et il dirige ses élèves dans l'étude et les fait penser eux-mêmes plutôt que de penser pour eux. C'est surtout dans l'art d'interroger que brille son talent, ou plutôt dans l'art d'employer tous ses élèves à s'instruire mutuellement. Ainsi l'un des élèves explique ou répète l'explication, un autre interroge, chacun répond, et le professeur n'intervient que quand son intervention est absolument nécessaire.

Mais je suis oblige de sortir; à demain! si vous voulez venir avant huit heures et demie, nous irons visiter l'école de notre quartier, et je vous parlerai de notre éducation morale.

CHAPITRE XI.

ÉDUCATION (Suite.)

ÉDUCATION MORALE. — Mère. — Premières passions. — Premiers sentiments. Premières habitudes; — se servir sol-même; servir les autres; toilette; propreté ; ménage. — Sentiment de famille. — Habitude de fraternité. [—] Visite d'une École. - Description. - Arrivée des enfants; départ. -Grande salle; chant; hymne de reconnaissance. - Filles et garçons; décence; pudeur. - Classes; ordre; propreté. - École double. - Gymnase. - École de natation; nager habillé; sauver quelqu'un.-Point de distribution de prix; mais élections. - Peu de paresseux et d'incapables ; conduite envers eux. — Punitions ; légères. — Code des écoliers ; votó par eux. - Jugement par les écoliers. - Exemple. [-] Moralc en action. — Cours spécial de la morale. — Pratique. — Romans; théâtres. — Journal d'éducation. [—] Éducation civique. — Éléments de littérature; art oratoire; histoire universelle. - Histoire nationale; organisation; constitution; lois. — Femmes apprennent les éléments. — Exercices militaires. -Minorité se soumet à majorité.-Ordre.[-]Point de crimes en Icarie.[-] Plaisanterie de Corilla.

ÉDUCATION MORALE.

J'ARRIVAI chez Dinaros avant l'heure indiquée, et nous sortimes en causant.

Vous devinez, me dit-il, que le *comité* d'éducation et nos législateurs ont fait pour l'éducation *morale* comme pour l'éducation physique et comme pour l'éducation intellectuelle.

Ils ont fait plus encore, s'il est possible, parce que l'âme et le cœur de l'homme nous paraissent plus importants que son corps et son esprit.

Aussi vous seriez étonné si vous lisiez les discussions de nos philosophes et de nos moralistes à ce sujet, ainsi que le nombre immense des questions qu'ils ont examinées et des préceptes qu'ils ont adoptés.

C'est encore à la famille, et surtout à la mère, sous la direction du père, qu'est confiée la première éducation morale; et par conséquent les cours de *maternité* dont je vous ai déjà parlé hier enseignent aux pères et mères tout ce qu'ils doivent faire pour rendre, autant que possible, leurs enfants parfaits au moral comme au physique.

Vous seriez émerveillé si vous voyiez avec quelle sollicitude les mères, et tous ceux qui se trouvent autour d'elles, épient, examinent et dirigent les premiers sentiments et les premières passions du jeune animal, pour arrêter les mauvaises inclinations à leur naissance et pour développer les bonnes qualités. Nulle part, je n'en doute pas, vous ne verrez des mères plus tendres, ni des enfants moins pleureurs, moins criards, moins colères, moins tyrans, en un mot moins gátés.

Le premier sentiment que la mère cherche à développer dans son enfant c'est l'amour filial, une confiance sans

réserve et par conséquent une obéissance aveugle, dont la mère elle-même sait prévenir l'excès. C'est la mère qui apprend à l'enfant à chérir son père, et c'est le père qui lui fait raisonner son amour pour sa mère. Aussi nos enfants sont habitués à adorer et à écouter leur mère et leur père comme des divinités souverainement bienfaisantes et éclairées.

Des que l'enfant a quelque force, on l'habitue à se servir lui-même et à faire tout ce qu'il peut faire sans le secours d'un autre. Aussi, c'est avec plaisir, par exemple, que l'enfant nettoie ses vêtements et sa chambre, sans se douter qu'autrefois il ne l'aurait fait qu'avec un sentiment de répugnance et de honte.

On l'habitue même ensuite à servir sa mère et son père, puis ses parents plus âgés, puis ses frères et sœurs aînés, puis les amis et les étrangers qui viennent dans la maison; et rien n'est moins importun et plus aimable que nos enfants, s'empressant autour de tout le monde pour être de quelqu'utilité.

On habitue aussi l'enfant à soigner, servir et protéger son frère ou sa sœur plus jeune, et cette sollicitude fraternelle est l'un des premiers bonheurs de l'enfance.

C'est ainsi que l'enfant s'habitue à tous les travaux du ménage, sous la direction des aînes, qui font faire aux plus jeunes tout ce qu'ils peuvent faire; et tous ces travaux, où chacun donne et reçoit l'exemple, s'executent en riant et en chantant.

Chaque jour, l'enfant est levé à cinq heures, en hiver comme en été; et pendant une heure ou deux, il s'occupe tone 1.

de ces travaux domestiques sous un habit de travail: puis, toujours sous la surveillance d'un aîné, il fait sa toilette, dans laquelle on l'habitue à faire dominer la propreté, en y joignant le goût, la grâce et l'élégance, non par un sentiment de vanité, mais par un sentiment de devoir et de convenance envers les autres. Puis il commence ses travaux d'étude, toujours sous les yeux de sa mère ou de ses aînés, jusqu'à l'heure du déjeuner et du départ pour l'école.

Vous concevez combien de leçons de soin, d'attention et d'adresse l'enfant reçoit pendant les opérations du ménage et de la toilette, et combien d'autres leçons utiles on lui donne pendant l'étude et le repas, toujours en y mélant des caresses!

Vous concevez aussi combien doivent s'enraciner les habitudes d'amour entre tous les parents, de protection et de tendresse de la part des aînés pour les cadets, de respect et de reconnaissance de la part des cadets pour les aînés!

Je vous ai déjà dit que, après trois ans, quand l'enfant sait parler, on réunit ensemble, pendant quelques heures, tous les enfants d'une même rue, silles et garçons, pour se promener ou pour jouer, sous la surveillance d'une ou plusieurs de leurs mères, asin de sortisser leur santé: mais le principal but de cette réunion est de commençer à les habituer à la société, à l'égalité et à la fraternité, habitude qu'on s'attache sans cesse à développer plus sortement dès qu'ils commencent à fréquenter l'école.

Mais voici L'ÉCOLE du quartier : voyez quel monument, que d'inscriptions, que de statues, quelle magnificence

dans l'extérieur! voyez aussi que d'espace autour, et quels beaux arbres! Et tout-à-l'heure vous verrez quelle magnificence encore dans l'intérieur! Tout n'annonce-t-il pas ici que la République considère l'éducation comme le premier des biens, et la jeunesse comme le trésor et l'espérance de la patrie! Tout ici n'inspire-t-il pas aux enfants une sorte de respect religieux pour l'Education et pour la République qui la leur donne! Vous voyez ces hommes qui entrent là bas? ce sont les instructeurs qui se rendent dans leur salon.

Neuf heures vont sonner; attendons un moment pour voir arriver les enfants.

Les voici! regardez! tenez, voici toute une rue! On dirait une petite armée composée de douze compagnies, de tailles, d'ages et d'uniformes différents. Tous les enfants de chaque famille se sont rendus, sous la direction de l'aîné, dans un bâtiment de leur rue; et tous les enfants de cette rue, réunis dans ce bâtiment, se sont rangés par âges et par écoles sous la direction du plus âgé de chaque école, et sont partis tous ensemble pour venir ici sous la direction d'un des aînés.

Ce soir, en quittant l'école, ils se rangeront ici par familles dans l'ordre des maisons de leur rue, et la petite troupe parcourant sa rue, chaque famille quittera la bande pour entrer dans sa maison, après avoir dit amicalement adicu à ses camarades.

Vous voyez combien ils sont propres, avec leurs uniformes pour chaque age, et combien ils paraissent heureux, au milieu de leur discipline, en arrivant à l'école! maintenant que vous avez vu passer toutes les rues du quartier, entrons vite dans la grande salle!

Nous entrâmes dans une salle immense, ornée des statues des hommes qui avaient rendu les services les plus signales à l'éducation; et je me récriai de surprise en apercevant autant de filles que de garçons.

Voyez, me dit Dinaros, voilà tous les professeurs et les écoliers rangés par écoles : écoutez maintenant !

Je fus ravi en entendant ces milliers d'enfants chanter en concert deux couplets d'un hymne, le premier en l'honneur d'Icar, le second en l'honneur d'un des autres bienfaiteurs de la jeunesse.

L'hymne a plus de cent couplets, me dit Dinaros; et chaque matin les écoliers chantent celui d'Icar avec un des autres : c'est ainsi que nous habituons les enfants à la re-connaissance.

Vous êtes étonné, je le vois, de trouver ici les filles : apprenez donc qu'elles sont arrivées séparément comme les garçons; qu'elles sont entrées par une autre porte; et que le bâtiment est divisé en deux grandes parties séparées, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons, avec quelques salles communes.

Quoi, m'ecriai-je, les silles de cinq à seize ans dans la même salle que les garçons du même âge!

Hé oui, sans aucun inconvenient, et même avec beaucoup d'avantages, parce que, dès l'enfance, dans la famille et dans l'école, nous habituons les garçons à respecter toutes les filles comme leurs propres sœurs, et les filles à se rendre respectables par leur *décence*.

Considérant même la pudeur comme la sauve-garde de l'innocence et l'embellissement de la beauté, nous donnons à l'enfant les habitudes les plus pudiques, non seulement entre les deux sexes, mais encore entre une fille et ses compagnes, même entre un garçon et ses camarades.

Les enfants sont à présent dans les classes : entrons dans celle-ci.

Voyez, me dit-il, comme les enfants sont attentifs et paraissent respectueux, comme le professeur leur parle avec bonté!

Voyez aussi comme tout est propre! Pas une tache d'encre sur les tables, pas plus que sur les habits! Pas un coup de canif donné ailleurs que sur les plumes! Tant est puissante l'habitude de l'ordre et de la propreté!

Après avoir visité d'autres classes, composées, les unes de garçons, les autres de filles, et d'autres des deux sexes séparés par une cloison légère, nous suivimes les enfants au gymnase, où nous vimes une multitude d'instruments et d'exercices gymnastiques. Nous y vimes aussi un enfant de 10 ans grimper au haut d'un mât de 30 pieds, en détacher des cordes accrochées à une poulie horizontale, et en descendre en se laissant glisser.

On nous apprit que, la veille, un autre enfant du même age était monté sur la poulie, qu'il avait sauté de cette hauteur de 30 pieds sans se faire de mal, mais que la chose était désendue, parce qu'il aurait pu se casser une jambe,

qu'il allait être jugé pour sa désobéissance, et que nous pourrions assister à son jugement.

Pendant que les enfants rentrèrent en classe, nous allâmes visiter les deux écoles de natation qui se trouvaient dans la cour, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Dinaros me fit voir le vêtement de bain ou de nage pour chacun des deux sexes, et m'expliqua que, quand un enfant savait nager, on l'habituait à le faire avec un vêtement complet, pour qu'il pût se sauver s'il tombait dans l'eau tout habillé, et qu'on l'habituait même à sauver une autre personne qui se noierait, parce qu'on ne nègligeait aucune occasion d'apprendre aux enfants à se rendre utiles à leurs semblables.

En attendant le jugement du petit sauteur désobéissant, nous allames nous promener dans la cour.

Quelles sont, demandai-je à Dinaros, les récompenses décernées pour exciter l'émulation? — Aucune, ni prix, ni couronne, ni distinction, parce que, voulant donner aux enfants l'habitude des sentiments d'égalité et de bienveil-lance fraternelle, nous nous garderions bien de créer des distinctions qui exciteraient l'égoisme et l'ambition des uns en même temps que l'envic et la haîne des autres. Nous avons d'ailleurs tant d'autres moyens de faire aimer l'étude que nous avons besoin de réprimer plutôt que d'exciter l'ardeur des étudiants. La seule distinction désirée par les enfants, c'est d'être élu comme le plus capable et le plus digne de les guider et de les instruire sous la direction du mattre. Et cette distinction est d'autant plus honorable à

leurs yeux que les élections, comme tous les examens, sont faites par tous les condisciples eux-mêmes, sous la surveil-lance des professeurs.

Nous n'avons donc aucun paresseux; et si par hasard il s'en rencontre, au lieu d'augmenter leur dégoût de l'étude en les surchargeant de travail pour les punir, nous redoublons de douceur, de caresses et de soins pour leur en inspirer le goût.

Nous n'avons guère plus d'enfants incapables que de paresseux; et quand il s'en trouve, au lieu de nous irriter contre eux, nous redoublons de patience, d'intérêt et d'efforts pour les aider à vaincre l'injuste inégalité de la nature.

Haïr et maltraiter l'incapable et même le paresseux, nous paraîtrait une injustice, un contre-sens, une folie, presque une barbarie, qui rendrait le maître bien plus inexcusable que l'enfant.

Nous avons même très-peu d'autres fautes à punir; et toutes les punitions sont légères, consistant dans la privation de certains plaisirs ou même de certaines études, et surtout dans le blâme et la publicité.

Toutes les punitions de l'enfant sont, du reste, déterminées comme ses devoirs et ses fautes: c'est le Code de l'écolier; et pour lui rendre plus facile l'exécution de ce Code, on le fait discuter, délibérer et voter de temps en temps par les élèves, qui l'adoptent comme leur propre ouvrage, et qui l'apprennent par cœur pour s'y mieux conformer. Il y a cinq ans, ce Code a été discuté en même temps

dans toutes les écoles, et adopté presque à l'unanimité par les écoliers.

Quand une faute est commise, ce sont les écoliers euxmêmes qui se constituent en *tribunal* pour la constater et la juger. Mais rentrons dans la grande salle, et nous ne tarderons probablement pas à voir un de ces jugements scholaires.

La salle était déjà remplie; comme le matin, tous les professeurs et tous les écoliers étaient présents.

L'un des plus agés était chargé d'accuser; cinq autres devaient proposer la peine, et tous les autres formaient un jury.

Après avoir exposé le fait, un professeur, directeur des débats, exhorta l'accusateur à accuser avec modération, l'accusé à se défendre sans crainte, les témoins à déposer sans mensonge, les jurés à répondre suivant leur conscience, et les juges à appliquer la loi sans partialité.

L'accusateur exprima son regret d'accuser un frère, et son désir de le trouver innocent. Mais il fit sentir que le Code était l'œuvre du Peuple écolier et de l'accusé; que tous ses préceptes, toutes ses prohibitions et toutes ses peines avaient été établis dans l'intérêt de tous et de chacun; que l'accusé aurait pu se tuer ou se blesser en sautant du haut du mât; et que l'intérêt général réclamait sa punition s'il était coupable, mais plus encore son absolution s'il était innocent.

Le petit accusé se défendit avec assurance. Il avoua franchement qu'il avait sauté; il reconnut qu'il avait désobéi à la loi et qu'il méritait d'être puni, quoiqu'il se repentit de sa désobéissance; mais qu'il avait été entraîne par le désir de montrer à ses camarades sa hardiesse et son courage, et par la certitude qu'il avait de ne se faire aucun mal.

Un autre enfant vint déclarer qu'il avait lui-même commis la faute de l'exciter à sauter, sans se rappeler la défense de la loi.

Un autre, appelé comme témoin, déclara qu'il avait vu l'accusé sauter, ajoutant que c'était à regret qu'il faisait cette déclaration commandée par le devoir de dire la vérité.

Le défenseur reconnut la faute; mais il présenta comme atténuation et comme excuse l'aveu de l'accusé, son repentir et l'excitation des camarades. Il pria le jury de considérer que son ami était le plus intrépide sauteur de son âge, et que c'était son intrépidité même et son adresse qui l'avaient exposé à se laisser entraîner.

L'accusateur reconnut que l'accusé mériterait une couronne, si l'on en donnait à l'intrépidité du sauteur; mais il demanda si ce n'était pas précisément pour contenir les intrépides que la prohibition avait été prononcée, et si ce n'était pas à eux principalement qu'il fallait appliquer la loi pour les préserver des dangers de leur trop grande ardeur.

Le jury déclara unanimement l'accusé coupable de désobéissance au Code; mais il déclara, à une faible majorité, que la faute était excusable.

Le Comité des cinq proposa de décider qu'il n'y aurait pas d'autre punition que la publicité du fait dans l'enceinte de l'école : l'Assemblée adopta cette proposition, et le conseil suprême des professeurs approuva la décision.

L'un des professeurs termina la seance en rappelant aux enfants qu'ils ne devaient pas moins en aimer le petit sauteur, à celui-ci qu'il ne devait pas moins en aimer ses juges, à tous qu'ils devaient en aimer davantage la République qui faisait tant pour leur bonheur, et s'aimer réciproquement davantage eux-mêmes pour plaire à la République.

Je sortis émerveillé et tout échaussé de ce que je venais de voir, et j'accompagnai Dinaros rentrant chez lui.

Quel cours de morale en action, lui dis-je! Je conçois très-bien maintenant vos enfants, vos femmes, votre nation!

Et nous avons en outre un cours spécial de morale, que chacun suit pendant douze ans, pour apprendre tous ses devoirs, toutes les qualités et toutes les vertus à acquérir, tous les défauts et les vices à éviter; et ce cours, autrefois si négligé et si fastidieux, n'est pas le moins attrayant aujourd'hui, parce qu'on y joint l'histoire de toutes les grandes vertus et des grands crimes, des héros et des scélérats célèbres.

Les livres les plus intéressants, composés par nos écrivains les plus habiles, nos romans, nos poésies, nos pièces de théâtre, tout concourt avec l'éducation pour faire aimer la morale, sans que la République, maîtresse absolue, permette aucune œuvre d'immoralité.

Vous pouvez dire même que la vie de famille est un cours perpétuel de morale en action, comme vous l'appeliez tout à l'heure, parce que, dès qu'il ouvre l'oreille et la bouche, l'enfant n'apprend, ne répète et ne pratique que des actes de moralité: jamais, par exemple, vous ne verrez un enfant profèrer un mensonge.

Et pourquoi, d'ailleurs, les ensants Icariens mentiraientils, quand la Communauté les rend si heureux? Comment n'aimeraient-ils pas cette Communauté et l'Egalité, quand elles leur donnent tant de bonheur!

Adieu, je vous quitte. Je ne vous dirai plus qu'un mot, c'est qu'un journal spécial d'éducation, distribué à tous tes professeurs, les tient constamment au courant de toutes les découvertes et de tous les perfectionnements qui concernent l'enseignement.

Mais, vous venez passer la soirée chez ma mère avec Valmor et sa famille : nous pourrons causer un peu de notre éducation civique.

Je n'avais pas vu Corilla depuis deux jours; et, malgré toutes mes agitations d'esprit, il me semblait qu'il y avait deux siècles : j'éprouvais je ne sais quel besoin de la voir et de l'entendre.

Aussi, je me rendis de bonne heure dans sa famille pour y passer quelque temps avant d'aller avec eux chez madame Dinamé.

Je ne l'avais pas encore vue si belle et si aimable!

- « Ah! vous voilà, monsieur, me dit-elle en m'abordant. Il paraît que vous avez beaucoup de plaisir à nous voir! Comment! vous passez deux grandes journées sans venir rendre vos respects à mon grand-père!... C'est mal, très-mal, et grand-papa n'est pas content de vous! n'est-ce pas, grand-papa?
- « Mais vous voila... et nous pardonnons... Ha çà, nous devons chanter ensemble chez Dinaise: voyons si je ne me compromettrai pas en chantant avec vous. »

Nous chantames... « Allons, pas mal, dit-elle, et ce sera mieux, j'espère, la seconde fois. »

Tout le long du chemin, elle fut d'une gatté charmante.

Toute la petite famille de madame Dinamé était réunie, et nous nous trouvames environ quarante personnes. C'étaient des caresses, surtout de la part des enfants, une gaîté, une joie, un bonheur !...

- « Vraiment, vous êtes un heureux Peuple, dis-je à Dinaros, que j'avais attiré dans un coin!
- Probablement le plus heureux peuple de la terre, répondit-il; et c'est l'esset de notre Communauté.
 - Et de votre éducation.
- Oui, de notre éducation aussi; car sans elle la Communauté serait impossible, et c'est elle qui nous prépare à toutes les jouissances comme à toutes les obligations de la vie sociale et politique.

On pourrait dire que, dès ses premières années, l'enfant apprend à être citoyen. Il l'apprend surtout dans l'école, où la discussion du code de l'écolier, les examens, les élections et le jury d'étudiants, préparent l'enfant à la vie civique.

Mais L'ÉDUCATION CIVIQUE proprement dite commence à 18 ans, lorsque le jeune homme apprend les éléments de littérature, d'art oratoire et d'histoire universelle.

Elle consiste plus spécialement dans l'étude approfondic de l'histoire nationale, de l'organisation sociale et politique, de la constitution et des lois, des droits et des devoirs des magistrats et des citoyens.

Chaque enfant apprend par cœur la Constitution entière;

et il n'est pas un Icarien qui ne connaisse parsaitement tout ce qui concerne les élections et les électeurs, la représentation nationale et les représentants, les assemblées populaires et la garde nationale; il n'en est pas un qui ne connaisse tout ce qu'un magistrat peut et ne peut pas saire, et tout ce que la loi permet ou désend. Celui qui négligerait son éducation civique serait privé de l'exercice de ses droits de citoyen; mais ce serait une honte et un malheur auxquels personne ne s'expose.

Les femmes même apprennent les éléments de cette éducation civique, asin de n'être étrangères à rien de ce qui les intéresse et de comprendre tout ce qui occupe tant leurs maris.

Ensin, quoique nous espérions pour toujours la paix intérieure et extérieure, tous les citoyens sont membres de la garde nationale, et sont exercés au maniement des armes et aux évolutions militaires depuis 18 ans jusqu'à 21 : cet exercice est à la sois un immense agrément pour les sêtes nationales, un complément de la gymnastique utile au corps et à la santé, et le complément de l'éducation civique.

A 21 ans, le jeune homme est citoyen; et vous voyez que les jeunes Icariens sont élevés pour être de bons patriotes, aussi bien que pour être de bons fils, de bons époux, de bons pères, de bons voisins, enfin des véritables hommes.

Je pourrais ajouter que ce sont des hommes de paix et d'ordre; car la maxime fondamentale de l'éducation civique, maxime qu'on leur enseigne dès l'enfance et qu'on leur fait mettre continuellement en pratique, c'est que, après une discussion libre et complète, dans laquelle chacun a pu développer son avis, la minorité doit se soumettre sans aucun

regret à la *majorité*, parce qu'autrement il n'y aurait d'autre mode de décision que la force brutale et la guerre, la victoire et la conquête, amenant la tyrannie et l'oppression.

Avec votre Communauté et votre éducation, lui dis-je, vous ne devez pas avoir beaucoup de crimes? ...—Quels crimes voulez-vous que nous ayons aujourd'hui? répondit Valmor qui nous écoutait. Pouvons-nous connaître le vol d'aucune espèce, quand nous n'avons pas de monnaie, et quand chacun possède tout ce qu'il peut désirer? Ne faudrait-il pas être fou pour être voleur! Et comment pourrait-il y avoir des assassinats, des incendies, des empoisonnements, puisque le vol est impossible? Comment pourrait-il même y avoir des suicides puisque tout le monde est heureux?

- —Mais, répliquai-je, ne peut-il pas y avoir des meurtres, des duels et des suicides pour d'autres causes, par exemple par amour ou par jalousie?... — Notre éducation, répondit encore Valmor, fait de nous des hommes, et nous apprend à respecter les droits et la volonté des autres, à suivre en tout les conseils de la raison et de la justice : les Icariens sont presque tous des philosophes qui, dès leur enfance, savent dompter leurs passions.
- —Vous voyez donc, reprit Dinaros, que, d'un seul coup, la Communauté supprime et prévient les vols et les volcurs, les crimes et les criminels, et que nous n'avons plus besoin ni de tribunaux, ni de prisons ni de châtiments.

⁻Pardonnez-moi, monsieur, s'ecria Corilla, d'un ton

sévère en s'approchant de nous: Il y a des vols et des crimes, des voleurs et des criminels; il faut des tribunaux pour les juger et des châtiments pour les punir: et moi, qui ne suis pas un professeur d'histoire, je vais vous le prouver par des arguments sans réplique: écoutez tous! (Tous les enfants accoururent autour d'elle.) Je m'égosille à chanter depuis une demi-heure pour mériter les applaudissements de ces messieurs, et non seulement ces messieurs me ravissent les applaudissements que je méritais, mais leur caquetage empêche les autres de m'applaudir: vous ctes donc des voleurs (bravos!)! Bien plus, et crime bien autrement abominable, Dinasse va chanter, et ces messieurs allaient croasser pour nous empêcher de l'entendre!... Ils veulent nous contraindre à les écouter eux-mêmes comme s'ils étaient dans une chaire, pérorant sur la République et la Communauté! vous êtes donc des perturbateurs, des usurpateurs (bravos!)! et je vous accuse devant l'auguste tribunal qui siège ici (brayos, brayos!)! et j'invoque contre yous toute la sévérité de la Justice et des lois (grands applaudissements)! ou plutôt, comme je crains la corruption de juges prévaricateurs (murmures), je vais vous condamner moi-même pour être plus certaine que la sentence sera équitable (éclats de rire)! Je vous déclare donc atteints et convaincus de l'effroyable crime de lèze-musique; et, pour réparation, je vous excommunie de la Communauté (murmures), ou plutôt (car les agréables observations que j'entends m'avertissent que j'allais punir les innocents avec les coupables), je vous condamne tous deux, solidairement et par corps, d'abord à écouter le rossignol qui va chanter, puis à rossignoler vous-mêmes (bravos répétés).

« Rébarbatifs huissiers, dit-elle aux enfants, exécutez la sentence! faites faire silence d'abord; vous ferez chanter ensuite les condamnés!

Mademoiselle Dinaise chanta avec embarras et sans confiance, mais d'une voix divine, qui parut arracher les applaudissements et qui m'arracha presque des larmes.

- « Maintenant, dit Corilla, à M. le Rossignol aîné! (tous les enfants coururent le prendre par les mains en l'entraînant ou le poussant).... Et qu'il chante bien, ou gare la Justice musicale!
- Folle, folle! dit Dinaros. Oui, folle si vous voulez: mais vous, monsieur le philosophe sournois, ayez la sagesse d'obeir de temps en temps à la folie! »

Je sussi sorcé de chanter, d'abord avec Corilla, puis avec mademoiselle Dinatse.

Allons, dit Corilla, je vais décerner le prix, et je le serai avec toute l'impartialité que vous me connaissez:

attention!

Le savant et l'éloquent professeur a chanté comme un Rossignol enrhumé (éclats de rire); Le grand écolier communioniste a chanté avec Dinaïse comme un renard tombé dans un piège (nouveaux éclats plus bruyants); et Dinaïse a chanté comme un rossignol effrayé (longs éclats de rire).

Quant à moi, Corilla, quel est le téméraire qui osera nicr que je suis la Déesse ou la Reine du chant? j'attends donc les applaudissements d'un auditoire aussi éclairé....
(tonnerre d'applaudissements); et j'ordonne qu'on serve
à l'instant les bons petits gâteaux qu'a faits Dinaïse oui,
oui, oui), et toutes les bonnes choses que j'ai vues préparées, afin que ces beaux chanteurs, qui excellent dans l'art....
d'escamoter les friandises.... aient le plaisir.... de nous
les voir manger.... (rires et bravos).

La soirée s'écoula délicieusement dans les jeux et les rires. Corilla me demanda pardon de ses folies, d'un ton qui charmait mon oreille longtemps après qu'elle n'entendait plus sa voix; et je passai la nuit dans des rèves enchanteurs, petit oiseau voltigeant de fleurs en fleurs, poursuivi par un essaim de jeunes filles, fuyant avec crainte mademoiselle Dinaise, et me laissant approcher de Corilla, pour m'échapper avec bonheur au moment où ses mains croyaient m'attraper.

CHAPITRE XII.

TRAVAIL. - INDUSTRIE.

Milord aime-t-il Corilla? — Corilla aime-t-elle Milord? [—] Valmor explique à Milord l'organisation du Travail. — La république est maîtresse ou chef de l'Industrie. — Atellers immenses et réunis. — Chacun est ouvrier; à 17 et 18 ans. — Travail rendu agréable. — Innombrables machines. — Toutes les professions également estimées. — Distinctions pour les services rendus. — Point de paresseux. — Sept heures de travail. — Travail des femmes. — Immenses ateliers communs. — Plansmodèles. — Ateliers mobiles. — Visite d'un atelier de maçonnerie. — Propreté; ordre; discipline. — Éducation industrielle; générale et spéciale; théorique et pratique; pour les garçons et pour les filles. — Choix et distribution des professions; concours; examens; jury. — Habileté industrielle. — Travail parfait. — Sentiment de dignité. — Distribution du temps: lever à 5 heures, coucher à 10. — Bonheur et fierté des ouvriers. [—]Promenade. — Milord et Dinaïse. — Embarras réciproque. — Dinaïse apprend à Milord le futur mariage de Corilla.

L'aimerais-je, quand j'entends encore le Consul de Camiris me recommander un inviolable respect pour les filles d'I-carie, quand j'entends surtout la voix du vénérable grandpère confiant ses enfants à mon honneur? L'aimerais-je,

moi qui suis presque engage envers la belle miss Henriet, et qui veux remplir mon engagement? L'aimerais-je?... Voyons, examinons-nous... Et je sortis pour aller prendre Valmor qui devait me conduire dans un atelier de maçonnerie.

Ne la trouves-tu pas belle, spirituelle, aimable, charmante, me disais-je en marchant? — Oui.

Ne trouves - tu pas du plaisir à admirer ses cheveux, ses yeux, sa bouche, ses dents, ses mains, ses pieds? — Oui, tout me platt en elle.

Tu sens de la joie en l'abordant, du regret en la quittant? — Oui.

Le jour, tu penses à elle; la nuit, tu la poursuis dans tes reves? — Oui.

Malheureux, je crois que tu l'aimes!

Cependant, la joie que j'éprouve est douce et tranquille; le regret de la quitter est sans amertume et sans violence: j'y pense sans sièvre; j'y rève sans délire; je l'aborde sans trouble; je sens son bras ou sa main sans frissonner... Non, je ne l'aime que comme une sœur, ou une amie!...

Et elle?... Si j'avais trouble son repos et son bonheur!... Ha, que je serais coupable et tourmenté! Et cependant, quand je me rappelle... Mais non... Du reste, nous allons ce soir à la promenade, et je veux adroitement, si je puis, interroger son cœur.

J'entrai alors chez Valmor, qui m'attendait.

Et nous partimes aussitôt pour aller voir l'atelier de maconnerie, en nous promenant et en causant.

« Puisque nous allons visiter des travailleurs, me

dit-il, je vais vous expliquer notre organisation du *Tra-vail* et de l'*Industrie*; car le travail est l'une des premières bases de notre organisation sociale.

TRAVAIL. - INDUSTRIE.

Rappelez-vous d'abord quelques faits principaux qui sont la clé de tous les autres.

Je vous l'ai dit, et je vais vous le répéter en peu de mots: Nous vivons en communauté de biens et de travaux, de droits et de devoirs, de bénéfices et de charges. Nous n'avons ni propriété ni monnaie, ni vente ni achat. Nous sommes égaux en tout, à moins d'une impossibilité absolue. Nous travaillons tous également pour la République ou la Communauté. C'est elle qui recueille tous les produits de la terre et de l'industrie, et qui les partage également entre nous; c'est elle qui nous nourrit, nous vêtit, nous loge, nous instruit et nous fournit également à tous tout ce qui nous est nécessaire.

Rappelez-vous encore que le but de toutes nos lois est de rendre le Peuple le plus heureux possible, en commençant par le nécessaire, puis par l'utile et en finissant par l'agréable sans y mettre de limite. Par exemple, si l'on pouvait donner à chacun un équipage, chacun aurait un équipage: mais la chose étant impossible, personne n'en a, et chacun peut jouir des voitures communes qu'on rend le plus commodes et le plus agréables qu'il est possible.

Vous allez voir l'application de ces principes, dans l'organisation du travail.

C'est la République ou la Communauté qui, chaque année, détermine tous les objets qu'il est nécessaire de produire ou de fabriquer pour la nourriture, le vêtement, le logement et l'ameublement du Peuple; c'est elle, et elle scule, qui les sait sabriquer, par ses ouvriers, dans ses établissements, toutes les industries et toutes les manufactures étant nationales, tous les ouvriers étant nationaux; c'est elle qui fait construire ses ateliers, choisissant toujours les positions les plus convenables et les plans les plus parfaits, organisant des fabriques immenses, réunissant ensemble toutes celles dont la réunion peut être avantageuse, et ne reculant jamais devant aucune dépense indispensable pour obtenir un résultat utile; c'est elle qui choisit les procèdés, choisissant toujours les meilleurs, et s'empressant toujours de publier toutes les découvertes, toutes les inventions et tous les persectionnements; c'est elle qui instruit ses nombreux ouvriers, qui leur fournit les matières premières et les outils, et qui leur distribue le travail, le divisant entre eux de la manière la plus productive, et les payant en nature au lieu de les payer en argent; c'est elle enfin qui reçoit tous les objets manufactures, et qui les dépose dans ses immenses magasins pour les partager ensuite entre tous ses travailleurs ou plutôt ses enfants.

Et cette République, qui veut et dispose ainsi, c'est le Comité de l'Industrie, c'est la Représentation nationale, c'est le Peuple lui-même.

Vous devez apercevoir à l'instant l'incalculable économie de toute espèce et les incalculables avantages de tous genres, qui doivent nécessairement résulter de ce premier arrangement général l

Tout le monde est ouvrier national et travaille pour la République. Tout le monde, hommes et femmes, sans exception, exerce l'un des métiers, ou l'un des arts, ou l'une des professions déterminées par la loi.

Les enfants ne commencent à travailler qu'à dix-huit ans pour les garçons et à 17 ans pour les filles, leurs premières années étant consacrées au développement de leurs forces et à leur éducation. Les vieillards sont exemptés à 65 ans pour les hommes et à 50 pour les femmes : mais le travail est si peu fatigant, et même si agréable, que très-peu invoquent l'exemption, tous continuaut leur occupation d'habitude ou s'utilisant de toute autre manière.

Inutile de vous prévenir que le malade est exempté de travail; mais, pour éviter tout abus, le malade doit se rendre ou se faire transporter dans l'hospice, qui d'ail-leurs est un palais.

Inutile encore d'ajouter que chaque travailleur peut obtenir un congé, dans les cas déterminés par la loi et du consentement des collaborateurs.

Je viens de vous dire que le travail est agréable et sans fatigue : nos lois n'épargnent rien, en effet, pour le rendre tel, parce qu'on n'a jamais vu un manufacturier aussi bienveillant pour ses ouvriers que la République l'est envers les siens. Les machines sont multipliées sans limite, et à tel point qu'elles remplacent deux cent millions de chevaux ou trois milliards d'ouvriers; et ce sont elles qui exécutent tous les travaux périlleux, ou fatigants, ou insalubres, ou malpropres et dégoûtants : c'est là surtout que brillent la raison et l'intelligence de mes compatriotes; car tout ce qui, par exemple, n'excite ailleurs que du dégoût,

est ce qu'on cache ici avec le plus de soin ou ce qu'on environne de plus de proprete. Aussi, non-seulement vous ne verrez jamais dans les rues ni chairs saignantes, ni même de fumier, mais encore vous ne verrez jamais dans les atcliers la main d'un ouvrier toucher quelque objet rebutant.

Tout concourt à rendre le travail agréable: l'éducation qui dès l'enfance apprend à l'aimer et à l'estimer, la propreté et la commodité des ateliers, le chant qui anime et réjouit les masses de travailleurs, l'égalité de travail pour tous, sa durée modérée, et l'honneur dont tous les travaux sont environnés dans l'opinion publique et tous environnés également.

-Quoi, m'écriai-je, tous ces métiers sont également estimés, le cordonnier autant que le médecin! — Oui, sans doute, et vous cesserez de vous en étonner; car c'est la loi qui détermine les métiers, ou professions exerçables, et tous les produits à sabriquer : aucune autre industrie n'est enseignée ni tolèrée, comme aucune autre fabrication n'est permise. Nous n'avons pas de profession de cabaretiers, par exemple, ni de fabrication de poignards dans nos coutelleries. Toutes nos professions et nos fabrications sont donc des professions et des fabrications également légales et jugées sous un certain rapport également nécessaires: du moment que la loi ordonne qu'il y aura des cordonniers et des médecins, il faut nécessairement qu'il y ait des uns comme des autres; et comme tout le monde ne peut pas être médecin, pour que les uns veuillent être cordonniers il faut que les cordonniers soient aussi heureux et contents que les médecins; par conséquent il faut établir entre eux, autant que possible, la plus parfaite égalité; par conséquent encore, il faut que tous deux, consacrant le même temps à la République, soient également estimés.

- Et vous ne faites pas de distinction pour l'esprit, l'intelligence, le génie?
- —Non: tout cela n'est-il pas en effet un don de la nature? Serait-il juste de punir, en quelque sorte, celui que le sort a moins bien partagé? La raison et la société ne doivent-elles pas réparer l'inégalité produite par un aveugle hasard? Celui que son génie rend plus utile n'est-il pas assez récompensé par la satisfaction qu'il en éprouve? Si nous voulions faire une distinction, ce serait en faveur des professions ou des travaux les plus pénibles, afin de les indemniser, en quelque sorte, et de les encourager. En un mot, nos lois rendent le médecin aussi honoré et aussi heureux que possible: pourquoi donc se plaindrait-il de ce que le cordonnier l'est autant que lui?

Cependant, quoique l'éducation inspire déjà presque suffisamment à chacun le désir de se rendre toujours plus utile à la Communauté, pour exciter une utile émulation, tout ouvrier quelconque, qui par patriotisme fait plus que son devoir, ou qui dans sa profession fait une découverte utile, obtient une estime particulière, ou des distinctions publiques ou même des honneurs nationaux.

—Et les paresseux!.... — Les paresseux! nous n'en connaissons pas..... Comment voulez-vous qu'il y en ait, quand le travail est si agréable, et quand l'oisiveté et la paresse sont aussi infames parmi nous que le vol l'est ailleurs?

I —On a donc tort de dire, comme je l'ai entendu en France et en Angleterre, qu'il y aura toujours des ivrognes, des voleurs et des paresseux? — On a raison, avec l'organisation sociale de ces pays; mais on a tort avec l'organisation d'Icarie.

La durée du travail, qui d'abord était de dix à dix-huit heures et qui a été successivement diminuée, est aujourd'hui fixée à sept heures en été et six heures en hiver, de six ou sept heures du matin jusqu'à une heure après midi. On la diminuera encore, et tant qu'on pourra, si de nouvelles machines viennent à remplacer des ouvriers, ou si la diminution dans les nécessités de la fabrication (celle des constructions, par exemple) vient à rendre inutile un grand nombre de travailleurs. Mais il est probable que la durée du travail est maintenant à son minimum, parce que, si quelques industries diminuent, d'autres industries nouvelles les remplaceront, attendu que nous travaillerons continuellement à augmenter nos jouissances. L'année dernière, par exemple, un meuble nouveau ayant été ajouté à tous nos meubles d'alors, et cent mille ouvriers étant nécessaires pour procurer ce meuble à toutes les familles, on a pris ces cent mille ouvriers sur la masse du Peuple travailleur, et la durée du travail général a été augmentée de cinq minutes.

Dans chaque famille, les femmes et les silles exécutent ensemble tous les travaux domestiques, depuis cinq ou six heures du matin jusqu'à huit heures et demie; et à neuf heures jusqu'à une heure elles se consacrent aux travaux de leur profession, dans l'atelier.

Les femmes enceintes ou qui allaitent leurs enfants sont sans doute exemptées du travail? — Comme vous le dites, et même toutes les femmes chefs de famille sont exemptées de l'atelier, parce que garder la famille et la maison est encore une occupation utile à la République.

Tous les ouvriers de chaque profession travaillent ensemble dans d'immenses atcliers communs, où brillent aussi toute l'intellignce et la raison de notre gouvernement et du Peuple. — J'en ai visité plusieurs qui m'ont pénétré d'admiration.

N'est-ce pas, c'est magnifique? Ce sont surtout ceux de semmes qu'il saut voir! En avez-vous vu? — Non.

Eh bien! je demanderai une permission, et nous irons voir celui de ma jeune sœur Célinie ou celui de Corilla.

Et vous ne serez pas surpris de la perfection de nos ateliers, quand vous vous rappellerez que le *plan* de chacun d'eux a été arrêté dans un *concours*, après avoir consulté tous les ouvriers de la profession, tous les savants et le Peuple entier.

Les ateliers mobiles et portatifs, pour tous les travaux qui s'executent en plein air, présentent également toutes les commodités possibles, comme vous allez le voir; car nous arrivons à l'atelier de maçonnerie, que je voulais vous montrer.

C'était une rue toute entière en construction : cinq ou six cents ouvriers de toute espèce s'y trouvaient reunis.

A côté se trouvait un vaste hangar mobile et couvert en

toile imperméable, contenant un vestiaire et un réfectoire comme dans les grands ateliers ordinaires.

Tous les échafauds sur lesquels travaillaient les maçons étaient également couverts pour les garantir du soleil et de la pluie.

Tous les matériaux, pierres et briques, pièces de bois et de fer, ciment et même mortier, étaient apportés tout préparés et tout prêts à être employés.

Toutes les pierres, me dit Dinaros, sont travaillées dans d'immenses ateliers près des carrières, à l'aide de machines qui les scient ou les ébauchent.

Les briques de toutes dimensions sont aussi faites à l'aide de machines, dans d'immenses ateliers élevés sur le terrain dont on emploie la terre.

Le ciment et le mortier sont aussi préparés en masse dans d'autres ateliers, et quelquesois sur place, mais toujours avec des machines.

Tous ces matériaux, amenés par les canaux dans de grands magasins de dépôt, sont ensuite transportés sur des chariots de toutes espèces près des bâtiments à construire.

Voyez comme tous ces chariots sont bien disposés pour charger et décharger, pour ne rien gâter et ne rien laisser tomber!

Voyez ces chemins portatifs, où les plus lourds fardeaux roulent ou glissent sans efforts, et ces innombrables machines, grosses et petites, qui transportent tout, en haut, en bas, de tous côtés! Aussi, dans cette foule d'ouvriers en action, vous n'en apercevrez aucun avec un fardeau sur sa tête ou ses épaules : tous n'ont d'autre tâche que de diriger les machines ou de placer les matériaux. Voyez aussi que de précautions prises pour éviter la poussière et la boue! Voyez même comme tous ces vêtements de travail ont un air de propreté!

Ce matin, tous ces ouvriers, c'est-à-dire tous ces citoyens, sont arrivés à six heures, amenés presque tous par les voitures publiques. Ils ont déposé leurs habits bourgeois pour prendre leurs habits de travail qui les attendaient dans le vestiaire; et à une heure, quand ils cesseront leur travail de la journée, tous reprendront leurs habits bourgeois et les voitures communes; et si vous les rencontriez, vous qui ne connaissez que les maçons des autres pays, vous ne les prendriez certainement pas pour des maçons revenant de leur travail.

Je conçois, lui dis-je, qu'on veuille être maçon ici, tout aussi bien qu'exercer toute autre profession quelconque.

Et tous les ouvriers qui travaillent au dehors sont traités avec autant d'égards par la République; tous trouvent également sur place leur atelier, leurs outils, leurs habits de travail, et tout ce qui leur est nécessaire. Le charretier luimème, comme vous voyez, a toujours une place sur sa voiture.

Remarquez-vous aussi l'ordre qui règne au milieu de ce mouvement universel? Ici, comme dans tous nos ateliers, chacun a son poste, son emploi, et pour ainsi dire son grade, les uns dirigeant les autres, ceux-ci fournissant les matériaux à ceux-là, et tous s'acquittant de leur tâche avec exactitude et plaisir. Ne dirait-on pas que tout cet ensemble ne forme qu'une seule et vaste machine, dont chaque rouage remplit régulièrement sa fonction?

Oui, cette discipline me paraît surprenante.

Mais pourquoi donc surprenante? Dans chaque atclier, les réglements sont délibérés et les fonctionnaires sont élus par les ouvriers eux-mêmes, tandis que les lois communes à tous les atcliers sont faites par les élus du Peuple entier, c'est-à-dire par les élus des travailleurs de tous les atcliers. Le citoyen n'a jamais à exécuter que des réglements ou des lois qui sont son ouvrage, et par conséquent il les exécute toujours sans hésitation et sans répugnance.

Mais comment, lui dis-je en revenant, se distribuent les professions? Chacun est-il libre de choisir celle qui lui plaît, ou bien chacun est-il forcé d'accepter celle qu'on lui impose!

DISTRIBUTION DES PROFESSIONS.

Pour répondre à votre question, il faut que je vous expose d'abord l'éducation industrielle ou professionnelle.

Vous vous rappelez que, jusqu'à dix-huit ans, tous les enfants reçoivent une éducation élémentaire sur toutes les sciences, et que tous possèdent le dessin et les mathématiques.

Nous leur donnons une idée générale de tous les arts et métiers, des matières premières (minérales, végétales et animales), des outils et des machines.

Et nous ne nous bornons pas à la démonstration théorique; nous y joignons la pratique, en habituant les enfants, dans des ateliers particuliers, à manier le rabot, les pinces, la scie, la lime, et les principaux outils; et cet exercice, qui rend le jeune homme adroit et qui le prépare à apprendre tous les états, est pour lui un véritable

amusement, en même temps qu'un premier travail utile à la Communauté.

Le jeune homme est ainsi capable de choisir une profession quand il arrive à 18 ans. Voici maintenant comment il fait son choix.

Chaque année, dans les dix jours qui precèdent l'aniversaire de notre révolution, la République, qui par sa statistique connait le nombre d'ouvriers nécessaires dans chaque profession, en publie la liste pour chaque Commune, et invite les jeunes gens de 18 ans à choisir. En cas de concurrence, les professions se distribuent dans un concours, d'après des examens, et d'après le jugement des concurrents eux-mêmes constitués en Jury.

Tous les jeunes gens de 18 ans qui couvrent le sol de la République se trouvent donc ainsi distribués, le même jour, chaque année, dans toutes les professions et par conséquent dans tous les ateliers; c'est la naissance ouvrière, un de nos grands jours, une de nos grandes cérémonies.

Ce n'est pas tout: on peut dire que jusques-là le jeune homme a reçu, dans l'école, une éducation industrielle élémentaire et générale: maintenant, à 18 ans, quand il a choisi sa profession, commence pour lui l'Education spéciale ou professionnelle.

Cette Education dure plus ou moins lontemps, parcequ'elle exige des études spéciales plus ou moins étenducs pour les professions scientifiques.

Elle est théorique, et se donne dans des cours où l'on enseigne la théorie et l'histoire de chaque profession.

Elle est pratique, et se donne dans l'atelier, où l'apprenti passe par tous les degrés de l'apprentissage, et commence à payer plus complètement à la Communauté sa dette de travail et d'utilité.

On agit de même envers les jeunes filles, soit pour leur apprendre les travaux du mênage, soit pour leur donner des idées et des habitudes générales sur les industries particulières aux femmes, soit pour leur faire choisir une profession à 17 ans, soit pour compléter leur éducation professionnelle.

Jugez quels ouvriers et quelles ouvrières doivent sortir de cette double éducation, élémentaire et spéciale!

Et quant au système de travail et d'industrie, en voyezvous les conséquences?

—Je crois en apercevoir quelques unes: tous les hommes doivent être capables d'utiliser leurs intelligence pour reculer les bornes de l'industrie humaine; toutes les femmes doivent connaître parfaitement tous les travaux domestiques; toutes les maisons peuvent être sans boutiques et exclusivement consacrées au logement des familles; tous les ateliers peuvent être distribués dans les divers quartiers et même décorés extérieurement de manière à concourir à l'embellisement de la ville; personne n'a d'intérêt à cacher ou à voler une invention utile; personne n'a le souci des billets à payer, ni la crainte des faillites!

Notre système a beaucoup d'autres conséquences utiles : autrefois nos ouvriers, forces de s'attacher exclusivement à

gagner de l'argent travaillaient vîte et mal: souvent même ils s'entendaient pour gâter le travail les uns des autres, afin de se procurer réciproquement l'occasion d'un nouveau salaire: ainsi, quand des serruriers ou des menuisiers ou des peintres travaillaient dans une maison, le serrurier, par exemple, gâtait exprès le bois de la porte ou la peinture, de manière à rendre nécessaire un nouveau travail du menuisier ou du peintre: maintenant au contraire, l'ouvrier n'a point d'autre intérêt que de faire son ouvrage aussi bien que possible; tous ses mouvements sont marqués au coin de la prévoyance et de la raison, et tous les travaux sont presque parfaits.

Aussi, voyez le sentiment de dignité qui respire sur la figure de nos ouvriers ou plutôt de nos citoyens! chacun considère son travail comme une fonction publique, de même que chaque fonctionnaire ne considère sa fonction que comme un travail.

Avez-vous aussi remarqué le mouvement régulier de notre population? à 5 heures, tout le monde est levé; vers 6 heures, tous nos chars-populaires et toutes les rues sont remplis d'hommes qui se rendent dans leurs ateliers; à 9 heures, ce sont les femmes d'un côté, et les enfants d'un autre; la population est dans les ateliers ou les écoles; à une heure et demie, toute la masse des ouvriers quitte les ateliers pour le réunir avec leurs familles et leurs voisins dans les restaurants populaires; de 2 à 3, tout le monde dine; de 3 à 9, toute la population remplit les jardins, les terrasses, les rues, les promenades, les assemblées populaires, les cours, les héatres et tous les autres lieux publics; à 10 heures, chacun est

couché; et pendant la nuit, de 10 à 5 heures, les rues sont désertes.

- Vous avez donc aussi la loi du Couvre-feu, cette loi qui paraissait si tyrannique?
- Imposée par un tyran, ce serait en effet une intolérable vexation: mais, adoptée par le Peuple entier, dans l'intérêt de sa santé et du bon ordre dans le travail, c'est la loi la plus raisonnable, la plus utile, et la mieux exécutée.
- Oui, je le comprends, et je comprends aussi combien vos ouvriers doivent être heureux.
- Ils le sont tellement que les descendants de notre ancienne noblesse sont fiers de leurs titres de serruriers, d'imprimeurs, etc., qui remplacent ceux de ducs ou de marquis.»

Tous ces détails, donnés avec une grâce qui en doublait le prix, m'intéressaient infiniment, sans m'empêcher cependant d'être impatient de faire subir à Corilla l'interrogatoire nécessaire à mon repos.

Jugez donc de ma contrariété lorsque, trouvant dans sa famille madame Dinamé, sa fille et son fils, qui venaient les chercher pour aller à la promenade, j'entendis Corilla dire: j'ai quelque leçon d'histoire à demander à M. le professeur, et je prends son bras; vous, M. William, offrez le votre à Dinasse! Valmor avait offert le sien à madame Dinamé.

J'aurais presque voulu trouver un prétexte pour me retirer; mais impossible; et j'offris mon bras le moins gauchement que je pus: je me serais même volontiers battu, tant je me sentais embarrassé auprès d'une jeune fille charmante, qu'on disait plus aimable encore que jolie, et que j'avais vivement désiré voir quand je l'avais entendue.

Elle paraissait aussi peu contente que moi, et son embarras augmentait encore le mien.

Après avoir chemine quelque temps, tantot sans rien dire et tantot en parlant du beau temps ou des beaux arbres, je crus lui faire plaisir en lui parlant de Valmor, et je lui en fis l'éloge avec toute la chaleur que m'inspirait la plus vive et la plus sincère amitié, d'autant plus qu'il me semblait qu'elle m'écoutait alors avec émotion et quelque plaisir.

A son tour, elle me parla de son amie Corilla, vantant beaucoup son esprit et sa gaîté, exprimant le plus tendre attachement pour elle, et assirmant que personne ne méritait plus qu'elle d'être aimée et heureuse.

Mais jugez encore de ma surprise, lorsqu'elle ajouta que Corilla attendait avec impatience l'arrivée d'un ami de son frère qu'elle aimait et qui devait l'épouser!

Mademoiselle Corilla va se marier, m'écriai-je! — Je croyais que vous le saviez, » reprit-elle d'un air embarrassé.

J'apprenais donc ainsi par hasard le secret que je désirais connaître; et cependant je ne sais (tant le cœur humain est inexplicable) si cette découverte me fit de la peine ou du plaisir : mais elle me plongea dans une irrésistible réverie et dans un trouble vague dont je ne pouvais me rendre compte.

Je reconduisis mademoiselle Dinaise sans que sa douce voix put ramener le calme dans mon ame; et j'éprouvais un si vif besoin d'être seul que je m'échappai des que j'en eus la possibilité.

CHAPITRE XIII.

SANTÉ. - MÉDECINS. - MOSPICES.

Billet de Corilla à Milord. — Explication entre Milord et Corilla. — Valmor doit épouser Dinaise. - Corilla doit épouser un Icarien. - Corilla et Milord s'aiment d'amitié. - Visite dans un hospice. - Lettre d'Engène à son frère. [-] Hospice: Description; agrément; utilités; llts mobiles, etc.; salles; chambres.-Nombreux médecins.-Trois visites; trois médecins. —Ayantages.—Toutes les maladles grayes sont traitées à l'hospice. — Hygiène; pharmacies domestiques; bains de pieds, etc.; dents. - Pharmacle d'atelier. — Visites extraordinaires des médecins; chevaux. — Expérience des médecins.-Femmes médecins et chirurgiens; traitent seules les femmes; — accoucheuses; pas d'accoucheurs. — Tous les accouchements à l'hospice. — Enfants; écoliers. — Infirmes; aveugles. — Grande PHARMACIE; fournit toutes les pharmacles domestiques. - ÉDUCATION médicale, etc.; longue. - Beaucoup de spécialités. - Musées. - Pratique. — Autopsle; dissection; tous les cadayres. — Journaux. — Pharmaciens; éducation; habileté. — Garde-malades. — Grandes améliorations sociales. - Longévité; population. - Perfectionnement de l'espèce humaine.

" C'est aimable à vous, William! vous nous quittez pour aller reconduire Dinaise, et vous ne revenez pas me dire adieu...! je suis d'une colère...!

- « J'ai bien envie de pardonner cependant : mais il faut
 « que vous veniez demander votre pardon. Venez ce soir
 « à huit heures pour me conduire chez Dinaïse.
- « Ne manquez pas de venir! je vous apprendrai quel-« que chose qui vous fera plaisir. Venez! »

Ce billet me jeta dans une nouvelle perplexité: que signifient, me disais-je, cette colère et ce pardon? Quel est ce quelque chose qu'elle veut m'apprendre? Serait-ce son mariage? Serait-elle coquette? Non, non, c'est la candeur même! Nous verrons!

Après le déjeuner, j'allai visiter l'hospice du quartier avec Eugène et un médecin de sa connaissance qui nous conduisait.

Je crus que nous serions obligés d'y laisser mon pauvre camarade, pour le guérir de la fièvre que lui donnait son enthousiasme toujours croissant pour tout ce qu'il découvrait en Icarie.

J'avoue que j'étais ravi moi-même de plus en plus, et que je partageai complètement les sentiments qu'il exprimait en racontant notre visite à son frère : je joindrai tout-à-l'heure sa lettre, après avoir rapporté mon explication avec Corilla.

Corilla était prête quand j'arrivai, et nous sortimes à l'instant.

Venez donc, me dit-elle en prenant mon bras, venez donc que je vous raconte ma joie! Vous savez que mon frère aime Dinaïse; il enest fou, le pauvre garçon!... mais aussi qu'elle est gentille, bonne, aimable, charmante!....

Je n'ai pas besoin de le dire à vous qui, en l'entendant et en la voyant pour la première sois, lui trouviez une voix divine.... une figure angélique.... Oui, c'est un ange avec ses parents et ses amis; et si elle était moins modeste, moins désiante d'elle-même, moins sauvage ou moins timide avec les personnes qu'elle ne connaît que peu, ce serait une persection!

Elle aime Valmor, lui demandai-je alors? — Comment ne l'aimerait-elle pas, un garçon si bon, si instruit, si estime, le frère de sa meilleure amie, le meilleur ami de son frère, avec lequel elle a pour ainsi dire été élevée!... O que nous serions malheureux tous, si elle ne l'aimait pas !... Que de mal elle m'a fait quelquesois en laissant échapper qu'elle ne pourrait jamais quitter sa mère, et qu'elle ne voudrait peut-être jamais accepter un époux!... Elle semblait fuir Valmor, tout en lui témoignant beaucoup d'amitie quand ils se trouvaient ensemble ; et le pauvre Valmor n'osait lui parler de son amour; et nous tous, mes parents et les siens, qui désirons cette union presque autant que mon frère, nous n'osions pas la presser de s'expliquer positivement. Mais heureusement les mauvais jours sont passés : depuis quelque temps elle nous voit plus fréquemment... Son frère et sa mère nous donnent les plus flatteuses espérances; ils ne doutent même plus de son consentement, et nous venons de convenir qu'après-demain nos deux mères lui demanderont le oui qui nous comblera tous de félicité... Vous verrez nos noces!... Et pour être sure d'avoir un chevalier qui me plaise, je vous retiens d'avance: vous serez mon chevalier, William! »

Quoique je partageasse bien sincèrement ses vœux, ses

espérances et sa joie au sujet de Valmor, je me sentais mécontent et presque piqué de son silence sur elle-même.

Et vous n'avez pas d'autre confidence à me faire, lui disje? — Non.

Aucune? — Mais non, sans doute, aucune.

Vous me cachez votre propre mariage...! — Comment, comment!... ma mère vous l'a dit l'autre jour...

Jamais. — Mais si...

Mais non, vous dis-je... — Je le croyais...

Et ce mariage vous plaît...? — Il complètera mon bonheur... C'est le meilleur des hommes!... Vous l'aimerez certainement quand il viendra, dans deux mois!... Dans la lettre que mon père a reçue de lui ce matin même, il dit que, d'après le portrait que nous lui avons fait, il partage déjà notre amitié pour vous... Il sera l'un des meilleurs maris, et moi je serai l'une des femmes les plus parfaitement heureuses!

Et moi, que serais-je, si je vous aimais?— Si vous m'ai-micz, vous!... ha, ha, ha! (en éclatant de rire)... et la belle miss Henriet, qui vous aime, que vous aimez, que vous avez promis d'épouser, et que vous épouserez dans huit ou dix mois...!

Vous riez...! mais si je vous aimais, vous dis-je encore une fois...! — Que voulez-vous dire, reprit-elle avec effroi?... Que de reproches, que de regrets, que de remords, que je serais malheureuse...! William, milord, de grace, rassurez-moi vite...!

Hè bien, oui, je vous aime, je vous cheris... je vous aime comme le plus tendre des frères, comme le plus respectueux et le plus dévoué des amis...

Ha, je respire, dit-elle !... quel poids vous m'ôtez ! quel bien vous me faites !... j'en étais sûre !... mais quelle leçon pour mes filles...! Adieu, mon ami, n'entrez pas, sauvez-vous, laissez-moi ! j'ai besoin de courir raconter à ma mère combien votre sœur est heureuse de l'amitié de son nouveau frère !

Sainte amitié, me disais-je en m'éloignant! je ne connais encore que toi; mais, quand tu nous donnes une pareille amie, qui mieux que toi peut mériter notre adoration et notre hommage!

Voici maintenant la lettre d'Eugène à son frère.

SANTÉ. — MÉDECINS. — HOSPICES.

Que n'es-tu près de ton frère, mon cher Camille, toi dont le cœur est si rempli d'amour pour l'humanité! que n'es-tu près de ton ami, pour partager son admiration et ses regrets, ses transports et ses douleurs! Je viens de visiter un hospice d'Icarie avec un des premiers médecins, qui a eu la bonté de tout me faire voir et de tout m'expliquer: écoute!

Je ne te décrirai pas l'immense bâtiment ou plutôt le magnifique palais, situé sur une petite éminence aérée, au milieu d'un vaste et charmant jardin traversé par un joli ruisseau. La République cherchant l'utilité, la commodité et l'agrément dans tous ses monuments, toujours construits sur un plan-modèle, tu devines aisément ce que doit être un hospice d'Icarie, destiné à recevoir, non des pauvres et des misérables, mais tous les citoyens sans exception (quand

ils ont quelque maladie grave) et des citoyens si bien logés chez eux! Je ne te mens pas en disant que l'intérieur est aussi magnifique que celui d'un superbe palais; car il est encore plus beau que celui des maisons, la République ayant pensé qu'il fallait mieux traiter encore ses citoyens malades que ses citoyens en bonne santé.

Au milieu de la verdure et des sleurs, on y voit les statues des hommes qui ont rendu le plus de services à l'art de guérir.

Mais ce que j'admirais avec émotion, c'étaient les précautions prises pour éviter le bruit, les mauvaises odeurs et généralement tout ce qui pouvait contrarier les malades; c'étaient surtout les soins et les attentions prodiguées pour leur plaire, tantôt par une musique harmonieuse et douce que fait entendre une mécanique invisible, tantôt par d'agréables parfums, et toujours par des couleurs et des objets qui recréent la vue.

Ce que j'admirais également, c'étaient les lits mobiles et flexibles en tous sens, les innombrables instruments et machines imaginées soit pour porter le malade et lui donner toutes les positions qui peuvent le soulager, soit pour éviter les accidents et les douleurs, soit pour faciliter les opérations et les pansements. Il semblait partout que la mère la plus ingénieuse et la plus tendre avait tout disposé pour éloigner la souffrance du lit de son enfant bien-aimé. Si tu voyais les soins pris pour rendre les remèdes moins amers, les pansements moins douloureux, les opérations mêmes moins effrayantes et moins cruelles! on dirait que le malade est ici le favori d'une divinité bienfaisante!

J'étais profondément ému, et cependant je n'étais plus

étonné de rien quand je pensais que la République avait ordonné au comité de santé de tout préparer pour le plus grand avantage des malades, sans s'arrêter devant aucune dépense: je n'étais surpris de rien quand je réfléchissais qu'il n'y avait pas un mercenaire et pas un pauvre dans cet hospice, mais seulement des citoyens qui soignaient les malades comme leurs enfants, et des malades qui ne voyaient que des frères autour d'eux.

Chaque malade, sa famille et ses amis, ont d'ailleurs la consolation et le plaisir de se voir aussi souvent et aussi longtemps que le permettent la prudence et le médecin.

Quand la nature de la maladie l'exige, le malade est placé dans une chambre séparée: mais ordinairement ce sont de vastes salles qui contiennent les lits; et quand la famille se présente, la place du malade se trouve subitement transformée en une chambre close, où l'on peut entrer sans être aperçu.

Vois comme tout est bien disposé pour le service!

Les médecins, chirurgiens, pharmaciens et garde-malades, demeurent à la circonférence de l'hospice, et pour ainsi dire dans l'hospice. Ils sont aussi nombreux qu'il est nécessaire, sans qu'ils soient eux-mêmes trop fatigués, chacun d'eux ne travaillant que six ou sept heures par jour.

Chaque jour, les médecins visitent régulièrement trois ou quatre fois tous les malades; et, dans l'intervalle, on est toujours sûr d'en trouver assez dans l'hospice pour les accidents extraordinaires qui surviendraient, indépendamment des jeunes médecins qui restent continuellement dans les salles pour panser les malades et surveiller les maladies, et pour appeler les médecins toutes les fois qu'il en est besoin.

Toutes les visites sont faites par trois médecins au moins, et toutes les opérations par un chirurgien en présence de deux autres, tandis que, dans les cas graves, on réunit en consultation tous les médecins et chirurgiens de l'hospice.

Tu conçois combien il est plus avantageux pour le malade d'être traité dans l'hospice! car, outre les agréments qu'il trouverait dans sa maison au sein de sa famille, il trouve dans l'hospice une infinité d'avantages qu'il lui serait impossible de se procurer ailleurs.

Ce n'est, au reste, que pour les maladies qui ont quelque gravité que les citoyens se transportent ou sont transportés à l'hospice; et ces maladies, indiquées par les médecins ou par les livres d'hygiène, sont bien connues dans toutes les familles.

Pour les maladies légères, et pour les souffrances qui n'ont pas besoin du secours d'un médecin, elles sont traitées dans l'intérieur de chaque famille, dont tous les chefs; ayant suivi des cours d'hygiène et pouvant consulter les livres composés pour eux, connaissent parfaitement les cas où l'intervention du médecin devient nécessaire, ceux qui n'en ont pas besoin, le traitement à suivre dans ceux-ci, et la préparation des remèdes, dont la plupart sont tout préparés dans la petite pharmacie domestique.

Cette connaissance universelle de l'hygiène, jointe à ces petites pharmacies dans chaque famille, est une inappréciable innovation; car, tandis qu'autrefois les familles ne savaient comment préparer les remèdes les plus simples, prescrits par des médecins qui ne se donnaient pas la pein d'en indiquer la préparation, il n'est personne aujourd'hui qui ne sache parfaitement préparer les remèdes les plus ordinaires; et tandis que la plupart de ces remèdes étaient le plus souvent appliqués au hasard ou à contre-sens, il n'en est aucun maintenant qui ne soit employé avec discernement et convenance.

Je prendrai pour exemple le bain de pieds, que les malades ou leurs familles emploient fréquemment sans ordre des médecins, ou que les médecins ordonnent sans s'informer si l'on sait bien le préparer : or, tu sais bien qu'un bain de pieds peut être pris de mille manières, trop chaud ou pas assez, trop longtemps ou pas assez, avec trop d'eau ou pas assez, etc., etc., etc.; et de ces mille manières une seule est utile, et toutes les autres sont nuisibles et quelquefois funestes; et cependant l'ignorance choisit presque toujours l'une de ces dernières : que d'accidents en résultent, tandis que maintenant, en Icarie, il n'est pas une femme et pas un homme qui ne sache parfaitement préparer un bain de pieds!

L'hygiène est poussée si loin, pour les dents par exemple, que les soins qu'on leur donne chaque jour depuis l'enfance les préservent presqu'entièrement des douloureuses et dangereuses maladies qu'on voyait si communes autrefois.

Une autre grande et precieuse innovation, c'est qu'à chaque atelier dont les travaux peuvent encore occasionner quelques accidents, est attaché un chirurgien avec une pe-

tite pharmacie, pour appliquer à l'instant les premiers remèdes nécessaires en cas d'accidents.

Les médecins ne se transportent donc que très-rarement dans les familles, et seulement pour des cas extraordinaires, surtout à la ville (car ils s'y transportent plus souvent à la campagne), et pour ces courses urgentes ou éloignées, des *chevaux* de selle sont toujours à leur disposition dans une petite écurie nationale construite dans chaque hospice.

C'est donc à l'hospice que les médecins traitent tous les malades qui se trouvent avoir besoin de leur intervention : c'est à l'hospice surtout que se font presque toutes les opérations chirurgicales.

Il en résulte, pour le progrès de l'art, un avantage immense, que tu devines sans doute : c'est que tous les anciens médecins ou chirurgiens, les jeunes et les étudiants, peuvent assister et assistent à toutes les opérations importantes et au traitement de toutes les maladies graves; que l'expérience de l'un profite à tous les autres; et que cette expérience est aussi grande qu'il est possible, puisque chaque médecin ou chirurgien voit tous les malades du quartier ou de la commune.

Admire aussi cette autre grande innovation!

Convaincus qu'il y avait de graves et d'innombrables inconvenients de tous genres à n'avoir que des hommes pour visiter, accoucher, opèrer, et traiter les semmes, les Icariens ont établi qu'il y aurait autant de femmes que d'hommes parmi les médecins et les chirurgiens, et que des femmes seules visiteraient, accoucheraient, opéreraient et traiteraient les femmes, tandis que les hommes seraient exclusivement réservés pour les hommes.

Tu ne saurais croire combien d'avantages résultent de cette révolution médicale!

Tu conçois qu'une femme peut avoir autant d'intelligence et d'instruction qu'un homme; qu'elle doit être généralement plus patiente, plus douce, surtout plus caressante; qu'elle doit inspirer plus de confiance en effrayant moins la pudeur; et qu'elle peut même mieux connaître les maladies particulières à son sexe. Mais, diras-tu peut-être, le courage, la force, nécessaires surtout dans les opérations chirurgicales....!

Pour le courage, les semmes n'en manquent pas; plus habituées que les hommes à soussirir elles-mêmes et à voir soussirir, elles savent y joindre plus de caresses pour aider à supporter la soussirance, et plus de sensibilité pour sympathiser aux douleurs et pour en consoler.

Quant à la force, les femmes en ont assez, comme elles ont assez d'adresse, surtout après leur éducation chirurgicale, pour tous les cas ordinaires; et si, dans quelques cas rares, l'intervention d'un homme devient nécessaire, cette intervention est sollicitée par l'opératrice elle-même.

La République n'a donc point d'accoucheurs, mais des accoucheuses; point de chirurgiens ni de médecins pour les femmes, mais des chirurgiennes et des femmes-médecins.

Quand elles sont gravement malades, les femmes sont, comme les hommes, transportées dans l'hospice. Aussi chaque hospice est-il composé de deux bâtiments semblables et séparés, l'un pour les semmes où l'on ne voit que des semmes, l'autre pour les hommes où l'on ne voit que des hommes.

Voici encore une autre innovation! Presque toutes les femmes font leur accouchement dans l'hospice, où elles se transportent quelques jours auparavant, et où elles restent ensuite tout le temps nécessaire. Dans la cainte que cette innovation ne répugnât à beaucoup de femmes, la République en a longtemps ajourné l'application, jusqu'à ce que l'éducation et la raison publique les cussent convaincues que cette mesure n'aurait pour elles aucun inconvénient réel, et qu'elles y trouveraient au contraire d'immenses avantages pour leurs enfants, pour elles, et pour la nation.

Tu conçois que rien n'est plus simple alors que la constatation des naissances: c'est à l'hospice, sans déplacement et au moment même de l'accouchement, que la naissance est enregistrée sur les déclarations des accoucheuses.

Tu conçois encore que, avec la Communauté, il ne peut y avoir aucun motif pour cacher ou supprimer la naissance et l'état d'un enfant.

Quelques femmes cependant sont accouchées chez elles, mais toujours en présence de trois accoucheuses au moins; et les cas exceptionnels où les femmes sont traitées hors de l'hospice sont plus nombreux que pour les hommes.

Les jeunes enfants sont plus généralement encore traités à domicile, et ce sont toujours des femmes qui les traitent jusqu'à l'age de 5 ans, les petits garçons comme les petites filles.

Les enfants plus agés sont traités dans le petit hospice de l'école, ou dans l'hospice ordinaire.

Quant aux insirmes ou aux vieillards qui peuvent être soignés dans leurs familles aussi bien que dans l'hospice, ce sont leurs parents qui les entourent de leur tendresse.

On n'a jamais le révoltant spectacle d'un aveugle réduit à se faire conduire par son chien ou son bâton et à demander l'aumône en accusant les hommes et la nature! rien n'est plus touchant au contraire que de voir, dans les promenades, de vieux pères traînés, dans de jolis petits chars, par leurs garçons et leurs filles, ou des enfants traînés par leurs frères et sœurs suivis des pères et mères!

Tu penses bien que toutes les dépendances de l'hospice, sa cuisine, sa lingerie, ses bains, sont immenses et magniliques: mais ce qui te charmerait le plus, ce sont les dispositions prises pour monter partout, à l'aide de machines,
sans bruit et presque sans bras, les aliments, les médicaments, les baignoires et l'eau jusqu'auprès du lit des
malades.

Ce qui t'emerveillerait plus encore, c'est la *pharmacie*, son laboratoire, et son armée de pharmaciens.

Imagine, si tu le peux, son immensité, quand je t'aurai dit qu'il n'y a que cette seule pharmacie dans le quartier ou la Commune, et qu'elle fournit, non seulement tous les médicaments nécessaires à l'hospice, mais encore tous

ceux qui composent toutes les petites pharmacies domestiques.

Mais tout cela n'est presque rien encore, mon cher Camille : c'est l'éducation des médecins qu'il faut connaître.

A dix-sept et dix-huit ans, les jeunes filles et les jeunes garçons qui désirent exercer une partie quelconque de la médecine ou de la chirurgie subissent d'abord un examen sur leur éducation élémentaire.

Ceux qui sont admis suivent tous, pendant cinq ans, dans l'école spéciale de médecine, des cours généraux dont le but est de leur faire connaître, également à tous, l'état complet de la médecine et de la chirurgie.

Après un nouvel examen, chacun opte pour la médecine ou pour la chirurgie, et suit encore, pendant deux ans, des cours qui lui sont plus spécialement utiles.

Après un troisième examen, chaque chirurgien ou médecin choisit encore entre un grand nombre de *spécialités*, et suit encore pendant un an de nouveaux cours particuliers.

Il y a donc des medecins généraux, et des medecins spéciaux, les uns pour les enfants, d'autres pour les aliénés, d'autres pour chacune des principales maladies, comme il y a des chirurgiens généraux, puis des dentistes, des oculistes, des accoucheuses, et d'autres chirurgiens spéciaux pour les principales opérations chirurgicales.

Ce n'est qu'après un quatrième examen que l'étudiant reçoit le titre de *médecin* ou *chirurgien national*, et peut exercer sa profession. Et personne ne peut se plaindre de la longueur des études, puisque chacun est nourri par la République.

Mais conçois-tu quels hommes sont ces médecins-chirurgiens, ces chirurgiens-médecins, et ces dentistes, par exemple, qui sont aussi savants que le plus savant médecin et le plus savant chirurgien?

Aussi (tu vas peut-être rire, et cependant c'est la vérité), l'art et la science du dentiste sont tellement perfectionnés, les enfants sont tellement habitués à soigner leurs dents chaque jour, les dentistes font des visites si fréquentes dans chaque famille, que les Icariens ne connaissent presque plus les atroces douleurs et la perte des dents.

A tous ces moyens ajoute tout ce qu'il est possible d'imaginer pour faciliter et perfectionner l'étude, des musées d'anatomie (contenant en os, en squelettes, en cire, en dessin, toutes les parties du corps humain et les effets de toutes les maladies); des musées de cranologie (contenant des milliers de cranes remarquables, avec les observations qu'ils présentent); des musées d'anatomie comparée (contenant la structure de tous les animaux); des musées de chirurgie (contenant tous les instruments et toutes les opérations), etc., etc.

Ajoute aussi la pratique jointe à la théorie; car, dès qu'ils sont assez instruits, les étudiants assistent, dans les hospices, à tous les traitements et à toutes les opérations, et sont chargés de panser et de surveiller les malades.

Ajoute enfin cette immense innovation, que tous les cadavres sans exception sont disséqués, dans un immense tone 1.

amphithéatre, en présence de tous les étudiants, sous la direction d'un ou de plusieurs des médecins ou chirurgiens qui ont traité le défunt, et qu'un procès-verbal dressé pour chaque dissection constate toutes les observations utiles, sans mentionner le nom de la personne.

La République a longtemps attendu pour vaincre le préjugé contre ces dissections, comme pour vaincre le préjugé contre l'accouchement à l'hospice en présence de beaucoup d'autres femmes; mais elle est ensin parvenue, par l'irrésistible puissance de l'éducation et de l'opinion publique, à convaincre chacun que sa naissance et sa mort, comme sa vie, devaient être consacrées au bien de ses semblables. Les premiers convertis ordonnaient leur dissection, tandis que, d'autres la défendaient : aujourd'hui c'est une conquête définitive de la raison sur le préjugé.

Ces deux grands actes principaux, l'accouchement et l'autopsie, sont d'ailleurs environnés, par ordre de la République, d'une sorte de respect religieux. Pendant plusieurs années, le nom des femmes accouchées et des personnes dissèquées était inconnu des spectateurs; aujourd'hui même le corps des femmes n'est consié qu'à des femmes: c'est une relique sacrée que ne doit jamais profaner l'œil d'un homme, d'autant plus que les autopsies saites par les chirurgiennes sont publiées comme celles saites par les chirurgiens.

Je te parlerai une autre fois des funérailles, et je te dirai seulement ici qu'au lieu d'être abandonnés à la pourriture et aux vers, les restes de l'homme sont envoyés dans les cieux, transformés en slammes qui n'ont pas besoin de cimetières et qui ne craignent pas de profanations.

Je ne sinirais pas, si je voulais, mon cher frère, te raconter les avantages qui résultent aujourd'hui de ce système de funérailles, d'accouchement et d'observations cadavériques faites par les médecins et chirurgiens de toutes les spécialités, les uns examinant spécialement le cœur, d'autres le foie ou d'autres parties; je dirai seulement, quant aux accouchements, que non-seulement on les opère aujourd'hui sans aucune espèce de danger, ni pour la mère ni pour l'enfant, mais qu'on sait les préparer ct les faciliter de manière à diminuer infiniment les douleurs : on sait même aujourd'hui pratiquer sur le corps de l'enfant des opérations qui ont une grande influence sur sa sante, sa force et sa perfection physique et intellectuelle. Quant aux autopsies, les découvertes qu'elles ont fait faire les font considérer comme un de plus grands bienfaits reçus par l'humanité.

Je n'ai pas besoin de te parler des journaux de mêdecine et de chirurgie, qui publient toutes les observations, tous les perfectionnements et toutes les découvertes.

Je n'ai pas besoin non plus de te parler des *pharma-ciens* nationaux et de l'art de la pharmacie. Tu devines certainement la révolution de cette importante profession, les études des pharmaciens, leur instruction théorique et pratique, surtout leur honnêteté parfaite, provenant de leur haute capacité et de leur intérêt à mériter l'estime publique sans aucun intérêt de s'enrichir.

Tu peux deviner même que leur art a suit tant de progrès qu'on est parvenu à neutraliser tout ce que les remèdes avaient de répugnant, et même à les rendre agréables presque tous.

Tu peux deviner encore que les garde-malades ont tous l'instruction nécessaire; mais je t'apprendrai que cette profession est généralement exercée par les individus à qui leur mauvaise santé interdit le mariage, et qui, ne pouvant donner des citoyens à la patrie, se consacrent à la conservation de ceux qu'elle possède, tandis que la République n'épargne rien pour leur procurer tous les autres moyens d'être heureux, et que les malades les vénèrent comme des ministres de la Divinité!

Juge, mon cher ami, des conséquences de toutes ces révolutions dans la médecine, la chirurgie, l'hygiène, et la pharmacie! Les résultats sont tels que plusieurs maladies qu'on croyait incurables sont aujourd'hui facilement guéries, que d'autres ont entièrement disparu et que la mortalité est infiniment moindre.

Ce n'est pas seulement la vaccine que les Icariens ont tirée de l'étranger pour prévenir le sléau qui défigurait quand il n'entraînait pas les masses au tombeau; ils ont importé ou découvert beaucoup d'autres moyens de prévenir d'autres sléaux presqu'aussi terribles; et tandis que le génie de l'éducation enseigne aux bègues à parler aisément, aux sourds et muets à tout entendre avec les yeux et à tout dire avec les doigts, et aux aveugles à tout voir avec le toucher, la chirurgie rend la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, et leurs membres à beaucoup de mal-

heureux qui s'en trouvaient privés; en sorte qu'il n'y a pour ainsi dire plus aujourd'hui d'aveugles en Icarie, plus de sourds, plus de muets, plus d'édentés, etc.!

Et c'est la République qui fournit à chacun tous les instruments et tous les remèdes nécessaires à sa santé!

Et tous ces instruments sont parsaits, personne n'ayant intérêt à en saire et à en distribuer de mauvais!

Et rien n'est curieux comme le magasin qui les renserme!

Et c'est un habile chirurgien-mécanicien qui les distribue, en les appropriant adroitement aux besoins du malade! Si tu voyais, par exemple, avec quelle attention l'oculiste choisit les verres qui conviennent à une vue imparfaite, en donnant presque toujours des verres dissérents pour chacun des deux yeux!

Et tu penses bien qu'on ne donne des instruments de ce genre qu'à ceux qui sont reconnus en avoir réellement besoin!

Et tu ne verrais pas ici la ridicule mode de lunettes inutiles et nuisibles!

Et tun'aurais jamais à te mettre en colère, comme tu l'as fait souvent, contre une habitude ordinairement aussi inutile et génante pour celui qui l'a qu'incommode et dégoutante pour les témoins, aussi dispendieuse pour le pauvre que ridicule pour les jeunes filles et les jeunes gens, la sale habitude du tabac, puisqu'il faut l'appeler par son nom! car tu ne verrais fumer ou priser que le très-petit nombre des personnes à qui les médecins ont fait distribuer du tabac comme remède nécessaire!

A toutes ces améliorations que la santé publique reçoit de la médecine ajoute, mon cher Camille, toutes celles qu'elle reçoit de la nouvelle organisation sociale!

Par exemple, plus d'ateliers insalubres, plus de travaux excessifs, ni pour les femmes, ni pour les enfants, ni pour les hommes; presque plus d'accidents nulle part; plus de misère, ni de mauvais aliments; plus d'ivrognerie ni d'intempérance, et par conséquent presque plus de goutte; presque plus de passions violentes, et par conséquent presque plus de fous; plus de libertinage, et par conséquent plus de ces maladies honteuses qui faisaient en secret tant de ravages!

Ajoute enfin qu'on ne voit plus ces habitudes funestes qui, des l'enfance, énervent le corps, abrutissent l'intelligence, flétrissent le cœur et l'âme, et font peut-être à l'humanité plus de mal que la peste : la République, les Comités d'éducation et de santé, les pères et mères, ont tant fait et font tant encore que cet ennemi de la jeunesse a presque entièrement disparu!

Aussi quelle incalculable révolution dans la santé publique et individuelle! La République n'a pas aujourd'hui la centième partie des malades qu'elle avait avant la révolution!

Quelle différence aussi dans la longueur de la vie! Une enfance heureuse et sans travail, une virilité sans fatigue et sans soucis, une vieillesse fortunée et sans douleur, allongent presque du double l'existence humaine!

Quelle dissérence encore dans la population, qu'aug-

mente progressivement la fécondité des femmes, toutes mariées, toutes robustes et heureuses, tandis que la jeunesse n'est aujourd'hui décimée ni par les infanticides ou la guerre, ni par les massacres ou les supplices, ni par les assassinats ou les duels ou les suicides! Aussi, de 25 millions d'habitants qu'avait Icarie en 1782, est-elle arrivée à près de 50 millions, indépendamment de quelques colonies!

Et ce n'est pas tout encore! Ce qu'il faut admirer le plus peut-être, c'est l'amélioration dans la pureté du sang, dans l'éclat du teint, dans la beauté des formes!

Tu sais combien l'abondance ou le besoin, le calme ou les angoisses, le bonheur ou l'indigence, influent sur la beauté physique et sur l'intelligence! Tu sais combien les enfants des riches sont généralement plus beaux que ceux des pauvres, combien certaines populations sont belles, et combien certaines autres sont abâtardies par la misère!

Calcule donc ce que doivent avoir produit sur le perfectionnement du physique et du moral toutes les innovations et tout le bonheur dont les Icariens jouissent!

Dans les premiers jours de mon arrivée ici, je ne pouvais presque en croire mes yeux quand je voyais des hommes si robustes et si majestueux, des femmes si belles, des jeunes gens si beaux, des jeunes filles si ravissantes, et des enfants qu'on pourrait prendre pour des anges! Mais aujourd'hui je ne suis plus étonné de rien!

Apprends encore que, depuis cinquante ans, une comnuission nombreuse, constituée par Icar, composée des médecins et des hommes les plus habiles, s'occupe sans cesse du perfectionnement de l'espèce humaine, avec la conviction que l'homme est en tout infiniment plus perfectible que les autres animaux et les végétaux.

La République a d'abord fait déterminer par cette commission les cas dans lesquels un jeune homme ou une jeune fille ne peuvent donner naissance qu'à des enfants infirmes, et la loi leur défend de se marier : elle ordonne aux parents de l'individu malade, non-seulement de prévenir l'autre individu et sa famille, mais de s'opposer au mariage; elle charge les magistrats de leur rappeler leurs devoirs à cet égard avant la célébration; et, quoique cette loi n'ait d'autre sanction que l'opinion publique, on n'y connaît aucune infraction, tant l'éducation et l'opinion sont puissantes!

Mais ce n'est pas tout: de tout ce que j'ai vu ou appris ici, rien ne m'a plus émerveille que les travaux, les expériences, les observations, les découvertes, les succès et les espérances de cette Commission de perfectionnement, dont le journal est dévoré par tous les savants; et quand j'y réfléchis, rien ne m'irrite davantage contre l'aristocratic et la monarchie qui, pendant tant de siècles, ont tant négligé le perfectionnement de la race humaine, tandis qu'on travaillait tant à perfectionner les races de chiens et de chevaux, les plants de tulipes et de pêchers!

Et vois l'inconséquence! Presque toujours et presque partout on a prohibé le mariage entre le frère et la sœur; et pourquoi? Parce qu'on sait que si les frères et sœurs se mariaient ensemble pendant plusieurs générations, leurs ensants dégénéreraient toujours de plus en plus! On a donc reconnu la nécessité de mêler les sangs, de mélanger les

familles, de croiser les races! Et, cependant, on s'est borné à prohiber les mariages entre les proches parents!

Ici, au contraire, la République, la bonne République, la Représentation populaire, la Commission de perfectionnement, le Peuple lui-même, pensent et travaillent continuellement à l'amélioration de la race humaine; le brun choisit une blonde, le blond une brune, le montagnard une fille de la plaine, et souvent l'homme du Nord une fille du Midi; la République négocie avec plusieurs des plus beaux peuples étrangers pour avoir un grand nombre de beaux enfants des deux sexes qu'elle adopte, élève et marie avec ses propres enfants. Et quelque magnifiques que soient déjà les résultats de ces expériences, je n'oserais pas te dire jusqu'où s'étendent les espérances des savants d'Icarie sur le perfectionnement physique et intellectuel de l'humanité!

Et toutes ces merveilles, qui me transportent d'admiration, m'accablent en même temps de douleur quand je pense que le soleil de Juillet pouvait faire sortir d'aussi beaux fruits de la fertile terre de notre belle patrie, et qu'il n'a produit que des émeutes et la guerre civile, des fusillades et des mitraillades, des proscriptions et des supplices, avec la corruption des esprits, la servilité des âmes, et la lâcheté des cœurs!... O mon frère! ò ma patrie!!

CHAPITRE XIV.

ÉCRIVAINS; SAVANTS; AVOCATS; JUGES.

Jole de Valmor; il espère épouser Dinaïse.[-]Querelle d'Eugène. - Liberté de la presse; censure. — Liberté. [—] Écrivains et Savants sont des onvriers de la République.—Professions littéraires et scientifiques — Examen ct réception. — Études spéciales. — Concours.—Choix. — République fait imprimer et distribuer. — Point d'inconvénient. — Deaucoup d'avantages. -Plus de mauyais livres. - Tous les nouveaux ouvrages excellents. - De même pour tous les SAVANTS. — Leurs ateliers. — République sait toutes les dépenses nécessaires pour les expériences, etc. — Dibliothèque du citoyen. - République fait faire tous les ouvrages nécessaires, et brûler tous les mauvais. — Bibliothèque nationale. [—] Avocats; Avoués; Huissiers; Juges.—Réception; études spéciales; pratique.—Il n'y en a point en Icarie.—Point de crimes.—Presque tous les Codes supprimés.—Avocats anglais. - Juges français. - Juges, geollers, etc., supprimés. - Peu de lois pénales; simples. — Calomnie. — Pas de prison. — Police anglaise et française. — Pas de police en Icario. Tous surveillent et dénoncent. — Jugement en Icarie. - Nombreux tribunaux. - Toujours jugés par leurs pairs. — Tribunal historique; biographie officielle. — Panthéon et Pandemonium.

J'ALLAIS sortir lorsque Valmor est entré, rayonnant de joie.

Je suis trop heureux, me dit-il en se jetant à mon cou,

pour ne pas venir te communiquer mon bonheur; car maintenant nous sommes presque frères, puisque ma sœur est presque ta sœur; et je veux te traiter fraternellement, comme j'attends de toi tous les témoignages d'une amitié fraternelle: mon bonheur doit donc être ton bonheur, comme tes peines seraient mes souffrances. Corilla m'a tout dit hier, et nous a tout raconté après ton départ; et je ne sais si je suis moins heureux de l'amitié de ma sœur pour toi que de la tendresse de Dinaise pour ton ami. Que je suis impatient d'apprendre son consentement! Que ces deux jours vont me paraître longs, quoique son frère et sa mère m'aient presque promis pour elle!

O mon ami, que je vais être heureux! Si tu savais quel trésor, quel ange!... Tu l'as vue et entendue; mais tu ne connais pas son esprit, son âme, son cœur... Si tu la connaissais comme moi, tu concevrais mon enthousiasme, mes transports.... Tu l'aimerais peut-être aussi... mais alors, je te tuerais!...

Bien, très-bien, lui dis-je en riant... comme l'Icarien, le sage, le philosophe, sait dompter ses passions! Comme tu vas vite, mon pauvre Valmor! voilà donc un Cain en Icarie, un prêtre homicide...!

Oui, si... mais miss Henriet est là;... et tu serais immortel, ajouta-t-il en m'embrassant encore, si tu pouvais ne mourir que de la main de Valmor!

Mais parlons sérieusement : nous passons la soirée tous ensemble, et Corilla te prie de venir de bonne heure : n'y manque pas!

Comme il achevait ces mots, Eugène entra en riant.

Vous ne savez pas, dit-il, j'ai failli me battre hier! — Vous battre! dans ce pays! vous voulez rire?

Oui, j'en ris encore... Il était rouge de colère, ce gros animal arrivé depuis trois ou quatre jours je ne sais d'où, cette espèce de je ne sais quoi, que vous avez dù remarquer avec sa large barbe et son toupet pointu. — Et quel était donc le grave sujet de la querelle?

Vous allez voir! On parlait d'une charmante *chanson* sur les femmes; et, à cette occasion, quelqu'un dit que toutes les chansons d'Icarie étaient jolies, parce que personne ne pouvait faire imprimer un ouvrage quelconque, même une chanson, sans la permission de la République. - Vous vous trompez, s'écria l'homme au toupet pointu en l'interrompant brutalement! Il est impossible que la République impose la censure comme fait la monarchie! C'est impossible! — Je n'en sais rien, dis-je à mon tour; mais je crois aussi qu'on ne peut écrire qu'avec la permission de la République. — Eh bien vous avez tort de le croire! -- Cependant, n'est-il pas possible que ce soit une conséquence du principe de la Communauté? — La conséquence serait absurde! - Mais, il me semble que la République pourrait ne permettre qu'à certaines personnes de publier un ouvrage, comme elle ne permet qu'à des pharmaciens de préparer des drogues. — Votre République, qu'on vante tant serait plus despotique qu'un despote!-Mais, monsieur, la liberté n'est pas le droit de tout sairc indistinctement; elle ne consiste qu'à faire ce qui ne nuit pas aux autres citoyens, et certaines chansons peuvent être des poisons moraux tout aussi funestes à la société que des poisons physiques. — Vous êtes un ennemi de la liberté de la presse! — Non, monsieur, je la désire dans les monarchies oppressives; mais dans la République d'Icarie... — Vous êtes un aristocrate déguisé!...

J'allais peut-être rembarrer le butor, quand un éclat de rire des auditeurs, en m'entendant traiter d'aristocrate, me sit rire moi-même et mit sin à la discussion.

Eh bien, que dites-vous de la question, vous qui fréquentez les savants (ajouta Eugène en s'adressant à moi), ou plutôt vous, M. le savant Icarien (dit-il en se tournant vers mon ami)?

C'est William qui va vous répondre, dit Valmor.

Ma foi, je n'en sais rien précisément, répondis-je: mais je crois, comme vous, d'après ce que je vois de l'organisation d'Icarie, que la composition des ouvrages quelconques doit être une profession, comme la médecine; je pense qu'il y a ici des savants, des écrivains, des poètes nationaux, comme des médecins, des prêtres, des professeurs nationaux; je suis même persuadé, en y réfléchissant, que la République seule fait imprimer les livres, puisqu'elle a seule des imprimeries, des imprimeurs, du papier, etc.; et certainement la République ne fait imprimer que les bons ouvrages; personne ne peut vendre de livres, puisque personne n'a d'argent pour en acheter; personne ne peut avoir que des livres distribués gratuitement; et certainement encore la République ne peut distribuer de mauvais livres.

Oui, vos arguments adresses au butor me paraissent sans réplique; je suis convaincu que rien ne peut s'imprimer sans le consentement de la République; et, dans cette innovation qui étonne au premier coup-d'œil, je n'aperçois aucun inconvénient; car, qui pourrait se plaindre de ne pouvoir faire imprimer un mauvais ouvrage (qu'on mépriscrait sans le lire), puisque chacun est nourri, vêtu et logé par la République? Et si quelque bon citoyen, consacrant ses loisirs au bien public, compose un ouvrage utile, comment croire que la République ne s'empressera pas de l'accepter et de le faire imprimer?

Et moi, reprit Eugène, non-seulement je n'aperçois aucun inconvenient, mais encore j'entrevois d'immenses avantages : je suppose que le travail d'écrivain soit considéré comme une profession ; qu'à dix-huit ou dix-sept ans, le jeune homme ou la jeune fille qui veut embrasser cette profession ne soit autorisé à la choisir qu'après un examen constatant les dispositions convenables; que l'écrivain futur reçoive alors pendant cinq ou six ans l'éducation spéciale nécessaire; et que ses ouvrages ne soient d'ailleurs imprimes qu'en vertu d'une loi sur le rapport d'un comité; n'aurait-on pas la certitude de ne plus imprimer de mauvais livres, avec toutes les chances possibles pour faire composer tous les bons ouvrages qu'on pourrait désirer? La République aurait ainsi des historiens, des romanciers, des poètes, des chansonniers nationaux, comme autrefois les rois avaient des écrivains pensionnés; elle leur demanderait toutes les compositions qu'elle jugerait utiles, indépendamment de celles qu'ils auraient spontanément conçues; on n'aurait ni romans licencieux, ni chansons obscenes; personne n'aurait interêt à se hâter pour faire un ouvrage médiocre; et ce système, appliqué à toutes les branches des lettres, des sciences et des arts, pourrait conduire

à la persection: toute réflexion saite, c'est le système d'Icarie!

Vous avez bien deviné tous deux, dit Valmor, et je vois avec bien du plaisir que vous comprenez notre organisation: mais voyons, continuez!

Tous les garçons et toutes les filles, dis-je alors, apprenant les éléments de toutes les sciences et suivant un cours de littérature, tous les Icariens sans exception ont nécessairement des idées sur tout et savent exprimer leurs idées soit en parlant soit en écrivant. La perfection de la langue icarienne et l'habitude du laconisme que chacun acquiert dès l'enfance doivent augmenter encore la facilité d'écrire. Il n'est certainement pas d'ouvrier qui ne soit capable d'envoyer aux commissions et aux journaux des notes bien rédigées contenant des observations utiles, et il en est probablement une foule qui, après leurs travaux obligatoires de l'atelier, composent de bons ouvrages en tous genres, dont les meilleurs peuvent être adoptés et imprimés par la République. — C'est cela, dit Valmor!

Quant aux nombreux savants de profession (chimistes, géologues, mécaniciens, physiciens, astronomes, etc., etc.), ce doit être bien autre chose: pendant longtemps, à partir de dix-sept et dix-huit ans, leurs études spéciales doivent être tellement approfondies et tellement transcendantes que, dans toutes les branches, les savants de vingt-cinq ans puissent possèder généralement leur science ou leur art dans toutes ses parties, et consacrer le reste d'une existence

longue et heureuse à des expériences et à des découvertes qui reculent les bornes de cet art ou de cette science. C'est dans cette masse de savants que se trouveraient les expérimentateurs, les applicateurs, les professeurs, et les rédacteurs de traités et de journaux scientifiques et industriels. — Très-bien!

Et il y aura, comme pour les serruriers, les imprimeurs et les autres ouvriers, d'immenses atcliers pour les écrivains (historiens, poètes, etc.), pour les savants (chimistes, astronomes, etc.), et pour les artistes (peintres, sculpteurs, etc.); et ces atcliers, avec des salles immenses pour les examens, les concours et les discussions, seront tous construits sur des plans-modèles particuliers.—Très-bien!

Et la République, ajouta Eugène, n'épargnera aucune dépense pour les expériences, les essais, les laboratoires, les musées de chimie et autres, les applications utiles ou agréables, l'enseignement, la rédaction des traités et des journaux, l'impression et la distribution des ouvrages adoptés. — Très-bien!

Et tous les ouvrages, repris-je, seront consiés ou adoptés au concours ou à l'élection parmi les savants, en sorte qu'on choisira toujours le meilleur entre un grand nombre de bons et d'excellents. — Très-bien! très-bien!

Et la République, continua Eugène, fait imprimer les ouvrages préférés, pour les distribuer gratuitement comme tout le reste, tantôt à tous les savants seulement, tantôt à toutes les familles, en sorte que la bibliothèque du citoyen n'est composée que de chefs-d'œuvre.—Très-bien!

Let la République, njoutai-je, a pu faire refaire tous

les livres utiles qui étaient imparfaits, par exemple, une histoire nationale, et *brûler* tous les anciens livres jugés dangereux ou inutiles.

- —Les brûler! dit Eugène. Si mon butor vous entendait, il vous accuserait d'imiter le féroce Omar brûlant la bibliothèque d'Alexandrie, ou ce tyran chinois brûlant les annales du pays pour favoriser sa dynastie!
- Maisje lui répondrais, dit Valmor, que nous faisons en faveur de l'humanité ce que ses oppresseurs faisaient contre elle : nous avons fait du feu pour brûler les méchants livres, tandis que des brigands ou des fanatiques allumaient les bûchers pour brûler d'innocents hérétiques. Cependant nous avons conservé, dans nos grandes bibliothèques nationales, quelques exemplaires de tous les anciens ouvrages, afin de constater l'ignorance ou la folie du passé et les progrès du présent.
- Et l'heureuse Icarie, s'écria Eugène qui s'échaussait graduellement, l'heureuse Icarie s'est avancée à pas de géant dans la carrière du progrès de l'humanité! L'heureuse Icarie n'a plus rien de mauvais, plus rien de médiocre même, et presque la persection en tout; tandis que ma malheureuse patrie, qui pouvait également s'élancer à vol d'aigle, se tourmente et s'agite, comme Prométhée sur son rocher, enchaînée par un despotisme aussi funeste aux autres Peuples qu'à mes compatriotes!
- Quel bon jeune homme, dit Valmor, quand Eugène fut sorti! comme il aime sa patrie, et comme il est généreux en même temps! »

Après le diner, Eugène m'accompagna chez Valmor.

Nous y trouvames madame Dinamé et sa famille; et quoique Eugène se fat déjà trouvé dans plusieurs familles d'Icara, il me parut fort embarrassé quand il se trouva placé par hasard entre Corilla et mademoiselle Dinaïse, qui toutes deux semblaient rivaliser d'amitié pour lui, et qui le complimentèrent sur ses lettres à son frère, dont je leur avais donné lecture.

De son côté, le grand-père le complimenta sur sa galanterie, sur son patriotisme, et sur la bonne opinion qu'il avait des Icariens. — Et des Icariennes, ajouta Corilla.

Valmor raconta notre petite scène du matin, et l'on rit beaucoup quand il parla du butor, au toupet pointu, qui traitait Eugène d'aristocrate.

Puisque vous avez si bien deviné tout ce qui concerne nos écrivains et nos savants, dit le grand-père, voyons si vous devinerez de même ce qui regarde l'éducation de nos Jurisconsultes et de nos magistrats!—Parbleu ce n'est pas difficile, répondis-je!—Hé bien, reprit le vieillard, voyons!

- —Il en est, dis-je, de vos hommes de lois comme de tous vos savants: à dix-huit ans ou à dix-sept (car vous avez peut-être aussi des femmes pour avocats)—(et ce ne sont pas les moins adroits, dit Corilla), les jeunes gens qui veulent suivre cette profession ne sont admis qu'après examen sur leur éducation élémentaire. Bien, dit le grand-père en souriant!
- Une fois admis, ils se consacrent pendant cinq ou six années, dans des écoles de droit et sous d'habiles professeurs, aux études *spéciales* relatives à la législation. Bien, dit le vicillard! Bien, répétèrent tous les autres!

- Ils n'apprennent pas seulement tous les codes de lois nationales, mais même l'histoire des législations anciennes et étrangères. Bien, bien! s'écria toute la compagnie en applaudissant!
- —On leur enseigne la procédure comme la loi, et la pratique comme la théorie; on leur donne surtout l'habitude de bien raisonner et de n'exprimer leur opinion qu'avec prudence; et comme il n'ont aucun intérêt à tromper leurs clients, puisqu'ils sont nourris par la République, ils ne conseillent jamais et ne défendent jamais que les causes qui leur paraissent justes; ils ne sont jamais obligés comme autrefois de s'avilir jusqu'à faire leur cour à des procureurs qu'ils méprisent, afin d'obtenir d'eux quelque mauvais procès à plaider.—Très-bien, très-bien! s'écriaton en riant plus fort.
- —Et les avoués sont presque aussi instruits que les avocats et ne sont pas moins honnêtes..... Et les huissiers même sont remarquables par leur instruction, par leur politesse, et par la beauté de leur écriture. — Très-bien, très-bien! s'écria Valmor en riant toujours dayantage.
- Et les juges, choisis parmiles avocats les plus expérimentes et les plus honores, unissent la vertu à la science, et sont de dignes ministres de la justice et de la loi. Les juges criminels surtout.....
- —Mais dans quel pays vous croyez-vous donc, mon cher William, s'écria Eugène en éclatant de rire? Révez-vous, êtes-vous fou? avez-vous oublié que nous sommes en Icarie, dans un pays de Communauté, où il ne peut y avoir ni crime ni procès, puisqu'il n'y a ni argent ni propriété. Bien, dit Dinaros en se frottant les mains!

- A quoi bon des codes et des lois sur la propriété, sur la vente, sur les hypothèques, sur les cotes de change, sur les banqueroutes? A quoi bon un code pénal, un code de procédure criminelle, un code de procédure civile? Tous ces énormes codes ne sont-ils pas de mauyais livres et d'insipides romans? Très bien, très bien! s'écria Corilla.
- Et quand tout-à-l'heure ces dames vous applaudissaient (ajouta-t-il en riant plus fort), vous n'avez pas vu, mon pauvre William, qu'elles riaient de votre bonhomie!

(Tout le monde me regardait alors d'un air malin).

— Et moi répondissie le soutiens que c'est ainsi que

— Et moi, répondis-je, je soutiens que c'est ainsi que les hommes de loi doivent nécessairement être élevés en Ica-rie.... s'il y en a.... mais je sais aussi bien que vous, mon cher ami le rieur, qu'il ne peut pas y en avoir; et tandisque vous vous amusiez de ma bonhomie, vous n'avez vu, ni les uns ni les autres, que je m'amusais moi même de votre crédulité!

Tout le monde rit alors davantage encore.

- Ainsi, continua Eugène, ces caricatures ou ces masques en robes noires, laissant voir de jolies joues fraîches et rosées sous la poudre de leurs larges perruques (comme en a vu beaucoup mon cher William), ces troupes de noires harpies aux doigts chrochus, ces bandes de corbeaux affamés, on n'en voit plus dans le paradis d'Icarie!
- Et cette armée de juges ou de bourreaux, ajoutai-je, en robes rouges pour cacher le sang dont ils sont couverts, ces misérables qui condamnaient la vérité (comme en a connu beaucoup mon pauvre Eugène), dans quel enfer ont-ils été rélégués depuis qu'on n'en voit plus en Icarie?....

— Que vous étes heureux, reprit Eugène en s'adressant au grand-père! plus d'avocats, plus d'avoués, plus de notaires, plus d'agents de change, plus de courtiers dans Icarie....! Plus d'huissiers, ni de recors, ni de gendarmes, ni de sergents de ville, ni de mouchards, ni de geôliers, ni de bourreaux! Plus de juges grands et petits, rouges et noirs, seides de la tyrannie et suppôts de Lucifer!!!!! O Communauté, quel Dieu fut jamais aussi bienfaisant que toi!

Et le pauvre Eugène ne s'apercevait pas que les jeunes filles riaient beaucoup de son enthousiasme.

- Nous avons cependant, reprit Valmor, des crimes, des lois pénales et des tribunaux.
- Mais quels crimes, reprit Eugene, peut-on commettre ici avec votre Communauté et le bonheur dont elle vous inonde? Vol, impossible! Banqueroute, fausse monnaie, impossibles! Point d'intérêt pour le meurtre! Point de motifs pour l'incendie, les violences, les injures même! Point de cause pour les conspirations! En vérité, je ne vois plus de place que pour un excès de vertus ou pour des peccadilles!
- —Nous avons cependant de grands crimes, ajouta Dinaros. Mais quels crimes? voyons!
- —Hébien, le retard ou l'inexactitude dans l'accomplissement de quelque devoir, un distributeur qui n'aura pas envoyé assez, quelqu'un qui aura trop demandé, un tort causé par imprudence....! (Ici Eugène éclata de rire).
- Un des crimes qui nous paraissent les plus odieux c'est la caloninie. Ah vous avez bien raison! quand elle est réflèchie, la calomnie est un vol, un leche assassuat....!

- Maischez nous la calomnie ne fait de tort qu'au calomniateur: on défend le calomnie comme on défendrait une victime attaquée par des assassins, et toute accusation qui n'est pas prouvée ne fait pas plus d'impression que si elle n'avait jamais été proférée. On ne peut donc pas dire ici alomniez, il en restera toujours quelque chose?
- Il en resterait bien quelque chose en esset contre le calomniateur, mais contre le calomnié rien, absolument rien, pas plus que quand quelqu'un a dit que Dinaise était épouvantablement laide..... Ho, quel est le scélérat qui a pu....?

(Et tous les enfants me montraient du doigt ou criaient c'est William! c'est William!)

— Mais l'éducation, reprit Valmor, nous inspire tant d'horreur contre les calomniateurs, le sentiment de fraternité développé par elle est si permanent que, depuis plus de vingt ans, on ne pourrait pas en citer un exemple, tandis que, au contraire, on voit quelquesois poursuivre des citoyens pour n'avoir pas dénoncé un délit dont ils ont été témoins.

Et quelles sont les peines des forsaits qui souillent votre malheureux pays, demanda Eugène? — Terribles, répondit Valmor! La déclaration du délit par le tribunal, la censure, la publicité du jugement plus ou moins étenduc (dans la Commune, ou dans la Province, ou dans la République); la privation de certains droits dans l'école ou dans l'atelier, ou dans la Commune; l'exclusion plus ou moins longue de certains lieux publics, même de la maison des citoyens.... Vous avez l'air de rire!... En bien!

sachez que l'éducation nous habitue à redouter ces peines autant qu'ailleurs on redoute le carcan ou l'échafaud! (1)

- Vous n'avez pas même de prisons?... Nous n'en avons aucun besoin.
- Mais, dis-je à mon tour, s'il y avait quelque brutal dont la violence menaçat la sureté publique? Nous n'avons pas de bête de cette espèce.... et, s'il y en avait, on traiterait l'individu dans un hospice...
- Mais enfin, quelque désintéressés et sages que vous soyez généralement, ne pourrait-il pas y avoir quelques meurtres par jalousie d'amour? Non.
- Cependant, tu connais, aussi bien que moi, quelqu'un...
 Qui, qui? s'écrièrent les jeunes filles.
 Tais-toi!... On traiterait le meurtrier comme fou. (2)
- Alors vous n'avez pas besoin, dit Eugène, de cette invention de l'enser, de cette machine insernale qu'on appelle police.
- Parlez pour vous, lui dis-je, et qualifiez comme vous voudrez votre police; mais respectez nos police-men anglais, qui ne s'occupent qu'à surveiller les voleurs et les ivrognes, et qui le soir s'assurent que les portes des boutiques et des maisons sont bien fermées, asin que chacun puisse s'endormir en sureté.
- (1) J'ai vu une petite fille pousser des cris de désespoir, parce que sa mère l'avait condamnée à manger sa rôtie de confitures à l'envers.

 (Note de l'éditeur.)
- (2) En Angleterre tous les suicides sont attribués à la folie temporaire. Autrement le cadavre serait trainé sur une claie et privé de sépulture.

Admirez plutôt, répondit-il, la Republique d'Icarie, qui n'a pas besoin de fermer ses portes, et qui n'a ni ivrognes, ni voleurs, ni police.

- Vous vous trompez, reprit Valmor! Nulle part la police n'est aussi nombreuse; car tous nos fonctionnaires publics, et même tous nos citoyens, sont obligés de surveiller l'exécution des lois, et de poursuivre ou de dénoncer les délits dont ils sont témoins.
- Lt vous ne craignez pas la haine ou la vengence de l'accusé contre l'accusateur?—Jamais; car d'une part l'un accuse sans passion et sans malice, et d'autre part l'accusé sait bien que c'est la loi qui force l'accusateur à remplir un devoir, dans l'intérêt public; et si, par hasard, le condamné s'abandonnait à quelque ressentiment, ce serait un délit nouveau, une rébellion contre la loi, une hostilité contre le Peuple, qui soulèverait l'indignation universelle. Vous en verrez cependant un exemple; car le journal d'aujourd'hui contient un jugement qui vient d'être prononcé sur un fait de ce genre, par l'Assemblée Populaire d'une des Communes de notre Province.

Corilla, dit le grand-père, lis-nous ce jugement, ou plutôt donne-le à ma petite Maria, qui va montrer à ces messieurs comment les enfants d'Icarie sayent lire.

La gentille petite fille, à peine âgée de sept ans, nous fit cette lecture avec une pureté de prononciation, une intelligence et une grâce qui nous charmèrent autant qu'elles faisaient plaisir au vieillard. Voici ce jugement:

JUGEMENT EN ICARIE.

- « Le rapporteur du Comité de censure expose que T..., précèdemment censuré par l'assemblée, pour un délit avoué par lui, sur l'information donnée par D...., a accusé ce dernier, en son absence, d'avoir agi méchamment.
- "Il ajoute que cette imputation serait déshonorante pour D..., si elle était méritée; mais que l'assemblée peut se rappeler la conduite de D... devant elle; que personne ne l'accusa alors de méchanceté; que par conséquent l'accusation de T... paraît fausse et calomnieuse; que cette calomnie, contre un citoyen qui n'a fait que son devoir, est d'autant plus grave qu'elle pourrait troubler la paix publique et dégoûter les citoyens d'obèir à la loi et de rendre service au Peuple; enfin que T..... mérite d'être puni, s'il est coupable.
- « Le rapporteur désigne ensuite l'informateur et les temoins.
- « Le président les invite à paraître à la barre, et les interroge. Ils confirment le fait exposé.
- "L'accusé, appelé lui-même à la barre, avoue le fait principal, en relevant seulement une légère erreur des témoins.
- « Il déclare, d'un ton ferme et pénètré, que la loi est éminemment utile et juste; que D.... n'a fait que remplir le devoir d'un bon citoyen; qu'il regrette profondément d'avoir cédé à un premier mouvement de contrariété; mais qu'il veut réparer sa faute en exhortant lui-même ses concitoyens à lui faire l'application des lois.

- « Plusieurs membres prennent sa défense, sans néanmoins l'excuser entièrement.
- « Le rapporteur l'attaque ensuite, en reconnaissant cependant tout ce qu'avait de noble et de patriotique le repeutir exprime par lui.
- « Puis le président consulte l'assemblée.
- « T.... est-il-coupable de calomnie? L'assemblée répond oui, en se levant unanimement.
- « Y a-t-il des circonstances attenuantes? Oui, à la presque unanimité.
- «Enfin le rapporteur et deux autres membres du comité de censure ayant rapidement délibéré entre eux et proposé, pour toute peine, la publication des débats dans le journal communal, avec le nom des parties, et la publication du jugement dans le journal provincial et dans le journal national sans aucun nom, cette proposition est unanimement adoptée par l'assemblée populaire. »

Quoi, dit Eugène, pendant que j'embrassais la petite lectrice, c'est l'assemblée populaire qui est le tribunal!

ej in trake green kapi, in trake

- Et pourquoi pas? Est-ce que vous ne répétez pas continuellement qu'un citoyen doit être jugé par ses pairs, c'est-à-dire par ses concitoyens?
- Par tous? Et pourquoi pas? Est-ce qu'un tribunal de deux ou trois mille ne vaut pas mieux qu'un tribunal de deux ou trois?
- Et l'assemblée populaire juge tous les délits? Oh non! nous avons d'autres tribunaux.... Chaque école est un tribunal pour juger les délits d'école; chaque ate-

lier juge les délits de l'atelier; la Représentation nationale juge les délits commis dans son sein; chaque famille s'érige en cour de justice pour juger les délits de famille... Vous voyez que nulle part il n'y a plus de tribunaux et plus de justice, et que nulle part les délinquants ne peuvent aussi bien se vanter d'être jugés par leurs pairs.

- Les femmes sont donc jugées par des tribunaux de femmes? Et pourquoi pas? Les fautes féminines commises dans l'atelier sont jugées par les compagnes de l'atelier, qui ne sont pas les juges les moins habiles..... Pour leurs autres fautes, les femmes seraient jugées par leurs aînées dans les familles.... Et si c'était un délit grave, elles comparaîtraient devant l'assemblée populaire.
- —Mais les femmes d'Icarie sont...—Des anges, n'est-ce pas?
- Et vos assembléespopulaires n'ont sans doute pas souvent le plaisir d'en voir comparaître à leur barre. Jamais. Vous pouvez deviner même, ajouta Valmor, que les petites fautes commises pendant le diner commun, dans le restaurant civique, sont jugées par l'assemblée des dineurs; et comme ce sont tous les citoyens de la rue et qu'ils se trouvent naturellement reunis tous les jours, ils jugent journellement tous les petits délits publics commis la veille par les habitants de la rue.
- C'est très-commode et très-expéditif assurément, repris-je; mais si beaucoup de juges se trouvaient ivres?...
 Ivres! tu oublies que tu parles d'Icarie!...

A tous ces tribunaux, ajoutez que chaque citoyen a le droit et le devoir de s'interposer entre deux autres dont la

discussion dégénérerait en dispute; et que ceux-ci devraient se séparer dès que le troisième les y inviterait au nom magique de la loi.

Ajoutez aussi, que quand nous avons un dissérend quelconque, nous avons l'habitude de choisir le prêtre ou tout autre citoyen pour arbitre-amiable-compositeur.

Allons, s'écria Eugène, je vois que la discorde et les suries peuvent rester dans les ensers, ou sousser leurs poisons ailleurs que chez vous!

Nous avons même, ajouta Dinaros, un tribunal pour les morts.

Ah! j'en suis bien aise, s'écria Eugène, car rien ne me révolte comme le triomphe du crime; et j'ai souvent désiré que les cadavres des tyrans sussent exhumés, pour être jugés et voués à une éternelle insamie.

Ce tribunal, continua Dinaros, fut institué sur la proposition d'Icar. La première année de notre Régénération, la Représentation nationale ordonna que tous les historiens d'Icarie se réuniraient chaque année pendant un mois pour prononcer, après discussion, sur les points controversés de l'histoire, et pour juger les hommes et les choses du passé.

Ce tribunal historique jugea d'abord la mémoire des principaux personnages icariens depuis 1772, puis celle des personnages antérieurs; puis celle des étrangers les plus célèbres, en recherchant toujours religieusement la verité.

Vous avez donc, lui dis-je, une biographie officielle de ous les hommes illustres de l'antiquité? — Nous avons

celle de tous nos compatriotes; mais, quoique le travail soit commencé depuis cinquante ans, il n'est pas encore achevé pour tous les autres pays.

Nous avons plus, un Musee historique, veritable temple à la Justice, espèce de Panthéon et de Pande-monium, où, sur la proposition du Comité de censure, la Représentation nationale décerne la gloire aux anciens amis du Peuple et l'infamie aux ennemis de l'humanité.

Vous y verrez Icar à la tête des glorieux, et Lixdox à la tête des infâmes.

Je le verrai, s'écria Eugène; car j'irais jusqu'aux enfers pour y voir les méchants et les tyrans démasques et humilies!

Heureuse Icarie, ajouta-t-il, qui donnes enfin aux nations l'exemple de la justice! Malheureuse France, où l'on ne sait que donner celui de l'iniquité!

Cette nouvelle boutade d'Eugène fit encore beaucoup rire les jeunes gens; et le vieillard, qui craignait peut-être que leur gaîté ne parût moqueuse, assura mon ami le démocrate que toute la famille estimait et aimait sa franchise, sa chaleur, et son enthousiasme patriotique.

CHAPITRE XV.

ATELIER DE FENNES. — ROYAN. — MARIAGE.

A PART BURNESS TO SEE

Modistes. — 2,500. — Décorations; agrément. — Division du travail; rapidité; perfection. — Silence; chant; causerle. — Magasins; matières; parures. [—] Étranges billets de Corilla et de Valmor. [—] Roman; fait au concours; sur le Mariage. — Pas de dot; éducation; fréquentation; respect pour les jeunes filles; confiance dans le père et la mère; connaissance des devoirs. — Époux heureux; devoirs faciles. — Époux malheureux; vertu; raison; intérêt véritable. — Divorce. — Pas de célibat, ni concubinage, ni adultère. — Séducteur proscrit; coquette aussi. — Rapt et séduction impossibles. — Point de procès scandaleux. — Point de femmes battues. — Point d'infanticides, etc.

IL paraît que Valmor ne pouvait rester en place, tant le pauvre garçon était impatient d'apprendre son arrêt de la bouche de Dinaise.

Il nous entretint plus d'une heure, Eugène et moi, des persections de sa divinité, de son amour et de son bonheur.

Mais, s'écria-t-il enfin: nous causons, tandis que nous devrions être en route! Partons bien vite, ou nous arriverions trop tard!

Venez-vous avec nous, dit-il à Eugène? — Non, j'ai à écrire...

—Allons donc, vous écrirez demain: venez voir nos jolies ouvrières dans leur atelier! — Vos ouvrières, s'ecria Eugène! oh! j'y cours! Attendez-moi deux minutes, je reviens à l'instant.

Nous primes l'Omnibus; et dix minutes après, nous cutrions à l'atelier des *modistes*.

Valmor nous fit entrer dans le salon des Directrices, qui dominait tout l'atelier, et d'où nous pouvions tout apercevoir sans être apercus.

Quelle vue! Deux mille cinq cents jeunes femmes travaillant dans un seul atelier, les unes assises, les autres debout, presque toutes charmantes, avec de beaux cheveux relevés sur leurs têtes ou tombant en boucles sur leurs épaules, toutes portant d'élégants tabliers sur leurs robes élégantes! Entre leurs mains la soie et le velours aux couleurs éclatantes, les dentelles et les rubans, les fleurs et les plumes, les superbes chapeaux et les gracieux bonnets!

C'étaient des ouvrières aussi instruites que les femmes les mieux élevées des autres pays; c'étaient autant d'artistes à qui l'habitude du dessin donnait un goût exquis; c'étaient les filles et les femmes de tous les citoyens, travaillant dans l'atelier de la République pour embellir leurs concitoyennes ou plutôt leurs sœurs.

Valmor nous montra l'une des filles du premier magistrat de la capitale; plus loin la femme du président de la Répupublique; tout près de nous sa sœur et celle de M¹¹ Dinaise, sans qu'il vint jamais à la pensée d'aucune d'elles

qu'elle pouvait être supérieure à aucune de ses compagnes.

Aussi, comme tout était disposé pour la commodité et l'agrément de cette jeunesse féminine, la fleur de la nation! Quelles jolies décorations présentait l'atelier partout! Quel doux parfum s'y faisait sentir! Quelle délicieuse harmonie s'y faisait entendre de temps en temps! Tout annoncait un Peuple adorateur des femmes, une République plus attentive pour le plaisir de ses filles que pour le bonheur de ses autres enfants.

L'une des Directrices nous expliqua la loi de l'atelier, son réglement spécial délibéré par les ouvrières, les élections de toutes leurs chess faites aussi par elles-mêmes, la division du travail et la distribution des travailleuses : on aurait dit l'armée la mieux disciplinée!

Une autre nous raconta que la mode ne variait jamais; qu'il n'y avait qu'un certain nombre de formes dissérentes pour les chapeaux, les toques, les turbans et les bonnets; que le modèle de chacune de ces formes avait été choisi et arrêté par une commission de modistes, de peintres, etc.; et que chaque coissure était tellement combinée qu'elle pouvait se rétrécir ou s'élargir à volonté et convenir à presque toutes les têtes sans qu'il sût nécessaire de prendre la mesure de chacune d'elles.

La République voulant que chaque chose se fasse le plus rapidement possible, chaque chapeau, par exemple, est combiné de manière à se partager régulièrement en un grand nombre de pièces, qui toutes se fabriquent en masses énormes à la mécanique, en sorte que chaque ou-

vrière n'a plus qu'à coudre ou attacher ces pièces, et peut achever un chapeau en quelques minutes.

L'habitude qu'a chaque ouvrière de faire toujours la même chose double encore la rapidité du travail en y joignant la perfection.

Les plus élégantes parures de tête naissent par milliers chaque matin entre les mains de leurs jolies créatrices, comme les fleurs aux rayons du soleil et au sousse du zéphyr.

Quoique le réglement prescrive le silence pendant la première heure asin que les chess puissent donner leurs instructions à toutes et leurs leçons aux apprenties, celui qui régnait était si prosond que j'en sus étonné, bien que je susse convaince depuis longtemps que la langue des semmes rassemblées n'est pas plus active que celle des hommes réunis, et qu'elles savent garder le silence et même un secret aussi bien que leurs injustes accusateurs.

Mais je tressaillis quand, à la dernière des dix heures sonnantes, ces deux mille cinq cents jolies bouches s'ouvrirent pour entonner un hymne magnifique, et seulement trop court, en l'honneur du bon Icar, qui avait recommandé le culte des femmes à ses compatriotes, comme celui des divinités d'où dépendait leur bonheur. Au milieu de toutes ces voix, il me sembla distinguer celle de mademoiselle Dinaise, et j'aurais été persuadé que c'était la sienne si je n'avais pas su qu'elle était ailleurs.

Puis plusieurs voix chantèrent une chanson pleine de grace et d'esprit, sur les plaisirs de l'atelier, dont je retome 1.

grette bien de ne pas me rappeler le joyeux refrain, que l'atelier tout entier répétait avec la plus charmante gaîté.

Cette heure de chant passa comme un éclair, et sit place encore au silence, pendant lequel nous ne pouvions nous lasser d'admirer l'ordre au milieu du mouvement des chess qui parcouraient tous les rangs.

J'aurais bien voulu voir l'heure des causeries entre les deux mille cinq cents voisines!.... J'aurais bien voulu voir aussi les jolies ouvrières déposer leurs jolis tabliers, cacher de nouveau leurs jolies têtes sous leurs jolis chapeaux à voiles, et remonter dans les Omnibus qui devaient les rendre aux divers quartiers de la ville...... J'aurais voulu voir aussi les bâtiments accessoires, l'immense magasin des étoffes et autres matières nécessaires à l'atelier, et l'immense magasin des chapeaux, bonnets, et autres ouvragss achevés...... Mais Valmor était obligé de partir, et nous sortimes avec lui, quoique la directrice nous invitât à rester.

Tous les ateliers de femmes (nous dit Valmor en nous quittant), ceux des couturières, des fleuristes, des lingères, des blanchisseuses, etc., ressemblent à-peu-près à celui-ci : c'est comme si vous les aviez tous vus.

Non, non! s'ecria Eugène, je voudrais les voir tous et toujours!

Et pendant le retour, quoique je partageasse son admiration pour la galanterie des Icariens, son enthousiasme me sit souvent éclater de rire.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le billet suivant :

» Nous aurons, à quatre heures, le oui si désiré. Ve-» nez, venez! c'est moi qui veux vous l'annoncer!

« Corilla. »

Quelle ne sut donc pas ma surprise quand, deux heures après, je reçus cet autre billet, sans signature, mais dans lequel je reconnus l'écriture de Valmor.

» Ne viens pas... demain matin, à cinq heures, trouve-» toi à l'entrée du jardin du Nord. »

Pourquoi ce changement, ce nouveau rendez-vous, ce lieu, cette heure? Je n'y tiens pas... Allons toujours!

Je courus chez Corilla. « Ils ne sont pas visibles. »
Je courus chez madame Diname. « Ils viennent de
» partir pour la campagne. »

Inquiet, troublé, ne sachant où porter mes inquiétudes et mes pas, j'allai machinalement devant moi, et je me trouvai, sans m'en apercevoir, au bord d'un ruisseau dans une des grandes promenades d'Icara. Trouvant un siège dans un réduit isolé, et désirant m'y reposer un moment, je voulus commencer la lecture d'un roman que Corilla m'avait prêté; mais cette lecture m'intéressa si vivement que je dévorai le petit livre, et ne m'arrêtai qu'à son dernier mot. Tableaux, récits, anecdotes, style, tout en était charmant.

Il est vrai que le sujet était extremement intéressant par lui-même: c'était le mariage, son bonheur ou son malheur, les qualités nécessaires aux époux et leurs devoirs pour être heureux, les inconvenients et les désastres qui résultent de chacun de leurs défauts. Vous pouvez deviner que de peintures gracieuses, que d'historiettes piquantes, que de leçons utiles pouvaient sortir d'un pareil sujet!

C'était, quant au mariage, le plus charmant traité d'éducation morale pour les jeunes gens, pour les époux et pour les pères et mères.

Aussi ce roman avait-il été couronné par la Représentation nationale; tous les écrivains nationaux avaient été appelés à présenter leurs projets, tous les citoyens invités à présenter les leurs; et celui-ci avait été couronné entre un grand nombre d'autres.

Je regrette de ne pouvoir en donner l'analyse : mais le récit est si serré que je ne pourrais l'analyser; et j'aime mieux me borner à quelques réflexions que de mutiler une si charmante composition.

Je commencerai par deux observations capitales: la première, c'est que, d'après le système de la Communauté, les dots étant aussi inconnues en Icarie que les successions, les jeunes gens et leurs familles ne peuvent jamais considérer la fortune pour le mariage et ne recherchent que les qualités personnelles; la seconde, c'est que tous les garçons et toutes les filles étant également bien élevés, tous pourraient faire également de bons époux quand même on formerait les couples par la voie du sort.

Mais les jeunes Icariens, considérant le mariage comme le paradis ou l'enser de cette vie, n'acceptent un époux que quand ils le connaissent parsaitement; et, pour le bien connaître, ils se *fréquentent* pendant six mois au moins, et souvent des leur ensance et pendant longtemps, puisque la jeune sille ne se marie pas avant dix-huit ans et et le jeune homme avant vingt.

Pour que les jeunes filles puissent bien étudier le caractère de leurs suturs époux, on leur laisse une entière liberté de converser et de se promener avec les garçons de leur âge, mais toujours sous les yeux de leurs mères, à la promenade comme au salon. L'éducation inspire tellement aux honmes le respect des semmes et leur en donne tellement l'habitude, l'opinion publique serait si sévère contre une saiblesse, que deux jeunes gens qui s'aiment pourraient sans danger se trouver seuls: mais, outre l'extrême vigilance de la mère, de la samille et du public entier, outre la dissiculté matérielle presqu'insurmontable d'éviter des yeux humains, l'éducation sait regarder comme un crime à la jeune sille de suir l'œil de sa mère ou d'avoir pour elle aucun secret. Le jeune garçon n'a pas moins de consiance en son père.

La mère ou le père connaissant toujours les premiers sentiments de son enfant et les sentiments qu'un autre enfant peut avoir pour le sien, la fréquentation qui ne conviendrait pas serait arrêtée des sa naissance.

Du reste les pères et mères n'ont jamais d'intérêt personnel à s'opposer au mariage qui platt à leur enfant, ni surtout à lui imposer celui qui lui déplatt, tandis que les enfants sont habitués à écouter les conseils de leurs parents comme ceux de leurs Dieux tutélaires.

Dès qu'il est question de mariage pour une jeune fille ou pour un jeune homme, on lui enseigne tous les devoirs, toutes les obligations qu'il impose; et ce sont surtont les pères et mères qui se chargent de cet enseignement, auquel concourent les livres, les prêtres et les prêtresses.

Les époux savent donc parsaitement qu'ils s'associent

pour la vie, qu'ils se donnent l'un à l'autre sans réserve, et que tout doit être commun entre eux, la peine et le plaisir, et que le bonheur de chacun d'eux dépend de son époux : chacun d'eux s'engage bien volontairement, et en parfaite connaissance de cause, à remplir tous ces devoirs.

Mais à quoi bon parler de devoirs à des époux qui s'estiment et qui s'aiment? Toutes les précautions prises pour qu'ils s'aiment toujours, leur éducation, l'instruction de la femme qui la rend capable de parler de tout avec son mari et de l'accompagner partout, leur vie de famille, l'affection des nouveaux parents, leur amour mutuel, l'activité d'une existence laborieuse et sans oisiveté, surtout le bonheur dont la République et la Communauté les font jouir, ne valent-ils pas mieux que tous les sermons et toutes les recommandations des lois pour garantir l'accomplissement de leurs devoirs? Et le chef-d'œuvre de l'organisation sociale donnée par Icar à son pays, n'est-ce pas d'avoir rendu tous les époux vertueux sans efforts? La vertu leur est si facile qu'on ne peut même pas les appeler vertueux; car ce titre doit être la récompense de l'infortunée qui, uniquement par devoir et pour rester sidèle à un tyran détesté, résiste à l'homme dont l'adoration a captivé son cœur: une Icarienne aurait autant de peine à trahir son époux bien-aimé que cette malheureuse a de peine à désespérer un amant chéri; et l'Icarienne est assez modeste pour se contenter d'être heureuse sans disputer à l'autre la récompense méritée par la vertu.

Si, cependant, par hasard, le bonheur semblait vouloir s'éloigner du ménage, ce serait alors que les parents, qui ne pourraient manquer de s'en apercevoir, invoqueraient le devoir ou plutôt la raison, la sagesse, pour convaincre l'époux malheureux ou chacun d'eux que leur véritable intérêt est de se résigner à leur sort et de supporter
mutuellement leurs défauts, comme une mère supporte
ceux de son enfant sans cesser de l'aimer. C'est alors aussi
que le prêtre ou la prêtresse vient quelquesois joindre l'autorité de sa parole aux tendres exhortations de la famille
pour encourager les époux à chercher leur bonheur ou du
moins la paix dans la vertu.

Le Roman qui m'a fait tant de plaisir contient à ce sujet deux charmants portraits, l'un d'une femme malheureuse qui conquiert l'affection de son époux et retrouve le bonheur à force de patience, de douceur et d'adresse; l'autre d'une femme malheureuse aussi, qui décuple son malheur en s'abandonnant à la vengeance.

Aussi, le petit nombre d'époux qui ne trouvent pas le bonheur dans leur union sont assez raisonnables pour ne jamais manquer à leurs engagements et à leurs devoirs envers la République, qui leur offre le divorce, quand leurs familles le jugent indispensable, et qui leur permet de chercher dans une nouvelle association conjugale le bonheur que leur refusait la première.

Considérant le mariage et la fidélité conjugale comme la base de l'ordre dans les familles et dans la nation; donnant à chacun une excellente éducation, une existence assurée pour sa famille et pour lui, toute facilité de se marier et le remède du divorce; la République flétrit le célibat volontaire comme un acte d'ingratitude et comme un état sus-

pect; elle déclare que le concubinage et l'adultère sont des crimes sans excuse; et cette déclaration suffit sans que des peines soient nécessaires, parce que l'éducation habitue à regarder ces crimes avec horreur, et que l'opinion publique serait sans pitié pour les criminels.

Du reste, la République a tout disposé pour que le concubinage et l'adultère sussent matériellement *impossibles*; car, avec la vie de famille et la composition des villes, où l'adultère pourraient-ils trouver un asile?

Aussi, le Roman dont j'ai parlé fait-il une peinture effroyable des difficultés, des angoisses, des remords et de la proscription générale auxquels se trouve exposée une malheureuse femme qui s'est laissée séduire.

Mais cette peinture paraît aujourd'hui purement imaginaire; car, si l'on a pu voir encore quelques rares divorces dans les dernières années, depuis vingt ans on n'a pas vu, dit-on, une seule femme coupable d'infraction à la loi.

Et l'opinion n'imite pas ici l'injuste et cruelle inconséquence des temps anciens et des autres pays qui, indulgents pour le séducteur, ne se montraient et ne se montrent impitoyables que pour sa victime; c'est au contraire contre le principal coupable que l'opinion et la loi sont doublement inflexibles : séduire une fille en lui promettant de l'épouser, violer ensuite sa promesse, la tromper et l'abandonner, serait, contre elle, sa famille et la République, une trahison, un vol, un assassinat, un crime plus odieux que tous ces crimes n'étaient autrefois ici et ne sont encore ailleurs. Au lieu de trouver des admirateurs de son adresse, il ne rencontrerait que du mépris et des imprécations. Au lieu de

triompher et de rire impunément des larmes et du désespoir de sa victime, il verrait quelque pitié pour celle-ci et l'excommunication universelle pour lui.

Rien n'est plus effrayant encore que le tableau que fait mon Roman du séducteur d'une femme mariée, poursuivi par l'exécration publique, traité d'assassin par toutes les femmes, de voleur par tous les maris et d'ennemi par toutes les familles.

Une veuve coquette, qui se fait un plaisir d'enslammer les passions de quelques jeunes gens et qui trouve le souverain bonheur à voir le cadavre de l'un d'eux qui s'est tué d'amour à ses pieds, y sigure également pour être repoussée de partout comme une incendiaire et une empoisonneuse.

Mais quelque charme que le talent de l'auteur ait répandu dans ses portraits, d'une inestimable moralité, leur but se trouve si complètement atteint qu'on ne pourrait plus aujourd'hui leur trouver d'originaux; car, dans toute l'Icarie, on ne pourrait citer un exemple d'adultère ou de concubinage, même de faiblesse.

Le rapt est inconnu; car comment le ravisseur pourrait-il enlever sa proie? La séduction même est presque impraticable; car, que pourrait offrir le séducteur?

Plus de ces scandaleux procès en désaveu de paternité, en nullité de mariage pour cause d'impuissance, en divorce pour mauvais traitements corporels : un mari qui battrait sa femme serait un monstre que les femmes lapideraient ou mettraient en morceaux!

La nouvelle langue n'a pas même de mots pour l'avortement, l'infanticide et l'exposition d'un enfant nouveau-ne, tant ces horreurs paraissent impossibles! Plus d'empoisonnement d'une épouse par son époux! Plus de galanterie perfide, plus de jalousies perturbatrices, plus de duels!

Il n'y a plus en Icarie que des filles chastes, des garçons respectueux et des époux fidèles et respectés, jouissant d'une félicité dont mon roman fait, d'après nature, le plus ravissant tableau, en montrant que, de tous les peuples de la terre, anciens et modernes, le peuple Icarien est certainement celui qui jouit le plus complètement de toutes les délices que la nature a placées dans l'amour.

Et, je suis obligé de le reconnaître, toutes ces merveilles sont l'effet de la République et de la Communauté.

Et, comme Eugène, je me sens disposé à m'écrier : Heureuse Icarie! heureuse Icarie!

CHAPITRE XVI.

Dinaïse ne veut pas se marier. — Désespoir de Valmor.

En arrivant, tout inquiet, à l'entrée du jardin du Nord, j'aperçus à quelque distance Valmor qui se promenait à grands pas, l'air extrêmement agité. Aussitôt qu'il m'eut entendu, il courut à moi : Es-tu mon ami, s'écria-t-il hors de lui? viens, suis-moi l... je fuis Icara!... N'abandonne pas un malheureux... un homme bien malheureux, répéta-t-il en se jetant dans mes bras avant que j'eusse pu lui répondre!... Elle ne m'aime pas, William!... Hier matin, j'étais le plus heureux des hommes, et aujourd'hui j'en suis le plus infortune!... Elle ne m'aime pas!... Depuis plus de dix ans, je concentre sur elle toutes mes espérances, toutes mes affections, tout le bonheur de mon avenir... et elle ne m'aime pas!... Son frère et sa mère m'entretenaient dans une illusion qui me rendait heureux; et un mot a détruit à jamais pour moi tout bonheur! Elle

ne se mariera jamais !... O mon ami, que je suis malheureux de ma douleur, de celle de ma famille et de ma sœur ! car tous nous l'entourions de notre amour, et son refus nous accable tous de désolation... Si ton amitié n'abandonne pas un infortuné, tu ne verras plus la joie parmi nous, mais la consternation et la tristesse...

Comme je lui prodigais mes caresses et mes protestations en m'efforçant de lui donner quelque espoir :

- Non, me dit-il en me pressant les maius, plus d'espoir pour ton ami!... Si elle me haïssait, j'espérerais plutôt...; mais elle a de l'amitie pour moi... Et comment un si bon cœur pourrait-il hair un ami d'enfance, si tendre et si respectueux pour elle! Elle est désolée de mon désespoir, désolée de la douleur de ma sœur et de ma famille, et presque désespérée de l'affliction qu'elle cause à sa mère et à son frère... Mais elle déclare en pleurant qu'elle ne peut accepter aucun époux; et ce qui nous désespère, c'est que cet ange d'innocence et de beauté, cet ange ordinairement si modeste, si timide, et toujours si prêt à céder aux désirs de ceux qu'elle aime, unit quelquesois à son affectueuse complaisance et à son angélique timidité le caractère le plus ferme et le plus inslexible. Connaissant tout le chagrin qu'elle allait nous faire à tous, elle a longtemps combattu, longtemps hésité; et son refus, qui lui coûte tant à elle-même, nous désespère d'autant plus qu'il nous paraît à tous invincible et irrévocable.

Après l'avoir laissé longtemps exhaler sa douleur et lui avoir témoigné combien il m'assligeait moi-même, je tentai de lui offrir quelque consolation en saisant un appel à sa raison, à son courage, à son amour pour sa sœur et sa

mère dont il devait calmer le chagrin par l'exemple de sa fermeté dans l'infortune et de sa résignation aux malheurs qui sont irrémédiables.

J'obtins qu'il ne partirait pas; mais je ne le quittai pas de toute la journée, mon amitié paraissant le soulager un peu; et sa famille, cette pauvre Corilla surtout, que je trouvai dans une tristesse qui me fendait le cœur, me prièrent de l'accompagner à la campagne où Dinaros devait le conduire, le lendemain, pour quelques jours.

CHAPITRE XVII.

AGRICULTURE.

Dinaros et Milord conduisent Valmor à la campagne, chez M. Mirol, grand-père de Dinaïse. — Milord reconnait la route et l'endroit où il ren contra Dinaïse en arrivant. — Famille du fermier. — Instruction des jeunes laboureurs. — Maison d'habitation semblable à celles des villes. — Communications faciles avec la ville communale. — Extérieur des bâtiments. — Jardin; potager; légumes; fleurs; ruches; fruits. — Eaux; arrosage; poissons; pêche. — Verger, beaux arbres; pépinière; culture. Point d'arbres ou haies inutiles. — Terrasse. — Coucher du soleil; belle soirée; bel orage d'été. — Souvenir de Valmor. [—] Valmor raconte l'Éducation des Agricultures. — Tous les enfants apprennent les éléments d'agriculture. — Pratique et théorie. — A 18 ans, éducation spéciale pour les cultivateurs. — Vaste instruction. — Fermières. — Education dans la ferme. — Encyclopédie agricole; journal. — Progrès de l'agriculture. — Souper.

Nous sortimes tous trois par la porte par laquelle j'étais entré dans Icara, et bientôt, volant sur le chemin de ser, nous atteignimes la rivière par laquelle j'étais arrivé. Valmor parut vivement ému, quand nous passames devant l'endroit où mademoiselle Dinaise avait débarqué. Je me

sentis trouble comme lui, quand le bateau s'arrêta pour nous descendre à l'endroit où elle s'embarqua, et où je la vis ou plutôt l'entendis pour la première fois avec sa mère. Je me sentis encore plus èmu, quand Valmor me dit : Te rappelles-tu? C'est ici qu'elle monta près de nous sur le bateau... Que l'avenir me souriait alors! Et aujourd'hui!....

Nous traversames plusieurs fermes qui me parurent charmantes. Quel beau temps, s'écria Dinaros! quelle belle campagne! — Oui, répondit Valmor, et cependant le soleil m'importune, la verdure me plaît moins, la nature n'a plus de charmes pour moi.

Allons donc, mon ami, reprit Dinaros, du courage! Est-ce que tu n'es pas un homme? Est-ce que tu ne serais plus le sage Valmor?

Après avoir marché plus d'une heure, nous arrivames à une autre ferme située au pied d'un coteau.

C'est d'ici qu'elle venait quand nous l'avons rencontrée avec sa mère, me dit Valmor: avec quel bonheur je m'en approchais autrefois, quand j'y venais avec elle et son frère! Et maintenant je ne sais quel air épais et pesant!..... et il ne put continuer.

Le père de madame Dinamé, M. Mirol, intime ami du père de Valmor, qui habitait cette ferme, avait été prévenu de notre arrivée par une lettre de Dinaros. L'air d'empressement affectueux, et pourtant de tristesse, avec lequel nous reçurent sa famille et lui, faillit arracher des larmes à Valmor.

J'y suis venu plusieurs fois avec elle, me répéta-t-il à part, et la vue de ces lieux va me faire beaucoup de bien et.... beaucoup de mal!....

Je trouvai la famille de M. Mirol bien nombreuse, de plus de quarante personnes: lui et sa femme, cinq fils et leurs femmes, quatorze petits-fils et dix petites-filles, dont trois étaient mariées, et cinq ou six arrière-petits-enfants en bas age, outre trois ou quatre qui fréquentaient l'école.

L'un des petits-fils, agé de près de dix-neuf ans, allait bientôt avoir achevé son éducation.

Pendant le dîner, qui sut d'abord triste et silencieux, le grand-père interrogea son petit-sils sur ses études et son instruction. Il lui demanda quels étaient les animaux qui saisaient du mal à l'agriculture. Le jeune homme nomma, sans hésiter, tous les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes et les vers qui coupent les racines, mangent les semences, les seuilles, le germe des fruits avec les sleurs, et les fruits en maturité, ou qui s'attachent aux animaux utiles. Il raconta ensuite l'histoire des principaux de ces animaux, leur naissance, leurs habitudes, et les procédés pour les détruire.

Un de ses frères, plus âgé, nous raconta de même l'histoire des animaux utiles, avec toutes les particularités de leur éducation, de leur nourriture, de leurs maladies et de leurs qualités.

L'une des jeunes silles raconta l'histoire des vers à soie et de leur charmante production; tandis que, à l'occasion d'une ruche en cristal remplie de miel, dont on vantait la heaute et l'excellence, sa mère raconta l'histoire du miel et des abeilles.

Et pendant le récit de ces quatre orateurs principaux, chacun des auditeurs ajouta quelques circonstances intéressantes.

Quoique je connusse assez Icarie pour n'être étonné de rieu, j'étais surpris cependant de leur aisance à raconter, et de l'élégance de leur prononciation, autant que de l'étendue de leurs connaissances.

Vous êtes surpris, me dit Dinaros, de trouver de pareils fermiers et de pareilles fermières; mais Valmor vous expliquera ce soir l'éducation de nos laboureurs (car nous étions convenus de faire parler Valmor le plus possible pour le distraire), et vous comprendrez alors toutes les merveilles que vous aurez le plaisir de contempler ici.

Après le dîner, M. Mirol voulut me faire visiter sa maison d'habitation. Je la trouvai, pour la distribution intérieure et l'ameublement, absolument semblable à la maison de ville, mais plus étendue, et avec cet avantage que tous les côtés de la maison ont des fenêtres pour éclairer les appartements.

Plusieurs de ceux-ci sont destinés à recevoir des parents ou des amis. La cuisine, où se prépare le dîner comme les autres repas, est plus considérable et plus garnie que celle de la ville, comme les campagnardes sont élevées pour être plus savantes cuisinières que les citadines. Le salon est aussi magnifique et plus grand que ceux d'Icara, afin de pouvoir contenir les familles de deux fermiers voisins, quand ils yeulent se visiter.

Je remarquai les murs tapissés partout de *plans* et de beaux *tableaux* imprimés, indiquant tous les préceptes d'agriculture les plus utiles et les plus usuels.

Vous voyez, me dit M. Mirol, que nous autres campa-

gnards (car nous sommes tous logés de même intérieurement) nous n'avons rien à envier à nos frères des villes, et que nous ne sommes pas plus éblouis et embarrassés quand nous allons chez eux qu'ils ne sont dégoûtés ou privés quand ils arrivent chez nous. A la vérité, nous n'ayons pas continuellement la vue de leurs superbes monuments; mais ils ne jouissent pas toujours des magnificences de la nature, et nous pouvons d'ailleurs aller en ville aussi facilement qu'ils peuvent venir à la campagne. Nous avons, comme eux, toutes les grandes et petites diligences qui parcourent continuellement la grande route, et, de plus qu'eux, nos chevaux de selle et nos cabriolets, qui nous conduisent jusqu'à ces diligences ou même jusqu'aux portes de la ville, où nous les déposons dans les écuries et les hangars nationaux, pour prendre les Omnibus; et, vous avez pu le voir, nos chemins sont si beaux, nos chevaux si rapides, et nos fermes si rapprochées de la ville communale, que deux heures nous suffisent toujours pour aller et revenir, en sorte que nous pouyons facilement nous rendre à toutes nos assemblées populaires, aux écoles, aux cours, et même aux spectacles.

Du reste, des voitures speciales nous apportent régulièrement, de la ville, tout ce qui nous manque pour la nourriture, le vêtement et l'ameublement.

Comme il disait ces mots, nous sortions de la maison, dont il me fit remarquer que tous les côtés étaient dissérents, et qu'ils présentaient quatre maisons diverses reunissant toutes les nuances de l'architecture.

Aucune ferme de la commune, ajouta-t-il, ne ressemble

aux autres quant à la décoration extérieure; mais toutes sont également jolies.

Et voyez d'ici les murs des bâtiments de ferme, tous élégamment quoique simplement ornés de treillages peints, garnis de verdure et de fleurs.

Ne sont-ils pas charmants?

Et vous verrez tout-à-l'heure la laiterie, le poulailler et le reste....

Mais venez d'abord voir le jardin et le verger.

Voici l'essentiel, le potager, département de ma chère Elisa et de mon neveu Eloïs. C'est une habile cuisinière que mon Elisa, comme vous avez pu le remarquer, et comme elle vous le prouvera mieux encore! C'est un habile jardinier que mon ami Eloïs! Voyez les beaux légumes de toutes espèces! Depuis quarante ans, presque tous, par les prodigieux progrès de la culture, ont doublé et triplé en volume et en bonté. Voyez ces cloches, ces couches, et toutes ces inventions d'hommes assez hardis pour oser aider la nature!

Vous êtes maintenant dans le royaume de ma gentille Alaé et de son bon petit frère Alvarez. Admirez ces roses de mille espèces, ces œillets, ces fleurs de toutes sortes qui charment nos yeux avant d'aller remplir nos parfumeries nationales et pendant qu'elles fournissent leur miel à nos abeilles. C'est le palais et la cour où la majestueuse Alaé rassemble ses plus riches sujets; car, d'autres fleurs, vous en verrez et vous en sentirez partout, embellissant et parfumant tout le domaine de la République.

N'allez pas plus loin! c'est le rucher. Les ouvrières qui travaillent dans ces ateliers de paille et de verre, aussi sauvages et farouches que merveilleusement habiles, pourraient vous faire sentir combien leurs aiguilles sont piquantes, et combien elles aiment mieux les soins de mon aimable Camille que l'indiscrète curiosité d'un milord anglais.

Vous apercevez d'ici nos espaliers, et plus loin vous pouvez voir nos fraisiers et tous les arbrisseaux fruitiers: ce sont les états de Frasie et de son cousin Comar; car chacun ici est ministre, ou prince et princesse, et règne en maître absolu sur ses sujets, ce qui ne doit cependant pas vous faire croire que nous regrettons le despotisme ou la monarchie.

Eh bien! Valmor (qui avait failli tomber dans un petit ruisseau), vous ne connaissez donc plus nos eaux et notre jardin? Autrefois, milord, nous etions très-embarrassés pour l'arrosage; mais depuis une trentaine d'années, nous avons si bien trouvé le secret de pénétrer dans les entrailles de la terre et d'y creuser des puits pour en faire jaillir ses sources, ses sleuves et ses lacs souterreins, que nous avons partout les eaux nécessaires pour nos maisons, nos jardins, nos pres et nos champs; et nos instruments d'arrosage sont si commodes que, sans fatigue et sans vous mouiller, vous pourrez vous procurer le plaisir de répandre sur nos fleurs et nos légumes la fraicheur et la vie. Et si vous aimez la pêche, vous aurez encore le plaisir de trouver tous nos ruisseaux, comme toutes nos rivières, tous nos canaux et tous nos reservoirs, remplis de poissons de toute espèce que nous avons grand soin d'y entretenir.

Voici le verger! C'est ici mon empire et celui de ma vieille et sidèle impératrice; mais nous sommes si peu despotes, elle et moi, que nous n'y sommes guère bien obéis; et ce sont nos propres ensants qui viennent nous y dévaliser!

Quels beaux arbres, m'écriai-je! Quelles belles cerises! — Et que diriez-vous donc des autres fruits en automne? reprit Dinaros.

Ah! ah! continua le vicillard, nous prenons des soins, nous raisonnons notre affaire; nous faisons pour nos arbres comme pour nos légumes et nos fleurs; nous avons nos pépinières, où nous choisissons les plus beaux plans; nous greffons les meilleures espèces; nous arrachons tout ce qui se montre ou devient défectueux; nous béchons et nous arrosons; toujours la serpette à la main, nous taillons et coupons toutes les branches inutiles et parasites; nous enlevons toutes les plantes surabondantes; nous défendons nos élèves contre tous leurs ennemis; et, depuis leur naissance jusqu'à leur vieillesse, nous les choyons comme des enfants; et par conséquent vous ne devez pas vous étonner qu'ils soient beaux et bien élevés, et que leur reconnaissance réponde à notre sollicitude.

Du reste, vous ne verrez pas un arbre ou une haie inuttile; mais dans nos champs, partout où un arbre fruitier sera plus utile qu'autre chose, vous trouverez un arbre à fruits, et vous les verrez innombrables dans la campagne.

Mais la nuit approche : la soirée sera belle : allons rejoindre les enfants sur la *terrasse*, où nous jouirons, en nous reposant, de la magnificence du soleil couchant.

Nous montames donc au haut de la maison, où nous

trouvames la famille rassemblée parmi des sleurs, et une large table au milieu sous une *tente* qui s'ouvrait et se pliait à volonté.

La vue de la campagne environnante et des fermes voisines, légèrement éclairées par une lumière mourante; les rayons du soleil dorant encore le sommet des arbres et des hauteurs dont le pied disparaissait dans l'ombre; les nuages et le ciel peints de mille couleurs; les cris des bestiaux rentrant à l'étable ou saluant la fin du jour; le chant des oiseaux célébrant l'heure du repos et du sommeil; le parfum et la fraîcheur de l'air; la beaute du soleil qui semblait nous promettre un beau lendemain en descendant majestueusement sous l'horison; tout concourrait à me jeter dans une rayissante extase.

Eh bien, milord, me dit M. Mirol, n'avons-nous pas aussi nos spectacles à la campagne? Et croyez-vous qu'ils soient moins magnifiques que l'opéra des villes? Et, si vous voyiez d'ici un bel orage d'été, des milliers d'éclairs embrasant au loin ce vaste horison, illuminant soudainement l'obscurité la plus profonde et présentant à nos yeux éblouis l'image de la création sortant du cahos à la seule voix du créateur! Si vous entendiez, au milieu du plus complet silence, les éclats de la foudre, et le fracas du tonnerre répété par les échos de nos montagnes! Mais vous verrez tout-à-l'heure les millions de lumières qui vont illuminer la voûte sans fin de notre immense salon, puis la lune, plus brillante encore, qui voudra les éclipser pour rivaliser avec son frère!

Je l'ai vue, me dit Valmor à l'oreille, admirer ici toutes

ces beautés: et je les admirais aussi, car mon cœur était rempli d'espérance et de bonheur; mais à présent!....

Allons, Valmor, lui dit M. Mirol, puisque milord s'ètonne de voir les laboureurs d'Icarie si habiles, montrez-lui
que c'est l'esset tout naturel de notre Éducation, et que,
pour ne rien savoir, il saudrait que nous sussions aussi bêtes
et entêtés que nos ânes. Nous allons nous asseoir autour de
la table, et nous vous écouterons tous avec grand plaisir :
commencez!

Valmor, s'excusant d'abord... — Je suis ton père ici, ajouta le vieillard d'un ton paternel, et par consequent j'ordonne: nous attendons avec impatience: allons, allons, commence, Valmor!

Tu sais, mon cher ami, dit-il enfin alors, en s'adressant à moi, que, jusqu'à dix-huit ans pour les garçons et dix-sept pour les filles, tous les enfants d'Icarie reçoivent, en commun, une ÉDUCATION élémentaire et générale.

L'agriculture étant considérée chez nous comme le plus indispensable des arts, la République veut que tous les citoyens puissent, au besoin, être agriculteurs, et que tous soient instruits et élevés de manière à pouvoir l'être.

Les connaissances nécessaires à l'agriculteur sont d'ailleurs jugées nécessaires aux citoyens de toutes les professions. Par conséquent, tous les enfants apprennent les éléments de l'agriculture.

Et comme on veut toujours, autant que possible, joindre la pratique à la théorie, on conduit journellement les enfants à la campagne pour leur expliquer les productions de la terre, et pour les faire assister aux travaux agricoles : ce sont pour eux des promenades aussi charmantes et salutaires qu'instructives.

Les plus robustes, ceux au-dessus de quatorze ans, y sont même conduits comme ouvriers pour travailler à certains travaux faciles, pour épierrer les champs, ou pour aider à faire les récoltes; et ces travaux sont pour eux encorc de charmantes parties de plaisir.

A dix-huit et dix-sept ans, l'enfant du laboureur est libre de choisir une autre profession si quelque famille de la ville consent à l'adopter, comme l'enfant de la ville peut devenir agriculteur si quelque fermier veut l'accepter dans sa famille; mais les enfans des laboureurs préfèrent tous être laboureurs comme leurs pères.

Les enfants qui choisissent l'agriculture reçoivent alors, pendant un an, une éducation spéciale, théorique et pratique, qu'ils complètent ensuite dans la ferme paternelle, et qui doit les rendre des cultivateurs aussi parfaits que possible.

L'agriculteur étudie donc et connaît toutes les espèces de métaux, de pierres, et surtout de terres; leurs éléments et leurs qualités diverses; toutes les espèces de productions végétales et leurs qualités; tous les instruments et leurs avantages; tout ce qui tient aux saisons, aux vents, aux intempéries de l'air, et aux moyens de les éviter et de s'en garantir.

L'agriculteur étudie également et connaît tout ce qui touche, non-seulement à la récolte, mais encore à la transformation des produits en vin, cidre, etc. Aucun d'eux ne peut ignorer tout ce qui regarde les animaux nuisibles comme les animaux utiles, domestiques ou sauvages, ni les diverses productions animales.

La fille du fermier apprend de même et connaît tout ce qui peut l'intéresser dans l'agriculture, particulièrement tout ce qui concerne le laitage, la voluille, les légumes, les sleurs et les fruits.

Et remarque encore que chaque Province ou chaque commune ayant des qualités de terres dissérentes, et par conséquent des productions dissérentes, l'une seulement des terres à vignes par exemple, et l'autre seulement des terres à grains, c'est spécialement sur ces espèces de terres et leurs produits que les écoles de la province et de la commune dirigent l'éducation de leurs jeunes agriculteurs.

Ajoute encore que, chaque ferme ayant sa statistique territoriale et par consequent la qualité plus spéciale encore de ce petit territoire, c'est vers cette dernière spécialité qu'est concentrée définitivement l'instruction de chaque fermier.

Tu ne dois donc plus t'étonner, maintenant que tu connais leur éducation, des connaissances et de l'habileté de nos fermiers et de nos fermières.

Et ne me dis pas que tu es surpris, au moins, qu'ils puissent tout apprendre; car, en réfléchissant, tu aperce-vras que des enfants peuvent apprendre bien des choses jusqu'à dix-neuf ou dix-huit ans, surtout quand leur édu-cation est soignée dès leur naissance.

Du reste, l'instruction de nos cultivateurs, comme celle de tous nos ouvriers et de tous nos citoyens, ne s'arrête pas à l'école, mais se continue et s'augmente pendant toute la vie. Sortis de l'école et rentrés dans la ferme, le jeune homme et la jeune fille y trouvent les instructeurs les plus expérimentés et les plus affectueux dans leurs pères et leurs mères, leurs oncles et leurs tantes, leurs frères et leurs sœurs.

Ils y trouvent aussi, magnifiquement imprimés par la République, tous les livres et traités qu'ils ont étudies, une vaste Encyclopédie agricole, une foule de Guides du jardinier, du fleuriste, etc., enfin le journal d'Agriculture qui leur communique toutes les découvertes et tous les perfectionnements qui se produisent chaque jour sur toute l'étendue de la République.

Et juge que d'observations, que d'inventions, que d'améliorations doivent surgir d'une population si nombreusc d'agriculteurs si éclairés et si habitués à tout raisonner!

Car, si tu compares nos laboureurs d'aujourd'hui aux laboureurs d'autrefois, aussi bruts que leurs bestiaux, tu comprendras que nous avons pour agriculteurs des millions d'hommes habiles, au lieu d'animaux stupides, et que notre agriculture a dû faire plus de progrès chaque année, depuis cinquante ans, et surtout depuis trente ans, que pendant tous les siècles précèdents.

Les progrès dans toutes les branches et sous tous les rapports sont tels que nous avons nous-mêmes besoin de nous en rappeler la cause pour n'en être pas étonnés.

Tu serais encore frappé d'étonnement, si je te racontais les observations astronomiques faites par nos campagnards, sur leurs terrasses, ou plutôt leurs *observatoires*.

Ici, par exemple... — Bien, très-bien, mon cher Valmor, lui dit M. Mirol en l'interrompant; nous oublierions le souper et nos lits en t'écoutant : mais tu dois être fatigué, et demain nous aurons le plaisir de nous revoir, à condition que tu nous procureras encore celui de t'entendre.

J'avais un grand plaisir pour mon compte; car, indépendamment de l'intérêt du sujet, et du charme avec lequel parle Valmor, sa mélancolie rendait sa voix plus touchante, sa voix, qui déjà naturellement rappelait un peu le timbre si pénétrant de celle de Dinaïse.

Nous n'avions pas eu le temps d'examiner le ciel et ses constellations, lorsqu'une des jeunes filles vint nous avertir que la table était servie.

Après une collation délicieuse, Valmor m'emmena coucher dans la même chambre, où je restai longtemps sans dormir, le malheureux ne pouvant s'empêcher de me parler de son malheur, des qualités et desperfections de celle dont son amour faisait un ange.

CHAPITRE XVIII.

AGRICULTURE. (Suite.)

Bătiments de ferme. — Plan-modèle. — Machines aratoires. — Animaux. — Vêtement. — Laiterie. — Basse-cour. — Souvenirs de Valmor. — Plan de la ferme. — Prairie; — rivlère; bords. — Routes; précautions contre les accidents. — Pépinière. — Bois; — planté, cultivé. — Nouveau système forestier. — Plus d'animaux sauvages. — Champs. — Rien de perdu, rien d'inutile. — Clôtures, fossés, sentiers. — Lignes droites; surface unie; pierres. — Perfection de la culture. — La campagne est un immense jardin, une promenade. — Jamais vols ni dégâts. — Pays montagneux et stériles; prodìges de l'art. — Travailleurs auxiliaires. — Espaliers mobiles. — Treilles. — Berceaux. — Souvenir de Valmor. — Récoltes; citadins; fêtes et plaisirs. — Chasse aux olseaux et aux insectes; chasse générale. — Réparation des chemins. — Dinaros retourne à Icara. — Douleur de Valmor. — Immenses perfectionnements agricoles; bestiaux, — Production générale, douze fois plus grande. — Rêve de Valmor.

Réveillés de bonne heure, j'entraînai Valmor dans les bâtiments de la ferme, où Dinaros ne tarda pas à nous joindre.

Nous visitames successivement les diverses étables des nombreux animaux domestiques, les dépôts de fumier, les hangards pour les charriots, ceux pour les machines et les instruments aratoires, l'atelier pour les trayaux de raccommodage, les vastes magasins pour les récoltes brutes, les granges pour travailler celles-ci, et les dépôts pour les productions prêtes à être transportées en ville : nous terminames par la basse-cour, le poulailler et la laiterie.

Si je n'avais pas su que les fermes avaient été construites sur des plans-modèles, comme tous les autres ateliers de la République, j'aurais admiré celle-ci plus encore que la maison; car, là où d'ordinaire on ne voit ailleurs que dégoûtante saleté, désordre et misère, je retrouvais toute la propreté, tout l'ordre, toute la commodité et toute l'élégance que j'avais remarqués partout.

Valmor, qui m'expliquait tout, me fit admirer les grandes et petites charrues, et les nombreuses machines récemment inventées pour faciliter, abréger et perfectionner les travaux, et pour épargner au laboureur presque toutes les fatigues, en remplaçant ses bras et ses épaules par des animaux ou par des instruments inanimés, en sorte que le rôle de l'agriculteur se trouve presque réduit à celui d'un directeur intelligent et d'un ordonnateur éclairé, tandis que, d'un autre côté, un seul homme en fait autant aujourd'hui que dix ou quinze autrefois, et fait même beaucoup mieux.

Le mulet, me dit-il, l'âne et le chien même, sont autant de machines vivantes qui portent, en place de l'homme, dans les plus étroits sentiers.

Aussi, le vétement de travail du cultivateur, aussi chaud en hiver que frais en été, et d'ailleurs toujours impermeable à la pluie, est-il, comme celui de l'ouvrier quelconque, tellement propre et même élégant qu'on

a du plaisir à le voir, sans que j'aie besoin d'ajouter que celui des jeunes fermières est charmant, comme les fermières elles-mêmes, au milieu de la verdure, des fleurs et des fruits de leurs campagnes.

Nous rencontrâmes deux des cousines de Dinaros dans la laiterie, où la blancheur de leur peau rivalisait avec celle du lait, tandis que leurs joues colorées semblaient des roses à côté des lys.

Quelle était propre cette laiterie garnie de vases remplis de lait, de crême, de beurre et de fromages de dix espèces!

Mais qu'elle était jolie et animée la basse-cour, rafratchie par un réservoir couvert d'oiseaux aquatiques, et garnie tout à l'entour de cellules pour des troupes d'oiseaux de toutes espèces! Quels beaux coqs, fiers et jaloux comme des sultans dans leurs sérails! Comme tous ces peuples divers accouraient à l'aspect de leur jolie maîtresse répandant sur eux ses bienfaits!

Tiens, voilà sa poule chérie, me dit Valmor en me montrant une magnifique poule blanche comme la neige! Ah! si tu l'avais vue au milieu de ces oiseaux! qu'elle paraissait heureuse de leur présenter du grain que les plus hardis venaient becqueter dans sa main! Avec quel ravissement je la contemplais un jour, à travers ce feuillage, elle riante et heureuse de répandre le bonheur autour d'elle!... Je ne l'y verrai donc plus!...

Après le déjeuner, M. Mirol voulut me conduire luimême sur les *champs* de la ferme. Il me montra d'abord, sur un magnifique plan de la ferme tapisssant le mur d'une des salles, le jardin à droite, les bâtiments derrière, les champs à gauche, et, devant, une prairie traversée par une rivière et terminée par un bosquet de hauts arbres.

Hier, me dit-il, nous avons vu le jardin, et ce matin vous avez visité les bâtiments; maintenant, nous allons passer par la prairie, qui nous conduira à la pépinière et au bois, et nous reviendrons par les champs.

Nous n'avons pas d'inutiles gazons de luxe; mais peuton voir un plus beau tapis que cette prairie émaillée de fleurs, et dont la verdure, parsemée de rouge, de blanc et de bleu, rend plus éclatant encore le beau jaune de cette navette qui la horde? Voyez là-bas ces bestiaux qui s'y délectent dans des parcs mobiles qui nous dispensent de les garder.

Du reste, cette prairie, toute grande qu'elle est, serait loin de nous sussire, si nous n'avions pas, presque partout, d'autres prairies artificielles, d'autres herbes et d'autres légumes, avant ou après nos autres récoltes; car l'art de varier la culture et les semences est maintenant poussé si loin que nous sommes parvenus à faire produire, chaque année, successivement plusieurs choses à chaque champ, sans le laisser reposer jamais.

Voyez quel joli bassin et quelle jolie rivière, où nous pourrons tantôt aller nous promener en barque! Mais remarquez surtout avec quel soin mes fils en ont aplani les bords, de manière à éviter tout danger. Plus haut, où la

rive est bordée par une roche à pic, ils ont élevé une petite barrière pour empêcher d'y tomber; car, quoique nos garcons et nos filles apprennent tous à nager, la République ordonne de travailler le bord de toutes nos rivières, canaux et eaux quelconques, de manière à éviter les accidents.

Après avoir traversé la rivière sur un joli pont, et parcouru le reste de la prairie, nous arrivames à la pépinière, puis au bois, ou plutôt au bosquet, dont les arbres me parurent magnifiques, mais que je sus étonné de voir cultivés et travaillés comme ceux du verger. Quel âge leur donnezvous? me demanda Dinaros. — Soixante ou quatre-vingts ans, repondis-je. - Trente-cinq, repliqua-t-il; mais, reprit M. Mirol, il faut vous dire que la République a adopté un système tout nouveau relativement aux bois. Elle a fait arracher tous ceux qui étaient mal placés, d'une exploitation trop difficile, ou qui pouvaient être remplaces par des produits plus avantageux. Les autres, elle les a partiellement défrichés, et n'a laissé que des bosquets entremêlés de cultures et de fermes ou de manufactures, en arrachant tous les arbrisseaux de ces bosquets, et en cultivant les grands arbres restants. Puis, dans toutes les fermes sans bosquets, elle en a fait planter comme celui-ci. J'ai choisi la place et l'ai préparée; puis j'ai pris dans la pépinière les espèces et les plants qui m'ont paru le mieux convenir ct qui sont les plus utiles, et je les ai transplantés. Depuis, je n'ai pas cessé de les cultiver, tailler, soigner, comme on faisait autrefois seulement pour la vigne, le houblon, le peuplier et des arbres aristocrates ; et vous voyez comme ils sont beaux!

Nous n'avons donc plus ni vastes bois, ni taillis, ni broussailles comme jadis; mais toutes les fermes ont des bosquets, indépendamment des arbres fruitiers réunis dans les vergers ou dispersés sur les champs et des autres arbres qui bordent souvent les rivières, les canaux et les routes.

Nous avons ainsi tout autant de bois à brûler au moins, et en tout cas autant qu'il en est besoin, avec l'avantage d'avoir beaucoup plus de terres, beaucoup plus d'arbres fruitiers, et beaucoup plus de beau bois de toutes essences pour toutes les nécessités de l'industrie.

Ajoutez à tant d'avantages celui, qui n'est pas le moindre, d'avoir purgé le pays de presque tous les animaux dangereux à l'homme ou nuisibles à l'agriculture.

Et d'un autre côté, on a trouvé le moyen de semer ou planter des arbustes et des arbres sur des montagnes pelées qui ne présentaient que de la pierre, d'y porter ou d'y créer en quelque sorte de la terre et de la végétation, et de les conquérir pour ainsi dire sur la stérilité.

Nous voici sur nos champs, et vous apercevez mes enfants et nos voisins dispersés partout; car, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, il y a toujours quelque chose à faire au dehors ou au dedans, d'autant plus que nous ne sommes obligés de travailler que six ou sept heures, comme les citadins; mais nos travaux, que nous faisons à volonte ou suivant le temps, nous sont tellement agréables que nous nous occupons sans cesse.

Mais je me sens fatigue de parler : Valmor, expliquez à votre ami ce qui concerne nos terres.

Vois d'abord, me dit Valmor, comme tout est cultivé de manière à ne pas perdre un pouce de terre. Vois; non-seulement pas une ronce, pas un chardon, pas une plante ou une herbe inutiles, mais pas une clôture, pas un mur, pas une haie stérile! seulement les fossés, les rigolles, les chemins et les sentiers nécessaires! Cette jolie bordure de groseillers et de cassis, c'était jadis un gros vilain mur en ruines qui mangeait dix pieds de terre de chaque côté!

Calcule, si tu peux, la valeur des murs, des grilles, des palissades, des fossés en maçonnerie, et tu verras l'économie de tous genres qui résulte de la suppression des clotures!

Ce joli talus que tu aperçois là-bas au bord du chemin, orné de la verdure et des sleurs d'un excellent légume, c'é-taient autresois des broussailles, des épines, et des nids à chenilles.

Et tu le vois, chemins, sentiers, fossés, sillons euxmêmes, tout est en ligne droite: tous nos champs sont, autant que possible, des carrés longs, ce qui facilite la culture en même temps qu'il économise la terre, ce qui d'ailleurs n'a pas été difficile à pratiquer puisque comme tu le sais, le terrain de chaque ferme a été tracé à volonté par les ingénieurs de la République.

Et vois comme la surface est *unie*, lors même qu'elle est inclinée! Tu n'aperçois pas d'éminences ni de cavités! tu ne vois pas même une *pierre!*

Aussi, peut-on voir une culture plus parfaite, de plus beaux épis, de plus belles chenevières, de plus belles navettes!

Et remarque ces beaux chemins, ces fossés si bien coupés à la bêche et si bien curés, ces jolis sentiers ferrés en pierres et sablés! Ne voit-on pas partout avec satisfaction le travail d'hommes qui raisonnent tout, qui cherchent la perfection en tout, et qui portent en tout autant de goût que de raison? Cette ferme entière ne semble-t-elle pas un seul et superbe jardin dont ces jolis sentiers font une délicieuse promenade?

Que dis-tu? dit Dinaros; toutes ces fermes ne forment qu'un seul jardin, tous ces champs ne sont qu'une promenade sans fin.

Tu as raison, reprit Valmor: nous n'avons pas plus de clôtures que de procès, puisque nous ne connaissons plus la propriété; et chaque fermier peut se promener sur les fermes voisines, comme les citadins peuvent se promener sur toute la campagne.

Et ne vas pas craindre que personne se permette de toucher à rien ou de rien gâter en marchant : notre système d'éducation nous habitue dès l'enfance à tout respecter, d'autant plus que quand des citadins, qui d'ailleurs ne manquent jamais de rien en ville, se présentent dans une ferme, il n'est pas un fermier qui leur refuse des sleurs et des fruits.

Mais, lui dis-je, toutes les fermes ne peuvent pas être aussi jolies, dans les montagnes par exemple? — Dans les pays de montagnes, répondit-il, il y en a de bien plus charmantes encore, embellies par les mille agréments des sites, des vues pittoresques et des eaux, limpides, jaillissantes ou tombant en cascades! Il est vrai cependant qu'il y a des

montagnes moins fertiles et naturellement moins agréables: mais c'est la surtout que se concentrent tous les efforts et toute la sollicitude de la République, pour corriger par la biensaisance des arts l'apparente injustice de la nature. Aije besoin de te rappeler que là se trouvent également des villes communales parfaitement semblables aux autres, dont le territoire contient le meme nombre de fermes de pareille étendue? Ai-je besoin aussi de te redire que les maisons de ces fermes de montagnes sont pareilles aux autres, et que les bâtiments sont semblables suivant leurs destinations? Inutile encore d'ajouter que ces fermes ont également leurs jardins, leurs legumes, leurs fleurs et leurs fruits particuliers. La culture et les productions ne sont, il est vrai, les mêmes ni en nature ou en qualité, ni en quantité; mais tout est également cultivé et bien cultivé, tout produit autant qu'il peut produire et même produit beaucoup, tant l'art est devenu puissant! toutes ces fermes ont des agréments qui leur sont propres; toutes sont agreables à ceux qui les habitent ou les visitent; toutes sont utiles à la République; et si tu veux que je te le dise, ce sont les lieux les plus déserts et les plus stériles dans le principe qui me plaisent le plus aujourd'hui par les miraculeuses métamorphoses que le génie leur a fait subir.

Mais il peut arriver, dis-je, que quelques fermes aient trop de bras et d'autres pas assez : comment faites-vous alors? — D'abord, tu dois comprendre que des hommes intelligents, élevés pour être laborieux et utiles, trouvent toujours à s'occuper pour rendre meilleur ce qui est déjà bon. Ensuite si quelque cultivateur se trouve réellement sans travail, il peut, même dans la ferme de son père, exer-

cer une autre industrie, ou bien aider un fermier voisin. Quant à ceux qui ont besoin d'un secours habituel ou momentane, ils le trouvent toujours dans quelques membres des fermes voisines, ou dans quelques jeunes citadins qui viennent s'incorporer volontairement dans leur famille, ou dans leurs amis, ou dans les écoliers, ou dans les citadins qui ne refusent jamais le plaisir des travaux champètres.

A gauche, Valmor! lui cria M. Mirol: rentrons du côté des *espaliers*; je veux les montrer à milord.

Il me sit voir, en esset, des espaliers sort singuliers: c'étaient, non des murs, mais des cloisons mobiles qui réverbèrent encore mieux la chaleur pour mûrir les fruits, et qu'on enlève quand on craint que les arbres ne soient brûlés par un soleil trop ardent.

Nous nous reposames un moment sous des treilles et des berceaux charmants où nous respirions un air parfume sous une voute de verdure et de fleurs; puis nous rentrames en cueillant, avec les jeunes filles qui vinrent embrasser leur grand-père, des fruits pour le diner.

Qu'elle était belle sous son large chapeau de paille, me dit tout bas le pauvre Valmor en me serrant le bras, la dernière sois que je l'ai vue cueillir ici des fraises! Puissestu n'être jamais aussi malheureux que moi!...

Pendant le diner, M. Mirol mit la conversation sur les récoltes, la chasse et la pêche, en s'adressant toujours à ses filles ou petites-filles, qu'il me parut toujours avoir un grand plaisir à entendre.

L'une d'elles raconta comment se saisaient la fanaison,

la moisson, la vendange, la récolte des légumes, des fleurs et des fruits.

Elle expliqua d'abord que chaque fermier choisissait le temps qui lui convenait pour chaque récolte; qu'il s'arrangeait toujours de manière à faire chacune d'elles en un seul jour pour être plus sûr d'avoir un beau temps; que, quand il avait besoin d'aides, il les demandait soit aux fermiers voisins qu'il aidait de même à son tour, soit aux jeunes gens des écoles, soit à ses amis de la ville qui ne refusaient jamais, parceque le jour de récolte était toujours un jour de plaisir et de fête, et que, à cet effet, chaque ferme avait des chaussures et des coiffures de campagne pour quarante ou cinquante étrangers, avec les instruments nécessaires.

Elle expliqua encore avec une grace charmante comment tous ces fermiers et fermières improvisés arrivaient de la ville en omnibus ou diligences, avec leurs vivres portés par des mulets.

Puis elle raconta, avec un esprit qui nous arracha souvent un sourire universel, la joie des jeunes garçons et des jeunes filles en arrivant, leurs rires en se travestissant, leurs cris ou leurs chants en travaillant, les gaîtés des repas champètres, les jolies et folâtres cérémonies qui commencent le travail, les danses et les jeux quelquefois prolongés jusqu'au milieu de la nuit et toujours sous les yeux des parents aussi joyeux que leurs enfants. — Ce récit si gracieux rappelait sans doute d'heureux ou plutôt de douloureux souvenirs au pauvre Valmor; car je crus plusieurs fois apercevoir une larme briller dans ses yeux.

Une autre jeune fille nous raconta la chasse, non aux

gros animaux sauvages, puisqu'ils n'ont plus de retraites et qu'on les a tous détruits, mais aux oiseaux nuisibles, auxquels on tend toutes sortes de pièges, et surtout aux insectes. Comme sa sœur, elle nous fit beaucoup rire, en nous racontant la chasse qu'on fit un jour, sur tout le territoire de la République, à un oiseau qui mangeait le quart des récoltes en blé et qui fut totalement détruit dans la journée. Elle nous fit beaucoup rire encore en nous racontant une autre chasse à certain insecte qui arrive en nombre infini à certaine époque fixe, chasse qui se fait le même jour dans toutes les fermes de la République, et pour laquelle presque tous les citadins accourent à la campagne comme pour la plus précieuse récolte.

Un des jeunes garçons nous raconta aussi la réparation d'un *chemin* commun à plusieurs fermes, expliquant comment tous les fermers et leurs enfants, réunis en une seule troupe et dirigés par un seul général, terminaient ordinairement l'opération en deux ou trois jours.

Après le diner, nous reconduisimes jusqu'au bateau Dinaros, qui ne pouvait pas rester plus longtemps avec nous. J'en eus beaucoup de regret parceque, dans le peu de temps que nous avions pu causer ensemble, j'avais découvert en lui autant de bonté et d'amabilité que je lui connaissais auparavant d'instruction; et l'attachement qu'il avait pour Valmor me les rendait tous deux plus chers encore. Il se montrait lui-même reconnaissant de l'amitié que je témoignais à son ami autant que s'il avait été son frère, et me fit promettre d'aller le voir souvent à notre retour.

Le pauvre Valmor faillit s'évanouir quand il l'embrassa pour lui dire adieu. Que je dois te paraître lache, me dit-il ensuite! Mais je redeviendrai homme, tu verras!

Comme nous revinmes à travers cinq ou six fermes, toutes plus riches et plus belles les unes que les autres, je m'extasiais sur tant de richesses et de beautés.

Et que dirais-tu donc, me dit-il, si tu comparais la prospérité de notre agriculture d'aujourd'hui à sa misère d'autrefois? Nos progrès ne m'étonnent pas; mais ils sont immenses, incalculables. Quelque part que nous jetions les yeux, tout est perfectionné, admirablement perfectionné. La terre cultivable est presque doublée en étendue par les défrichements et la culture des parties autrefois négligées et perdues; cette même terre est presque doublée une seconde fois par l'art plus parfait de la culture, des mélanges et des engrais, et par la multiplicité des semences successives sur la même terre, dans la même année: chacune de nos productions est non-seulement plus abondante par le nombre et par le volume, mais incomparablement supérieure en qualité; nous avons même beaucoup d'espèces nouvelles extrèmement utiles. Par exemple, tu as vu dans le jardin une espèce de melon monstrueux et plus exquis qu'aucun de nos anciens fruits : eh bien, il y a trente ans nous n'en avions pas un, et les premiers qui furent apportés d'un pays voisin étaient médiocres en saveur comme en volume, tandis qu'aujourd'hui ils sont aussi gros que delicieux et tellement abondants que tous les Icariens s'en régalent.

Et tout ce que je te dis des fruits s'applique aux ani-

maux et aux productions animales, aussi bien qu'à tous les végétaux et à leurs produits: la République n'a rien épargné pour obtenir des pays étrangers tout ce qu'ils avaient de mieux en procédés agricoles, en espèces végétales et en races animales. Aussi nos chevaux, nos bœuſs, nos moutons et leurs laines, ne sont pas plus reconnaissables que nos grains et nos légumes, nos fruits et nos fleurs. En un mot, en tenant compte de toutes les améliorations, devine combien de fois la production totale de l'agriculture est augmentée depuis cinquante ans, d'après la statistique nationale! — Que sais-je, moi; cinq fois? — Douze fois! et tu pourras le vérifier toi-même. Après cela, sois donc étonné que la population ait presque doublé, et que les 50 millions d'Icariens soient tous logés, meublés, nourris et vêtus comme tu le vois! — Oh, je ne m'étonne de rien...

Il allait continuer, lorsque nous aperçumes M. Mirol, qui nous avait promis de venir au-devant de nous avec une partie de ses enfants.

Il voulait nous conduire à une sontaine charmante, disait-il: mais nous étions satigués, et nous nous retirames de bonne heure.

Je refléchissais encore à tout ce que j'avais vu et entendu, que déjà Valmor dormait, d'un sommeil agité, murmurant des phrases entrecoupées ou plutôt des sons inarticulés, parmi lesquels j'eus peine à distinguer bonne.... belle.... angélique.... regret éternel....

CHAPITRE XX.

AGRICULTURE (Suite). - COMMERCE.

Plan de la commune. — Inventaire de la ferme. — Statistique des produits. — Liste pour l'année suivante. — Transports des produits en ville. — Grande Faïencerie. — Commerce. — Point en Icarie. — République échange, distribue, transporte tout. — Moyens de transport. — Magasins communaux, provinciaux, nationaux. — Pas de disette. — Commerce extérieur; fait par la République. — Importation; exportation. — Bonheur de la campagne.

Avant le déjeuner, pendant que Valmor écrivait à sa sœur, M. Mirol me fit voir les tableaux et les plans qui tapissaient les murs de sa bibliothèque.

L'un était un grand plan imprimé de la commune, la ville communale au centre à peu près, entourée de villages, avec l'indication de toutes les fermes, des routes et des chemins, des rivières et des montagnes.

M. Mirol me fit remarquer des fermes où il n'y avait que des vignes, d'autres où il n'y avait que du blé; plu-

sieurs exploitations de mines, et plusieurs grandes manufactures. Il me parla beaucoup d'une fabrique très-curieuse, à une lieue de sa ferme, qu'il me proposa d'aller visiter après déjeuner.

Un autre tableau était l'inventaire ou état de la ferme, indiquant tout ce qui s'y trouvait.

Un troisième, dont j'admirai beaucoup l'écriture, faite par l'un des copistes nationaux, était une statis-tique de la ferme, indiquant tout ce qu'elle avait produit l'année précédente, ce qui avait été conservé pour la consommation du fermier, et ce qui avait été versé dans les magasins nationaux: je fus émerveillé de l'énormité des produits, et je compris parfaitement comment l'agriculture pouvait donner à la République tout ce qui était nécessaire pour nourrir, vêtir, loger et meubler parfaitement tous les citoyens.

Un autre tableau contenait la *liste* des produits demandés par la République, pour l'année courante; et, dans cette liste, M. Mirol me fit remarquer qu'on lui demandait moins d'un produit, plus d'un autre, et quelque essai d'une production nouvelle.

Il m'expliqua ensuite comment les produits étaient transportés dans les magasins de la République, quelques-uns par ses chariots, d'autres par les chariots nationaux. Quant aux légumes, à la volaille, au laitage, aux fruits, qui doivent se transporter chaque jour à la ville, chaque fermier a des paniers et les vases nécessaires, et les dépose, à des heures fixées, sur le bord du chemin, où diverses voitures nationales convenablement disposées viennent les prendre pour les porter en ville.

La fabrique que nous allames visiter était une faïencerie, située sur une veine de terre qu'on ne trouve nulle part ailleurs, à une demi-lieue de la ville communale.

On y fabrique de la farence pour toute la République; ct presque toute la population de la ville communale y est employée, amenée et ramenée chaque jour, en cinq minutes, sur un chemin de fer. — Que d'ateliers différents, que de machines, quel mouvement, quelle activité, quels magasins pour recevoir momentanément les vases fabriqués! quel mouvement pour l'emballage! que de voitures pour le transport, dans toutes les communes de la République! Nous aurions passé là la journée entière que nous n'aurions pas eu le temps de tout voir et de tout admirer.

Je vois, dis-je en revenant, que vous n'avez pas besoin du commerce.

Hé non sans doute, répondit Valmor: c'est la République qui demande à chaque commune la production agricole et industrielle qui convient le mieux à la nature de son terrain et à sa situation; et c'est la République qui emporte de chaque commune son superflu pour le distribuer à d'autres, et qui lui apporte ce qui lui manque en le prenant à toutes celles qui le produisent.

C'est l'echange, ou plutôt le partage et la distribution des produits; et personne ne pourrait le faire aussi bien que la Republique. Suppose en effet un riche et habile négociant, une puissante compagnie, qui fait le commerce d'échange entre deux communes, ou entre deux provinces, ou entre deux pays, achetant à chacun ses produits surabondants et lui vendant ceux qui lui manquent.

Tu conçois que la République peut faire la même chose et bien mieux encore, parce que tous les négociants réunis ne pourraient jamais avoir sa puissance, son unité, et surtout la coopération et l'appui volontaire du Peuple entier.

Tous les moyens de transports nécessaires, chariots et chevaux, voitures à vapeur et chemins de ser, bateaux et canaux, etc., etc., elle les a!

Voituriers, bateliers, agents de toute espèce, elles les a, et tout dévoués, puisqu'elle les nourrit et les loge magnifiquement!

Ses voitures vont souvent, sans s'arrêter, d'un bout du pays à l'autre; mais ses conducteurs et ses chevaux ne sortent pas du territoire de leur commune ou de leur province, et sont remplacés par d'autres!

Quelle rapidité! et jamais la voiture qui part pleine ne revient vide!

Vois aussi l'emmagasinement! Chaque commune a ses magasins communaux, où l'on met d'abord la portion de tous ses produits nécessaires à sa consommation; des dépôts nationaux, qui reçoivent l'excédant pour être transportés dans d'autres Provinces ou en pays étrangers.

Quant à la prévoyance et à tous les moyens de prévenir la disette, qui pourrait en avoir autant qu'elle? Qui pourrait, comme elle, connaître les accidents qui menacent les récoltes, les besoins de chaque province, et ce qu'il faut demander à chacune dans l'intérêt des autres?

Qui pourrait aussi rivaliser de puissance pour faire le commerce extérieur? Ce n'est pas avec les particuliers qu'elle traite, c'est avec les gouvernements étrangers euxmêmes, du moins avec tous ceux qui sont ses alliés. Elle examine d'abord quels sont les produits qu'elle doit exporter et quels sont ceux qu'elle doit importer: C'est le Peuple lui-même ou ses Représentants qui décident la question; et c'est ensuite le Gouvernement qui négocie l'échange.

Et la République se garde bien de faire cultiver ou fabriquer ce qu'elle peut avoir facilement d'un autre pays, si son agriculture et son industrie peuvent être employées plus utilement à d'autres produits.

Tu conçois encore l'économie et les avantages qui doivent résulter de là pour le bonheur du Peuple!

Le soir, la conversation roula sur les *plaisirs* de la campagne comparés à ceux de la ville.

Je ne sais pas, dis-je, si les citadins sont plus ou moins heureux que les campagnards; mais ce que je vois avec admiration, c'est qu'il est difficile d'être aussi heureux que les uns et qu'il me paraît impossible d'avoir plus de bonheur que les autres. S'il vivait aujourd'hui, au lieu de dire: O fortunatos nimiùm, sua si bona norint, agricolas, (1) (car vous savez mieux le latin que moi), le poète romain dirait: heureux les laboureurs, puisqu'ils savent apprécier toute leur félicité!

Trop heureux les habitants de la campagne s'ils connaissalent leur bonheur! (Note de l'éditeur.)

Vous avez raison, répondit M. Mirol: aussi, je ne regrette ni le palais que j'avais en ville autrefois, ni le château de mon comté, ni mon parc, ni ma chasse, ni même ma loge à l'Opéra; et si vous voulez vous lever demain avant quatre heures, je vous menerai vers le grand chêne, sur le sommet du côteau, pour contempler le lever du solcil; et vous verrez que notre spectacle du matin vaut bien es spectacles du soir dans les villes!

CHAPITRE XX.

RELIGION.

L'aurore. — Lever du soleil. — Univers. — Terre. — Divinité. — Matière.

Cause première. — imperfection de l'Intelligence humaine. — Toute
pulssance divine; bonté; justice. — Ame; divine; immortelle. — Liberté de conscience; tolérance religieuse. — Système religieux. — Éducation religieuse commence à 16 et 17 ans. — Choix d'une religion. — Tolérance des cultes. — Peu de sectes. — Grand Concile pour fixer la croyance. —
Religion fearienne n'est pas gouvernementale, mais philosophique; maximes morales. — Culte simple; cérémonies; pratiques; devoirs. —
Temples. — Prêtres et prêtresses. — Sacendoce est profession. — Éducation spéciale jusqu'à 25 ans. — Mariage obligé. — Examens. — Qualités exigées. — Élection temporaire. [—] Douleur de Valmor; ses reproches sur sa faiblesse; sa résolution d'être plus courageux. — Fin de ses malheurs. — Commencement des infortunes de Milord.

Un quart d'heure avant le jour, nous étions sur la montagne, M. Mirol, Valmor et moi.

Quelle magnificence, m'écriai-je, précède l'apparition du Soleil! comme la belle Vénus elle même disparaît devant lui après avoir assez brillé pour guider le berger! que l'Aurore est charmante! que la riante imagination des

Grecs semble avoir eu raison d'en faire une jeune Déesse aux joues vermeilles et aux doigts de roses, semant autour d'elle la rosée, les fleurs et les parfums, colorant les nuages légers de son pinceau trempé dans les mille nuances du rouge le plus gracieux, annonçant l'arrivée de son maître, ouvrant enfin les immenses portes du ciel pour le laisser passer!

Il approche, sans paraître encore; et déjà ses puissants rayons éclairent, échaussent et raniment les plantes qui reverdissent et se redressent aidées par le doux sousse du Zéphir, les sleurs qui rouvrent leurs odorants calices, les oiseaux qui témoignent leur reconnaissance et leur joie par leurs concerts, et les travailleurs qui se répandent gament dans la campagne réveillée!

Enfin le voilà, entouré de feux et de lumière, éclipsant tout autour de lui, illuminant le ciel et la terre, éblouissant l'œil assez téméraire pour oser fixer sa splendeur et son éclat!

Voyez comme il s'élance, pour parcourir majestueusement l'immense voûte circulaire des cieux d'azur, sur son char étincelant, traîné par quatre rapides et superbes coursiers, escorté par les Heures, et répandant partout des torrents de chaleur, de lumière et de vie!

C'est le père, le biensaiteur, le Dieu de la nature, recevant presque partout les hommages de ses créatures et l'adoration des mortels...!

Et tout cela n'est qu'illusion et mensonge, s'écria Valmor en poussant un long soupir, comme le bonheur sur cette terre! Ce soleil, que ton imagination fait si rapide et TOME 1. si généreux, n'est qu'une petite lampe ou qu'un petit poèle immobile, attaché à son poste pour éclairer et échausser notre petite terre et quelques autres atomes tournant autour de lui, à côté de milliards d'autres soleils et d'autres terres dont chacun a sa place et son emploi dans l'atelier de l'univers.

C'est cet univers qu'il faut admirer, cet atelier éternel en durée, immense en espace, sans commencement et sans sin, sans limite en longueur, en largeur et en hauteur, où fourmillent d'innombrables armées d'ouvriers de toutes tailles et de toutes espèces autour d'innombrables machines suspendues et entassées sans désordre, dont les unes, infinies en volume, en poids, en vitesse et en puissance, sont des millions de fois plus grosses que la Terre et cependant volent des milliers de fois plus vite qu'un boulet de canon, tandis que d'autres créatures, infinies en délicatesse et en ténuité, sont des millions de fois plus petites que le plus imperceptible ciron.

Valmor nous paraissant transporte d'enthousiasme, nous nous gardames bien de l'interrompre; et je regrette vive-ment de ne pouvoir rappeller qu'imparfaitement ses paroles.

Et l'on a pu croire, continua-t-il que ce soleil, cette petite lampe, ce petit poèle, était un Dieu!

Tous ces innombrables soleils seraient donc autant de Dieux! Mais qui les aurait créés ces Dieux? qui les gouvernerait? qui aurait créé leurs empires et leurs sujets?

Car je ne puis concevoir une Terre qui n'ait pas été crée, un Dieu qui n'ait pas un créateur ou un père!

J'ai donc besoin de croire à un Dieu unique, créateur, Père, architecte de tout le reste de l'univers.

Et d'un autre côté, qui est cet architecte qui a dessiné le plan de cet univers et qui l'a construit? Où a-t-il pris les matériaux et les ouvriers? Comment a-t-il eu la puissance de créer ces prodigieuses machines et de fabriquer ces merveilleux ouvrages?

Pourquoi, dans quel but, pour qui, a-t-il créé tant de machines et de merveilles?

Et ce créateur, cet architecte, ce Père des Dieux et des hommes, qui l'a créé lui-même? quel est son père? quand, où, comment, de quoi est-il né?

Comment comprendre la toute-puissance, l'éternité, l'infini? Et cependant comment comprendre aussi des li-mites à l'espace et à la durée, le commencement et la fin de l'univers, des bornes au possible et à l'impossible?

N'y aurait-il donc pas de Dieu? La matière existerait-elle par elle-même et de toute éternité? Cette puissance infinie, cet ordre si admirable qui suppose l'intelligence et la prévoyance infinies d'un infiniment habile ouvrier, toutes les merveilles de l'organisation minerale, végétale et animale, ne seraient-ils qu'une qualité de la matière?

Le plumagesi varié des oiseaux, la merveilleuse structure de l'œil, la forme si gracieuse de la bouche, toutes les admirables parties de l'admirable machine humaine, se formeraient-ils comme les sels et les cristaux?

Mais comment concevoir les merveilles de la cristallisation elle-même plus facilement que l'existence d'un Dieu? Et même, n'est-ce pas une pure question de mots? car cette qualité de la matière n'aurait-elle pas alors tous les attributs qu'on donne à la Divinité, la toute-puissance, l'infini, l'éternité? Cette qualité, ou bien la matière, ne serait-elle pas ce qu'on veut exprimer par les expressions trop vagues et trop indéfinies, Dieu, Divinité, Nature, Etre suprême?

Pour moi, la Divinité est cette cause première dont je vois les effets, à qui je prête une figure humaine afin de mieux la comprendre et d'en pouvoir plus facilement parler, mais dont, avec mes sens restreints et mon organisation imparfaite, je ne puis apercevoir et connaître ni la forme ni l'essence.

Je m'incline devant elle, sentant prosondément mon impersection et mon insériorité. Je sens qu'il me manque un sens, comme au sourd ou à l'aveugle, pour l'entendre ou l'apercevoir; et quand ma faible raison s'obstine trop à vouloir percer ces mystères, je sens qu'elle s'obscurcit et tombe en démence comme ma faible vue s'éblouit et me fait tomber en vertige quand elle s'opiniâtre à sixer l'éclat du soleil.

J'admire ses merveilles! Quelquesois je trouve partout des sujets d'admiration, même dans la sange et la boue d'où s'élancent des milliers d'êtres vivants ou végétants; et quelquesois je n'admire plus rien, ou plutôt je ne m'étonne plus de rien, prêt à découvrir de plus grandes merveilles encore.

Je me sens enclin à bénir sa bonté (si je puis me servir en parlant d'elle d'une expression qui s'applique ordinairement à l'homme), sans pouvoir pourtant m'expliquer pourquoi cette Divinité toute-puissante condamne l'innocent enfant à payer par d'atroces douleurs les dents qui lui sont nécessaires, ni pourquoi cette même Divinité me rend si malheureux aujourd'hui, moi que ne hais personne, qui n'ai jamais sait de mal à personne, qui chéris tous mes semblables, et qui ne les distingue dans mon amour que par une tendresse plus vive pour mes parents et mes amis! Pourquoi me sait-elle tant soussirir aujourd'hui?

('J'ai cru qu'il ne pourrait continuer, tant son cœur paraissait alors oppressé.)

Je voudrais croire à sa justice dans une autre vie, à ses récompenses éternelles pour les bons et à ses punitions pour les méchants; car, pour ne pas l'accuser, j'ai quelques des opprimés seront compensés par une sélicité d'une autre espèce, et que l'insolent triomphe des oppresseurs sera changé en humiliation et en soussrance; j'ai besoin d'espèrer que les tyrans seront punis, sans désirer pourtant contre eux un châtiment sans fin.

Et si je parle des tyrans, ce n'est que pour les autres Peuples; car nous avons mieux fait que de les maudire ou de les condamner; nous les avons à jamais chasse de chez nous, sans attendre une autre vie pour faire le bonheur des hommes.

J'ai souvent du plaisir à croire que l'âme est une émanation divine, quand je considère la puissance de la raison, de l'intelligence et du génie déposés dans une si petite tête et dans un si faible corps.

J'aime à croire que l'âme est intmortelle; car je ne vois dans la nature que des transformations sans anéantissement, et je ne puis supporter l'idée qu'une créature si belle, si parsaite, si angélique....

Son emotion l'empechant d'achever, il cacha sa figure avec ses mains.

Alors le vieillard, pour distraire la douleur de son jeune ami, nous prit tous deux sons le bras et nous emmena visiter une grotte délicieuse qui se trouvait à quelques pas plus loin, de l'autre côté, sur le penchant de la colline.

Avez-vous des matérialistes en Icarie, lui demandai-je pour l'exciter? — Oui, quelques-uns.

Et vous les souffrez? — Comment, nous les souffrons! Et quel mal leur opinion peut-elle faire quand tout est règlé par les lois et quand ils obeissent aux lois? Quelle importance peut avoir une opinion religieuse quelconque de quelques individus, quand la nation entière est heureuse? Et d'ailleurs nos opinions ne sont elles pas indépendantes de notre volonte? Es-tu libre de croire ou de ne pas croire? La croyance ne doit-elle pas être respectée comme les goûts? Trop longtemps nos ancêtres ont été supertitieux, fanatiques, intolérants, persécuteurs et sanguinaires! Trop longtemps la religion, invoquée comme le salut des hommes, en a été le sléau! Les supplices et la guerre ne seraient-ils pas aussi absurdes entre des opinions diverses qu'elles le seraient entre ceux qui préfèrent la groseille à la fraise et ceux qui préférent la fraise à la groseille? Persécuter les materialistes ne serait-ce pas un acte d'injustice, d'oppression, de barbarie, de démence et de rage, tout aussi bien que si l'on proscrivait ceux qui sont d'avis de la minorité dans des milliers de questions d'astronomie, de médecine et d'autres sciences?

Vous avez donc plusieurs sectes religieuses? — Oui:

et puisque nous sommes sur ce sujet qui t'intèresse beaucoup, si j'en juge par les questions que tu m'adresses tous les jours, je vais t'expliquer notre système religieux, si tu le désires et si mon vénérable ami le permet.

Parlez, parlez, répondîmes-nous en même temps.

Hé bien, écoute! car c'est ici l'un des chefs-d'œuvre de notre bon et divin Icar, qui ménagea prudemment et patiemment les esprits jusqu'à ce qu'il les eût amenés universellement à son opinion. Ce que je vais te dire est donc, comme toutes nos institutions, l'ouvrage du Peuple entier. Maintenant, écoute bien! car ici, comme presque en tout, nous avons fait une révolution radicale, et nous avons tout reconstruit à neuf, en conséquence du principe de la Communauté.

Nous avons d'abord remplace les expressions Dieu, Divinité, Religione, Église, Prêtre, par des expressions nouvelles et si parsaitement définies qu'elles ne peuvent donner lieu à aucune équivoque.

En second lieu, ici encore, comme en tout, l'éducation est la base du système entier. Jusqu'à seize et dix-sept ans les enfants n'entendent pas parler religion et ne sont enre-gimentés sous aucune bannière religieuse. La loi ne permet ni aux parents ni aux étrangers de les influencer avant l'âge de raison. Ce n'est qu'à cet âge, à seize et dix-sept ans, quand leur éducation générale est presque achévée, que le professeur de philosophie, et non le prêtre, leur expose, pendant un an, tous les systèmes religieux et toutes les opinions religieuses sans exception.

Mais quel est donc le frein des ensants et des jeunes

gens?—De quel freinparles-tu? Pourquoi un frein, autrefois ce frein pouvait leur être nécessaire: mais aujourd'hui, je ne dis pas quel crime, mais quel mal un enfant pourait-il faire? La garantie de sa bonne conduite n'est-elle pas dans son éducation, dans la sollicitude affectueuse de ses instituteurs, dans la tendresse éclairée de ses parents, et dans le bonheur dont on le fait jouir? Demande à notre vénérable ami si l'on trouve l'occasion de faire un reproche grave aux enfants d'Icarie?

A dix-sept ou dix-huit ans, chacun adopte, en parsaite connaissance de cause, l'opinion qui lui paraît la meilleure, et choisit librement la religion qui lui convient. Quelle que soit sa croyance, on la respecte; quel que soit son culte, on le lui permet; et dès qu'une secte est assez nombreuse pour avoir un temple et un prêtre, la République lui donne l'un et l'autre.

Ne vas pas croire cependant que les sectes soient nombreuses: en religion, comme en politique, comme en morale, comme en tout, la vérité, si non absolue au moins relative, est une, et notre République marche vers l'unité en fait de religion comme en toute autre chose, parce que l'influence de l'éducation, de la raison, de la discussion, amène naturellement chacun à l'opinion des plus éclairés, qui devient l'opinion universelle. Peut-être, probablement même, modifierons-nous nos opinions religieuses, comme nous, les avons modifiées déjà et comme nous modifierons certainement nos opinions scientifiques et industrielles : mais, pour le présent et depuis cinquante ans, les sectes sont rares parmi nous, les sectaires sont très-peu nombreux, et l'on peut dire que l'universalité des leariens a la même croyance religieuse. — Et, quelle est cette croyance?

Suppose qu'aujourd'hui, dans l'état actuel des lumières, les hommes les plus instruits, les plus sages et les plus judicieux se réunissent en concile, comme les chrétiens l'ontfait jadis, pour discuter, dégagés de tout intérêt personnel, toutes les diverses opinions religieuses, et pour déclarer quelle est la plus raisonnable : tu conçois que ce concile pourra déclarer, sinon à l'unanimité au moins à une grande majorité, qu'il adopte une même croyance. — Oui, je le conçois : mais ensin quelle est cette croyance que vous avez universellement adoptée?

Ce serait trop long de te l'exposer maintenant, parce qu'on ne peut entamer un pareil sujet sans entrer dans tous les détails; et je ne voudrais pas blesser tes susceptibilités religieuses.....—Ne crains rien, et dis-moi quelle est cette croyance!

Je t'en prie, n'insiste pas aujourd'hui! je promets de te l'expliquer plus tard.

Mais ce que je puis te dire des-à-présent, c'est que la Religion n'est plus le Gouvernement ni l'État, et qu'elle s'en trouve complètement séparée, sans avoir aucune autorité civile, et sans être en aucun cas affranchie de soumission à la loi, tandis que, d'un autre côté, la loi n'intervient dans la religion que pour protèger la liberté des croyances et maintenir la paix publique, pour obtenir tout le bien qu'elle peut produire en évitant tout le mal dont elle a trop souvent été la cause ou l'occasion.

Notre religion, universelle ou populaire, n'est, à vrai dire, qu'un système de morale et de philosophie, et n'a d'autre utilité que de porter les hommes à s'aimer comme frères, en leur donnant pour règle de conduite ces trois préceptes qui renferment tout : « Aime ton prochain com- « me toi-même. — Ne fais pas à un autre le mal que tu ne « voudrais pas qu'il te sit. — Fais à autrui tout le bien « que tu désires pour toi-même. »

Notre culte même est infiniment simple: chacun admire, remercie, prie et adore la Divinité comme il lui plaît, dans l'intérieur de sa maison: nous avons même des temples pour nous instruire ou pour adorer en commun; mais nous pensons que la justice, la fraternité, par conséquent la soumission à la volonté générale et l'amour de la patrie et de l'humanité, sont le culte le plus agréable à la Divinité; nous estimons que celui qui sait le mieux l'adorer et lui plaire, c'est celui qui sait être le meilleur père, le meilleur fils, le meilleur citoyen, et surtout celui qui sait le mieux aimer et vénérer la femme, chef-d'œuvre du créateur; nous pensons que les privations et les souffrances que le fanatisme s'impose sont des outrages à la bonté divine; nous pensons aussi que la nature entière est le plus beau temple où l'on puisse offrir ses hommages à l'Etre suprème.

Notre culte est donc sans aucune cérémonie ni pratique qui sente la superstition, ou qui ait pour but de donner des pouvoirs aux prêtres. Point de jeunes, point de mortifications, point de penitence volontaire ou imposée! Si quelqu'un commet une faute qui cause un tort quelconque, c'est en le réparant qu'on s'en punit, et en redoublant d'ef-

forts pour être utile à ses concitoyens et à la patric. Nous trouverions absurde de prononcer des *prières* dans une langue inconnue, ou seulement autre que la nôtre, comme nous trouverions presque stupide de réciter des prières officielles que chacun de nous n'aurait pas composées luimême.

Nos temples sans images, beaux et surtout commodes comme tous nos autres établissements publics, sont principalement destinés à la prédication et à l'instruction religieuse.

Et pour terminer en deux mots, j'ajouterai que nos prêtres n'ont aucun pouvoir, même spirituel; qu'ils ne pouvent ni punir, ni absoudre; et qu'ils ne sont que des prédicateurs de morale, des instructeurs religieux, des conseils, des guides et des amis consolateurs, heureux quand ils n'ont pas besoin eux-mêmes de consolations et de conseils!...

Après ces mots, il parut vouloir s'arrêter, absorbe dans une profonde mélancolie.

Quoi! lui dis-je alors, tu veux être prêtre; par consequent tu sais que tout ce qui concerne vos prêtres est peutêtre ce qui m'intéresse le plus; et tu ne m'en dis pas davantage à leur égard! Apprends-moi leur éducation, leur réception, leur ministère!

Eh bien! répondit-il d'une voix touchante de tristesse et d'amitié: écoute encore!

Sache d'abord que nous avons des *prêtresses* pour les femmes, comme des prêtres pour les hommes. Ce que je vais te dire des prêtres doit s'appliquer aux prêtresses.

Le sacerdoce, comme la médecine, est une profession, ou, si tu veux, une fonction publique.

A dix-huit ans, quand l'éducation générale est terminée, et quand chacun choisit son industrie, le jeune homme qui veut être prêtre subit un examen pour savoir s'il possède l'instruction, les dispositions et les qualités nécessaires.

S'il est admis comme aspirant, il fait, jusqu'à vingtcinq ans, des études spéciales sur l'éloquence et la morale, la philosophie et la religion; et pendant ce temps d'étude et d'épreuve, il se consacre encore comme *instituteur* à l'éducation de la jeunesse.

Il doit se marier avant vingt-cinq ans, asin de se mettre autant que possible à l'abri des passions, et pour qu'on puisse juger si, dans toutes les positions de la vie sociale, il pourra servir de modèle aux autres.

A vingt-cinq ans, on l'examine encore, pour s'assurer qu'il est digne et capable de conseiller et de consoler ceux qui peuvent avoir besoin de consolation ou de conseil; car, quoique les Icariens soient élevés de manière à devenir des hommes dignes de ce nom, quoique les pères et mères et les amis soient bien capables d'être les conseillers et les consolateurs de leurs enfants et de leurs amis, la voix du prètre n'est quelquefois pas inutile dans des circonstances extraordinaires, et produit d'autant plus d'effet qu'elle est plus rarement entendue.

Le prêtre devant être un conseil et un consolateur pour les malheureux, un second père pour les jeunes, un frère pour ceux de son âge, un ami pour les autres, on exige qu'il soit l'homme le plus distingué par la prudence, par la sagesse, par la patience et par le talent de la persuasion.

Si l'examen, à vingt-cinq ans, est favorable, l'aspiranest proclame candidat; et c'est parmi les candidats que les citoyens de chaque quartier élisent ensuite leur prêtre.

Ce n'est même que pour cinq ans qu'ils l'élisent, afin de pouvoir écarter celui dont la vertu ne serait pas constamment digne de servir de modèle aux autres; car c'est la vertu surtout qu'on exige du prêtre; et plus on l'honore, plus on veut qu'il soit vertueux, comme plus il est vertueux et plus il est honoré.

Aussi est-on impatient, dit le vieillard en l'interrompant, de te voir atteindre tes vingt-cinq ans; car personne, mon cher Valmor, n'a subi avec plus d'éclat l'examen d'aspirant; personne n'a plus de succès comme instituteur; personne n'est plus généralement aimé et estimé; personne n'est plus sûr d'être proclamé candidat et d'être unanimement élu prêtre; et tu sens combien j'en suis heureux, moi le plus ancien ami de ton grand-père, moi qui t'aime comme un de mes enfants!

Ah! s'ècria Valmor, qui depuis longtemps me paraissait vivement agité, que me parlez-vous d'estime publique!
Cette estime que j'ambitionnais et que je méritais (car, j'en
prends le ciel à témoin, quel cœur est plus pur que le
mien?), cette estime je ne la mérite plus! Et comment
pourrais-je conseiller de dompter ses passions, moi qui me
laisse subjuguer par les miennes? De quel front oserais-je
encourager un autre à supporter un malheur avec résignation, moi si faible et si lâche! Mais aussi quel malheur fut
jamais égal au mien, dites, vous son grand-père, vous qui
connaissez son âme....?

Et sa douleur, longtemps maîtrisée, faisant ensin irov ruption comme un torrent qui rompt sa digue, le malheureux fondit en larmes.

O que les larmes d'un homme sont de mal à ses amis! Nous pleurions tous deux avec lui.

Mais lui, honteux et irrité de ses pleurs : « Voyez, nous dit-il, en montrant sa poitrine rouge et presque déchirée avec ses mains, voyez comme je luttais contre mes larmes et comme je me punissais de ma faiblesse!

- Pleure, mon enfant, pleure sans contrainte avec tes amis! J'ai souffert aussi dans ma jeunesse et je sais compatir à tes souffrances! J'ai pleuré aussi; et je sais que si nous sommes tentés d'accuser le ciel de nous faire souffrir, nous devons reconnaître du moins que les larmes sont un bienfait de la nature.
- Oui, je me sens soulage d'un poids qui m'oppressait....
- Eh bien, maintenant de la raison, du courage! Ma fille Natra n'était-elle pas un ange aussi? Et nous, qui la chérissions, n'avons-nous pas supporté sa perte?
- Ah! si Dinaise était morte, je serais peut-être moins malheureux!.. (Et ses larmes recommencèrent.)
- Allons, Valmor, lui dit le vieillard d'un ton presque sévère, du courage! Il est temps d'être homme; il est temps de montrer de la vertu, et l'on n'est vertueux que quand on sait triompher de l'adversité. Au lieu de dire, je suis saible et ne veux plus être prêtre, il saut dire, Valmor, je serai prêtre et je veux être digne de l'être.
- Eh bien oui, s'écria-t-il d'un air transporté, oui, j'en serai digne, et j'en prends avec vous l'engagement, avec

vous, son père, qui deviez être le mien! Mais excusez encore ma trop légitime douleur! (Et il s'était jeté dans ses bras en fondant encore en larmes; et le vieillard pleurait avec lui.)

Je suis mieux, dit-il ensin... Je me sens plus sort; je vaincrai, je le veux; mais laissez-moi le temps de combattre!

Demain, ce soir peut-être, nous partirons.

Je ne la fuirai pas....Bientôt vous serez content de moi!

Pauvre Valmor, il aura bien à souffrir encore, et de rudes assauts à soutenir! mais il aura des consolations; et moi qui l'aide à se consoler aujourd'hui, je serai bientôt accablé sous le poids d'inconsolables douleurs! Il guérira, et moi je serai la proie d'un mal sans remède! Son cœur pourra battre encore de plaisir et de bonheur, et moi, malheureux, j'épuiserai jusqu'à la lie le calice des infortunes humaines!

CHAPITRE XIX.

QUÉRISON DE VALMOR. - ANXIÉTÉ DE MILORD.

Retour de Valmor et de Milord. — Reconnaissance pour Milord. — Soirée chez M^{me} Dinamé. — Valmor avec Dinaïse. — Dinaïse avec Milord. — Combats de Valmor; victoire. — Anxiété de Milord.

J'AVAIS ramené Valmor dans sa famille, qui ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance de l'amitié que je lui avais témoignée en l'accompagnant à la campagne. Corilla surtout, que sa tristesse rendait plus touchante, redoublait de caresses et d'amabilité pour son frère et pour moi.

Une heure après notre arrivée, Valmor voulut aller voir Dinaros; et, le soir, nous retournames tous ensemble chez madame Dinamé.

Chacun s'efforçait d'agir comme avant la fatale explication: Valmor et Dinaise ne cherchaient point à s'éviter; seulement Valmor ne s'empressait plus auprès d'elle comme autresois, et tout le monde semblait s'entendre pour les occuper tous deux, les uns se réunissant autour de Valmor, et les autres autour de Dinaise.

Je l'approchai plusieurs fois moi-même quand Corilla était auprès d'elle; et je ne pus m'empêcher de plaindre vivement Valmor en secret, car elle ne m'avait jamais paru si ravissante. Je sus surpris de la trouver moins timide avec moi; son ton me paraissait presque affectueux; il me semblait même que, comme Corilla, elle voulait se montrer reconnaissante des soins que j'avais eus pour Valmor. Mais, tandis qu'elle acquerrait de la hardiesse, je n'en étais pas moins troublé quand j'osais la contempler, et surtout quand j'entendais sa voix, qui chaque sois me faisait tressaillir. Je me rappelais souvent tout ce que Valmor m'avait dit d'elle, et je concevais mieux son enthousiasme et son désespoir.

J'étais étonné même de la tranquillité de Valmor : cependant je crus l'apercevoir une fois palir et changer de voix en la regardant; mais ce fut un éclair.

Eh bien, nous dit-il en sortant, à Corilla et à moi, êtesvous contents de Valmor? Si vous saviez ce que j'ai souffert, et quels combats je me suis livres!... Je me croyais plus fort! Que l'homme est faible! Mais c'en est fait, j'ai vaincu, et, j'en suis sûr, je ne cesserai plus de vaincre; je vous rendrai le repos, à toi, ma chère sœur, à toi, mon bon et fidèle ami. (Et souvent il me serrait affectueusement la main.)

Je devais être satissait de l'état de Valmor, de ses caresses, de l'accueil de Dinaise: mais voyez la bizarrerie du cœur humain! je me retirai triste et troublé, sans pouvoir m'expliquer à moi-même la cause de ma tristesse, et sans roxe 1. me douter que l'anxiété vague qui m'oppressait était le présage des malheurs qui devaient m'accabler, comme un air étouffant est ordinairement le précurseur de la tempête!

CHAPITRE XXII.

REPRÉSENTATION NATIONALE.

Pour distraire Valmor, Milord l'entraîne à une séance de la représentation nationale. — Premier pouvoir délégué. — 2,000 députés, 2 par chaque commune. — Chacune en réélit un chaque année, le 1er avril. — Députes habiles. — Permanence; 3 sessions de 3 mois; commission pendant les 3 vacances. — Députés logés dans le palais national; description: public. - Séance: entrée des députés. - Recommandation solennelle; ouverture. - Appel des absents; carillon pour annoncer 3 retardataires; jugés par l'assemblée. — Spectateurs silencieux. — Rapports; votes sans discussion. - Manière de voter; point de vote secret. - Contre-rapports. - Laconisme. — Séance suspendue. — Exactitude des députés à remplir leurs devoirs. — Punitions. — Comités; sous-comités; séances publiques; commissions; enquêtes; statistique; correspondance. — Discussion importante; 2 orateurs cholsis pour la soutenir. - Président de la république appelé par la représentation nationale; ne refuse jamals; répond à toutes les questions, même sur les affaires étrangères. - Expédition des affaires; pétitions; propositions. - Législature sait des lois sur tout; nombreuses. — Concentration. — Toutes les lois sont saltes dans l'intérêt du peuple. — Liste des lois saites l'année précédente. — Conduite des députés pendant la séance; admiration d'Eugène. — Comparaison avec la conduite des députés anciens; s'absentaient; n'écoutalent pas; empêchaient d'écouter; intercompalent; Impolitesse; Injures; calomnles; menaces; violences;

duels, applaudissalent les uns; voelferaient contre les autres. — Ministres; se loualent, mentaient, insultaient, dirigaient les votes, votaient. — Majorité accordait tout. — Polgnée d'électeurs; poignée de députés. — Députés agents du roi. — Gouvernement représentatif était comédie; roi falsait réellement la loi. — Toutes les lois étaient faites pour le roi, contre le peuple. — Séductions royales; corruption ministérielle. — On divisait. — Minorité opprimée. — Constitution faite par poignée de riches. — Pétitions inutiles; plaintes impossibles; presse enchaînée; pas de remède légal.

Nous étions convenus, Corilla, Dinaros et moi, que j'entraînerais Valmor le plus souvent que je pourrais au dehors pour le distraire, et je lui avais sait promettre à luimeme de m'expliquer plus en détail leur organisation politique, et de me la saire voir en action.

Son grand-père nous ayant avertique la prochaine séance de la représentation nationale devait être intéressante, je lui avais demandé de m'y conduire avec Eugène, dont je savais que la compagnie lui était agréable.

Nous allames donc le prendre de bonne heure, et nous partimes en causant, après avoir promis de revenir à la maison, où nous trouverions probablement madame Dinamé et sa famille.

La Représentation nationale, nous dit Valmor en marchant, est le premier pouvoir après le Peuple.

Vous la verrez composée de deux mille députés, élus pour deux ans, et dont moitié sont renouvelles chaque année.

Les mille Communes qui composent la République ayant chacune 2 députés, chacune d'elles en réélit un tous les ans.

Les élections se sont le même jour dans toute la République, le le avril.

Elles se terminent partout en une seule séance, après que les listes de candidats ont été dressées et discutées dans deux séances précédentes, à dix jours d'intervalle.

Tous les citoyens acquérant l'habitude des affaires publiques dans les assemblées populaires, presque tous exerçant quelques-unes des fonctions communales ou provinciales, les plus habiles remplissant successivement presque toutes ces fonctions, et les députés étant choisis parmi les plus remarquables d'entre les habiles, vous concevez que les représentants sont presque tous des hommes muris par l'age et l'expérience, la crême du pays par leurs talents, par leurs vertus et par leur patriotisme : si quelques jeunes hommes apparaissent parmi eux sans avoir passé par la filière des emplois inférieurs, comme vous en verrez quelques-uns, c'est que ce sont des hommes de génie.

La Représentation nationale est permanente, comme le Peuple, et comme la souveraineté populaire qu'elle représente.

Elle siège pendant neuf mois, et prend trois vacances d'un mois chacune, pendant lesquelles elle est représentée par une commission de surveillance, qui la rappellerait s'il était nécessaire.

Les représentants se réunissent et se séparent aux époques fixées par la constitution, sans autre ordre que le mandat du Peuple souverain.

Tous sont loges et nourris en commun dans le Palais national.

Un autre jour nous visiterons leurs logements et leur réfectoire, et vous verrez qu'ils ne sont pas autrement traités que tous les autres citoyens. Leur salon des conférences, et tout ce qui sert exclusivement à leur usage personnel, n'ont rien d'extraordinaire.

Mais le monument public, le Palais national, regardez le bien, (nous en approchions alors), et dites-moi, vous qui avez tant voyagé, avez-vous vu quelque plus beau palais impérial ou royal...? On a envoyé partout pour avoir des modèles, on a préparé et discuté le plan pendant quatre ans. Il n'y a que 22 ans qu'il est achevé, après un travail de 28 années. Icar et la République avaient dit ensemble : que le Palais national soit le plus beau monument de la terre! Et le voilà...!

Mais vous le connaissez : entrons vite, parce que l'heure approche.

Je n'entreprendrai pas de décrire l'intérieur... Je ne crois pas qu'aucune salle de trône dans aucun palais de monarque soit aussi majestueuse, aussi superbe, aussi magnifique que cette salle des délibérations des représentants d'un Peuple-Empéreur-Pape et Roi!

Plusieurs vastes galeries contiennent plus de 6000 spectateurs.

Pas un soldat, pas une garde, pas une arme! mais une musique tantot imposante et tantot delicieuse.

A 4 heures moins 5 minutes, le président, les viceprésidents et les secrétaires, précédés de nombreux huissiers, et suivis des 2000 représentants, entrèrent dans la salle en superbes costumes, et prirent respectivement leurs places au milieu d'un majestueux silence.

Ces 2000 députés assis sur des bancs demi-circulaires s'élevant en amphithéatre, ces 6000 spectateurs suspen-

dus sur leurs têtes, ces costumes éclatants, les élégantes et brillantes toilettes des femmes, toutes ces figures belles ou gracieuses, la tribune en face, les officiers derrière et plus haut, le président au milieu d'eux et plus élevé, les inscriptions et les statues, les lustres étincelants et les drapeaux, la musique et le silence (au milieu duquel une voix semblait crier : c'est ici que se décident le bonheur ou le malheur d'un grand Peuple), toût formait un spectacle que ne peuvent offrir ni la stèrile magnificence d'une cour ni la vaine féerie d'un opéra.

Quatre heures sonnaient quand un superbe vieillard, en habit de citoyen, parut au dessus du président et prononça ces mots d'une voix solennelle:

« Représentants d'Icarie, souvenez-vous que le Peuple « ne vous a envoyés ici que pour travailler à son bonheur, « et que vos frères ne vous ont choisis que pour recevoir « de vous l'exemple de toutes les vertus! »

Aussitot le président déclara que la séance était ouverté. Chef des huissiers, dit-il, tous les représentants sont-ils à leur poste? — Non! — Combien en manque-t-il? — Trois. — Qui sont-ils? (l'huissier les nomma).

Je déclare à l'assemblée, ajouta le président, que les deux premiers m'ont envoyé leurs motifs d'absence; et je transmettrai leurs lettres au comité de censure.

Quelqu'un demande-t-il un congé momentané? — Quatre deputés se levèrent et exposèrent leurs motifs. L'assemblée en accorda trois, et renvoya le quatrième au comité de censure.

Un rapporteur lut ensuite à la tribune, au nom du co-

mité d'ameublement, son rapport sur un projet de loi, pour ajouter un nouveau meuble au mobilier de chaque famille. Il déclara que le comité était unanimement d'avis de l'adoption, et sit connaître brièvement ses motifs. Personne ne demandant la parole contre ce rapport, l'assemblée vota sans discussion par assis et levés, et adopta la loi à l'unanimité.

Un autre rapporteur était à la tribune quand la porte de la salle s'ouvrit avec un carillon de clochettes qui attira tous les regards. Regardez bien, nous dit Valmor! c'est le troisième député dont le chef des huissiers vient de déclarer l'absence. — Mais pourquoi, lui dis-je, cette porte bruyante, au lieu d'une porte ouvrant sans interrompre l'orateur? — C'est pour que l'assemblée remarque l'entrée du retardataire. Tu verras tout-à-l'heure!

Le rapporteur, qui s'était arrêté jusqu'à ce que le député fût à sa place, termina son rapport.

Après le vote de l'assemblée, le président dit au député: représentant B..... vous n'avez pas donné à vos concitoyens l'exemple de l'exactitude à remplir un devoir : quelle est votre excuse? — Le député exposa la cause de son retard.

L'assemblée, dit ensuite le président, veut-elle renvoyer au comité de censure? — Tous restèrent assis. — Admet-elle l'excuse? — Tous se levèrent.

Mais cette cérémonie est déjà une punition sévère, m'écriai-je sans assez de précaution pour n'être pas entendu.....

Monsieur, me dit poliment un vieillard à côté de moi, je suis venu pour entendre nos représentants et non vos

réflexions: veuillez ne pas m'enlever mon droit...! — Excusez moi, lui répondis-je (car il avait raison).

Quinze à vingt-cinq projets de lois furent de même adoptés et quelques-uns rejetés, sans discussion, à l'una-nimité des comités et de l'assemblée.

Un rapporteur vint ensuite déclarer que son comité n'avait adopté le projet qu'à la majorité des deux tiers. Après lui se présenta un contre-rapporteur, choisi par la minorité de ce comité pour exposer les motifs de son opposition. Plusieurs orateurs prirent ensuite la parole pour et contre le projet, et s'exprimerent avec un laconisme extrême. L'assemblée n'étant point unanime, on compta la minorité qui se leva à la contre-épreuve, et l'on en trouva cent cinq, dont on prit rapidement les noms, en sorte qu'on connut par la ceux des dix-huit cents quatre-vingt-quinze qui formaient la majorité en faveur de la loi.

La séance fut alors suspendue pendant un quart d'heure.

La mercuriale de mon voisin était juste, dis-je alors plus librement à Valmor; mais ma réflexion n'était pas moins juste elle-même: votre porte à carillon et l'interruption de l'orateur sont une véritable punition pour leretardataire. — Hà, me répondit-il, nous ne badinons pas avec les devoirs! Les fonctions de représentant ne sont pas un jeu pour nous! Vous avez entendu l'homme du Peuple rappeller à la Représentation nationale qu'elle doit donner l'exemple de toutes les vertus! Le député qui manque volontairement à ses devoirs nous paraît beaucoup plus coupable qu'un autre; et l'opinion publique est tellement inexo-

rable sur ce point qu'on a vu, il y a dix ans, un député unanimement exclu de la Représentation nationale pour avoir manque une seule fois d'assister à la chambre sans motif légitime: aussi personnen'y manque, et, sur deux mille députés, vous n'avez vu qu'un seul retardataire.

llo, je suis loin de blamer cette severité, répondis-je; je l'approuve au contraire de tout mon cœur et je l'admire.

Il paraît, dit Eugène, que vos Comités ont une grande part dans le travail de la législation: comment agissent-ils?—Vous savez que la Représentation nationale a quinze Comités principaux de cent trente—trois membres chacun; ceux—ci se subdivisent en soixante Sous-Comités de trente—trois. Tous ces Comités et Sous-Comités ont leurs matières spéciales et leurs salles particulières; toutes les propositions leur sont distribuées suivant leurs spécialités, pour être examinées et discutées separément et sans rétard. Les séances de ces Comités sont publiques et ont lieu tous les jours, le matin, de dix à une heure, tandis que celles de l'assemblée générale ont lieu le soir, de quatre à huit heures, et quelquefois jusqu'à neuf.

Quoique ces comités aient toutes les statistiques qu'ils peuvent désirer, quoiqu'ils soient en relation régulière avec des comités analogues dans toutes les assemblées populaires, ils font souvent des *enquêtes* avec l'autorisation de la chambre, et interrogent publiquement, soit les fonctionnaires publics, soit les citoyens.

Ils organisent meme, à côte d'eux, des commissions speciales, dans lesquelles ils appellent des citoyens non deputes, qui recueillent les renseignements et qui leur donnént

leur avis. Ces commissions libres, jointes aux comités, ont rendu d'immenses services pour organiser la Communauté.

Quand le comité a pris sa délibération, son rapporteur rédige de suite son rapport, qui est déposé, imprimé et distribué dix jours avant sa lecture et sa discussion, excepté dans les cas d'urgence, qui sont infiniment rares.

La séance étant rouverte, j'eus le plaisir d'un débat animé sur une grave question qui avait été renvoyée aux assemblées populaires pour avoir leur avis, et qui partageait ces assemblées comme le comité : c'était la question de savoir s'il conviendrait de travailler sept heures et demie par jour, au lieu de sept, et d'avoir un jour de repos tous les cinq jours, au lieu d'un tous les dix jours, afin que les citoyens pussent jouir plus souvent de la campagne. Les deux orateurs les plus habiles avaient été choisis par la minorité et par la majorité pour soutenir seuls les deux opinions : ils se pressèrent de questions, d'objections et de raisonnements pendant plus d'une demi-heure, repliquerent vingt fois l'un à l'autre, se mirent successivement d'accord sur beaucoup de points qui les divisaient d'abord, et finirent par convenir d'un essai pendant trois mois d'été, en soumettant même cette nouvelle combinaison à l'approbation des assemblees populaires; et la Représentation nationale, qui les avait silencieusement écoutés, comme un tribunal écoute deux avocats, adopta presqu'unanimement leur opinion.

J'eus ensuite l'avantage d'un spectacle assez rare, celui du Président du corps exécutif, appelé par la Représentation nationale et paraissant à sa tribune pour lui donner les renseignements qu'elle lui demandait : c'était sur l'état d'une négociation ordonnée par la chambre avec cinq gouvernements étrangers, relativement à un projet de colonisation à exécuter en commun. Le président lut des lettres, répondit à toutes les questions, et sit connaître que trois de ces gouvernements avaient accepté les propositions de la République, et que les deux autres les accepteraient probablement bientôt : puis il se retira avec les mêmes cérémonies qui avaient accompagné son entrée.

Le Président ne refuse jamais (demandai-je à Valmor, pendant une seconde suspension) de se rendre à l'invitation des Représentants? — Refuser, répondit-il! ce serait une révolte; et la Représentation nationale le destituerait et le mettrait en accusation! L'une est le souverain ou le représentant du souverain, l'autre son subordonné, l'exécuteur de ses lois, élu par elle et responsable devant elle.

Aussi, chaque année, la Représentation nationale appelle le Président, au jour qu'elle lui indique, pour lui rendre compte de l'execution de toutes les lois : elle appelle fréquemment les ministres pour leur demander également des comptes.

Et toutes vos affaires étrangères sont ainsi publiques?

— Sans doute! Est-ce qu'il peut y avoir un secret pour la Représentation nationale? Ne serait-ce pas absurde, puisqu'elle est le souverain?

Mais cependant, si le Président soutenait que le salut du Peuple exige que l'affaire ne soit connue d'aucun autre?...

— Absurdité, audacieux mensonge des despotes et des tyrans ! Si le Président déclarait que l'affaire exige du secret,

la chambre le verrait bien elle-même; et si elle avait quelque doute, elle nommerait une commission spéciale qui recevrait la confidence et qui lui ferait son rapport: mais quand elle juge qu'une publicité plus ou moins étendue n'a pas d'inconvenient, personne ne peut plus prétendre le contraire. Du reste, la difficulté ne s'est pas encore présentée depuis notre révolution, et toutes nos affaires étrangères ont eu la même publicité que les autres.

La séance reprise encore, la chambre expédia rapidement un grand nombre d'affaires. Elle distribua entre ses comités quelques pétitions qui lui étaient adressées par des assemblées populaires, et des propositions faites et lues publiquement par ses propres membres. Puis enfin elle fixa son ordre du jour pour le lendemain, et se retira comme elle était entrée, laissant tous les spectateurs pénétrés de respect, et notre Eugène transporté d'enthousiasme.

Si chaque seance est aussi remplie, dis-je à Valmor en sortant, quelle quantité de lois votre Représentation nationale doit faire chaque année pendant neuf mois de session!

Oui, répondit Eugène; mais toutes ses lois sont certainement, comme celles-ci, dans l'intérêt du Peuple, et par conséquent je pense que vous ne vous plaindrez pas de leur nombre.

Eugène a raison, dit Valmor, et, pour t'en convaincre, quand nous serons à la maison, je te montrerai la liste d s lois faites l'année dernière.

Mais, répondis-je, j'ai toujours entendu dire que le pouvoir législatif ne devait ni administrer ni conceptrer, et je vois qu'ici la Représentation nationale administre et concentre!

Non, répliqua Valmor, notre Représentation nationale n'administre pas : elle discute seulement, décide et ordonne beaucoup d'actes d'administration comme font tous les législateurs; et nous regrettons qu'elle ne puisse pas les délibèrer tous; car quel mal peut-il y avoir à ce que ces actes soient ordonnés par deux mille législateurs au lieu de l'être par quelques exécuteurs généraux ou par un seul? N'est-il pas même plus avantageux qu'ils soient examinés par le corps qui a le plus de lumières et qui peut en outre consulter tous les autres corps et le Peuple entier?

Tu dis qu'elle concentre...! Tant mieux! Puisse-t-elle établir l'unité et l'égalité partout, en s'attachant tou-jours à éviter les inconvénients et à réunir tous les avantages! Fléau sous le despotisme et la tyrannie, la concentration est un bienfait avec la République et la Communauté!

Quand nous arrivames à la maison, où Dinaros nous apprit que nous ne verrions pas sa mère et sa sœur, près desquelles était Corilla, Valmor remit à Eugène la liste des lois votées pendant l'année précédente, et Eugène la parcourut à haute voix.

« Loi qui ordonne l'inscription d'un nouveau légume sur la liste des aliments, sa culture et sa distribution. — Div autres lois du même genre pour les aliments, les vêtements, le logement et l'ameublement.

« Loi qui ordonneune amelioration sur toutes les routes.

- Cinq autres lois du même genre pour les canaux et les rivières.
- « Loi qui ordonne la composition, l'impression et la distribution d'un tableau chronologique et alphabétique de toutes les inventions humaines. — Une douzaine de lois de même nature.
- « Loi qui ordonne des constructions et des expériences sur un projet de pare-à-grèle.
- « Quinze lois pour l'utilité et l'agrément des femmes dans leurs ateliers et ailleurs.
- « Quarante lois ordonnant la construction et l'emploi de nouvelles machines dans les ateliers nationaux.

En voilà assez j'espère... — Non, non, continuez, dit Valmor!

- « Quinze lois pour l'amélioration de l'enseignement.
- « Deux lois qui ordonnent la fabrication et la distribution de certains objets à un Peuple sauvage pour essayer de le civiliser.

Loi pour proposer au congrès des *Peuples alliés* de faire en commun des creusements et des fouilles concernant la *géologie*.

Assez, assez...!

Les deux ou trois cents autres lois ont toutes également pour but l'intérêt général.

Hé bien, me dit le grand père en rentrant, êtes-vous satisfait? — Enchanté, lui répondis-je, émerveillé! Je n'ai cependant pas entendu une seule pièce d'éloquence, je n'ai rien vu de dramatique: mais, j'admire la raison, la

sagesse, la décence, la dignité, le laconisme de vos représentants: on dirait des juges à leur tribunal! toujours attentifs, silencieux et fixés sur leurs bancs! Pas une interruption, pas un cri, pas le moindre bruit qui puisse importuner l'orateur ou les auditeurs! au contraire, tous les égards, toutes les manifestations d'estime et de fraternité! certainement vos assemblées populaires, vos fonctionnaires publics et vos citoyens trouvent là des modèles! voilà ce que j'aitoujours désiré! voilà ce qui me transporte et me ravit...!

Mais, je ne conçois pas votre ravissement, repliqua le vieillard: vous ne voyez ici que ce que vous voyez dans nos écoles, dans nos ateliers, dans nos théâtres, dans toutes nos réunions publiques...! Est-ce que par hasard les élus du Peuple devraient être moins raisonnables que des écoliers? songez donc que des l'enfance notre éducation nous donne toutes les habitudes physiques et morales nécessaires à l'homme en société et surtout au citoyen en assemblée! savoir écouter en silence, répondre brièvement, ne jamais importuner son voisin, tout cela n'a rien de difficile; ce qui paraissait moins facile, c'était de faire prendre au corps toutes les habitudes nécessaires pour pouvoir rester plusieurs heures immobile, assis, silencieux et attentif: mais, en y travaillant dès l'enfance, nous y sommes complétement parvenus.

Quant à la politesse, à la fraternité, à l'exactitude et à l'accomplissement de tous les devoirs, ce serait un crime à nos hommes d'élite de donner l'exemple de leur mépris.

O que vous êtes heureux, s'écria Eugène! que vous êtes heureux!

Nous le sommes d'autant plus sous ce rapport, répliqua le vicillard, que c'était tout le contraire autrefois, avant notre révolution de 1792: à cette époque, de honteuse et douloureuse mémoire, la masse des Députés se jouaient de leurs devoirs: ceux qui avaient le plus prodigué les promesses pour se faire élire laissaient passer des semaines et des mois entiers sans venir à la Chambre, sacrifiant ainsi leurs obligations à leurs plaisirs ou à leurs intérêts. Chaque jour, un grand nombre d'entre eux arrivaient après la séance et partaient avant sa sin; et souvent, au grand scandale du Peuple, on a vu le théâtre rempli de Députés, le palais législatif vide de législateurs, et le Président réduit à lever la séance parce qu'il se trouvait presque seul.

Pendant la discussion, on les voyait se promener dans la salle, sortir et rentrer à chaque instant. Sur leurs bancs, ils lisaient les journaux, écrivaient leurs lettres, ou causaient avec leurs voisins; on n'entendait qu'ouvrir les portes, marcher, causer et faire du bruit de toute espèce, en sorte que les uns n'écoutaient pas l'orateur et empêchaient les autres de l'entendre, l'empêchant lui-même de parler à son aise!

Nos jeunes gens ne reviennent pas d'étonnement quand on leur raconte aujourd'hui l'histoire de ces temps de discorde et d'oppression; ils ont peine à croire à si peu d'égards, à tant d'impolitesse et de grossièreté, même dans l'élite et la fleur du pays; mais ce monstrueux contre-sens, ce renversement de toutes les idées de raison, n'est malheureusement que trop certain et n'était que trop ordinaire alors: ceux qui se seraient étousses plutôt que de sousser devant une chanteuse ou une danseuse faisaient autant de

tapage que des gens ivres, quand leur devoir les avait amcnés dans le prétendu sanctuaire des lois!

Il n'y avait pas d'école, pas de corps-de-garde, pas de caserne, pas de cabaret, pas de foire même, où l'on ne trouvat plus de décence et d'ordre qu'on en voyait quelquesois dans la solennelle assemblée des législateurs!...

Mais, mon père!.... s'écria Valmor... — Laisse, laisse, mon fils, reprit le vénérable vieillard en s'animant dayantage: je sais combien ces vérités te font rougir pour la patrie; mais la honte et la folie du passé rehaussent la sagesse et la gloire du présent; et il est bon de nous rappeler les vices et les malheurs de notre ancien régime, afin de mieux apprécier les vertus et le bonheur que nous devons à notre Icar; il est bon de montrer à nos jeunes amis ce que nous étions, afin qu'ils puissent juger des prodiges qu'a produits notre Communauté! Je continue donc:

La législature se divisait en deux fractions, la majorité qui défendait les intérêts de l'Aristocratie, et la minorité ou l'opposition qui défendait les intérêts du Peuple: ces deux partis formaient deux camps séparés, deux armées ennemies, qui se menaçaient de l'œil, du geste et de la voix; qui se lançaient et se renvoyaient les injures et les outrages; qui applaudissaient comme des forcenes leurs orateurs, ou qui vociféraient pour ôter la parole à leurs adversaires; qui grognaient ou hurlaient, riant aux éclats ou trépignant du pied, comme des fous ou des enragés; qui se montraient le poing et poussaient des cris de guerre, comme des barbares attaquant les retranchements de leur ennemi; qui emportaient une loi comme des soldats empor-

tent une citadelle, au milieu de la consusion et d'un épouvantable vacarme; qui se tuaient séparément en duel; ensin qui ne pensaient qu'à se proscrire quand ils ne se proscrivaient pas en esset.

Vous frémissez, mes enfants, au récit de tant d'horreurs... Mais tout était renversé dans ces temps de tyrannie, de guerre civile et d'abominations: les Ministres, qui
devaient être l'élite de l'ÉLITE, donnaient souvent, à la tribune, l'exemple des mensonges les plus manifestes, proclamaient les maximes les plus immorales, prodiguaient
l'injure et la calomnie, louaient la trahison, et récompensaient l'assassinat!

Et ces Ministres avaient l'impudence de s'encenser euxmêmes, de se prodiguer les éloges, d'accaparer pour eux toute la sagesse et toutes les vertus, d'accuser le Peuple d'ignorance et de stupidité, et de traiter d'imbécilles et de niais, de brouillons et d'anafchistes, ceux qui défendaien l'intérêt populaire!.... et leur majorité couvrait toujours leurs voix d'applaudissements et de bravos!...

Et ces mêmes Ministres, siègeant à la tête de leur majorité comme des généraux à la tête de leurs soldats, lui donnaient l'ordre et le signal d'applaudir ou de murmurer, de se lever ou de rester assis.

Et cette Majorité accordait aux Ministres toutes les lois de tyrannie, de terreur et de sang qu'ils demandaient pour eux, et tous les millions qu'ils désiraient pour la Reine et pour ses trois enfants.

Mais, qu'était-ce donc que cette Majorité, me deman-

dez-vous peut-être intérieurement? De quelle espèce d'animaux se composait-elle donc? — Rampants, domestiques, et voraces...; renards, goulus, chiens couchants, caméléons, loups cerviers...; vous auriez trouvé toutes les espèces dans cette ménagerie...

C'était une poignée de riches, (200 à peine), choisis par une autre poignée de riches, (30 ou 40,000), ou plutôt designes et nommes par les Ministres, qui disposaient des électeurs par leur influence et par les places ou faveurs qu'ils donnaient et promettaient.... Ils choisissaient pour Deputés les Aristocrates qui avaient le même intérêt qu'eux, leurs agents ou leurs fonctionnaires publics qui leur étaient le plus dévoués (c'est-à-dire qui étaient le plus dévoués à leurs places), les chambellans, les écuyers, les capitaines des gardes, les eunuques, les grands officiers ou les grands valets de la couronne, même les beaux pages de la Reine : on a cru même un moment qu'ils enverraient parmi les législateurs, pour représenter la Souveraine, ses jolies semmes de chambre et ses belles dames d'atour; mais ils se sont contentes de se nommer euxmêmes, et, dans plusieurs circonstances décisives, c'est leur voix qui a fait la majorité et par conséquent la loi.

Je crois rèver moi-même quand j'y pense, et j'ai quelquesois de la peine à croire mes propres souvenirs.... Nous appellions cette machine un gouvernement représentatif; mais, comme vous voyez, ce n'était qu'une farce grossière, passez-moi l'expression, une vraie comédie, et une comédie qui coûtait cher au pauvre Peuple; car c'était en réalite la Reine, ou plutôt ses Ministres, qui saisaient la loi, et les Ministres étaient plus absolus qu'un Autocrate, plus despotes qu'un Sultan, et plus hardis pour frapper et pour prendre des millions que s'ils n'avaient pas cu des fantômes de Députes pour leur servir de plastrons et pour leur tout donner au nom du Peuple.

Aussi, tandis que notre Représentation nationale ne fait aujourd'hui des lois que dans l'intérêt du Peuple et de l'humanité, vous frémiriez si je vous citais les lois faites dans notre malheureuse Icarie pendant les dix ans depuis 1772 à 1782. Des budjets, une liste civile pour la Reine, des apanages pour ses deux fils, une dot pour sa fille, des lois de terreur, toutes en faveur de la famille royale et de ses valets, des Ministres et de l'Aristocratie, toutes contre le Peuple! Et si, par peur et par rouerie, pour se populariser, on en a d'abord consenti quelques-unes qui paraissaient populaires, on les a successivement révoquées, ou dénaturées, ou laissées sans exécution!

Et voyez comme on foule aux pieds toute pudeur quand le despotisme parvient à tout démoraliser! Cette Majorité, ces Députés qu'on disait envoyés pour surveiller et accuser les Ministres, ne quittaient ni les hôtels ministériels, ni même le palais de la Reine, et se précipitaient comme des affamés aux dîners et aux fêtes de la Cour et des courtisans! C'était à qui se distinguerait des autres par ses flatteries, ses adulations, sa servilité et ses bassesses: vous ne croirez peut-être pas que ces Députés, envoyés pour délibèrer sur le bonheur du Peuple, délibèrèrent gravement un jour pendant deux heures sur la question de savoir si les plumes n'allaient pas mieux à la Reine que les fleurs.

Et pour achever de les séduire et de les acheter, les Mi-

nistres leur prodiguaient, pour eux, leurs femmes et leurs enfants, les places, les faveurs de tous genres, les distinctions les plus puériles, de petits rubans de toutes les couleurs, de petites croix de toutes les formes, tandis qu'ils destituaient et ruinaient les Députés qui votaient contre eux en préférant leur conscience à leur intérêt.

Après avoir divisé la Chambre pour la gouverner, ils lançaient leur Majorité contre la Minorité, comme des polissons excitaient un chien contre un autre!

Ils ne permettaient pas même à la Minorité de parler et surtout de faire une seule proposition!...

Mais, dis-je au vieillard, que disaient les spectateurs de ces débats, et le Peuple qui lisait le récit de ces séances?...

— Ils disaient que c'était une école de scandale et d'immoralité, un antre, une caverne, un repaire, un foyer de peste, une maison d'aliénés, une tabagie, un mauvais lieu qu'il fallait purifier.

Et le Peuple ne faisait pas des *pétitions* comme en Angleterre?... — Des pétitions! mais à qui? Aux Ministres ou à la Reine contre leurs complaisants et serviles Députés? A la Reine contre ses complaisants et serviles Ministres?...

Et le Peuple ne se réunissait pas comme en Angleterre pour délibérer dans ses meetings?... — Mais la loi (c'est-à-dire les riches, les députés et les ministres), punissait les associations et les réunions!...

Et la Presse ne criait pas pour le Peuple comme en Angleterre?... — Mais la loi (c'est-à-dire l'aristocratie), baillonnait la Presse!...

Et le Peuple ne couvrait pas de boue comme en Angle-

terre ceux qui le vendaient en prétendant le représenter?...

— Mais les ennemis du Peuple se faisaient escorter par des bandes d'assommeurs et d'empoigneurs!...

Et le Peuple ne criait pas contre les Ministres comme en Angleterre, où le grand Duc de Wellington a été obligé de faire mettre des grilles, des portes et des volets en fer tout autour de son hôtel?... — Mais la mitraille et les Grands-Prévôts!...

Il n'y avait donc aucun remède comme en Angleterre, où le Peuple a bien su faire sa réforme parlementaire?... - Mais que dites-vous? Le ciel ne nous a-t-il pas envoyé Icar et la Communauté, quarante ans avant de vous envoyer ce que vous appellez votre réforme? Et quoique vous puissiez vous en glorisier, je l'avoue, qu'est-ce que cette petite réforme comparée à notre régénération radicale? Pouvonsnous nous empêcher de rire quand nous vous entendons parler ici, ca Icarie, de votre radicalisme anglais? J'ai vu avec plaisir, je l'avouerai encore, vos fiers candidats comparaître humblement sur vos hustings en plein air, devant l'Assemblée du Peuple entier, et lui exposer leurs sontiments et leurs principes, comme pour rendre hommage à sa souveraineté: mais pourquoi ce même Peuple est-il dédaigneusement exclu, le lendemain, quand il s'agit de voter et d'élire? Pourquoi d'ailleurs ces indignes calomnies entre les partis, ces grossières injures entre les concurrents, ces cris, ces vociferations, ces outrages, ces ignobles et sauvages violences du Peuple contre ceux qui vont être ses législateurs? Pourquoi cette audacieuse et impudente corruption des suffrages à prix de guinées, qui renferme en elle seule toutes les corruptions et toutes les immoralités, qui transforme vos élections en un immense mensonge, qui déshonore vos riches corrupteurs et vos pauvres corrompus, et qui sussit pour démontrer irrésistiblement la satale insluence de l'opulence en face de la misère? Ne parlez donc plus, mon pauvre milord, de votre réserme, de vos élections, de votre prétendue Représentation du Peuple anglais, surtout quand vous sortez d'une séance de notre Représentation nationale Icarienne, n'est-ce pas, démocrate Eugène?...

Oh oui, répondit Eugène que j'avais vu plusieurs fois rougir, pâlir et cacher sa tête dans ses mains; oui, j'envie,... j'admire... j'admire cette Représentation, ces législateurs, ce Peuple,.... ou plutôt j'admire cette Constitution, cette Education, cette Communauté, qui ont ainsi métamorphosé vos électeurs, vos députés, vos ministres... Et quand j'y réflèchis, mon sang bouillonne; mais ce n'est pas contre les hommes que je ressens de la haine et de la colère, c'est contre cette épouvantable organisation sociale et politique qui pervertit les riches et les pauvres, les électeurs et les députés, même les ministres et les monarques, en faisant le malheur des Aristocrates et le désespoir des Peuples.

Bien, Eugène! bravo, bravo! lui dit le vieillard en lui tendant la main.

Quoique la conversation fût d'un haut intérêt, tout le monde paraissait triste; les enfants même étaient sérieux, comme si tout devait languir en l'absence de Corilla et de Dinaise!

CHAPITRE XXIII.

PAIRIE ICARIENNE. - REPRÉSENTATION PROVINCIALE. - PANTHÉON.

Valmor explique à Milord et à Eugène. [—] 1,000 Chambres des Pairs; Assemblées communales; tous les citoyens sont pairs. [—] 100 Représentations provinciales; petites Chambres. — Décrets. — Pas de rivalité possible. [—] Valmor les conduit au Musée historique; Panthéon, Pandémonium. — Figures en cire; costumes; ressemblance.—Mérite de ce genre. — Portraits d'Icar, de Lixdox, de Cloramide. — Elle ressemble à Dinaïse.—Trouble de Valmor et de Milord.

Conçois-tu, dis-je à Valmor, qu'Eugène a passé la muit à la Chambre des députés de Paris, et qu'il s'est réveillé tout rouge de colère!

Eh bien! dit Valmor, pour lui mettre du baume dans le sang, je lui ferai voir, s'il veut, notre Chambre des Pairs.

Comment, s'écria Eugène prenant aussitôt feu, des Pairs en Icarie! Vous vous moquez de moi!

Non vraiment: nous avons des *Pairs* qui sanctionnent ou rejettent les lois les plus importantes votées par la Représentation nationale; et notre Chambre des Pairs n'est

pas composée seulement de quelques centaines de Pairs, mais de quelques milliers, et nous n'avons pas seulement une seule Chambre, mais mille Chambres des Pairs.....

Vous ne comprenez pas, dis-je à Eugène, que leurs Pairs sont leurs citoyens, qui sont tous égaux, et que leurs mille Chambres des Pairs sont leurs mille Assemblées communales ou populaires.

A la bonne heure, reprit Eugène : et pour celles-là je veux bien les voir, et tout de suite, quoique j'en aie déjà vu plusieurs.

Doucement! l'Assemblée n'aura lieu que demain; et d'ailleurs je voudrais vous montrer auparavant une séance de notre Représentation provinciale.

Quoi! lui dis-je, vous avez encore une Representation provinciale!

Sans doute, répondit-il: chaque Province a sa Représentation dans son palais, son palais au centre de sa capitale, et sa capitale au milieu de ses dix Communes.

Cette Représentation provinciale est composée de centvingt députés spéciaux élus par les Communes. Elle est organisée sur le plan de la Représentation nationale, se renouvelle chaque année par moitié, se divise en quinze Comités, et délibère en public.

Mais c'est une petite Chambre des députés, dis-je; et si l'envie lui prenait de se déclarer rivale de la Représentation nationale!...

Jamais, repondit Valmor: elle est trop peu nombreuse; elle ne se reunit que pendant quatre mois, divisés en quatre sessions de 10 jours chacune, avec de longs intervalles; elle ne peut s'occuper que des matières qui lui sont expressément indiquées par la Constitution. Essentiellement subordonnée à la Représentation nationale, comme une Province l'est à la Nation, son premier devoir est de veiller à l'exécution des lois dans toutes les Communes de la Province; elle ne peut délibèrer et rendre des décrets que pour faciliter et assurer cette exécution, ou pour règler certaines affaires qui n'intéressent que la Province.

Comme une séance de cette Représentation provinciale ne pouvait être qu'une petite répétition de ce que nous avions vu dans la séance de la Représentation nationale, je préférai visiter le *musée historique* ou le *Panthéon*.

Toutes les figures étaient en cire colorée, de grandeur naturelle, avec des cheveux, des yeux et des costumes véritables, qui produisaient une illusion tellement complète qu'on se croyait au milieu d'une réunion de personnes vivantes.

Toutes avaient des postures disserentes, et beaucoup saisaient, au moyen de ressorts caches, des mouvements qui rendaient encore l'illusion plus parsaite.

Eugène s'extasiait sur la perfection de la ressemblance humaine. — Oui, lui dis-je; mais ces statues de cire habillées ont bien moins de mérite que des statues de marbre ou de bronze.

Eh! que m'importe, répondit-il, le mérite de la dissiculté vaincue! c'est le mérite de la ressembance que je veux avant tout, puisque c'est là le but de la peinture et de la sculpture : or, quel est le portrait ou le buste, le tableau ou la

statue, qui puissent, aussi bien que cette cire, imiter une personne ou une tête?

D'ailleurs, ajouta Valmor, ne crois pas que cette perfection dans ces statues de cire soit chose si facile! Examine ces formes, ces mains, ces têtes, ces chairs, ces poses; et sache que nos plus habiles statuaires et nos plus savants peintres comptent ici leurs chefs-d'œuvre couronnés dans des concours. Les costumes même exigent plus de science et de talent que tu ne parais le croire, pour l'exactitude et pour l'application; et c'est ici que nos acteurs et nos peintres viennent maintenant pour apprendre à habiller les anciens personnages qu'ils veulent représenter sur la scène ou dans leurs tableaux.

Nous parcourûmes, d'abord dans le Panthéon, puis dans le Pandémonium, je ne sais combien de salles contenant les personnages les plus célèbres de chaque nation; et nous y passames pour ainsi dire en revue les temps et les pays, les bienfaiteurs et les fléaux du genre humain. Mais il faudrait consacrer un mois à cette revue, et la rapidité de notre examen n'a presque servi qu'à fatiguer ma tête en éblouissant mes yeux.

Ce furent surtout les personnages Icariens contemporains que Valmor nous fit remarquer, en nous prévenant que c'étaient eux-mêmes que nous voyons, tant leur ressemblance était frappante.

Je m'attendais à trouver dans Icar, idole d'Icarie, un air d'inspiré, et dans Lixdox, dont le nom n'est prononcé qu'avec horreur, un air de démon ou de brigand; mais

Icar n'avait rien de remarquable que la sérénité de son visage, et Lixdox n'était qu'un homme laid, borgne et bossu, qui paraissait plus malin que méchant, quoiqu'il sût réellement aussi méchant qu'ambitieux et hypocrite.

Quant à la jeune reine Cloramide, son image ne s'essacera jamais de mon souvenir, pas plus que l'étourderie d'Eugène, qui, en l'apercevant, s'ècria : comme elle ressemble à la sœur de Dinaros!

Je vis Valmor rougir, et son trouble trop évident me jeta moi-même dans un trouble inexprimable.

Jamais je n'ai rien vu de plus charmant! Jamais, je crois, plus beau front n'a porté le diadème; jamais plus beaux cheveux n'ont enlacé une couronne; jamais plus de majesté et plus de grâces ne se sont assises sur un trône; jamais regards plus doux n'ont penetré dans les cœurs; jamais bouche plus jolie n'a souri d'un sourire plus enchanteur: il ne lui manquait que la voix de Dinaise, et j'écoutais pour l'entendre s'échapper de ses lèvres entr'ouvertes!

Pauvre femme, m'ecriai-je, quel malheur quel malheur qu'elle ait eu Lixdox pour ministre!

Quel malheur, reprit Eugène, qu'elle ait eu ce titre de reine qui peut pervertir les meilleurs cœurs!

Je ne me lassais pas de contempler cette belle image; et c'est avec peine que je me vis entraîné par Eugène et Valmor; mais je reviendrai souvent visiter ce musée!

CHAPITRE XXIV.

ASSEMBLÉES POPULAIRES.

Milord va seul au musée pour admirer Dinaïse. — Valmor conduit Milord et Eugène à une Assemblée. [—] Chaque Commune a une Assemblée; tous les citoyens; 10,000.—Attributions; 3 séances par mols; le soir.—Personne n'y manque; tous les autres lieux publics sont fermés. — Organisation; Comités; rapporteurs. — Séance; conduite des citoyens; discussion; vote public. — Elections. — Propositions. — Sténographes. — Pétitions à la Représentation nationale.

JE refusai d'aller avec Eugène qui voulait m'emmener visiter un monument, et je retournai seul au Panthéon, où je passai la matinée à revoir les différentes salles.

Je revins souvent vers la belle Cloramide, et chaque fois je sentais mieux qu'Eugène avait raison de trouver en elle les traits de Dinaise.

Après le diner, Eugène, qui voulait me bouder de ne l'avoir pas accompagné, consentit enfin à venir avec mon prendre Valmor, pour aller ensemble à son Assemblée communale.

Si tout le Peuple icarien pouvait se réunir à Icara, nous dit Valmor, nous n'aurions pas de Représentation nationale, comme nous n'aurions pas de Représentation provinciale si toute la population d'une Province pouvait s'assembler au chef-lieu: par conséquent nous n'avons pas de Représentation communale, parce que tous les citoyens d'une Commune peuvent aisément se réunir dans le palais communal.

Le Peuple de la Commune est donc, pour ses intérêts purement communaux, sa propre Représentation ou son propre conseil, ou plutôt il exerce sa souveraineté et fait lui-même ses affaires.

Il prend d'abord toutes les mesures nécessaires pour assurer dans la Commune l'exécution des lois de la Représentation nationale et des décrets de la Représentation provinciale. Puis il rend, dans les cas déterminés par la Constitution, des ordonnances qui règlent les intérêts spéciaux de la Commune.

Le Peuple se réunit régulièrement trois sois par mois, tous les dix jours, et extraordinairement toutes les sois qu'un certain nombre de citoyens ou les magistrats le requièrent.

Les réunions ordinaires ont lieu-les mêmes jours et à la même heure dans toute la République, en sorte que le Peuple entier se trouve assemblé au même moment.

C'est toujours le soir, à quatre heures, que les réunions commencent, après le travail et le dîner; et, les jours d'assemblée, tous les autres lieux publics (théâtres, concerts, cours scientifiques, musées, etc.) sont fermés, parce que tous les citoyens, sans exception, doivent se trouver à l'as-

semblée, qui dure ordinairement jusqu'à huit ou neuf heures.

Si vous sortiez dans une heure, vous ne rencontreriez dans les rues et les promenades que des femmes, des enfants et des jeunes gens, comme vous l'avez sans doute déjà remarqué; et si vous aperceviez quelques hommes, ce seraient des étrangers. Vous ne trouveriez même que quelques omnibus en mouvement, conduits par des jeunes gens qui ne sont pas encore citoyens.

Personne: tu comprends que tous les citoyens étant nourris par la République, et les ateliers se fermant à une heure, personne n'a de motif ou de prétexte pour se dispenser de remplir son devoir; ce serait une honte, une espèce de vol fait à la République, un des plus graves délits: mais c'est un délit sans exemple, parce que nous sommes habitués à considérer nos assemblées comme un droit dont nous devons être fiers et jaloux.

Tenez, ajouta-t-il en nous montrant un imprimé, voici l'ordre du jour pour aujourd'hui : vous voyez que nous avons beaucoup d'affaires à traiter, onze communales, cinq provinciales et huit nationales. Mais nous les expédierons rapidement, parce que toutes ces affaires sont annoncées depuis l'avant-dernière séance et ont été renvoyées à des Comités spéciaux qui les ont examinées de suite et dont les rapports ont été déposés à la dernière séance, mis à l'ordre du jour pour aujourd'hui, et distribués le lendemain à chacun de nous.

Votre Assemblée est donc divisée en Comités comme la Représentation nationale? — Tout de même; elle est par-

tagée en plus de soixante Comités ou Sous-Comités, à chacun desquels sont renvoyées toutes les affaires de sa spécialité, pour qu'il les examine séparément avant la séance qu doit suivre.

Nous sommes donc préparés à voter, d'autant plus que nous avons pu discuter toutes ces questions, soit dans nos ateliers, soit dans nos salons.

Ah! je vois, lui dis-je, la proposition dont tu m'as parle, pour faire agrandir l'hôtel des étrangers! — Oui, je l'ai faite à l'avant-dernière séance, pour qu'elle pût être connue d'ayance et discutée aujourd'hui.

Mais qu'est-ce que c'est que ce mouvement, lui dis-je (car nous étions entrés depuis quelque temps, et la foule se précipitait alors dans la salle)? — Ce sont les citoyens qui prennent leurs places, parce que quatre heures vont sonner, et que la séance va s'ouvrir. Vous voyez le Président et les membres du Bureau qui s'assèyent sur leurs fauteuils. Ce serait une faute grave d'arriver après l'heure, et vous ne verrez personne manquer d'exactitude.

Valmor nous quitta alors pour courir à son poste, après nous avoir promis de venir nous rejoindre un moment, à la première suspension de la séance.

La salle était immense et magnifique, remplie de plus de 10,000 citoyens assis. On aurait dit une petite ou plutôt une grande Chambre de Représentants; car il y avait cinq ou six fois plus de citoyens qu'il n'y a de Députés : mais la galerie des spectateurs était beaucoup moins vaste, et l'on n'y voyait presque que des femmes.

La séance ouverte, au milieu d'un profond silence dont l'horloge seul avait donné le signal, on s'occupa d'abord des affaires *Communales*, pour passer successivement aux affaires *Provinciales* et aux affaires *Nationales* dans le rang indiqué par l'ordre du jour.

Sur chaque affaire, on commença par lire un rapport très-court rédigé au nom d'un Comité.

Le plus grand nombre des affaires furent votées, sans discussion, par assis et levés, à une très-grande majorité.

Quelques-unes furent discutées par quelques orateurs, qui parlèrent debout à leur place.

On procéda de même à l'élection de cinq ou six officiers Communaux, sur des listes de candidatures arrêtées et publiées dans la dernière séance.

On annonça d'autres élections pour lesquelles chaque citoyen fut invité à présenter ses candidats avant la réunion prochaine.

Après l'expédition des affaires Communales et Provinciales, la séance fut suspendue une demi-heure, et nous allames nous promener sur la place environnante avec Valmor qui nous avait rejoints.

Quel silence, lui dit Eugène! quel calme, quel ordre, quelle rapidité! j'en suis émerveillé! — Mais vous vous émerveillez toujours, mon cher Eugène, lui répondit Val-nor, et je ne conçois vraiment pas votre surprise: le silence, l'attention, l'ordre, le laconisme ne sont-ils pas des nécessités senties de tous, si nous voulons expédier nos affaires et utiliser notre droit d'assemblée? Comment ne serions-nous pas calmes, puisque nous n'avons point d'in-

térêts exclusifs, point de partis, point de passions politiques? Oubliez-vous donc l'influence que doit avoir notre éducation générale et surtout notre éducation civique?

C'est comme pour nos élections! est-ce que vous vous émerveillerez si nous n'avons ni brigues pour des fonctions qui sont des charges, ni corruption envers des électeurs qui n'ont rien à recevoir de candidats qui n'ont rien à donner?

Vinrent ensuite les affaires intéressant la Nation toute entière, dont plusieurs avaient été envoyées par la Représentation nationale au Peuple, pour avoir son avis ou sa sanction. Parmi ces affaires se trouvait une question présentée par un citoyen de Province dans son Assemblée Communale, admise par celle-ci, puis par toutes les Assemblées de la même Province; envoyée ensuite à la Représentation nationale, renvoyée enfin par celle-ci à toutes les Assemblées de toutes les autres Provinces.

La discussion fut plus longue; un plus grand nombre d'orateurs parlèrent pour et contre; et le vote se donna par oui ou non, de manière que la Représentation nationale pût connaître exactement le nombre total des oui et celui des non dans les mille Assemblées Communales de la République, c'est-à-dire le vœu du Peuple.

L'ordre du jour étant épuisé, le Président proposa à l'Assemblée l'ordre du jour pour la prochaine séance.

On reçut ensuite dix ou douze *propositions* présentées par divers membres, dont les unes concernaient les affaires Communales ou Provinciales, tandis que les autres intéres-

saient la Nation. Toutes furent renvoyées à leurs Comités respectifs. Parmi ces propositions, je remarquai celle d'un cordonnier qui proposait un moyen d'abréger le travail dans les imprimeries nationales: c'était de faire fondre, comme une seule lettre, les mots qui se répétaient trèsfréquemment dans le même ouvrage, comme Représentation nationale, Représentants du Peuple, République, Gouvernement, etc., qui se répétent des milliers de fois dans les impressions sur la législature.

Vous vous moquerez encore de moi, si vous voulez, dit Eugène en sortant; mais je n'en suis pas moins émerveillé de tout ce que j'ai vu. — Tant mieux! vous pourrez jouir une seconde fois du même plaisir demain; car nos sténographes ont tout recueilli, et vous pourrez tout lire dans notre Journal Communal.

J'aime, ajouta Eugène, la franchise et la hardiesse du vote public par assis et levés, ou par oui et non! — Comment, la hardiesse? Est-ce que nous avons besoin de courage pour manisester notre opinion? Est-ce que nous avons quelque chose à gagner ou à perdre? Et s'il fallait du courage, est-ce que notre éducation ne nous le donnerait pas?... Je ne vous permets pas même de vous étonner de l'initiative accordée à tout citoyen, et du droit qu'il exerce de proposer dans son Assemblée toutes ses idées sur les intérêts Communaux, Provinciaux ou Nationaux; car rien n'est plus raisonnable et plus naturel.

Vous voulez donc que je n'admire que ce qui n'est ni raisonnable ni naturel? — Eh bien! admirez tant que vous voudrez, puisque notre education et notre organisation so-

ciale ne vous font pas deviner combien de milliers d'idées utiles doivent sortir de nos Assemblées populaires!

Mais alors le droit de pétitions vous est inutile?—Sans doute, ou plutôt c'est à son Assemblée seulement que chaque citoyen adresse sa pétition; et si l'Assemblée l'adopte, elle devient alors la pétition de l'Assemblée à la Représentation nationale; si l'Assemblée la rejette, elle peut être présentée une autre année, ou de suite à l'Assemblée d'une autre Communc: par ce moyen, toutes les bonnes idées sont sûres de se faire jour, et les mauvaises ne peuvent entraver les travaux de la Représentation nationale.

Valmor voulait nous parler des journaux, dont il considère la perfection comme étant la conséquence du droit de proposition: mais, obligé de nous quitter, il remit au lendemain de nous en parler plus en détail.

CHAPITRE XXV.

JOURNAUX.

Utilité de la presse contre les monarchies. — Abus des presses anglaise et française.[—]Journaux icariens; journal unique, distribué gratuitement à tous; rédacteurs élus; contlennent seulement des procès-verbaux. — Droit de proposition dans les assemblées et publicité remplacent la liberté de la presse; délibérations populaires expriment l'opinion publique.

Dès que nous nous retrouvames reunis, nous reprimes notre conversation sur les journaux; et je sus bien surpris lorsque j'entendis Eugène les attaquer avec chaleur.

Certainement, dit-il, la liberté de la presse, avec tous ses excès, est nécessaire contre les Aristocraties et les Royautés; c'est un remède à d'intolérables abus: mais quelle liberté menteuse, et quel esfroyable remède que celui des journaux de certains pays que nous connaissons bien, William et moi!

Le monopole, la spéculation d'argent, l'intérêt personnel, la partialité, les calomnies et les injures auxquelles on ne peut répondre, les mensonges; les fausses nouvelles et les erreurs qu'on ne peut relever, les contradictions journalières, l'incertitude et la confusion des doctrines, voilà ce qu'on trouve dans la plupart des journaux! et quel gâchis, quel calios résultent de leur multiplicité! Il faut que l'organisation sociale et politique soit bien détestable pour qu'on invoque contre elle un défenseur si détestable lui-même!

Nous avons, dit Valmor, presque coupé le mal dans sa racine; 1º en établissant une organisation sociale et politique qui rend inutile l'hostilité de la presse; 2° en ne permettant qu'un seul journal communal pour chaque Commune, un seul journal provincial pour chaque Province et un seul journal national pour la Nation; 3° en confiant la rédaction des journaux à des fonctionnaires publics *élus* par le Peuple ou ses Représentants, désintéressés, temporaires et révocables: mais nous avons extirpe la racine entière en ordonnant que les journaux ne seraient que des procès-verbaux, et ne contiendraient que des récits et des faits, sans aucune discussion de la part du journaliste. Comme tout autre citoyen, le journaliste peut soumettre son opinion à son Assemblée communale, qui la discute et qui l'appuie ou qui la réfute; et quand chacun peut publier son opinion en la soumettant à son Assemblée, pourquoi lui permettre de la publier d'une autre manière qui laisserait sans contrôle de dangereuses erreurs?

Notre liberté de la presse à nous, c'est notre droit de proposition dans nos Assemblées populaires! L'opinion de ces Assemblées, voilà notre opinion publique! Et notre presse, qui fait connaître toutes nos propositions, toutes nos discussions et toutes nos délibérations avec le chiffre et

l'opinion de la minorité, est, dans toute la force du mot, l'expression de notre opinion publique.

Aussi, j'admire, j'admire, j'admire, reprit Eugène!..

Ajoutez que les journalistes élus sont les écrivains les plus habiles, et qu'ils mettent leur gloire à raconter les faits et à analyser les discussions avec clarté, avec ordre, avec le plus de dramatique possible et surtout avec le plus parfait laconisme, de manière à ne rien omettre d'important et à ne pas admettre un seul mot d'inutile!.. Et vous avez remarqué la beauté du papier, la commodité du format, la magnificence de l'impression, la distribution des matières!.. Comparez avec vos journaux anglais ou français...! Admirez donc!..

Et pourquoi vous, qui me reprochez si souvent d'être émerveillé, voulez-vous maintenant que j'admire!.. Je ne veux pas admirer, moi! Ne voilà-t-il pas une belle mer-veille qu'un journal soit mieux fait par une République et par la Communauté que par un journaliste-boutiquier!

Ah, vous avez raison, dit Valmor en souriant.

CHAPITRE XXVI.

EXÉCUTOIRE.

Pouvoir exécutif est subordonné; responsable, électif; temporaire. [—] Exécutoire national; 16 membres; président; élus par le peuple parmi candidats choisis par représentation nationale; réélus par moitié chaque année; dirigent les autres fonctionnaires; logés dans le palais national. — Pas de traitement, etc. — Pas de lutte entre les pouvoirs. — Exécutoire provincial; analogue. — Exécutoire communal; analogue. — Fonctionnaires subalternes; très-nombreux; mais point d'inutiles. — Dévoués au peuple; respectent les citoyens; sont respectés, obéis; mais responsables, et punis plus sévèrement.

Notre première règle fondamentale, nous dit Valmor, c'est que le pouvoir exécutif est essentiellement subordonné au pouvoir législatif, dont il est uniquement chargé d'exécuter les décisions, les ordres et la volonté: aussi c'est toujours au nom du Peuple et de la Représentation nationale qu'il agit.

De là résulte qu'il est nécessairement comptable, responsable et destituable. Vous comprenez aussi qu'il est essentiellement électif et temporaire.

Un autre principe radical, c'est que ce pouvoir n'est jamais confié à un seul homme, mais à un *corps* que nous appellons *l'Exécutoire*, ayant un Président.

Nous n'avons donc pas un *Président de la République*, mais seulement un Président du corps exécutif ou de l'Exécutoire de la République.

Chaque corps légistatif a son Exécutoire: nous avons donc un Exécutoire national, cent Exécutoires provinciaux, et mille Exécutoires communaux.

L'Executoire national se compose de seize membres appeles Executeurs généraux (nombre plus un des Comités principaux de la Représentation nationale). Chacun de ces Executeurs généraux est une espèce de Ministre, ayant son département particulier, et leur Président est un véritable Président de conseil de ministres.

L'Executoire national a, dans la capitale, dans les chesslieux de provinces et dans chaque ville communale, tous les fonctionnaires subalternes qui lui sont nécessaires.

Les seize Exécuteurs généraux sont élus pour deux ans; l'Exécutoire national se renouvelle par moitié tous les ans comme la Représentation nationale.

L'élection est faite par le Peuple, sur une liste triple de candidats élus par la Représentation nationale.

Tous les autres fonctionnaires subalternes sont élus, quelques-uns par l'Exécutoire, quelques autres par la Représentation nationale, la masse par le Peuple.

Aussi la responsabilité de l'Exécutoire, quant aux actes

de ses subalternes, est-elle limitée à ce qui peut provenir réellement de sa propre faute.

Les Exécuteurs généraux et leur Président sont logés dans le palais national, à côté de la Représentation nationale; et tous leurs ministères ou leurs bureaux y sont également, ou dans le voisinage, de sorte que la correspondance entre la Représentation nationale et son Exécutoire est extrêmement facile.

Je n'ai pas besoin de vous dire que l'Exécutoire n'a ni garde, ni liste civile, ni traitement, pas plus qu'aucun autre fonctionnaire: il n'est ni mieux nourri, ni mieux logé personnellement qu'aucun autre citoyen; car, chez nous (je crois vous l'avoir déjà dit), toutes les fonctions publiques ne sont que des *professions*, ou toutes les professions sont des fonctions publiques; toutes les magistratures ne sont autre chose que des *charges*, dont personne ne peut se dispenser sans motif, et qui souvent ne dispenser pas même des travaux d'atelier.

L'Exécutoire n'a donc aucun moyen de séduction ou de corruption, d'intimidation ou d'usurpation.

Et le Président du corps exécutif, dis-je à Valmor, qui remplace les Rois d'autresois, ne se sent pas humilié de sa condition subordonnée? — Humilié! si nos Présidents étaient d'anciens Princes de l'ancienne famille royale ils pourraient se trouver déchus: mais tous nos Présidents et leurs collègues ont été et sont encore des ouvriers. Comme tous nos Représentants, comme tous nos fonctionnaires et tous nos citoyens, notre Président actuel, l'un des plus vénérables, ancien Président de la Représentation nationale, est un maçon, qui a repris sa prosession dans l'in-

tervalle, et dont tous les enfants travaillent dans les ateliers. Il n'est pas venu dans la pensée à un seul de nos Présidents qu'il pouvait y avoir quelque humiliation à être subordonné à la Représentation nationale ou au Peuple.

Dans la crainte de quelque collision entre les deux pouvoirs, ou de quelque tentative d'usurpation de l'un sur l'autre, on a d'abord parlé d'un corps *Conserteur*, qui tiendrait la balance entre eux et qui veillerait à la défense de sa Constitution; mais cette précaution a paru superflue, et l'expérience a prouvé qu'on avait eu raison de la rejeter.

Je ne vous dirai qu'un mot de l'Exécutoire provincial, chargé de l'exécution des lois et des arrêtés pour tout ce qui regarde l'intérêt de la Province: cet Exécutoire est organisé comme l'Exécutoire national, et composé de membres élus par le Peuple de la Province, sur une liste de candidats présentée par la Représentation provinciale.

Quant à l'Exécutoire communal, il se compose aussi de seize membres dont l'un est Président, tous élus par le Peuple de la Commune, chargés chacun d'une spécialité, et dirigeant des fonctionnaires subalternes.

Ces fonctionnaires communaux subalternes sont extrêmement nombreux, asin que chacun puisse mieux remplir sa spécialité, asin que la charge puisse être ajoutée à la profession sans être trop lourde, et asin que le plus grand nombre possible de citoyens puissent s'habituer au maniement des assaires publiques. Aussi les écoles, les hospices, les atcliers, sixes ou mobiles, les magasins, les monu-

ments, les théatres, les rues, les promenades, les campagnes, sont remplis de fonctionnaires spéciaux.

Vous n'avez cependant pas d'armée, dit Eugène, ni de généraux, ni de garde nationale en activité, ni de gendarmes, ni de sergents de ville, ni de mouchards, puisque vous n'avez ni discorde civile, ni partis politiques, ni émeutes, ni conspirations? — Non certainement!

Vous n'avez pas non plus de geôliers ni de bourreaux, puisque vous n'avez plus de crimes ni de prisons? — Non assurément.

Puisque vous n'avez plus d'impôts, ni de monnaie, ni de douane, ni de droits réunis, ni d'octrois, vous ne devez plus avoir une armée de receveurs et de payeurs, ni une armée de douaniers, ni une armée d'agents fiscaux? — Non! mais cela n'empêche pas que nous ayons des collecteurs, des receveurs, et des distributeurs de tous les produits de la terre et de l'industrie, des directeurs d'ateliers, et des fonctionnaires de tous genres pour protèger les citoyens, veiller à leurs intérêts et même à leurs plaisirs.

Tous ces fonctionnaires sont élus annuellement par le Peuple. Ils assistent à toutes ses Assemblées, et sont toujours prêts à lui rendre compte de tous leurs actes.

Ils ne se croient donc pas les serviteurs du gouvernement, dit Eugène, obligés de travailler dans son intérêt personnel contre l'intérêt du Peuple. Ils ne sont donc pas insolents envers lui?

Quel absurde contre-sens, répondit Valmor! Mandataires de leurs concitoyens, ils traitent chacun d'eux avec la politesse, les égards et le respect qu'ils doivent au Peuple souverain et à ses membres, tandis que chaque citoyen les traite avec le respect qu'il doit lui-même au Peuple et à ses mandataires.

Dans le principe, on voulait que le citoyen pût résister au fonctionnaire qui abuserait de son autorité; mais nous avons préféré obliger le citoyen à obéir sans résistance au fonctionnaire qui lui parle au nom du Peuple et de la loi, en lui permettant ensuite de traduire le fonctionnaire à la barre du Peuple pour faire punir l'abus d'autorité.

Ils ne jouissent donc pas du révoltant privilège de l'impunité?... — Au contraire! Elus comme les plus dignes, les fonctionnaires doivent donner l'exemple de toutes les vertus civiques et sociales, surtout de l'observation des lois et de la fraternité. Leurs fautes quelconques sont plus graves que ces mêmes fautes dans les autres citoyens; et plus le fonctionnaire est élevé, plus sa faute est grave. Enfreindre la loi est un crime, surtout dans ceux qui la font, ou dans ceux qui sont chargés de la faire exécuter.

Et la publicité plus ou moins étendue qui serait donnée à la prévarication ou à l'abus de pouvoir, la censure et la destitution qui pourraient en être le châtiment, sont considérées comme des punitions si graves, qu'on ne voit jamais un fonctionnaire s'exposer aux poursuites d'aucun citoyen, comme on ne voit personne manquer de déférence et de respect au fonctionnaire, tant est grande la force de l'éducation et de l'opinion publique!

Dites donc plutôt, reprit Eugène, tant sont nombreux les bienfaits de la Communauté!

CHAPITRE XXVII.

MARIAGE. - BAL. - DANSE.

Milord va au bal avec Dinaïse et Corilla. [—] Palais matrimonial. — Toute la rue assiste à la célébration du mariage. — Hablts de fête. — Corilla et Dinaïse plus belles encore que les autres. — Cérémonie du mariage. — Bal; salle. — Danse; walse; leurs espèces et leur caractère. — Rafraïchissements. — Absurdité de quelques bals français et anglais. — Goût des Icariens pour la danse; leurs différentes espèces de bals. — Orchestre artificiel.[—]Milord danse avec Dinaïse; il se trouble et bouleverse la contredanse.—Il la reconduit; son trouble nouveau.

Corilla et Dinaise étaient invitées depuis quelques jours au mariage et au bal de noces d'une amie commune, et leurs deux familles se trouvaient conséquemment invitées avec elles; car on ne voit jamais dans les lieux de plaisir une jeune fille sans sa mère, une mère sans sa fille, un mari sans sa femme, une femme sans son mari.

On avait d'abord voulu s'excuser, dans la crainte que Valmor ne souffrit beaucoup en assistant à cette cérémonie : mais Valmor, qui avait deviné le motif des refus, avait pour ainsi dire exigé qu'on acceptat l'invitation, assirmant qu'il sentait sa raison assez sorte pour supporter désormais toutes les épreuves.

Chaque famille pouvant conduire un ou deux étrangers, j'avais accepté avec empressement l'offre de Valmor d'aller avec eux; et j'eus le plaisir d'être le chevalier de Corilla, qui me sit promettre de danser avec elle et avec Dinasse.

Nous arrivames à cinq heures au palais matrimonial, où se trouvèrent bientôt réunies toutes les familles habitant les rues des deux mariès, invitées de droit, et plusieurs autres familles amies, spécialement invitées.

Madame Dinamé, arrivée presqu'en même temps, s'était placée près de nous.

Toutes les familles étaient en habit de fête; et ce mélange d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, de jeunes filles et de jeunes garçons, composait une réunion charmante.

Toutes les jeunes filles me paraissaient belles et jolies; mais Corilla me parut la plus belle et Dinaise la plus jolie: il me semblait même que les nombreux regards dirigés sur elles confirmaient mon sentiment, et, je ne sais pourquoi, j'en éprouvais un secret plaisir.

La cérémonie sut courte, parce qu'on n'âttend pas ce moment pour instruire les suturs époux de la gravité de l'engagement qu'ils vont contracter et des devoirs qu'ils vont s'imposer vis-à-vis eux-mêmes et vis-à-vis la République. Le magistrat, revêtu de son costume solennel, leur adressa cependant une allocution touchante, qui pouvait servir de leçon indirecte à tous les auditeurs; puis il les décora du titre d'époux et plaça leur union sous la protection de la Communauté.

De là nous passames dans la salle de bal, qui se trouve dans le même édifice.

Cette salle des bals publics est tout ce que vous pouvez imaginer de plus gracieux, de plus élégant et de plus magnifique. Les dorures, les glaces, les tentures, les candélabres, les lumières, les fleurs, les parfums, tout en fait un lieu enchanté. Tout autour, des fauteuils en gradins recoivent les nombreux spectateurs; car toutes les salles publiques sont disposées pour que chacun puisse toujours tout voir à son aise et puisse toujours être vu.

La salle s'allonge ou se raccourcit à volonté, au moyen d'une cloison légère et mobile glissant entre le plasond et le plancher.

Ce furent les jeunes mariés qui ouvrirent le bal en dansant et valsant tout seuls; et ils ne paraissaient pas intimidés de voir tous les regards fixès sur eux pour admirer leur grâce et leur adresse, parce que tout le monde sait danser et valser.

Les enfants dansèrent ensuite, tous ensemble, puis les jeunes garçons, puis les jeunes filles, puis les hommes et les femmes et même les vieillards; car tous aiment la danse, et un bal est toujours organisé comme un drame ou un ballet où tout le monde a son rôle.

La danse Icarienne consiste principalement en figures et en évolutions.

Celle des citoyens diffère essentiellement de celle des

danseurs sur les théatres, comme celle des hommes n'est pas la même que celle des femmes.

Après les enfants, un jeune homme dansa seul quelques minutes, puis deux ensemble, puis trois, puis tous les jeunes gens divisés en groupes.

Il en fut de même des jeunes filles, dont les unes s'accompagnaient avec des castagnettes et d'autres avec divers instruments.

Plusieurs vieillards, hommes et semmes, exécutèrent des danses de caractère qui firent beaucoup rire.

On valsa ensuite des valses de différentes espèces: mais les hommes valsaient avec des hommes et les femmes avec des femmes, les maris ayant seuls le privilège de valser avec leurs épouses. Je croyais d'abord qu'il y aurait peu de valseurs; mais tous les garçons valsèrent ensemble, toutes les jeunes filles également, et beaucoup de maris avec leurs femmes; et cette variété produisait un effet charmant.

Ensin la danse devint générale, confondit tous les âges et tous les sexes, et présenta le spectacle le plus animé.

La salle de bal se trouvant vis-à-vis le restaurant populaire, celui-ci avait envoyé, pour rafraîchissements, des fruits et des liqueurs que tous les Icariens aiment beaucoup et qui furent présentés aux mères par les petits garçons et aux pères par les petites filles, commençant toujours par les vieillards.

Il paraît, dis-je à Corilla et à Dinaise, que vous aimez tous beaucoup la danse: mais vous n'avez sans doute pas des bals comme à Paris et à Londres, des bals particuliers dont le principal mérite est de réunir tant de monde, même inconnu, que les derniers arrivés restent à la porte ou sur l'escalier, tandis que les premiers, entassés dans des salles étroites, s'écrasent les pieds ou s'étoussent sans pouvoir danser.

Nous ne sommes pas aussi fous, répondit Corilla: nous dansons rarement dans nos salons, et seulement quand deux ou trois familles intimes se trouvent réunies; et nous ne dansons alors que pour avoir le plaisir de danser à notre aise.

Mais nous dansons souvent ici, ajouta Dinaise, parce que chaque mariage amène un bal comme celui-ci pour toutes les familles de la rue de chacun des époux et pour toutes les autres familles unics avec les leurs; et comme il n'y a pas de rue où il n'y ait annuellement huit ou dix mariages, vous voyez que chaque famille a huit ou dix bals de noces chaque année. Nous avons même, chaque hiver, quatre ou cinq bals où chaque rue se réunit uniquement pour danser.

Et nous avons encore nos bals d'été, reprit Corilla, dans toutes nos promenades, où chaque famille peut entrer une heure pour danser et voir danser, en plein air, sous des voûtes de verdure et de fleurs, au milieu desquelles des lumières de toutes couleurs et de toutes formes produisent un effet magique.

Nous avons encore, reprit Dinaise, nos danses champêtres, ou plutôt nos rondes et nos courantes, qui sont des courses, des sauts et des évolutions plutôt que des danses, mais que nous aimons passionnément, parce que nous pouvons les improviser partout, à la campagne et en promenade, dès que plusieurs familles de connaissance se trouvent réunies.

Mais la musique, demandai-je?—C'est presque toujours un orchestre artificiel, comme celle-ci que vous trouvez charmante quoiqu'elle soit invisible et qu'il n'y ait pas un seul musicien. A la campagne, nous dansons au son d'une flûte ou d'un flageolet, dont tous les danseurs peuvent jouer tour-à-tour, ou bien au chant animé des danseurs et des danseuses.

Je savais que Corilla dansait à ravir; mais la danse de Dinatse me parut plus ravissante encore; et quoique j'eusse assez bien dansé moi-même avec Corilla, je sus i troublé quand j'eus à danser en sace ou à côté de Dinatse, et surtout quand je sentis sa main qui me parut brûlante, que je manquai la sigure et perdis la cadence: je marchai sur le pied de l'un, j'en heurtai d'autres, et je bouleversai toute la contredanse, ce qui sit beaucoup rire Corilla et tout le voisinage, tandis que Dinatse me parut aussi embarrassée que j'étais honteux et contrarié: mais je pris bientôt ma revanche, et dansai si bien que je n'entendis plus que des murmures slatteurs.

Le bal se termina par une danse où figurait un seul danseur, afin que tous les autres danseurs pussent se reposer avant de sortir; et à neuf heures un quart, toutes les amilles avaient quitté la salle de bal.

C'est moi que le beau danseur a amenée, dit en riant Corilla à Dinaïse; c'est toi qu'il reconduira.

Je fus donc obligé de lui présenter mon bras; et, pour la première fois peut-être, j'acceptai avec plaisir cette néces-sité; car j'avais besoin de m'excuser près d'elle sur ma gaucherie, qui m'avait paru lui déplaire, mais qui du reste, lui dis-je, n'avait rendu que plus brillante la grâce d'une des danseuses.

Sa réponse, faite avec cette voix que je n'avais jamais entendue sans émotion et qui me semblait plus douce et plus pénétrante que jamais, fut si généreuse, en même temps que spirituelle et modeste, que je la quittai moins mécontent de moi-même.

CHAPITRE XXVIII.

PROMENADE A CHEVAL.

Milord fult Eugène, cherche la solitude, retourne admirer Dinaïse au musée.

— Il va se promener à cheval avec Corilla et Dinaïse. — Promenade icarienne; Anglaise. — Son admiration; son inquiétude pour Dinaïse; son plaisir; son agitation.

J'AVAIS été tellement agité toute la nuit que je n'avais pu dormir; j'étais si fatigué, si.... je ne sais quoi, que je refusai deux ou trois propositions d'Eugène, qui voulait que je sortisse avec lui: j'étais faché de le contrarier; mais je me sentais je ne sais quel besoin d'être seul, et j'allai voir Cloramide au musée, en attendant l'heure de la promenade à cheval que Dinaise et Corilla m'avaient proposé de faire avec elles.

L'heure impatiemment attendue étant enfin arrivée, je courus chez Corilla, où Dinaïse et son frère ne tardèrent pas à paraître; et nous allames, dix ou douze, monter à cheval.

Le temps était magnifique; j'éprouvais une inexprimable jouissance à me trouver, pour la première fo s depuis longtemps, sur un coursier qui me semblait impatient du frein, et je me sentais je ne sais quelles dispositions à trouver admirable tout ce qui m'entourait.

Je trouvais charmante cette route sablée et arrosée, à travers une verte prairie, couverte de jolies cavalcades, dont les unes allaient au pas, les autres au trot ou au galop, tandis que quelques jeunes gens divertissaient leurs compagnons par toutes sortes d'exercices extraordinaires d'équitation.

J'avais du plaisir à retrouver le souvenir d'une de mes courses à Hyde-Parck, entre une jeune duchesse et une charmante marquise.

Je me plaisais à admirer cette jeunesse Icarienne, qui tout à l'heure travaillait dans l'atelier et qui maintenant à cheval pouvait rivaliser en élégance et en adresse avec la partie la plus brillante de notre belle aristocratie Anglaise.

Je ne pouvais me lasser d'admirer l'aplomb, l'aisance et la grâce d'amazones qui toutes étaient plus ou moins jolies.

Je ne pouvais surtout me lasser de regarder tour-à-tour mes deux compagnes, et j'eprouvais presque autant d'orgueil que de plaisir à me trouver entre celles qui me semblaient plus belles que toutes les autres belles.

J'eus quelqu'inquiétude cependant, quand je vis Corilla proposer le grand galop et nous entraîner malgré l'opposition de Dinaise, qui me paraissait moins hardie sur un cheval plus ardent; j'éprouvai même quelques mouvements d'effroi qui me firent plusieurs fois porter la main vers la bride de son cheval: mais je vis bientôt qu'elle n'avait pas

d'inquiétude elle-même, et je m'abandonnai au plaisir de voler pour ainsi dire entre deux charmantes amazonnes ou plutôt entre deux anges : j'étais énivré!

Mais la course finit; et quand je me trouvai scul, je sentis je ne sais quel malaise, quel vide, quelle agitation que je ne connaissais pas encore....

CHAPITRE XXIX.

MILORD AIME DINAISE. - INSTOIRES DE LIXDOX ET CLORAMIDE, D'ICAR.

Eugène reproche à Milord son changement d'humeur; il le presse de questions : il lui soutient qu'il est amoureux de Corilla ou de Dinaīse. — Milord s'aperçoit qu'il aime Dinaîse. - Il ne sait pas s'il est aimé; il en a quelque idée. — Son agitation. — Pour ne pas affliger Valmor, il prend la résolutien de fuir, sans dire adieu. — Cependant il va chez Valmor avec Eugène. - Dinaise y vient. - Supplice de Milord. [-] Corilla raconte l'Histoire Da Lixbox et de Cloramide, — Portrait de Lixdox; vices et crimes.—Fait périr son frère et sa famille pour régner. - Fait élire Cloramide pour régner sous son nom. — Portrait de Cloramide., —Ruses et fourberies de Lixdox. — D'abord populaire. — Puis lève le masque; tyrannie. — Haīne; attentats; insurrection; révolution en 1782. — Deux ministres tués; Cloramide arrêtée par ses gardes; Lixdox découvert. - Procès. - Condamnation; Commutation. — Reine demande l'aumône. — Lixdox exposé dans une cage de fer ; imprécations du peuple. [-] Dinaîse raconte l'Histoire d'Icar. —Sa passion est l'amour de l'humanité; anecdotes de son enfance; charretier; prêtre; prédicateur populaire; persécuté. — Ecrivaln populaire; deux fois condamné. — Il étudie la question de la communauté de biens; dresse le plan d'une nouvelle organisation sociale et politique. - Il devient riche; se fait révolutionnaire. - Liste des opinions savorables à la communautó. — Reconnu chef du parti populaire.—Révolution.—13 et 14 juin 1782; combat; victoire. — Blessé. — Proclamé dictateur. — Fait tout pour arrêter le massacre. - Propose et établit la communauté. - 7 janvier 1798. sa mort. — Dénédictions du peuple; deuil; reconnaissance; honneurs; gloire. — Le pays prend son nom. — On yeut en faire un Dieu.

J'étais encore au lit quand Eugène entra d'un air sérieux.

- Ha çà, dit-il, je n'y tiens plus, expliquous-nous franchement : qu'avez-vous? Rien, lui répondis-je extrêmement étonné.
- Rien, c'est impossible : je ne sais pas comment vous ctes au dehors; mais depuis quelque temps je ne vous reconnais plus; vous n'êtes plus le même avec moi; vous m'évitez, vous me refusez; on dirait que ma présence et mon amitié vous sont à charge : parlez, que vous ai-je fait?
- Mais je ne vous comprends pas, mon cher Eugène; car je vous aime tous les jours davantage.
- Bien; mais vous êtes triste, sombre même; on dirait quelquefois que vous avez votre maudit spleen: vous ennuyez-vous déjà loin de votre Angleterre? avez-vous la maladie du pays?
 - Mais, vous vous trompez, je vous assure.
- Depuis quelques jours, vous êtes impatient, agité; vous ne pouvez rester en place; à peine sorti vous rentrez, à peine rentré vous sortez. Vous ne vous en apercevez sans doute pas, mais votre humeur et votre caractère sont changés; vous ne paraissez plus si doux, si bon, si indulgent; et ce pauvre John, qui vous aime tant, a plus d'une fois souffert de vos vivacités.
 - Que dites-vous? vous m'assligez!
- Vous ne dormez plus, vous ne mangez guère, vous maigrissez: il y a quelque chose là-dessous, j'en suis sûr!... et vous ne confiez pas vos peines à votre ami!
 - Mais vous vous trompez, Eugène, je n'ai rien...
- Vous avez quelque chose, et quelque chose de grave, j'en suis certain! avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle d'Angleterre? avez-vous appris quelque

grande perte d'argent? Miss Henriet vous serait-elle in-fidèle?

- Non, je n'ai rien reçu qui puisse m'assliger...
- Personne ne vous a offensé...? Non, certainement!
- Hé bien, mon cher, c'est d'amour que vous êtes malade et maintenant je suis tranquille; vous partirez bientôt, et la vue de miss Henriet saura bien vous guérir sans le secours de la médecine.
- Vous êtes vraiment un habile médecin, vous, si vous devinez que miss Henriet me rend malade!...
- Ce n'est pas miss Henriet, s'écria-t-il alors! Ha! malheureux, c'est donc une icarienne que vous aimez; c'est de mademoiselle Corilla que vous êtes amoureux..... ou de mademoiselle Dinaîse!
 - Taisez-vous, lui dis-je! vous êtes fou!
- Oui, l'un de nous deux est sou, mais ce n'est pas moi; ou si je suis sou, c'est d'Icarie seulement et de sa Communauté, que rien ne m'empêche d'adorer de toute la puissance de mon ame; tandis que vous... pauvre William! ho! je m'en doutais, quand je vous ai vu vous exposer si souvent entre deux seux!... Je n'osais pas les regarder ni l'une ni l'autre, moi, de peur d'être incendié par toutes deux... mais un anglais, c'est bien plus courageux!... Ha! je ne m'étonne plus qu'hier, à la promenade à cheval, vous ne m'avez pas aperçu quand je vous faisais signe de la main! vous ne pouviez plus voir personne entre deux soleils qui vous éblouissaient! Pauvre William, pauvre William, que je vous plains!

J'eus beau nier, Eugène n'en persista pas moins dans

son opinion, sans pouvoir cependant la fixer entre Corilla et Dinaise...

J'avais beau m'estorcer aussi de me tromper moi-même; il ne m'était plus possible de me saire illusion, pas plus à moi qu'aux autres, sur la passion qui s'était allumée dans mon sein. Il est bien vrai que les images de miss Henriet et de Corilla étaient presque toujours unies dans mes rêves à celle de Dinaïse; mais c'était toujours avec des dissérences qui ne pouvaient plus me laisser de doute sur le véritable état de mon cœur. Rien dans ma vie ne pouvait se comparer ni au srémissement que m'avait toujours sait éprouver la voix de Dinaïse, ni au trouble dans lequel m'avait souvent jeté sa présence, ni au plaisir que j'avais senti près d'elle ces derniers jours, ni à la tristesse que je n'avais pu vaincre après l'avoir quittée.

Je vis bien alors que je l'aimais depuis longtemps sans m'en être rendu compte, et que la beauté et l'amabilité de Corilla n'avaient été qu'une diversion momentanée dont j'avais été dupe. Je sentis que le mal, faible et caché d'abord, était devenu trop dévorant pour n'être pas manifeste; et j'aperçus avec effroi l'abîme où je me précipitais en aveugle.

Ma résolution sut bientôt prise de chercher mon salut dans la suite et de quitter immédiatement Icarie.

Cependant, me disais-je, si elle m'aimait !.... L'autre jour, quand j'étais dans le cabinet de son frère, elle entra et s'enfuit aussitôt, pâle et tremblante, comme si elle avait ignoré que j'étais là.., et elle le savait !... Pourquoi donc

ce prétexte, cette curiosité, ce trouble?.... Mais quelle folie!... sa froideur avec moi, son embarras, sa résolution de ne pas se marier, son refus d'épouser Valmor... Mais... ce n'est que depuis mon arrivée qu'elle a repoussé les vœux de Valmor... et si par hasard!...

Je passai ainsi toute la journée dans la plus violente agitation, cherchant à recueillir mes souvenirs, ne pouvant fixer mon opinion quant à ses sentiments pour moi, et cependant m'arrêtant quelquesois à la délicieuse pensée que je ne lui étais pas indissérent.

Mais l'idée du tourment qu'éprouverait Valmor s'il me savait aimé, des soupçons qu'il aurait peut-être sur ma loyauté, et des reproches que pourraient m'adresser Corilla et sa famille, fit cesser toutes mes irrésolutions; et, travaillé par une fièvre brûlante, le front couvert de sueur, je jurai de fuir à jamais Dinaïse.

Cependant, comme j'avais promis d'aller passer la soirée chez Corilla, dont le grand-père voulait me raconter l'histoire d'Icar, je crus sans inconvénient de m'y rendre encore une fois avec Eugène.

Quels ne furent pas ma surprise et mon trouble lorsque j'aperçus madame Dinamé, que Corilla était allée chercher, et Dinaïse, plus attrayante que jamais! Quel supplice quand je la vis s'approcher de moi et me dire d'une voix impossible à définir: — Vous êtes pâle, M. William! vous paraissez souffrant! qu'avez-vous? — Quel supplice encore de trouver les regards d'Eugène presque toujours fixés sur moi, quoiqu'il les détournât rapidement aussitôt

que je tournais la tête de son côté! Quel supplice nouveau de la voir ensuite se rapprocher de Valmor et lui parler avec un air d'affection qui n'était pas accoutuné!.... Il ne me manquait plus que d'être jaloux!

Allons, dit le grand-père quelque temps après, puisque milord a tant remarque les portraits d'Icar, de Cloramide, et de Lixdox, il faut lui raconter leur histoire: — veux-tu, ma Corilla? Et Corilla commença celle de Cloramide et de Lixdox.

Puis elle força Dinaise à raconter celle d'Icar.

Quelle grâce, quel charme, quelle voix! Et j'étais obligé de me contraindre, de ne rien laisser paraître des mille sensations qui remuaient et bouleversaient mon âme! Et j'allais la fuir pour jamais! Non, personne ne comprendra mon plaisir et mon tourment!

J'étais trop troublé pour qu'il me soit possible à présent de me rappeler les récits de Corilla et de Dinaise : mais voici l'analyse qu'en a faite Eugène, quoique très-distrait lui-même.

HISTOIRE DE LIXDOX ET DE CLORAMIDE.

Après l'expulsion du vieux tyran Corug, en 1772, les Icariens choisirent, ou plutôt reçurent pour Reine la jeune et belle Cloramide, qui leur fut présentée ou imposée par Lixdox, à la tête d'une partie de l'Aristocratie.

Frère du roi détrôné, immensément riche et puissant,

petit, laid, borgne et bossu; dévoré d'ambition; rempli d'esprit, d'instruction, d'éloquence, d'adresse et même de génie; Lixdox travaillait depuis longtemps à supplanter son frère et son maître.

Secrètement aidé par une partie de l'Aristocratie, aussi fourbe et dissimulé qu'ambitieux et despote, il avait épuisé toutes les ruses et même toutes les bassesses pour tromper la Cour et le Peuple et pour se populariser.

Tout en versant des larmes hypocrites sur les fautes et les malheurs du Roi son frère, il excita sourdement ses partisans ou plutôt ses complices à le faire juger et décapiter; il fit secrètement assassiner la Reine sa belle-sœur, et fit empoisonner tous leurs enfants, à l'exception du plus jeune fils, que des serviteurs fidèles parvinrent à conduire à la cour d'un Roi voisin.

Il pouvait aisement monter sur le trône, où l'appelaient à grands cris ses nombreux partisans parmi la noblesse et le Peuple; mais il crut qu'il trouverait plus de sécurité et même de facilité à règner sous le nom d'un autre; et, dissimulant toujours, feignant le plus parfait désintéressement, il proposa d'élire une Reine et de choisir la comtesse Cloramide, d'une des premières familles de la noblesse.

Cloramide, âgée de vingt ans à peine, était peut-être la plus belle femme du pays, comme vous avez pu en juger par son portrait exposé dans notre Musée Historique: jamais Reine n'avait mieux mérité d'être appelée Divinité.

Les éloges de la renommée ne tarissaient pas plus sur la bonté de son caractère, sur ses qualités et ses vertus, que sur les perfections de sa personne. Veuve d'un des

plus illustres généraux, dont elle avait trois jeunes enfants charmants, une fille et deux fils, on la disait la meilleure des épouses et des mères.

Simple et magnifique, charitable et généreuse, elle avait tout ce qu'il fallait pour séduire et captiver la noblesse et la bourgeoisie, les pauvres et les riches; et c'est précisément parce qu'elle était le plus puissant agent de séduction que l'adroit Lixdox l'avait choisie.

Quant à lui, n'ayant qu'un seul enfant dont il dirigeait lui-même l'éducation, il affectait de n'aspirer qu'aux dou-ceurs de la vie privée: non-seulement ses partisans ne cessaient de vanter partout ses vertus comme mari et comme père, ses talents et son immense capacité, mais encore des députations et des adresses sans nombre venaient chaque jour le presser et le supplier d'être le conseil, le guide et le Premier Ministre de la Reine.

Ces éloges et toutes ces supplications étaient secrètement soudoyés ou dirigés par lui; mais pour mieux cacher son ambition et tromper les crédules, il résista longtemps, al-légua sa mauvaise santé, feignit même pendant quinze jours d'être malade, et n'accepta enfin qu'en déclarant qu'il se sacrifiait au bonheur de son pays, pour obéir à la volonté générale.

Maître absolu de l'esprit de Cloramide, ce fut lui qui gouverna; et la Reine, dont il meditait probablement de se débarrasser plus tard, n'était entre ses mains qu'un instrument pour gouverner.

Pendant quelque temps, la Reine et son Premier Mi-

nistre, épuisant de concert tous les moyens de popularité, parvinrent en effet à conserver la faveur populaire.

Mais quand Lixdox, appuye par les riches et par un puissant Roi voisin qui fit camper trois cent mille soldats sur la frontière, se crut assez fort pour lever le masque, il cessa de dissimuler ses projets aristocratiques et despotiques, et ne parla plus que d'intimidation et de terreur.

Pendant quelque temps encore, la Reine, dont il exploitait toujours habilement la beauté et l'apparente bonté, lui servit de manteau, d'égide et de paratonnerre.

Sa tyrannie devint à la fin si violente et si sanguinaire, et la Reine elle-même, corrompue par lui, devint si méprisable et si odieuse, que l'exécration populaire éclata en conspirations, en attentats et en insurrections, jusqu'à ce que, en 1782, le Peuple eut enfin le bonheur d'écraser ses tyrans.

Deux des Ministres furent, après la bataille, massacrés par le Peuple en fureur; les quatre autres, fuyant déguisés en laquais et en femmes, furent ramenés en triomphe; Cloramide fut arrêtée par ses propres gardes dans son palais; et Lixdox, qu'on cherchait partout, fut découvert et pris caché sous des haillons de cuisinière.

Bientôt, ceux qui avaient fait condamner tant d'innocents furent jugés à leur tour.

Quel changement alors! Cette Reine si adorce, ce Lix-dox si insolent et si cruel, ces Ministres si impitoyables, se

trouvaient presque à genoux devant les Représentants de ce même Peuple qu'ils appelaient leur *sujet!*

Vous pourrez lire ces tragiques débats, qui arrachèrent mille cris d'horreur aux assistants quand on entendit déposer que: « le 13 juin, lorsqu'il reçut la fausse nouvelle qu'il « était vainqueur, Lixdox, nonchalemment étendu sur des « coussins dorés et fumant les plus délicieux parfums d'Ara- « bie, n'avait un moment quitté sa pipe de Sultan que pour « prononcer froidement ces abominables paroles : qu'on « amène sous mon balcon Icar et dix autres chefs « des révoltés; je veux les voir écarteler par mes « cheyaux. »

La Représentation populaire les déclara, à l'unanimité, parjures, traîtres, usurpateurs, voleurs, parricides et populicides: mais considérant la Reine comme entraînée, et Lixdox comme le veritable Roi entraînant tous les autres, elle condamna Lixdox et les Ministres à mort, et la Reine à un emprisonnement perpétuel: elle ordonna que Lixdox serait conduit au supplice pieds nus, en chemise, la face couverte d'un voile noir; qu'il assisterait à l'exécution de ses complices, et qu'il aurait ensuite la main coupée et la tête tranchée.

Elle déféra cependant au Président de la République le pouvoir de modifier la sentence.

Puis elle les condama tous solidairement à un milliard d'indemnité envers le Peuple, voulant faire un salutaire exemple en condamnant à l'aumône les enfants de ceux qui n'avaient pas craint de condamner à la mendicité des milliers de veuves et d'orphelins.

Sur la proposition d'Icar, la peine de mort sut commuée par le Peuple.

Abandonnés de leurs anciens flatteurs, ignorant complètement, au fond de leurs cachots, tout ce qui venait de se passer, Lixdox et ses complices furent conduits au lieu des supplices au milieu d'une immense population dont le majestueux silence glaçait d'étonnement ceux d'entre eux que la peur n'avait pas anéantis.

Quand ils furent places tous sur l'echafaud, on leur donna lecture de leur sentence, puis de la commutation.

Lixdox eut ensuite la tête rasée par la main du bourreau, et sut exposé dans une cage de fer.

Je ne vous dirai pas les *imprécations* lancées contre lui par des femmes qui lui demandaient leurs enfants ou leurs maris: ceux qui lui jetèrent le plus de boue ct d'injures furent précisément les pauvres qu'il avait attirés dans son parti en les trompant, et les boutiquiers qui, par suite de ses calomnies, avaient été les plus furieux et les plus cruels envers leurs frères.

Les autres Ministres furent enfermés pour leur vie, et Cloramide fut mise en liberté après avoir, pendant un mois, demandé l'aumône à la porte de la Représentation populaire.

Telle fut la fin du méchant Lixdox et de la malheureuse Cloramide, exemple frappant des calamités qu'attirent l'injustice et l'ambition sur la tête des oppresseurs du Peuple! Vous allez voir maintenant combien sut dissérent le sort du bon Icar.

HISTOIRE D'ICAR-

La passion d'Icar était l'amour de l'Humanité.

Des son enfance, il ne pouvait voir un autre enfant sans courir pour le caresser, l'embrasser et partager avec lui le peu qu'il avait.

Dans sa jeunesse, il ne pouvait voir un malheureux sans souffrir lui-même de ses misères et sans le consoler. Souvent on l'a vu donner son pain au pauvre qu'il rencontrait. Un jour même, ayant trouvé un jeune homme presque nu et mourant de froid sur le pavé, il lui donna ses vêtements, qu'il n'avait que depuis deux jours, et rentra transporté de joie, mais presque nu lui-même, chez son père qui, pauvre et brutal, furieux de la perte des habits qu'il avait eu tant de peine à lui procurer pour l'hiver, le mit en sang à coups de fouet.

Un autre jour, dans un essroyable incendie qui glaçait d'épouvante les spectateurs les plus intrépides, on le vit avec terreur se précipiter au milieu des slammes; et, les habits en seu et la main droite presque brûlée, revenir avec un enfant dans ses bras.

Fils d'un misérable charretier, charretier lui-même pendant plusieurs années, il avait éprouvé toutes les misères de l'ouvrier et du pauvre.

Passionné pour les livres, il consacrait à la lecture tout le temps que les ensants et les ouvriers de son âge sacrifiaient à leurs jeux. Dès qu'il avait commence la lecture d'un livre, il fallait qu'il le lût jusqu'à la fin; il lisait en marchant, sur les routes ou dans les rues, même pendant ses repas, même pendant la nuit, malgré les défenses et les colères de son père; et c'étaient les livres philosophiques qui lui plaisaient le plus: il les dévorait comme les jeunes filles dévoraient alors les romans d'amour.

Tout excitait ses méditations et lui faisait tirer d'utiles conséquences, qui restaient inessaçables dans son esprit : ce furent les deux premiers mots de la prière chrétienne, Notre père, qui commencerent à lui persuader que tous les hommes sont frères et égaux, que tous ne devraient former qu'une seule famille, et que tous devraient s'aimer et s'aider fraternellement. Une succession inattendue, qui avait subitement fait passer l'un de ses voisins, le plus paresseux et le plus méchant, de la plus profonde misère à l'opulence, tandis qu'au même moment la foudre réduisait à la misère le plus riche, le plus laborieux et le plus charitable des autres voisins, lui avait donné la première idée du vice d'une organisation sociale dans laquelle la fortune ou l'indigence dépend du caprice du hasard. Ce sut en examinant un tailleur de pierres au travail, et en résléchissant aux dispositions prises par l'architecte pour preparer la construction d'une maison, qu'il comprit, pour la première fois, comment un pays tout entier pourrait être bien administré. Ce fut enfin en conduisant sa voiture dans un vaste monastère qu'il eut la première pensée que tous les habitants d'un pays pourraient travailler et vivre en commun.

Je ne vous dirai pas par quel singulier hasard il se sit

prétre, ne voyant rien de plus beau que de se consacrer au salut des hommes. Je ne vous dirai pas non plus comment il fut amené de sa Province dans la Capitale. Son instruction, son âme tendre, son cœur chaud, son imagination ardente, le rendirent bientôt un prédicateur célèbre. Rempli de douleur et transporté d'indignation à la vue de l'effroyable misère des ouvriers dont il visitait les cabanes, il foudroyait, du haut de la chaire évangélique, les vices de l'organisation sociale, l'insensibilité des riches et la dégénération des chrétiens. Il invoquait sans cesse le nom et les paroles de Jésus-Christ en faveur de l'égalité, de la fraternité et même de la Communauté des biens; et son éloquence produisait une impression si profonde que ses supérieurs lui interdirent la prédication et le condamnèrent à l'inaction et au silence.

Il quitta l'Église, publia contre les abus plusieurs écrits qui lui attirèrent de nouvelles persécutions de la part du Gouvernement. Il fut exposé publiquement sur un échafaud comme un voleur, pour avoir dit que Jésus-Christ était le plus intrépide propagandiste et le plus hardi révolutionnaire qui eût jamais paru sur la terre. Mais loin de l'humilier et de refroidir son zèle, cet outrage ne fit qu'augmenter son enthousiasme.

Ce fut alors qu'après avoir étudié profondément la question de l'organisation sociale; après avoir examiné tous les systèmes des philosophes anciens et modernes, étrangers et nationaux; après avoir médité sur la doctrine de Jésus-Christ et sur les milliers de Communautés religieuses dont cette doctrine est la base; après avoir dressé le plan d'une nouvelle organisation politique et sociale basée sur le principe de l'égalité parfaite et de la Communauté de biens; ce fut alors, dis-je, qu'il demeura convaincu, non-sculement que cette nouvelle organisation était la scule qui put faire le bonheur du genre humain sur cette terre, mais encore qu'elle n'était pas impraticable.

Une brochure qu'il publia en faveur de la Communauté le sit arrêter de nouveau et saillit lui coûter la vie. Comme les premiers chrétiens, il sut accusé de conspiration, de provocation au régicide et à la guerre civile; comme eux, il sut traité d'anarchiste, de buveur de sang, d'ennemi du Peuple et de l'Humanité, et cependant, en lui présentant la mort, on lui offrait la liberté s'il voulait se rétracter : mais il répondit qu'il présérait mourir comme Socrate et Jésus-Christ (1), plutôt que de renier une vérité qui serait un jour la conquête du monde. La moitié des juges le condamnèrent, et les autres ne l'acquittèrent qu'en déclarant ses doctrines insensées.

Devenutout-à-coup maître d'une immense fortune laissée par un oncle qui venaitde mourir aux Indes Orientales, il sit vœu, dans un transport de saint enthousiasme, de consacrer cette fortune et sa vie à la régénération de sa patrie; et son exaltation était d'autant plus grande qu'il considérait la régénération de sop pays comme entraînant la régénération de l'Humanité toute entière.

Dès ce moment, il se fit révolutionnnaire et propa-

(1) Et comme Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre. (Note de L'éniteur.)

gandiste comme Jesus-Christ, prêt à se dévouer comme lui pour le bonheur des hommes, prêt aussi à ne remplir qu'un rôle subalterne s'il pouvait découvrir quelqu'un plus capable, par son nom ou par son génie, de remplir le premier rôle, de rallier les masses et de faire triompher la Réforme.

Dès ce moment encore, il s'entoura de jeunes gens instruits et génèreux, qui l'aidèrent dans ses écrits et ses travaux, et qu'il chargea notamment de rechercher et de rèunir toutes les opinions, anciennes et modernes, étrangères et nationales, pour ou contre la Communauté, afin de présenter au Peuple, non pas seulement son opinion individuelle, mais la pensée humaine sur cette question, la plus intéressante pour le bonheur de l'Humanité; et sa joie égalait ses espérances quand il parcourait, sur la liste des opinions favorables, les plus grands noms historiques dans la législation et la philosophie.

Dès ce moment enfin, il ne negligea rien pour accroître sa popularité dejà grande.

Je ne vous dirai pas tous les moyens qu'il employa: mais en peu d'années, sa frugalité, toujours la même malgré sa récente et soudaine opulence, la simplicité de ses vêtements et de ses manières, son affabilité, la réputation de sa grande fortune, l'emploi qu'il en faisait en la consacrant entièrement à la cause populaire, son indubitable amour pour le Peuple, ses luttes contre la tyrannie, son courage et son habileté, lui conquirent tellement la confiance et l'affection qu'il se trouva le chef reconnu du parti réformateur et révolutionnaire.

gandiste comme Jesus-Christ, prêt à se dévouer comme lui pour le bonheur des hommes, prêt aussi à ne remplir qu'un rôle subalterne s'il pouvait découvrir quelqu'un plus capable, par son nom ou par son génie, de remplir le premier rôle, de rallier les masses et de faire triompher la Réforme.

Dès ce moment encore, il s'entoura de jeunes gens instruits et génèreux, qui l'aidèrent dans ses écrits et ses travaux, et qu'il chargea notamment de rechercher et de rèunir toutes les opinions, anciennes et modernes, étrangères et nationales, pour ou contre la Communauté, afin de présenter au Peuple, non pas seulement son opinion individuelle, mais la pensée humaine sur cette question, la plus intéressante pour le bonheur de l'Humanité; et sa joie égalait ses espérances quand il parcourait, sur la liste des opinions favorables, les plus grands noms historiques dans la législation et la philosophie.

Dès ce moment enfin, il ne negligea rien pour accroître sa popularité dejà grande.

Je ne vous dirai pas tous les moyens qu'il employa: mais en peu d'années, sa frugalité, toujours la même malgré sa récente et soudaine opulence, la simplicité de ses vêtements et de ses manières, son affabilité, la réputation de sa grande fortune, l'emploi qu'il en faisait en la consacrant entièrement à la cause populaire, son indubitable amour pour le Peuple, ses luttes contre la tyrannie, son courage et son habileté, lui conquirent tellement la confiance et l'affection qu'il se trouva le chef reconnu du parti réformateur et révolutionnaire.

sation de la Communauté furent commencés sur tous les points du pays.

Plusieurs Provinces et beaucoup de Communes possédaient déjà le régime de la Communauté, et plus de trois millions de pauvres jouissaient du bienfait de l'organisation nouvelle, lorsque, le 7 janvier 1798, la seizième année de l'ère de notre régénération, après avoir vu l'accomplissement de sa grande œuvre assuré, le meilleur et le plus bienfaisant des hommes qui jamais honorèrent l'Humanité mourut âgé de cinquante-neuf ans.

Jamais homme ne reçut plus d'unanimes bénédictions pendant sa vie et après sa mort. Simple magistrat de son village après avoir été dictateur, simple citoyen même (car il avait voulu donner l'exemple de la vertu dans toutes les situations sociales), il ne pouvait sortir sans être salué par les acclamations populaires et sans recevoir à chaque pas les plus touchantes manifestations d'amour et de respect. Aussi disait-il souvent lui-même qu'il était le plus heureux des mortels.

A la nouvelle du fatal événement, tous les citoyens, sans en excepter un seul, suspendirent spontanément leurs travaux ou leurs plaisirs et prirent le deuil : jamais tant de larmes ne furent répandues à la mort d'un Roi!

La Représentation populaire décida que son corps serait amené dans la capitale; que ses funérailles seraient célébrées le même jour dans toutes les Communes de la République; qu'elle porterait elle-même le deuil pendant un an; que chaque année le Peuple célébrerait l'anniversaire de sa naissance; que sa statue serait élevée sur la place centrale de toutes les villes; ensin que son buste serait placé dans tous les bâtiments nationaux, et son portrait dans toutes les maisons particulières; et celui qui s'était constamment opposé à l'exposition publique de son essigie, est peut-être l'homme dont l'image a été le plus multipliée et le plus vénérée après sa mort.

Jusque-là, l'anniversaire des deux jours ne se célèbrait que par deux fêtes, celle des martyrs et celle du triomphe: mais la Représentation nationale décida qu'on ajouterait une troisième fête (à laquelle Icar s'était toujours opposé), celle de la dictature.

Elle décréta même que la Nation quitterait son nom pour prendre celui d'Icar, que le pays s'appellerait désormais Icarie, le peuple Icarien, la capitale Icara, et ses habitants Icarains.

Beaucoup de personnes prétendaient qu'Icar était un second Jésus-Christ et voulaient qu'on l'adorat comme un Dieu, invoquant, ponr prouver sa divinité, les mêmes raisons qui furent invoquées, plus de dix-huit cents ans auparavant, par les premiers adorateurs du Christ.

Mais Icar ne s'était jamais présenté lui-même comme un Dieu; et ses admirateurs se contentèrent de vénérer sa mémoire comme celle d'un Génie bienfaiteur de l'Humanité.

CHAPITRE XXX.

THÉATRES.

Eugène a deviné que c'était Dinaîse que Milord aimait. — Milord lui apprend qu'il est décidé à partir. — Eugène le reconduira. — Ils partiront dans trois jours, sans rien dire. — Ils vont ensemble au spectacle. [—] Tous les spectacles gratis. — Tous y vont; chacun à son tour. — Dillets; par familles; tirage au sort; échanges. — Chaque pièce a 60 représentations. — Beaucoup de théâtres, de tous genres. — Omnibus spéciaux pour les théâtres. — Salle immense; description; acoustique; pas de loges; coup-d'œil — Courte analyse de la pièce. — Acteurs excellents; éducation spéciale; examens; ne se pressent pas trop de débuter. — Tous estimables; égards du public. — Après la représentation, jugement sur les acteurs; pas de sifflets; jugement sur les personnages; huées; etc. — Utilité morale ou patriotique. — Autre pièce; jugement de Lixdox. — Pièces de tous genres. — Anciennes, supprimées; nouvelles, commandées. — Décence des spectateurs.

Mais êtes-vous fou de me réveiller de si bonne heure, me dit Eugène en se frottant les yeux? je dormais si bien! Parce que l'amour vous empêche de dormir, faut-il troubler le sommeil de ceux qui n'ont pas le bonheur d'être amoureux?

Pauvre William, je vous le disais bien, vous êtes sou d'amour! Et vous êtes sou de croire que vous aurez assez

d'adresse pour tromper tous les yeux! Et vous êtes sou d'aimer une Icarienne, qu'un étranger ne peut épouser! Et vous êtes sou d'en aimer une qui ne veut pas se marier... car c'est en vain que vous voudriez le nier, c'est Dinaise que vous aimez; oui, Dinaise que vous affectiez de ne pas regarder hier, et non Corilla, sur laquelle vous affectiez de tenir vos regards attachés!...

- Mais je pars, lui dis-je; je suis toutes les Icariennes; je suis Corilla et Dinaïse.
- Vous partez! bravo, William! J'en serai désolé pour moi, mais je m'en réjouirai pour vous, mon cher ami; car il y a des ennemis qu'on ne peut vaincre qu'en les fuyant, des dangers que la sagesse conseille d'éviter plutôt que de s'obstiner à les braver; et si vous emportez avec vous le trait qui vous a déjà percé, de nouveaux traits du moins ne viendront pas rendre la blessure incurable et mortelle.

J'acceptai son osser de m'accompagner jusqu'à la frontière, et nous convinmes que nous quitterions Icara dans deux ou trois jours.

Voulant partir sans faire d'adieux à personne et même sans revoir ni Corilla ni Valmor, ne pouvant d'ailleurs rester seul avec moi-même, je cédai aux instances d'Eugène, qui me tourmenta longtemps pour que je l'accompagnasse au spectacle, où il avait pris l'engagement d'aller avec une famille de sa connaissance.

Almaès, l'ami d'Eugène, me parut un jeune homme

charmant, et ses sœurs de bien jolies personnes; la salle était pleine; et la pièce excitait vivement l'intérêt universel : mais quelle solitude pour moi dans cette foule! que le spectacle me parut long! que j'étais mal à mon aise au milieu de tous ces visages qui respiraient le bonheur!

Je ne pouvais même prendre part à la conversation d'Almaès et d'Eugène, sur les théâtres d'Icarie; et quelque intéressante que fut cette conversation, il me serait impossible de la rapporter, si je n'avais pas la ressource d'emprunter le Journal d'Eugène pour le transcrire ici.

Extrait du Journal d'Eugène.

THÉATRES.

- Dites-moi, demanda Eugène à Almaès, comment faites-vous pour vos spectacles, puisque, d'un côté, rien ne se vend, et que, d'un autre côté, tous les citoyens ont les mêmes droits?
- --- Vous ne devinez pas? répondit Almaès : allons, arrangez cela vous-même; comment feriez-vous? voyons!
- Il faut, n'est ce pas, dit Eugène, que toute la population d'Icara, les provinciaux et les étrangers qui s'y trouvent, puissent voir le même spectacle et le voir sans payer? — Oui, sans doute.
- Il faut aussi que chacun soit sûr d'avoir une place quand il se présente, sans être obligé d'attendre à la porte? Oui, certainement.

- Hé bien, quel est le nombre des habitants et des voyageurs qui peuvent désirer voir le spectacle? Environ 900,000.
- Combien la salle peut-elle contenir de spectateurs?
 Environ 15,000.
- Il faut donc qu'une pièce ait soixante représentations pour que tout le monde la voie? Oui, à-peu-près.
- Vous connaissez le nombre des familles d'Icara, et le nombre des personnes de chacune d'elles? Oui, parfaitement.
- Vous connaissez par conséquent combien il y a de familles de trente personnes, combien de vingt-cinq, combien de vingt, etc.? Oui, sans la moindre erreur.
- Alors, l'administration du théâtre peut composer chaque représentation avec un certain nombre de familles de trente, vingt-cinq, vingt, etc., et un certain nombre de provinciaux et d'étrangers? Oui, très-facilement.
- Eh bien, le reste est facile aussi: on peut faire des billets de familles et d'individus pour chaque représentation et les distribuer par la voie du sort... Chaque famille aura son billet comme chaque individu isolé, et chacun connaîtra d'avance la représentation à laquelle il pourra assister... Très-bien; c'est cela! Cependant, si le jour de ma représentation ne me convenait pas?...
- Vous pouvez connaître le tableau du tirage des billets et trouver une famille qui veuille échanger son billet contre le vôtre...-Parsaitement, vous avez bien deviné...

Nous saisons de même, ajouta Almaès, pour tous les théatres et pour toutes les pièces; nous prenons des moyens

analogues pour toutes les curiosités publiques, pour les musées et les cours scientifiques, même pour les séances de la Représentation nationale; nous suivons le même système pour la promenade à cheval, dont chaque famille ne peut jouir que tous les dix jours, parce que nous n'avons des chevaux de selle que pour le dixième de la population; et vous voyez que rien n'est plus facile que de distribuer les plaisirs, comme la nourriture, également et gratuitement.

- Mais, lui dit Eugène, puisque chaque famille n'a qu'une représentation sur soixante, elle est donc privée de spectacle pendant longtemps?...
- Du spectacle qu'elle a vu, oui, répondit Almaès; mais elle peut jouir des musées, des cours scientifiques, de la promenade, des soirées de société, et même de quelqu'autre spectacle; car voyons, que feriez-vous, si vous étiez la République et si vous vouliez procurer souvent au Peuple le plaisir du spectacle?
- J'établirais, dit Eugène, des spectacles de tous genres, tragédie, drame, comédie, opéra, danse, chant, musique, équitation...

Eh bien, c'est précisément notre affaire: nous avons quarante ou cinquante théatres de la même grandeur, toutes les espèces que vous pouvez imaginer; et la famille qui aime les spectacles peut jouir de ce plaisir presque tous les jours, car on en trouve même en plein air et dans toutes les promenades. Vous n'avez certainement vu nulle part autant de théatres de marionnettes, d'ombres chinoises, et surtout de polichinels, qui sont les délices des enfants;

nulle part vous n'en avez vu d'aussi jolis, parce qu'ici c'est la République qui les fait faire, sans rien épargner pour les rendre charmants sous tous les rapports.

Nulle part non plus vous n'avez vu tant de spectacles à miracles, comme nous les appelons, où la physique, l'électricité, la lumière, la chimie, l'astronomie, et les escamoteurs de toutes sortes, opèrent en effet plus de miracles qu'on n'en a jamais vu.

Nous partimes quinze en omnibus (car le service des voitures publiques est si parfaitement organisé que des omnibus spéciaux sont consacrés, dans chaque quartier, à conduire et à ramener les familles qui vont aux spectacles), et nous descendimes à quelque distance sous le portique couyert.

Les entrées, les escaliers, les couloirs, tout me parut large, commode, magnifique, principalement disposé pour prévenir les accidents.

- Quelle salle immense, dit Eugène, en entrant! Dans aucun pays je n'en ai vu d'aussi grande!...
- Tous nos théâtres sont construits de manière à contenir le plus grand nombre possible de spectateurs, répondit Almaès: nos architectes avaient les plans de tous les théâtres du monde.
 - Et l'on entend bien?...
- Vous allez en juger! On ne perd pas un mot, parce qu'il est de première nécessité pour une salle de spectacle

de bien transmettre les sons, et c'est le premier objet que se proposent nos constructeurs.

- Tous vos autres théatres sont-ils sans loges comme celui-ci?
- Oui, tous: la loge est essentiellement aristocratique et privilégiée, et nous sommes des démocrates qui ne pouvons supporter l'ombre du privilège; elle prend beaucoup de place, et nous voulons toute la place pour les citoyens; elle est un foyer d'incendie, et tout est disposé pour éviter le feu... Mais, est-ce que vous n'aimez pas ces bancs demicirculaires, élevés les uns au-dessus des autres en ampliithéatre?...
- Certainement! on est très-bien assis, et l'on voit l'assemblée aussi parfaitement bien que le théatre... Cette population mélangée, ces belles toilettes, ces décorations, tout est magnifique : l'opéra de Londres ou de Paris n'est pas plus beau!
- Eh bien, tous nos théatres sont aussi vastes; et si vous pouviez les visiter tous à cette heure, vous les trouveriez tous également remplis d'une population pareille. Nos théatres d'enfants, presqu'aussi grands, vous paraîtraient peut-être encore plus jolis.

La toile ne tarda pas à se lever.

Demain, je tâcherai de tracer l'esquisse de la pièce; et je me bornerai à en dire un mot aujourd'hui.

Le sujet est historique: c'est la fameuse conspiration des poudres formée en 1777 contre Lixdox, et le fumeux procès de Kalar, condamné, quoique innocent,

comme coupable d'être l'instigateur et le chef de l'attentat.

Ce sont les partisans du jeune prétendant Corug qui conspirent, et c'est Lixdox qui les y provoque par l'intermédiaire d'un courtisan dévoué qui les trahit : cependant Lixdox veut sauver les vrais conspirateurs, aristocrates, et s'arrange pour compromettre et saire condamner Kalar, redoutable démocrate.

On voit la conférence entre Lixdox et le courtisan; la résolution du complot; l'engagement pris par un Comte de l'exécuter; sa tentative d'exécution; son arrestation; son interrogatoire en prison; les manœuvres employées pour le décider à accuser Kalar, en se cachant lui-même sous la fausse qualité de charbonnier; l'interrogatoire de Kalar dans son cachot, son refus de répondre et son courage.

- Comme cet acteur remplit bien le rôle de Kalar, dit Eugène à Almaès, quand la toile fut baissée, à la fin du premier acte! Comme il dit bien son « je ne veux rien répondre, » qu'il répète vingt fois et qui paraît toujours nouveau! quelles belles poses! quels beaux gestes! son silence même est éloquent!... Du reste, tous les rôles sont bien remplis et l'ensemble est parfait.
- Mais leurs rôles sont trop faciles pour que vous puissiez juger les acteurs, répondit Almaès: nous en avons d'excellents; et vous le concevrez sans peine, puisqu'ils ne suivent cette carrière que par inclination, et qu'ils reçoivent pendant longtemps l'éducation la plus capable de développer le génie. Tous nos acteurs et nos actrices sont éminemment distingués par leur instruction littéraire et dra-

matique. Comme ils sont tous nourris par la République, ils ne se pressent pas de débuter et ne peuvent le faire qu'après qu'un examen les en a déclarés capables.

- C'est une classe très-peu estimée chez nous et même généralement peu estimable...
- C'est probablement votre faute; car ici, où l'art dramatique est une profession nationale comme celle de la médecine, où l'acteur est élevé, nourri, traité comme tout autre citoyen, il n'est ni plus ni moins estimable que les autres. Aucune femme chez nous n'aurait la pensée qu'une actrice, une danseuse, une chanteuse, ne fût pas aussi bonne épouse, aussi bonne mère, aussi bonne fille qu'ellemême... Aussi, vous voyez les égards du public! on applaudit le talent, mais le silence est la seule manifestation qu'on se permette envers l'imperfection.

Le deuxième acte représenta le procès et la condamnation. On vit le tribunal des Seigneurs et les débats; on vit le faux charbonnier, le Grand Prévôt, le Grand Jugeur, les Seigneurs et un portier, faux témoin, se réunir contre Kalar, qui se défendait avec énergie. Le courage d'une jeune fille qui refusa d'être faux témoin produisit des scènes tragiques; le désespoir de la femme et de la fille de Kalar produisit une scène déchirante; et le dévouement de Kalar lui-même eut quelque chose de sublime qui électrisa tous les spectateurs.

La toile à peine baissée, les noms des acteurs parurent successivement dans de magnifiques transparents. Ceux qui vennient de remplir les rôles de Kalar, du faux charbonnier et des deux jeunes filles, furent salués par des applaudissements unanimes. Les autres excitèrent plus ou moins d'acclamations, ou furent reçus en silence.

Parurent ensuite, dans d'autres transparents, les noms des personnages du drame historique. Ceux de Kalar et de la fille du portier excitèrent des acclamations et un enthousiasme dont je ne croyais pas les heureux Icariens capables; et ceux de Lixdox, du courtisan traître, du Comte faux charbonnier, du Grand Prévôt, du Grand Jugeur, de la Cour, et du portier, excitèrent des huées, des sifflets, des imprécations, qui formèrent pendant quelques minutes un nouveau et bien singulier spectacle.

- Cette pièce, dit Eugène à Almaes en sortant, a peu de mérite en elle-même comme composition dramatique; l'auteur semble n'avoir fait autre chose que mettre en scène un événement historique: mais je conçois l'intérêt et l'enthousiasme que ce drame vous inspire; et si vous avez beaucoup de pièces de ce genre, je conçois l'utilité morale et patriotique de votre théâtre.
- Ce drame, répondit Almaes, a été fait peu après la révolution: c'est en 1784, je crois, qu'on l'a joué pour la première fois, et depuis on ne l'a représenté que tous les huit ou dix ans: mais nous en avons beaucoup d'autres du même genre, notamment un qui excite plus d'enthousiasme encore; c'est le jugement de notre dernier tyran Lixdox, en 1782: je ne l'ai pas encore vu; mais on dit que rien n'est beau comme notre meilleur acteur quand il déroule toutes les accusations contre la tyrannie. Le dernier acte représente le tyran exposé dans une cage de fer sur la place

publique : on dit encore que rien n'est dramatique comme les imprécations du Peuple contre le coupable.

Du reste, continua Almaès, notre théâtre est infiniment varié; nous avons tous les genres, des pièces gaies, comiques, burlesques; mais toutes ont un but moral et patriotique; il n'en est pas une que les enfants et les jeunes filles ne puissent entendre et voir; et le théâtre est une école où les professeurs sont les beaux arts chargés d'unir tous leurs prestiges pour instruire en amusant.

Et vous n'en serez pas surpris quand vous réfléchirez que nous avons supprimé presque toutes nos anciennes pièces, et que nos pièces nouvelles sont toutes commandées ou acceptées par la République, et faites par des auteurs qui n'ont à suivre d'autre inspiration que celle du patriotisme et du génie, soutenus par la plus parfaite éducation!

- Eh bien, au milieu de toutes ces perfections, reprit Eugène, savez-vous ce qui m'a fait le plus de plaisir? — Non.
- C'est la pensée que ce public, si plein de décence et de dignité, n'était pas une assemblée d'élite, mais des citoyens pris au hasard, en un mot le Peuple... Et qu'y a-t-il donc là d'admirable?
- En Angleterre comme en France, dans presque tous les théâtres, on entend des cris, des sissets, un vacarme épouvantable, même pendant que les acteurs sont en scène; et souvent on voit des querelles et des combats.
- Hé bien, je vous répondrai encore comme tout-àl'heure, c'est votre faute; car nous étions autresois aussi

tapageurs et aussi fous que votre Peuple, et votre Peuple pourrait être aussi sage et aussi tranquille que nous sommes aujourd'hui!

— Ha, je ne le sais que trop, répliqua Eugène en soupirant!... Notre funeste organisation sociale ne peut enfanter que des vices, des désordres et des misères, tandis que votre bienfaisante Communauté ne peut avoir pour enfants que des perfections, des vertus et le bonheur!!

CHAPITRE XXXI.

DRAME HISTORIQUE. - CONSPIRATION DES POUDRES; JUGEMENT ET CON-DAMNATION D'UN INNOCENT.

Scène 1^{re}, provocation. — 2^e, complot. — 3^e, trabison. — 4^e, attentat; arrestation. — 5^e, interrogatoire du coupable. — 6^e, feinte arrestation du traître. — 7^e, rouerie pour déterminer le coupable à accuser un innocent. — 8^e, interrogatoire de l'innocent. [—]2^e acte: scène 1 ^{re}, procès; cour; débats, faux témoin. — 2^e, manœuvres pour forcer un témoin à accuser. — 3^e, courage d'un témoin. — 4^e, condamnation. — 5^e manœuvre pour sauver le coupable. — 6^e courage et dévouement de l'innocent; grâce refusée.

Si je consigne ici l'analyse d'un drame historique, ce n'est pas pour le citer comme œuvre littéraire, mais uniquement pour donner une idée de la moralité du théâtre icarien, principalement consacré à rappeler les vices de l'ancienne organisation sociale et politique, et à montrer leurs sunestes mais inévitables conséquences, surtout en ce qui concerne la Justice. Voici cette analyse:

ACTE PREMIER.

Scène 1.— G'est un cabinet presque entièrement obscur. On ne peut distinguer les deux personnages dont on entend la voix; mais on comprend que c'est Lixdox et le Duc de Coron son favori.

Épouvanté des conspirations et des attentats qui se méditent chaque jour contre lui, soit parmi les nobles restés sidèles à la cause du jeune prétendant exilé (le sils de Corug), soit parmi les principaux démocrates dévoués à l'intérêt populaire, Lixdox a cherché le moyen de répandre la terreur parmi ses ennemis. Après avoir consulté toutes les traditions machiavéliques soigneusement recueillies depuis des siècles et déposées dans un gros registre, il a imaginé le plan d'une esfroyable conspiration dans laquelle il tâcherait d'entraîner les plus dangereux Seigneurs et de compromettre les plus redoutables chess du Peuple.

Son plan dressé, il lui fallait, pour l'exécution, un ami sur et dévoué, un second lui-même: c'est le Duc de Coron qu'il a choisi.

Le Duc a feint une insulte, un mécontentement, une rupture et le désir de la vengeance. Il s'est fait le chef de la Noblesse hostile; il caresse, excite, pousse, provoque, et vient secrètement presque chaque jour rendre compte à Lixdox de ses succès.

Tout va parfaitement... Douze des principaux Seigneurs, tous individuellement décidés à conspirer, doivent se réunir le soir même à sa table.

— Quel rôle vous me faites jouer, dit le Duc à Lixdox!

Provocation, parjure, trahison, délation, infamie!...— Vous sauvez l'Etat, le trône, la religion, votre ami... Ma reconnaissance sera sans hornes.... Vous seul et moi connaîtrons la vérité... C'est la fortune et la gloire qui vous attendent!...

Scène 2. — La toile levée laisse voir une superbe salle de festin dans le château du Duc, où se trouvent, à table, douze autres Seigneurs, qui parlent avec chaleur du Premier Ministre.

Oui, dit le *Duc*, après tout ce que j'ai fait pour lui, il me refuse la place de femme de chambre de la Princesse royale que je lui demandais pour ma fille! C'est un ingrat, un insolent, à qui je ne pardonnerai jamais son ingratitude et ses affronts!

C'est un hypocrite, un menteur, un perfide! dit un Marquis. — C'est un impie, qui vise à se faire proclamer Dieu! dit un Prélat. — C'est l'Anté-Christ et peut-être Satan! dit un autre Prêtre. — Il a fait tuer mon fils! dit un Baron en pleurant! — Il m'a enlevé ma maîtresse, le scélérat! dit le Comte de Gigas avec colère. — Il a tue con frère et son Roi! Il a fait empoisonner la Reine et ses neveux! dit un autre. — Le Duc: il est mèprisé, hai, détesté! s'il mourait, chacun se réjouirait de sa mort!... — Le Comte: s'il était immolé, personne ne le regretterait; car personne n'a été l'objet d'autant de conspirations et d'attentats!... — Le Comte: ceux qui échouent sont plaints comme des martyrs!.... — Le Duc: celui qui réussirait serait applaudi comme un libérateur!... mais il n'y a que

des victimes! — Le Comte: les conspirateurs ont tous été des niais!... Il y a un moyen de succès infaillible!... — Tous: lequel?... — Le Comte: vous savez qu'un charbonnier occupe une cave sous le palais de la Reine: hé bien, vingt barils de poudre dans cette cave, un brave qui mette le seu un jour de séance royale... la Reine et ses enfants, le tyran, ses complices et ses satellites, tous sautent d'un seul coup!...—Le Duc: oui, mais où est le brave?... — Le Comte: ici. — Le Duc: qui?... — Le Comte: moi! — Tous: à bas la tyrannie! Gloire au libérateur!

Cependant, plusieurs ont des scrupules; ils craignent que l'Aristocratie ne soit déshonorée... mais le Comte et surtout le Duc leur rappellent rapidement tous les exemples de conspirations, de meurtres, d'empoisonnements, de régicides, qu'avaient donnés non seulement des Seigneurs et des Evêques, mais des Princes de familles royales, des fils de Rois contre leurs pères, des Rois et des Empereurs ou des Papes contre d'autres Souverains ou d'autres Papes... et l'attentat est résolu.

Le Comte se déguisera en charbonnier, louera la cave au charbonnier qui l'occupe, y fera conduire vingt barils de poudre, les y cachera sous des fagots, et lui-même mettra le feu à une mêche qui doit lui laisser le temps de fuir avant l'explosion.

Les autres doivent tout préparer pour la Restauration du Prétendant.

C'est le perfide Duc qui propose de se lier par un inviolable serment, et 'tous se jurent dévouement et sidélité, au milieu des plus vifs transports d'enthousiasme. Scène 3. — C'est le cabinet du Duc, à demi-éclairé par une lampe. — Il vient de congédier les conspirateurs, et va se rendre au palais où l'attend Lixdox pour apprendre ce qui s'est passé.

Mais que doit-il faire ?... quel est son intérêt ?... estce de trahir les conjurés ? n'est-ce pas plutôt de trahir Lixdox ?

Il discute quelque temps ces questions en se promenant à grands pas dans sa chambre, et sort encore indécis.

Scène 4. — C'est la cave... On entend le bruit des voitures des courtisans, puis le son des cloches de la chapelle...On voit arriver un charbonnier... C'est le Comte... Les vingt barils de poudre sont là sous ces fagots.... La seance royale va commencer.... Le son des trompettes et des fanfares annonceront l'apparition de la Reine et de Lixdox au milieu des Seigneurs... Il enlève un fagot qui cachait l'un des bouts de la mèche... Il aura cinq minutes pour s'éloigner par une porte de derrière.... Tout-à-coup on entend la trompette... Il tressaille... Il se réjouit de lancer dans le ciel un trône usurpe, une Reine usurpatrice, un tyran, une cour, une monarchie toute entière !... Le seu brille en sa main... De l'autre il saisit la meche..... Elle est enslammée.... Mais d'épouvantables cris sortent de dessous les fagots... Une foule de soldats en sortent aussi et se précipitent sur lui... Cinq ou six tombent morts à ses pieds... Il s'élance comme l'éclair sur l'escalier, et va disparattre... mais d'autres gardes qui descendent lui barrent le passage... Il frappe encore, fait tomber, tombe à son tour baigne dans son sang; et des soldats l'emportent mourant, tandis que d'autres découvrent avec effroi le volcan qui devait ébranler la terre.

Mais l'un des gardes s'aperçoit que la mêche était interrompue et coupée par le milieu!...

Scène 5. — Voici un cachot obscur et sale, un peu de paille, un malheureux couvert de linges et poussant des cris aigus arrachés par la douleur... C'est encore le Comte! Les juges, les gardes, les courtisans qui l'entourent l'accablent d'imprécations... Mais il ne voit rien, n'entend rien, ne répond rien;... et l'on voudrait qu'il vécût pour nommer ses complices et périr sur l'échafaud... Médecins et chirurgiens s'empressent autour de lui, l'opèrent, le pansent, lui font avaler quelque liqueur..... Il renaît, respire, regarde et paraît entendre et voir.

Votre nom, lui demande le Grand Inquisiteur? — Miguf, répond le malheureux, d'une voix qu'on entend à peine.

Votre état? — Charbonnier.

Votre pays? — Pirma, en Cassie, à 300 lieues d'ici.

Vouliez-vous tuer la Reine? - Non, mais le tyran.

Quel mal vous a fait son Excellence? — Il opprime le Peuple.

Quel était votre but ? — Délivrer la patrie, servir l'Humanité.

Scélérat, lui dit l'un !... Monstre, lui dit l'autre !...

Quels sont vos complices? — Tous... Cent... Aucun. Les injures, les anathèmes, les menaces, rien ne peut l'ébranler; il n'a pas de complices, et demande la mort comme le commencement de son immortalité.

Scène 6. — C'est encore un cachot où l'on voit un autre prisonnier blesse... C'est le Duc!

Lixdox et lui sont convenus qu'il serait arrêté pour éloigner tout soupçon, qu'il tuerait un des hommes chargés de son arrestation, qu'il se ferait lui-même une légère blessure, et qu'on répandrait le bruit qu'il aurait été gravement blessé dans le combat.

Dans quelques jours, on déclarera qu'on s'est trompé, que le soldat tué avait usé de violence illégale, et que le Duc n'a fait qu'exercer le droit de légitime défense.

Il s'est arrangé de manière que la liste des conjurés fût déposée chez l'un d'eux, où la police pourrait la trouver ou la mettre.

Il a pris aussi toutes ses mesures pour que Kalar, l'un des chefs du parti populaire, pût être gravement compromis par quelques apparences.

Bientôt arrive dans le cachot un homme enveloppé d'un manteau; c'est Lixdox déguisé! Il raconte au Duc ce qui s'est passé. Tous les conspirateurs sont en suite ou cachés. La police en a trouvé la liste chez celui que le Duc avait désigné comme en étant dépositaire; mais on a eu grand soin de cacher toutes ces circonstances, et d'égarer l'opinion en répendant le bruit que l'horrible attentat est l'œuvre infernale du parti démocrate, dont le charbonnier Migus n'est que le misérable instrument.

Les courtisans, encore tout épouvantes du péril qui les

menaçait, poussent des cris d'extermination contre les révolutionnaires; les partisans de Lixdox crient presque aussi fort; les partisans du Prétendant crient comme eux contre les anarchistes... Les démocrates sont intimidés... Lixdox et le Duc sont ivres de joie en voyant le succès complet de leurs manœuvres.

Mais l'essentiel est de faire condamner Kalar et d'accuser tout le parti démocrate : comment y parvenir? Voici le plan que Lixdox a conçu et qu'il expose au Duc.

Vous lui raconterez votre arrestation, le meurtre du soldat, votre propre blessure... Puis, vous lui ferez des reproches sur son imprudence... Vous lui direz, et les journaux raconteront, que ses démarches et son air mystérieux dans les environs de la cave ont excité les soupçons d'un agent de police; qu'on est entré dans la cave à l'aide d'une fausse clé pendant la nuit, et qu'on a ainsi tout découvert par sa faute.

Vous ajouterez qu'un de mes confidents est venu vous dire, de ma part, que je ferais grace au Comte, que je vous mettrais vous-même en liberté, et que je renoncerais à poursuivre les autres conjurés, à la condition que le Comte accuserait et ferait condamner comme son complice Kalar, notre ennemi commun.

Vous ajouterez que, dans ce cas, le véritable nom du Comte ne sera jamais connu; on ne lui donnera que le nom et la qualité qu'il a pris (Miguf, charbonnier, de Pirma en Cassie); et ce seront les démagogues, surtout Kalar, un de leurs chefs, et le misérable charbonnier leur agent, qui seuls seront les exécrables auteurs de cet abominable forsait.

Pour appuyer l'accusation du Comte contre Kalar, nous achèterons un ou deux faux-témoins; et pour que les autres Ministres et les Juges soient trompés eux-mêmes, il faut que vous vous chargiez encore de l'exécution vis-à-vis le Comte et les faux-témoins.

Lixdox sort, tandis que le perfide Duc se prépare à conférer avec le Comte!

Scène 7. — C'est encore le cachot du Duc. Il est dans son lit... Quelqu'un arrive, pouvant à peine se soutenir : c'est le Comte!

On lui a appris mystérieusement que le Duc était arrêté, qu'il avait tué un soldat, qu'il était gravement blessé et presque mourant, et que leurs deux cachots étaient contigus... Il a désiré le voir... le Duc a d'abord refusé... puis il a permis...

Le traître Duc paie d'audace :... il reproche au Comte d'avoir tout perdu par sa faute, et d'avoir compromis tous ses amis.

Le Comte, dupe de la trahison, s'excuse, se jette presque à ses pieds, et lui demande pardon.

Alors le Duc s'attendrit, devient affectueux... Puis il parle du message de Lixdox... Lixdox a la liste, il sait tout:... tout est perdu, même leur parti, même la cause du souverain légitime... Cependant, ajoute le Duc, Lixdox yeut faire le généreux, le clément... Quant à moi, j'ai rejeté avec indignation la proposition de me sauver en per-

dant un innocent. Je saurai mourir avec courage! j'y suis résolu!

Mais le Comte voudrait sauver tous ses amis, son parti, la cause de son souverain... D'ailleurs, tout démocrate n'est-il pas un coupable, un criminel, un scélérat?... C'est donc le Comte qui presse et supplie le Duc d'accepter, pour tous, l'offre de Lixdox; c'est lui qui vante la clémence et la générosité du Tyran!

Le Duc feint toujours de résister, et ne consent enfin que pour sauver le Comte, leurs amis et l'honneur de la Noblesse... Il remet au Comte le plan tracé par Lixdox pour accuser Kalar.

Le Comte lit ce plan : c'est l'histoire et la vie supposées du charbonnier Miguf, de ses liaisons avec Kalar, et de son complot avec lui; c'est aussi la marche détaillée que le faux Miguf doit suivre dans sa défense et dans son accusation.

Lixdox, le Duc et le Comte, seront seuls dans le secret;... on disposera les juges en faveur de Miguf... Toute la colère sera dirigée contre Kalar... Et les juges seront d'autant plus animés contre lui que beaucoup d'entre eux seront trompés comme le public, et qu'ils le croiront véritablement l'inventeur et le chef de l'infame complot.

Le Comte consent à tout et se dispose à étudier et à jouer son rôle de charbonnier... Il continuera d'abord à soutenir qu'il n'a pas de complices; il niera que Kalar soit coupable; puis, affectant de cèder aux cris de sa conscience, il avouera toute la vérité et accusera formellement Kalar

d'être l'iuventeur, l'instigateur et le chef du complot; il lui reprochera de l'avoir entraîné; il l'accusera de là-cheté.....

Quant au Duc, il va recouvrer sa liberté et chercher deux faux-témoins.

Scène 8. — Autre cachot. — Beaucoup de gardes amément un bel homme, les habits déchirés, nu-tête, l'air triste mais résigné... l'un le frappe avec une canne, l'autre avec une crayache; celui-ci lui arrache sa moustache, cet autre ses favoris :... c'est Kalar!

On le jette sur la paille et le geolier lui laisse un peu de pain noir et d'eau.

Resté seul, il se plaint:... mais il saura souffrir pour la liberté!

Les juges vont venir pour m'interroger, dit-il, que répondrai-je?... Mais que dis-je, les juges! des ennemis, des voleurs, des assassins!... Me voici dans une caverne de brigands, entouré de piéges... Non, je ne répondrai rienici!

Bientôt arrivent le Grand-Inquisiteur, le Grand-Prévôt, le Grand-Jugeur, des Ministres, des Seigueurs et des gardes.

Le Grand-Inquisiteur : connaissez-vous Miguf? — Kalar: d'abord, de quoi m'accusez-vous?

Le Grand-Jugeur: d'être l'un des auteurs, inventeurs et directeurs de l'infernale conspiration des poudres. Connaissez-vous Miguf? Répondez! — Kalar: voici ma réponse: je suis innocent!

Le Grand-Prévôt: connaissez-vous Miguf?... Répondez! — Kalar: je n'ai plus rien à dire. Si vous prétendez que je suis coupable, c'est à vous à prouver ma culpabilité. Mettez-moi en liberté ou faites-moi juger promptement; alors je répondrai: mais je ne veux rien nier ici ni rien avouer; je ne veux rien répondre tant que je n'aurai pas mon Conseil et que je ne serai pas en présence du public.

Le Grand-Inquisiteur: mais on ne vous demande que la vérité; vous n'avez pas besoin de Conseil pour répondre sur des faits qui vous sont personnels. Vous êtes ici en présence de la Justice; et puisque vous êtes innocent, il vous sera facile de vous justifier. — Kalar: je ne veux rien répondre.

Le Grand-Jugeur: mais c'est votre intérét de répondre pour prouver votre innocence! — Kalar: je ne veux rien répondre.

Le Grand-Prévôt : c'est le devoir d'un accusé d'éclairer la Justice... — Kalar : je ne veux rien répondre.

Un Ministre: vous ne craignez donc pas de désobéir à la Justice? — Kalar: je ne veux rien répondre.

Un Seigneur: mais vous outragez la Justice!... — (Silence.)

Le Grand-Jugeur: yous n'avez donc pas confiance en moi?...—(Silence.)

Le Grand-Prévôt: on vous croira coupable!

Le Grand-Jugeur: vous vous nuisez à vous-même; car voyons, raisonnens un peu... — Kalar: je ne veux ni discuter, ni raisonner, ni rien répondre.

Le Grand-Jugeur: ce que je vous demande ne peut

vous compromettre... Kalar: — je ne veux rien repondre.

Un Ministre: vous sortiriez promptement!

Un Seigneur: ceux qui vous ont conseillé ce système de silence ne sont pas vos amis!...—Kalar: mais vous...
Je ne veux rien répondre.

Une Dame de la Cour: vous sacrifiez l'intérêt de votre famille!

Le Grand-Prévôt : on a arrêté Xirol et Yard, vos amis... Vous sacrifiez leur intérêt!...

Le Grand-Jugeur: ils sauront que c'est vous qui retardez leur mise en liberté!...

Le Grand-Inquisiteur: votre silence est inutile et ne peut que vous compromettre, car les témoins ont tout déclaré...

Un Ministre: vos co-accusés ne font pas comme vous: tandis que vous vous sacrifiez généreusement pour eux, ils avouent tout et vous accusent!...

Un Seigneur: nous savons tout ce que vous avez fait. Votre obstination ne peut que vous être funeste, tandis qu'on pourrait vous tenir compte de votre franchise. — Kalar: encore une fois, je ne veux rien répondre.

Les colères, les menaces, les caresses, rien ne peut ébranler sa résolution.

Il m'aurait été bien facile de leur répondre, dit Kalar quand il est seul; et j'ai souvent été tenté de les écraser ou de les confondre; mais je suis plus sûr d'avoir évité leurs pièzes.

Cependant le *Grand - Jugeur* rentre aussitot. Nous sommes seuls, lui dit-il: ce n'est plus le magistrat qui vous parle; c'est un homme qui admire votre courage et votre générosité, qui s'intéresse à vous... Je vous confierai même que je partage au fond du cœur vos opinions et vos sentiments... — *Kalar*: je ne connais pas d'amis en prison; je ne cause pas en prison; je ne veux rien répondre! Laissez-moi!

Ils ne m'en condamneront pas moins, je le sais, dit-il en se jetant sur sa paille; mais je leur ferai voir qu'ils m'assassinent, et ma mort ne sera pas inutile à la patrie!

ACTE 2.

Scène 1. — C'est un immense tribunal, vieux, sombre, éclairé par de lugubres lumières. Cent Juges, précédés de nombreux licteurs, les deux accusés enchaînés et couverts d'une robe noire, de nombreux soldats, des témoins, de nombreux spectateurs, paraissent successivement.

Les bancs des juges sont élevés: celui des accusés, en face, est à leurs pieds.

Au milieu, on voit les barils de poudre et la mèche.

Les Juges sont tous les Seigneurs de la Cour, tous les grands officiers de la Couronne, tous ceux que la poudre devait faire sauter en l'air.

Leurs magnifiques habits, les uniformes des soldats, la variété des anciens costumes, le grand nombre des spectateurs en scène, forment un imposant spectacle. Le faux Miguf a l'air insoleut, Kalar l'air intrépide et calme.

Le Grand-Jugeur interroge Migus. — Migus avoue son crime; il en reconnaît l'énormité; il pleure de repentir; il se jette à genoux et demande pardon à la Reine, aux Ministres, aux Seigneurs qui vont le juger. Il sait leur éloge à tous. Il invoque la vertu, l'honneur, la sidélité au Souverain, la religion même... Il déclame contre les révolutionnaires et les anarchistes dont les sunestes doctrines l'ont égaré. Il accuse ensin Kalar de l'avoir entraîné et de lui avoir sourni les moyens de commettre l'attentat. Ce n'est ni par vengeance ni pour avoir sa grâce qu'il l'accuse, mais uniquement pour obéir à sa conscience, pour éclairer la Justice et pour servir l'Etat en essrayant les conspirateurs par l'exemple de ses remords, de son supplice et de ses révélations contre son compagnon d'attentat.

Dix fois les juges et les spectateurs du procès l'ont encouragé par leurs murmures d'approbation, par leurs bravos et leurs applaudissements.

Le grand-Jugeur et le Grand-Prévôt le louent solennelement de déclarer si franchement la vérité.

C'est le tour de Kalar d'être interrogé...... Tout le monde le croit ou seint de le croire coupable; partout il ne voit que de la fureur contre lui. Le Grand-Jugeur et le Grand-Prévôt l'interrogent d'un air menaçant..... Que va-t-il devenir?

Avant de répondre, il commence par récuser ses Juges: vous êtes les généraux du camp aristocrate, dit-il, et moi je suis un soldat du camp démocrate; c'est vous d'ailleurs que les barils de poudre menaçaient : vous êtes mes ennemis, et vous ne pouvez être mes Juges! — Mais la Cour saute de colère, et lui ordonne de répondre!

Je prends le ciel à témoin que je suis *innocent*. Je n'ai plus rien à dire; prouvez que je suis coupable !... — Miguf affirme, répond brutalement le *Grand-Jugeur*!

Miguf!... Il s'est contredit vingt fois... Il a avoué qu'il s'était trompé et même qu'il avait menti... — Mais il dit aujourd'hui la vérité, s'écrie le *Grand-Prévot!*

Vous savez que Miguf est un étranger, un volcur, un faussaire; c'est un assassin qui a tué huit agents de l'autorité publique; c'est un régicide qui voulait assassiner la Reine et vous tous; c'est un infame, un scélérat, un monstre; et vous m'opposez son témoignage!

Miguf, pale et tremblant, va peut-être se rétracter... mais des murmures, des trépignements, des cris partant de tous côtés, annoncent l'irritation des Juges contre Kalar.

Le Grand-Prévôt, le Grand-Jugeur, d'autres Seigneurs, le pressent d'objections, de questions, de reproches, de menaces : mais, toujours imperturbable et ferme, Kalar leur répond à tous avec vigueur.

Répondez aux accusations de Miguf, lui dit le Grand-Prévôt en se levant avec fureur !—Un régicide n'est-il pas un monstre à vos yeux, répond Kalar? et vous voulez que je m'abaisse à répondre à Miguf, un régicide, un monstre!

C'est la Justice qui vous interroge, dit le Grand-Jugeur, et c'est la Justice que vous outragez... — La Justice! c'est un nom profane! je ne vois ici que des *ennemis* et pas un *Juge!*

La loi vous ordonne de répondre, s'écrie le Grand-Prévôt! — Non, répond Kalar; et l'accusateur cherche à me tromper pour me perdre! C'est abominable!

On entend plusieurs témoins sur des faits.

Le portier de la maison habitée par Kalar déclare avoir vu plusieurs fois Miguf entrer chez Kalar, et avoir vu ce-lui-ci remettre à l'autre une lettre saisie sur lui et qui pouvait compromettre Kalar. La Cour laisse éclater sa joie et paraît triomphante.

Qu'avez-vous à répondre à cette accablante déposition, dit le Grand-Jugeur en redressant la tête? — Miguf est venu, c'est vrai, (éclats de joie parmi les Juges) et je suis convaincu maintenant qu'il tramait alors quelque infernale machination contre moi... (Murmures) mais il ne m'a jamais parlé de complot, et c'est un infame imposteur! Je ne lui ai jamais remis de lettre, et le témoin est un infame menteur! c'est un faux témoin!

Le Grand-Prévôt: Tous les scélérats disent la même chose. — Kalar: Et les innocents aussi!

Le Grand-Jugeur: Le témoinétait-il votre ennemi? — Il ne me témoignait que du respect (Eclats de joie parmi les juges.)

Un Seigneur: quel intérêt aurait-il donc à être faux témoin? — J'ignore: peut-être a-t-on acheté son témoi-gnage!...

Le Grand-Prévot : yous calomniez les magistrats ! — Je n'ai pas donné la lettre, et c'est un faux témoin !

He bien, dit le Grand-Jugeur, vous allez entendre un enfant, l'innocence et la candeur!

On amène alors la fille du portier, enfant de 12 ans.

Mon enfant, lui dit le *Grand-Jugeur* d'un ton caressant; vous avez vu Kalar donner une lettre au charbonnier Miguf, n'est-ce pas? — L'enfant hésite, pâlit, rougit. On la presse, on la caresse, on l'encourage, on la menace.

Votre père l'a dit... est-ce que votre père est un menteur?.... — L'enfant hésite encore et pleure.... Puis, pressée de nouveau, d'une voix faible elle dit oui. (A ce mot les Juges tressaillent de joic.)

Vous l'entendez, s'écrie le Grand-Jugeur triomphant! Vous voyez comme l'innocence avait de peine à déclarer la vérité qui vous accuse! — Je vois, répond Kalar, qu'on torture l'innocence pour assassiner un innocent! (Les Seigneurs poussent des cris de fureur.)

Regardez bien l'accusé, dit le Grand-Jugeur à l'enfant! — La jeune fille n'ose lever les yeux.

Regardez-moi, pauvre enfant, lui dit Kalar d'un ton impossible à définir.... — C'est lui, s'ecrie-t-elle!... oui c'est lui!... mais je n'ai pas vu donner de lettre... (Et après ces mots, ou plutôt ce cri, elle tombe dans d'affreuses convulsions.)

L'étonnement, la confusion et l'agitation sont extrêmes. On emporte l'enfant et l'on suspend un moment la séauce.

L'enfant rentre, on la presse encore... elle nie.

Mais vous l'avez avoué devant le Grand-Inquisiteur, et tout-à-l'heure encore ici : Vous mentiez donc? Prenez garde!—On m'avait engagée... on m'avait dit que ma déposition ne pouvait faire mal à personne.

Mais qui ? Parlez! — L'enfant baisse la tête, et pleure de nouveau sans répondre.

Nous ne pouvons souffrir un pareil scandale, s'écrie le Grand-Prévôt! le père est faux témoin ou bien la fille!... nous demandons que la séance soit suspendue pendant une demi-heure, et que tous deux soient mis au secret sans pouvoir communiquer avec personne..... Il faut que la vérité éclate!...

Scène 2. — C'est un affreux cachot; on y voit d'horribles instruments de supplices.

L'enfant arrive en pleurs... Presque aussitôt, arrivent le Grand-Prévôt, le Grand-Jugeur, plusieurs Seigneurs et même une Duchesse. On la caresse, on la flatte, on cherche à l'effrayer.

Vous l'avez vu, lui dit-on, c'est la vérité... dites la vérité... votre père est déshonoré, perdu!... les galères, la mort peut-être!.... Vous tuez votre père et votre mère pour sauver un misérable qui sera toujours condammné!...

La mère arrive aussi, pleurant, criant, désespérée. Le père est amené couvert de chaînes..... Tous unissent leurs essorts pour obtenir un aveu.

L'enfant promet enfin, et l'on sort pour retourner à l'audience.

Scène 3. — La Cour est en séance.

Les deux témoins, dit le Grand-Jugeur, ensermés séparément dans deux chambres dissérentes, sans avoir conféré ni entre eux ni avec aucune autre personne quelconque, ont eu le temps de faire leurs réslexions, et nous allons certainement connaître la vérité. (Le père et la sille sont amenés: l'anxiété est peinte sur tous les visages.)

Persistez-vous à soutenir que vous avez, vu remettre la lettre, demande-t-on au père? — Oui.

Votre fille l'a-t-elle vu remettre? Nous ne demandons que la vérité. — Oui. (La Cour s'épanouit.)

Votre père vient de dire la vérité, dit le Grand-Jugeur à la jeune fille; imitez-le, dites la vérité! Vous avez vu remettre la lettre?...—L'enfant toujours troublée, baissant la tête, pleurant, répond d'une voix à peine entendue oui...

On n'entend pas, s'écrient plusieurs Juges... Qu'a-t-elle répondu? — Elle a répondu oui, dit le Grand-Jugeur. (La joie éclate bruyamment sur tous les bancs.)

Vous n'êtes pas desjuges, s'écrie Kalar, mais des tigres altères de sang!

Alors le Grand-Prévôt, le Grand-Jugeur, plusieurs Juges se réunissent pour accabler Kalar, et lui opposent la déclaration de la jeune fille comme écrasante, parce qu'elle confirme la déclaration du père et celle de Miguf.

Vous avez vu, s'écrie le Grand-Prévôt, les combats de la jeune fille; c'est elle qui vous condamne!

Non, non, non, s'ecrie l'enfant de sa place! Je n'ai rien vu, je n'ai rien vu!..... et elle tombe éva-

nouie. (Stupéfaction universelle; irritation sur plusieurs bancs.)

On la relève, on la ramène au milieu de la salle, on la presse de questions... mais on entend un cri perçant... on la voit tomber encore... elle s'est coupée la langue!

Et la séance est suspendue, sur place, au milieu de la plus grande confusion.

Après la reprise de la seance et l'audition de plusieurs autres témoins, le Grand-Prévôt soutient l'accusation. Il loue le repentir et la sincérité du faux Miguf; il le présente comme une victime de Kalar, presque comme un héros et comme un ange.

Quant à Kalar, il trouve mille preuves de sa culpabilité; les contradictions de Miguf, ses mensonges, son audace, ses injures contre Kalar, sont des preuves.... Les hésitations, les rétractations, la catastrophe de la jeune fille sont aussi des preuves... Le silence de Kalar, ses dénégations, ses protestations d'innocence, son courage, sont encore des preuves.

C'est le principal coupable, le seul coupable, un scélérat dont il faut se hâter de purger la terre!

Le faux Miguf, certain de conserver la vie, ne prend la parole que pour demander hypocritement à mourir en expiation de son crime, et pour exhorter le Peuple à renoncer aux complots.

- Mais Kalar, certain de sa condamnation, proteste qu'il

est victime de quelque infernale machination qu'il ne peut découvrir... Vous êtes un assassin, dit-il au grand-Prévot!... Vous êtes un assassin, dit-il au Grand-Jugeur!... Vous êtes tous des assassins, dit-il aux Juges!...

C'est en vain qu'on lui impose silence, et que des soldats le forcent à s'asseoir. Ma mort est résolue depuis longtemps, s'écrie-t-il! C'est le démocrate et l'ami du Peuple que l'Aristocratie veut livrer à la Tyrannie!... Je mourrai martyr!... (On va lui mettre un baillon...) mais quelque jour le Peuple vengera ma mémoire!..

Les soldats l'emportent, et la Cour se retire pour délibèrer son arrêt.

Scène 4. — C'est la salle des délibérations. Les Juges sont assis.

Il n'y a pas de preuves, disent les uns; son accusateur ment évidemment; Miguf est d'ailleurs un exécrable scélérat qu'on ne peut croire.... Kalar est innocent.... Nous nous déshonorerions... Ce serait un martyr!...

Il est coupable, disent les autres; c'est un scélérat, un anarchiste, un révolutionnaire !...

Lixdox entre alors et les conjure de considérer la raison d'Etat, le salut de la Reine et de la Noblesse, journellement attaquées par la démagogie... Il faut une condamnation!... Et la clémence royale fera le reste.

Kalar est-il coupable, demande le Grand-Jugeur?— Presque tous se lèvent. Et les deux accusés sont condamnés parricides. Scène 5. — Le faux Miguf est dans une chambre propre, élégante et bien meublée, qui lui sert de prison.

Ce pauvre Kalar, se dit-il!... Mais c'est un démocrate!...

Le Duc accourt et lui annonce la sentence... Mais il vient le chercher pour le mettre en liberté... On mettra en sa place un misérable qui vient de se pendre dans son cachot; et le journal de la Cour publicra que Miguf s'est étranglé.

Scène 6. — C'est l'affreux cachot de Kalar... Il est enchaîné;... il dort épuisé de fatigue.

Le geôlier vient le réveiller et le garrotter plus étroitement.

Le bourreau arrive et lui lit sa sentence... Dans une demi-heure il sera roue, écartelé et brûlé!

Kalar lance des imprecations contre la Justice, la Socièté, l'Aristocratie et la Tyrannie.

Il se représente avec horreur le désespoir de sa femme et de sa fille.

Il se rappelle leurs vertus, leurs qualités, son amour pour elles, leur amour pour lui... Il s'attendrit à ce souvenir.

L'idee de son supplice le fait frissonner :... mais l'amour de la patrie lui rend son courage.

Survient un Ministre de la Reine qui lui offre sa grace s'il veut accuser un autre chef du parti populaire qui vient de mourir, Il refuse avec indignation. Un autre Seigneur arrive et lui demande seulement de s'avouer coupable... Il semble réslèchir... On lui ôte ses chaînes... mais il resuse encore.

Demandez seulement votre grace! lui crie-t-on.

Alors paraissent sa femme et sa fille qui se précipitent dans ses bras en criant... Il les embrasse avec transport.

Le Seigneur leur montre la grâce signée par la Reine, et leur explique qu'elle y met seulemeut pour condition qu'il la demandera...

Demander grâce! s'écrie-t-il, ce serait me reconnaître coupable, et je suis innocent!

Sa femme est à son cou, sa fille est à ses pieds, lui tendant sa grace que le Seigneur a mise entre ses mains...

Il hésite... il combat... on croit qu'il consent...

O patrie, s'écrie-t-il, quel sacrifice je te fais aujourd'hui!

Roué, écartelé, lui dit le Seigneur... Sa femme et sa fille poussent des cris affreux...

Il se dégage avec violence, les repousse évanouies, et s'élance pour aller au supplice.

Mais il rentre aussitot comme un inspiré, relève sa fille, et sond en larmes en la pressant avec transport contre son cœur...

On n'entend que quelques mots entrecoupés... liberté... Paţrie... Peuple... tyrannie!...

Grace! demandez votre grace! lui crient tous ceux qui l'entourent.

Mais il s'élance encore une fois et disparaît pour tou-

jours, laissant tous les yeux remplis de larmes, tous les fronts couverts de sueur, et toutes les âmes remplies de colère contre la tyrannie et d'admiration pour le dévouement à la liberté.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

CHAPITRES DU TOME Ice.

Première Partie.

			Pages.
Chapitrès	I.	- But du voyage; départ	1
	II.	- Arrivée en Icarie	. 7
	III.	— Arrivée à Icara	19
	IV.	- Description d'Icara	30
	٧.	Coup-d'œil sur l'organisation sociale	
		et politique, et sur l'histoire d'Icarie.	49
	₹ī.	- Description d'Icara (suite.)	60
	VII.	- Nourriture	84
	VIII.	- Vetement	93
	IX.	- Logement Ameublement	105
	X.	— Education	122
	XI.	- Education (suite)	143
	XII.	- Travail Industrie	162
	XIII.	- Santé Médecins Hospices	179
	XIV.	- Ecrivains; savants; avocats; juges.	202
	XV.	- Atelier de femmes Roman Ma-	
		riage	222
	XVI.		
	3- · 3 •	poir de Valmor.	2 35

	4	Pagcs
XVII Agriculture		238
	suite)	252
	suite). — Commerce.	2 66
		272
	Valmor Anxiété do	
		288
	n nationalc	201
	ne. — Représentation	
	- Panthéon	313
XXIV. — Assemblées [318
XXV Journaux.		326
XXVI Exécutoire.		329
XXVII Mariage B		335
XXVIII Promena de à		342
XXIX. — Milord aime I		0.1
	ramide. — D'Icar	345
XXX. — Théâtres.		364

THE DE LA TABLE DU TOME PREMIER



11-

(- 1